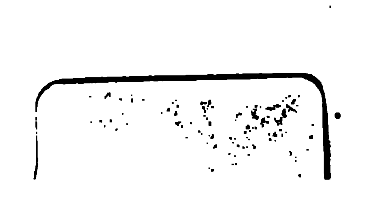




INSTITUTIONS

D'HIPPOCRATE

Ouvrages du même auteur.

Essai sur la syphilis. Paris, 1831.	1 fr. 50
Généralités sur l'état morbide. Paris, 1834. . . .	1 fr. 50
Coup d'œil sur la médecine envisagée au point de vue philosophique. Paris, 1835.	3 fr. 50
Traité de philosophie médicale Paris, 1839, un fort vol. in-8, 550 pages. Ouvrage approuvé par le Ministre de la guerre pour les hôpitaux militaires d'instruction et de perfectionnement	6 fr. »
Mémoire sur la fièvre typhoïde.	2 fr. »
Mémoire sur l'homœopathie.	1 fr. »
Mémoire sur l'action médicatrice de la musique . . .	1 fr. 50
Hygiène des femmes nerveuses, ou Conseils aux femmes pour les époques critiques de leur vie. 1 vol. grand in-18, de 540 pages, 2e édition, 1844.	3 fr. 50
Le même, traduction allemande par le docteur Weyland. Weimar, 1844.	5 fr. »
Résumé d'observations recueillies aux bains de Trouville.	2 fr. »
Notice historique sur Trouville-les-Bains.	1 fr. 50
Guide médical du baigneur à la mer. 1851, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
Traité de la science médicale (histoire et dogmes), approuvé par le Ministre de la guerre pour les hôpitaux militaires.	8 fr. »
Esprit du vitalisme et de l'organicisme.	3 fr. »
De la fièvre puerpérale devant l'Académie de médecine.	2 fr. 50

Paris. - Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

INSTITUTIONS

D'HIPPOCRATE

OU

EXPOSÉ PHILOSOPHIQUE

DES

PRINCIPES TRADITIONNELS DE LA MÉDECINE

ŒUVRE D'ANALYSE ET DE SYNTHÈSE

renfermant

LES DOGMES DE LA SCIENCE ET DE L'ART, L'HISTOIRE NATURELLE DES MALADIES,
LES RÈGLES DE L'HYGIÈNE ET DE LA THÉRAPEUTIQUE,
LES PREMIERS TABLEAUX DES MALADIES,
QUELQUES FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ET DE LITTÉRATURE MÉDICALES :

suivie

D'UN RÉSUMÉ HISTORIQUE

DU NATURISME, DU VITALISME ET DE L'ORGANICISME

ET D'UN ESSAI SUR LA CONSTITUTION DE LA MÉDECINE

PAR LE DOCTEUR

T. C. E. ÉDOUARD AUBER

Chevalier de la Légion d'honneur.

« Un chêne antique s'élève : l'œil en voit de loin les feuillages ; il approche, il en voit la tige, mais il n'en aperçoit pas les racines... il faut creuser la terre pour les trouver. »

(MONTESQUIEU.)

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

Londres	New-York
H. Baillière, Regent street, 219	Baillière brothers, Broadway, 440.

MADRID. — C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1864


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

A

LA MÉMOIRE DE MA FEMME

5 DÉCEMBRE 1857 !

PRÉFACE

Omnia instaurare in Hippocrate.

Le nom d'Hippocrate est aussi grand devant l'histoire que celui des hommes les plus illustres ! Vingt siècles n'ont fait que rehausser sa gloire, et tous les jours encore elle s'étend d'un pôle du monde à l'autre, portée par la santé, portée par la douleur, ces éloquentes et saisissantes expressions de la vie !

Cependant, malgré ce consentement unanime, malgré cette suprême acclamation, les œuvres d'Hippocrate sont à peine connues du plus grand nombre de ceux qui l'invoquent, et aujourd'hui, comme au temps de Bordeu, on peut s'écrier encore avec ce célèbre médecin : « Qui donc de nos jours lit Hippocrate ? Quelques médecins entraînés par un penchant irrésistible ; et parmi ceux qui le lisent combien en est-il qui le comprennent ? très-peu de têtes privilégiées ! Pourtant, nous ne parlons ni

des mots, ni des variantes, ni des traductions ou autres maigres objets de philosophie; mais des choses, des méthodes, de l'esprit, et surtout du système qui se trouve ***en germe*** dans les œuvres immortelles du Père de la médecine! »

Effectivement, très-peu de têtes comprennent Hippocrate, et les paroles de Bordeu pourraient avoir été prononcées hier à l'Académie impériale de médecine, après une de ces séances illustrées par les discours à perte de vue et à perte de sens de certains orateurs de cette compagnie savante, Sisyphes d'un nouveau genre, qui s'enflent, se travaillent à l'envi, et agitent éternellement l'inexorable question du vitalisme sans jamais la résoudre, tant il faut de science délicate pour saisir dans toute sa valeur l'esprit et l'ordonnance de ce thème sublime!

Devant ces faits, il nous a paru opportun d'exposer la doctrine d'Hippocrate dans un ordre logique, et, dans ce but, nous avons composé le livre que nous soumettons aujourd'hui à la méditation des médecins et des personnes quelque peu versées dans la littérature des sciences.

C'est un précis philosophique de la médecine

traditionnelle résumant sous la forme didactique les *principes généraux et invariables* reconnus propres à diriger le médecin dans la pratique de son art. Or, ces principes ne sont pas, comme tant d'autres, étayés sur de folles hypothèses ou sur des faits d'*une facture humaine*; mais ils reposent sur des *faits naturels* patiemment observés par l'antiquité savante, qui les a légués à Hippocrate, appelé par son génie à les développer et à leur donner une dernière et suprême consécration.

En effet, Hippocrate s'est montré, en cette occasion, un si fidèle interprète de la nature, qu'on dirait qu'il n'a fait qu'écrire sous sa dictée, comme l'attestent les livres des *Épidémies*, qui sont remplis d'observations dont l'exactitude est garantie par des milliers d'exemples vérifiés encore tous les jours ; comme le prouvent également les livres des *Aphorismes*, dont les sentences magistrales excitent depuis deux mille ans l'admiration du monde entier !

Mais le livre des *Institutions* n'a pas seulement pour objet d'exposer les dogmes de la médecine hippocratique et de montrer la chaîne qui les unit dans la série des siècles : son but essentiel est de ramener ces dogmes à l'unité de principe ; de faire

voir dans cette unité la source philosophique de la science et de l'art, et de ranimer ainsi l'esprit des saines croyances. Car, s'il est un fait malheureusement avéré, c'est qu'aujourd'hui, beaucoup de médecins n'ont plus, en médecine, ni foi, ni loi, ni principes !

Les hommes les plus considérables n'échappent même pas toujours à cette défaillance de la conscience. Ainsi, lisez les conférences du professeur Trousseau sur l'expérience, et vous serez péniblement affecté du ton leste et plus que juvénile avec lequel le célèbre et très-savant docteur se complaît à raconter assez innocemment : « Que la médecine n'est pas une science, qu'elle est autant un métier qu'une profession, et que le médecin est moins un savant qu'un artiste ! » — Parcourez ensuite le discours prononcé en séance solennelle à l'Académie impériale de médecine, par M. le secrétaire perpétuel Dubois (d'Amiens), et vous ne serez pas moins attristé d'apprendre de la bouche presque souriante de l'orateur perpétuellement officiel : « Que la médecine en est encore (en 1863) à chercher sa voie au milieu de la multitude de ses théories et des tâtonnements de ses expériences ! »

De quelle médecine veulent donc parler ces

historiens débonnaires? Est-ce de celle qu'on enseigne à la Faculté de Paris? Est-ce de celle qui inspire périodiquement les glossateurs ordinaires de l'Académie? Enfin, est-ce tout uniment de la médecine même qu'exercent ces critiques, et qui leur est familière? En vérité, il est assez difficile de se prononcer à cet égard; mais, dans tous les cas, il y a certainement quelque chose à faire après avoir pris connaissance de ces menus propos oratoires! C'est d'en appeler à la docte raison, et de lui soumettre la question, en concentrant sous ses yeux les vérités de la médecine; en exposant article par article les bases de sa constitution, et en présentant, en dernier ressort, cette constitution elle-même comme l'expression logique du développement successif de l'esprit médical dans la connaissance.

Aussi bien, le travail préparatoire est terminé, tous les matériaux sont depuis longtemps sur le chantier, et il ne reste plus, par conséquent, qu'à élever l'édifice, à moins qu'on ne veuille que tant de produits si laborieusement amassés ne deviennent, faute d'emploi, un monceau de ruines, un chaos de poussière!

Dans cet état de choses, nous nous sommes mis

à l'œuvre, et, grâce à la méthode philosophique qui sert d'instrument à la pensée, nous avons esquissé un tableau qui rendra la médecine accessible à tout le monde, en la faisant connaître dans ses principes, dans ses lois, dans ses combinaisons de causes, d'effets et de rapports.

Peut-être les stoïciens de notre ordre nous reprocheront-ils d'initier les gens du monde aux vérités de la science. Mais nous leur demanderons si, à la veille du cataclysme qui menace d'engloutir la médecine; si, au milieu de la déroute complète de la foi médicale à laquelle nous assistons depuis un quart de siècle, il n'est pas temps enfin de rallier l'opinion aux vraies doctrines, et de soumettre au jugement souverain de la conscience publique le texte même du code antique de nos pères?

Il ne saurait exister le moindre doute à ce sujet. Néanmoins, avant de rien entreprendre, nous avons voulu chercher encore par quelle déplorable subversion d'idées, par quelle étrange aberration du sens commun, les hommes de notre époque en sont arrivés à connaître si peu et si mal la doctrine d'Hippocrate, et à délaisser cette source vive où les plus anciennes générations ont puisé l'esprit d'ob-

servation qui a fondé leur gloire et qu'elles nous ont libéralement légué?

Nous pourrions en signaler la cause dans certaines lacunes de l'enseignement; mais nous aimons mieux reconnaître que mille difficultés surgissent de la nature même des souches à étudier, et qu'il faut être doué d'un courage bien trempé, pour démêler d'un bout à l'autre ce qu'on nomme la collection hippocratique, c'est-à-dire cette lourde somme feutrée d'écrits de toute espèce : les uns à peine ébauchés et parfois inintelligibles; les autres reflétant par éclairs les conceptions du génie, mais surchargés d'interpolations, de redites ou d'annotations accablantes; quelques-uns seulement complétement achevés, revus, châtiés, et présentant l'accord des principes, des préceptes et des règles.

Aussi avons-nous reculé d'abord à l'idée de mettre en ordre les richesses entassées dans ce premier écrin de la médecine; mais ensuite notre courage s'est retrempé au souffle toujours vivant des grands enseignements de nos maîtres, et, sans trop consulter nos forces, nous avons abordé définitivement cette tâche laborieuse.

Nous avons repris nos classiques grecs et latins :

Froben, Foës, Van der Linden, Verhoold, Cornarius; nous avons relu les traductions françaises de Darcier, Gardeil, Villebrune, de Mercy, Coray, Pariset, Dezeimeris; et puis, après avoir choisi pour base d'opération, c'est-à-dire pour mine d'exploitation, l'édition classique de Gardeil, qui est toujours la plus fidèlement empreinte du texte grec original, nous avons, la plume à la main, impitoyablement biffé tout ce qui nous a paru obscur, diffus ou superflu, et nous avons, d'autre part, minutieusement souligné tout ce qui nous a présenté le caractère d'un principe, d'une maxime, ou d'un dogme.

Grâce à cette première vendange, comme disait Bacon, nous nous sommes trouvé en possession d'un certain nombre de propositions fondamentales qui ne demandaient plus qu'à être liées philosophiquement pour acquérir toute leur valeur; alors nous les avons groupées dans un ordre didactique, sans tenir aucun compte de la place qu'elles occupaient dans la série des textes, et nous avons composé ainsi un livre tout entier avec tous ces fragments de livres.

Nous avons établi d'abord autant de sections principales qu'il y a de matières spéciales dans la

collection hippocratique ; nous avons ensuite coordonné toutes les propositions fondamentales qui incombent à chacune de ces sections, et, en procédant de cette manière, nous avons vu, pour ainsi dire, se développer sous nos yeux les sommités d'une philosophie, d'une étiologie, d'une symptomatologie, d'une sémiologie, d'une hygiène et d'une thérapeutique, c'est-à-dire les éléments d'un traité de médecine que nous avons aussitôt constitué, et auquel nous avons donné le nom d'*Institutions d'Hippocrate*, parce qu'il est le corps même des vérités instituées par Hippocrate, par conséquent le corps de la médecine, *corpus medicinæ*.

Ainsi donc le livre des *Institutions* n'est au fond que l'ordre, l'enchaînement et la systématisation imprimés aux principes répandus dans les nombreux écrits d'Hippocrate, et leur conférant l'unité indispensable à un traité régulier de médecine. Mais il a ce caractère distinctif et absolu, et s'il en est ainsi, c'est qu'Hippocrate, tout en invoquant magnifiquement dans ses écrits le dogme fondamental de la médecine ; tout en s'attachant essentiellement à donner une peinture fidèle des maladies, de leurs causes, de leurs symptômes, de leur marche naturelle et du traitement qu'il faut leur opposer ; c'est qu'Hippocrate, disons-nous, n'a

jamais cherché à systématiser proprement dit les vérités de la médecine, et qu'il s'est, au contraire, élevé bien souvent contre ceux qui ont affiché cette prétention, se bornant toujours, pour sa part, à indiquer comme exemple de ce qu'il faut connaître en médecine : *les effets purs et simples de la nature.*

Galien, Arétée, Fernel et les naturistes ont suivi son exemple ; tous ont, comme lui, exposé les principes libres de la science et enseigné les règles de l'art ; mais ni les uns ni les autres n'ont songé à élever l'édifice, ni à tracer le plan d'une constitution scientifique de la médecine.

Il faut aller plus loin, il faut aller jusqu'à Barthez pour rencontrer le véritable monument de la médecine philosophique. C'est lui, *en effet, qui l'a créé!...* Dumas, Grimaud, Frédéric Bérard, Cayol et M. Lordat l'ont ensuite agrandi et consolidé de toutes les forces que dispense le génie ; mais eux aussi ont abandonné à d'autres le soin de rédiger les articles organiques de la constitution de la médecine !

En définitive, l'essai qui termine le livre des *Institutions* est réellement le premier travail qui ait été entrepris en ce genre sur ce sujet. Il laisse sans doute beaucoup à désirer, beaucoup à faire et

surtout à refaire ; mais l'esprit médical s'emparera nécessairement de la pensée philosophique qui l'anime, et par sa convergence intellectuelle il lui imprimera le mouvement décisif par lequel toute œuvre légitime se développe, s'élève, se perfectionne et s'impose.

Que chacun donc se mette à l'œuvre, mais que ce soit avec une solide intelligence plutôt qu'avec des mains habiles ; car Byron l'a dit avec une raison profonde : « Il faut autre chose que des doigts pour conduire à fin les travaux de l'esprit ; ils ne sont ni d'argile, ni de pierre, et, pour en consommer l'enchaînement, il faut être frappé de ce rayon de la flamme éternelle qui ne brûle pas, mais qui jette sur toute chose les plus éclatantes lumières. »

Voilà effectivement la condition fondamentale. Celui qui, au don précieux qu'elle suppose, réunira la faculté d'apporter, dans la méditation de la doctrine hippocratique, l'attention féconde qui double les forces, celui-là saisira le génie de la philosophie qui lui est propre, et il ajoutera peut-être d'utiles commentaires à cette philosophie sublime qui embrasse le système entier des connaissances humaines, et dans laquelle les faits s'enchaînent aux faits, les lois se dégagent des principes, et les prin-

cipes eux-mêmes se résolvent en un principe unique qui domine tout et explique tout.

Puisse, du moins, cette philosophie des principes éclairer tous les esprits et diminuer le nombre de ces sombres pionniers de la tombe, qui, toujours courbés sur le cadavre qu'ils invoquent à tout propos et hors de propos, épuisent leurs forces dans des recherches souvent stériles, et sortent quelquefois de la vie sans avoir même jamais pu comprendre le premier mot de la médecine !

Dans tous les cas, en attendant que les destinées de la médecine s'accomplissent, le livre des *Institutions* présentera le résumé philosophique de ses principes à ceux qui n'auraient pas la patience de le dégager des œuvres compactes d'Hippocrate, et il répondra ainsi au vœu de Descartes, qui voulait qu'il y eût pour chaque science un bréviaire à l'usage de ceux qui n'ont ni le temps ni le loisir nécessaires pour consulter avec fruit les tables de l'histoire.

De cette manière, tout médecin pourra désormais apprendre rapidement, sans effort et sans fatigue, ce qu'il faut absolument qu'il sache touchant Hippocrate, ses œuvres et sa doctrine ; et

par conséquent, la superbe des plus diserts ne trouvera plus d'excuse pour son ignorance souveraine en cette matière.

Toutefois le livre des *Institutions* ne dispensera pas les vrais penseurs de lire Hippocrate dans Gardeil, et surtout de le *relire* dans l'édition princeps de M. Littré ; au contraire, il les encouragera à interroger souvent cette souche savante et en quelque sorte héraldique par l'éclat et la noblesse des lettres.

Dr Ed. A.

AVANT-PROPOS

NOTICE SUR LE LIVRE DES INSTITUTIONS.

Le livre des *Institutions* est le code abrégé des principes de la médecine, principes très-anciens, puisque Hippocrate lui-même les a reçus de ses prédécesseurs, comme le fait judicieusement observer le docteur Gaussail (de Toulouse) dans un discours académique aussi remarquable par l'élévation de la pensée que par la sûreté de l'érudition.

Le livre des *Institutions* est composé de quatre parties qui, sous les noms d'*Introduction*, d'*Institutions,* de *Résumé du naturisme* et d'*Essai sur la constitution de la médecine*, embrassent l'historique, l'exposition, la discussion et la systématisation des principes de la médecine.

Tous ces principes se déduisent les uns des autres, s'enchaînent méthodiquement, et se complètent successivement sous les forces vives de l'analyse et de la synthèse.

La *Notice historique* indique d'abord l'ordre dans lequel chaque matière doit être étudiée; elle fait connaître ensuite l'esprit et la connexion d'une série d'écrits

qui, bien que nés les uns des autres, accusent cependant par leurs divergences l'état encore incertain de la science à l'époque où ils ont paru.

Le recueil d'*Institutions* expose à l'état de coordination les vérités fondamentales de la médecine enseignées par Hippocrate ; il constitue, en ce sens, ce qu'on pourrait appeler la Bible médicale.

Le *Résumé philosophique du naturisme, du vitalisme et de l'organicisme* présente le tableau des développements de la pensée médicale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous ; c'est en quelque sorte l'histoire de la médecine ramenée aux trois grandes doctrines par lesquelles l'idée fondamentale a passé. Il affecte à chacune d'elles les théories qui lui sont propres ; il établit la part exacte des succès passagers de l'*esprit* d'imagination s'exerçant sur la médecine, et la part plus importante des fortunes légitimes du génie ; enfin, il donne les pièces authentiques, et pour ainsi dire inventoriées, d'un débat plein d'intérêt qui remonte aux premiers âges de la médecine, passionne encore aujourd'hui les champions du vitalisme et de l'organicisme, et aura certainement pour dénoûment de rallier à la médecine traditionnelle la génération qui monte et s'apprête déjà à nous remplacer.

Enfin, l'*Essai sur la constitution de la médecine* présente la synthèse philosophique de tout *un ordre* de principes destiné à constituer la vérité précise en médecine, quand il aura été repris, revu, élaboré et sanctionné par l'esprit médical.

Pour hâter cet événement, nous appelons dès aujourd'hui sur ce travail la critique éclairée des hommes instruits et habitués aux luttes courtoises du langage ; mais nous repoussons avec la même indépendance la critique tracassière et creuse des hommes superficiels ou malintentionnés.

Il en est une surtout que nous répudions formellement, c'est celle du *Bulletin de thérapeutique* publié par M. Debout : nous la répudions, parce qu'elle est agressive et fiévreuse, parce qu'au lieu d'éclairer, elle éclabousse ; en un mot, parce qu'elle ne se possède pas, et qu'on ne saurait, par conséquent, ni la prendre au sérieux, ni l'écouter.

Mais, cette réserve faite, advienne à son jour, à son heure et avec toutes ses rigueurs, la critique impartiale et loyale..., nous l'accueillerons comme un bienfait, nous la saluerons comme un honneur.

Dr Éd. A.

INTRODUCTION

NOTICE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LES ŒUVRES D'HIPPOCRATE.

Que de splendeurs, que de controverses ardentes dans ces mots si simples en apparence : *Œuvres d'Hippocrate !*

Que d'enseignements dans ces cahiers qui ont fait cent fois le tour du monde, qui font encore aujourd'hui la gloire des deux hémisphères, et constituent, pour ainsi dire, la voix accumulée de l'antiquité médicale.

En vérité, quand on interroge ces œuvres éternellement jeunes, et qui datent cependant non par années, mais par des séries de siècles, on se croit volontiers en présence de ces voyageurs illustres auxquels on est toujours tenté de demander ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont taif dans leurs pérégrinations lointaines ?

Que sont donc ces œuvres fameuses et vénérées ? Ce sont des Sommes médicales écrites par les premiers Asclépiades, amassées par leurs successeurs, répandues par leurs descendants et vulgarisées par Hippocrate, appelé par la fortune des temps à recueillir, sous une illus-

tration qui lui est devenue personnelle, toute la célébrité de ses prédécesseurs et de ses contemporains.

La Somme hippocratique se compose de soixante traités, les uns antérieurs à Hippocrate, les autres datant de son époque, ou attribués, soit à ses fils Thessalus ou Dracon, soit à Polybe, son gendre, ou à ses successeurs.

Quoique tous ces traités soient écrits en ionien, dialecte très-renommé au temps d'Hippocrate, la pensée, le style, la science même, y décèlent la coopération de beaucoup d'écrivains. Ces traités offrent par leur ensemble le tableau encyclopédique de la médecine traditionnelle, et sous ce rapport, autant que par l'excellence de leurs principes, la collection qu'ils constituent est vraiment digne du surnom de livre d'or (*omnem scientiam et sapientiam præbens*) qui lui a été donné par Suidas, savant auteur qui vivait à Constantinople en 1096, sous le règne de l'empereur Alexis Comnène.

La collection hippocratique contient : des Lettres à Démocrite, à Héraclite, à Artaxerce; des Décrets aux Athéniens; des Discours destinés à faire aimer la médecine; des préceptes et des avis sur l'art d'exercer la médecine (traités de l'Art, des Préceptes et de la Loi); des livres de métaphysique (les traités de la Création du monde et des êtres, de la Nature de l'homme et de la Cause première); des Sommes magistrales et dogmatiques (les Aphorismes, qui sont les véritables codes de la science et de l'art); des livres de pathologie générale (les traités des Humeurs, des Affections et des Prédic-

tions); des livres de symptomatologie, de sémiologie, de pronostic (les Coaques); un livre d'étiologie transcendante, (le livre des Airs, des eaux et des lieux, dont Montesquieu s'est si bien inspiré pour composer son bel ouvrage de l'*Esprit des lois*); des préceptes sur la diététique (du Régime dans les maladies); des traités spéciaux sur l'anatomie (les Articulations, les Fractures, les Maladies des femmes et des filles); des données générales sur le traitement des maladies; enfin, des livres sur les Épidémies qui sont tous remplis de vues pratiques sur les maladies populaires et leur pathogénie.

Tous ces écrits se classent d'eux-mêmes en deux grandes divisions. La première comprend les traités généralement attribués à Hippocrate; la seconde renferme ceux qui ne sont pas aussi authentiques, quoiqu'ils datent à peu près de la même époque. On cite parmi les premiers : les livres du Pronostic; des Prédictions; des Humeurs; de la Nature de l'homme; des Airs, des eaux et des lieux; des Aliments; du Régime dans les maladies aiguës; des Lieux dans l'homme; du Laboratoire du chirurgien; des Fractures; des Articles; du Mochlique; des Plaies de tête; des Epidémies (livres I et III) des Aphorismes; de l'Ancienne médecine; et enfin, le traité du Médecin, qu'un des plus savants maîtres de l'école de Lyon, le professeur Pétrequin, a restitué d'une manière aussi nette que brillante aux œuvres authentiques du père de la médecine.

La collection hippocratique contenait-elle, dans l'origine, d'autres livres que ceux que nous venons d'énu-

mérer, comme le prétendent quelques érudits? Nous n'en savons absolument rien, et nous croyons que nul n'en sait davantage, attendu que, pour être édifié à ce sujet, il faudrait encore avoir en main une de ces tables ou canons antérieurs à nos catalogues modernes, et qui, comme eux, indiquaient les titres des ouvrages les plus estimés; or, il est prouvé que ces recueils précieux étaient déjà perdus du temps de Galien.

Quoi qu'il en soit, la collection hippocratique forme une mine précieuse que les hommes les plus savants se sont de tout temps évertués à exploiter, chacun à sa manière : les uns en élucidant les textes, les autres en dégageant les principes que renferment ces textes; enfin, les plus érudits, en faisant connaître l'esprit de la doctrine hippocratique. Parmi ces érudits et en première ligne, nous trouvons Galien, surnommé à juste titre le *prince des médecins*.

Les écrits d'Hippocrate, très-rares d'abord, et conservés pendant longtemps dans les temples de Cos, ont été appelés, en même temps que les autres manuscrits précieux, à faire partie de la bibliothèque d'Alexandrie. A dater de cette époque, d'ouvrages spéciaux et nationaux qu'ils avaient toujours été, ils sont devenus populaires, et ont formé comme autant de codes à l'usage des nations civilisées.

Toutefois certaines causes se sont opposées d'abord à la diffusion de leurs lumières; la plus puissante, sans contredit, a été l'ignorance même des langues, En effet, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, très-peu de

gens comprenaient les langues anciennes; et quand on trouvait en ses lectures une citation grecque, on s'arrêtait court, comme devant un tronc d'arbre contre lequel on se heurte en son chemin, et l'on s'écriait : « Ceci ne se lit pas, c'est du grec! »

Ce triste crépuscule des lettres se prolongea jusqu'en 1540 environ, époque à laquelle les réfugiés grecs, accueillis en Italie par les Médicis et en France par Louis XI, répandirent le goût et la connaissance des langues ; mais, nous le répétons, le grec, le latin, l'hébreu et l'arabe furent jusque-là assez mal cultivés; ils étaient même peu familiers à beaucoup de ces fiers docteurs du moyen âge qui se saluaient entre eux des grands noms de subtils, d'admirables, de séraphiques et de très-fondés!

Mais il est un fait autrement sérieux : c'est que de nos jours on rencontre parmi les médecins, des hommes ayant charge d'instruction, qui demandent ironiquement ce qu'on peut apprendre dans les vieux auteurs, et particulièrement dans Hippocrate? Ils ne savent pas, ces maigres instructeurs, que la lecture des livres hippocratiques est la lecture même des tables de la science, et que les dogmes inscrits dans ces codes immortels sont à la médecine ce que les lois du Digeste sont à la jurisprudence.

Qu'ils interrogent donc les hommes considérables, M. Littré par exemple, cet esprit aussi versé dans la connaissance des langues qu'exercé à la haute critique philosophique, et il leur apprendra que « les textes d'Hippocrate sont interprétés et fixés dans leur ensemble depuis une antiquité qui ne remonte pas à moins de

trois cents ans avant Jésus-Christ ; que chacun des commentateurs de ces textes a donné pour l'époque où il a vécu une sorte de copie légalisée des livres hippocratiques, et que, sauf quelques erreurs des copistes, très-facilement redressables, ces livres ont une incontestable authenticité et une immense portée, même dans ce qu'ils ont d'obscur et d'incomplet. »

Ainsi donc, en dépit des protestations irréfléchies de quelques prétendus docteurs de la loi, on est toujours en droit d'affirmer que les livres hippocratiques renferment des principes dont les vérités générales ont été sanctionnées et magistralement exposées de tout temps par les hommes les plus savants : par Celse et Galien, dans l'antiquité; par Fernel, Houillier, Duret, Baillou, Stahl, Clerc, Coray, Aubry, Hufeland, Sydenham, dans les temps plus modernes; et enfin, de nos jours, par Stoll, Bordeu, Barthez, Lepecq de la Clôture, Thouret, Pinel, Chaussier, Bayle, Laennec, Cayol et Lordat.

Mais cela n'empêchera pas les Aristarques fraîchement éclos de répéter que les œuvres d'Hippocrate sont en opposition les unes avec les autres, et qu'elles se contredisent mutuellement ! On leur fera observer que leurs arguments sont faux, et que la plupart de leurs objections sont tout au plus applicables aux adultérations de certains copistes, qui, alléchés par les somptueuses enchères des rois de Pergame et d'Alexandrie, vendirent pour des œuvres du maître de folles copies arrangées et allongées à plaisir ! Les choses en vinrent même au point qu'on fut obligé de charger des érudits de revoir les

textes, et d'épurer de fond en comble cette masse indigeste d'écrits apocryphes !

Ce soin fut confié d'abord à Dioscoride, et ensuite à Artémidore, qui parvint, à force de veilles, à reconstituer les textes primitifs à l'aide de manuscrits autographiés qu'il eut la bonne fortune de se procurer. Ce nouveau travail fut généralement bien accueilli ; on le regarda bientôt comme le seul orthodoxe, et il constitua pendant longtemps la Vulgate des œuvres d'Hippocrate, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Cependant, à dater du xve siècle, le texte de Cornarius, adopté par Foës, commença à faire autorité ; on reconnut qu'il laissait aux manuscrits leur caractère primitif, leur originalité, leur expression native, et alors on lui donna la préférence sur les éditions des Aldes, des Mercuriali et des Charrier.

Au demeurant, il est un moyen bien simple de reconstituer la collection hippocratique, c'est de n'y admettre que des sentences véritablement empreintes de l'esprit hippocratique ; car ici, quoi qu'en disent certains philologues, le point important n'est pas d'exhumer pompeusement les textes écrits de la main même d'Hippocrate, mais de coordonner toutes les sentences dogmatiques, quelles que soient leurs souches, et d'en former un traité général capable d'éclairer le médecin dans ses théories, et de le diriger dans sa pratique.

Les œuvres d'Hippocrate comprennent soixante traités, savoir : les livres des Pronostics, des Humeurs, des Prédictions ; de la Nature de l'homme ; des Airs, des eaux

et des lieux; des Aliments; du Régime dans les maladies; des Lieux dans l'homme; du Laboratoire du chirurgien; des Fractures; des Articles. Le Mochlique; les Plaies de tête; les Épidémies; les Aphorismes; la Règle; de l'Art; l'Ancienne médecine; la Décence; les Préceptes; les Crises; les Jours critiques; les Prédictions; les Coaques; la Génération; la Nature de l'enfant; les Chairs; la Grossesse de sept mois; la Grossesse de huit mois; la Superfétation; la Dentition; les traités du Cœur, des Glandes, de la Nature des os; des Vents; de l'Épilepsie; de la Diète salubre; du Régime; des Songes; de l'Usage des liquides; des Maladies; des Affections internes; des Affections des filles; de la Nature de la femme; des Maladies des femmes; des Femmes stériles; de la Vue; des Fistules; des Plaies; des Hémorrhoïdes; de l'Extraction du fœtus; de la Dissolution du corps; des Épidémies. Lettres à Héraclite, à Démocrite, à Artaxerce; les Décrets aux Athéniens; la Prière devant l'autel; le Serment.

Foës a classé tous ces écrits en huit sections, comprenant : la première, les traités qui concernent l'art en général; la seconde, ceux qui ont rapport à la sémiologie, au pronostic et au diagnostic; la troisième, ceux qui incombent à la physiologie; la quatrième, ceux qui traitent de la diététique et du régime; la cinquième, les livres qui ont pour objet la pathologie et la thérapeutique; la sixième, les traités particuliers à la chirurgie; enfin, la septième et la huitième, tous les cahiers consacrés aux observations, aux réflexions, aux considéra-

tions générales, et qui forment ce qu'on pourrait appeler les mélanges.

Après avoir médité les œuvres d'Hippocrate, nous avons cherché à les classer pour notre usage, afin de rendre nos recherches plus faciles et plus rapides. Dans ce but, nous en avons formé douze sections, qui sont devenues ensuite l'objet d'une analyse particulière. — Voici ce travail; nous le donnons plutôt comme un simple plan d'études que pour une classification proprement dite.

ŒUVRES D'HIPPOCRATE.

PREMIÈRE SECTION. — PHILOSOPHIE MÉDICALE.

Six traités, savoir : les Préceptes, la Règle, l'Ancienne médecine, le Médecin, la Décence, le Serment.

2e SECTION. — ANATOMIE.

Sept traités : la Dissection du corps, la Structure du corps, la Nature des os, la Nature des chairs, la Nature du cœur, la Nature des glandes, le traité des Lieux dans l'homme.

3e SECTION. — PHYSIOLOGIE.

Huit traités : la Nature de l'homme, l'Aliment, la Vue, la Dentition, la Femme, l'Enfant, la Génération, les Songes.

4e SECTION. — DOCTRINES MÉDICALES.

Quatre traités : les traités des Humeurs, des Crises, des Jours critiques, des Épidémies.

5e SECTION. — LES APHORISMES.

Les livres renfermant, sous forme de corollaires, les dogmes de la science et de l'art.

6e SECTION. — PATHOLOGIE GÉNÉRALE OU HISTOIRE DES MALADIES.

Sept traités comprenant les cinq sections de la pathologie générale actuelle, savoir : l'étiologie, la symptomatologie, la sémiologie, la nosologie, le pronostic et le diagnostic. Ces premiers essais de pathologie générale se trouvent en substance, savoir : l'étiologie, dans le traité des Airs, des eaux et des lieux ; la symptomatologie, dans le livre des Coaques ou des Prédictions de Cos ; la sémiologie, dans les livres des Prédictions ou Prorrhétiques, et dans les livres du Pronostic ; la nosologie, dans le livre des Affections et des Maladies ; le diagnostic, dans le traité du Pronostic.

7e SECTION. — PATHOLOGIE SPÉCIALE.

Six traités, savoir : les traités des Affections internes, des Affections des filles, des Affections des femmes, des Femmes stériles, de la Maladie sacrée ou épilepsie, des Vents.

8e SECTION.

Trois traités : de la Diète salubre ; du Régime (livres II et III).

9e SECTION. — DIÉTÉTIQUE ET THÉRAPEUTIQUE.

Neuf traités, ceux : du Régime (livre Ier) ; du Régime dans les maladie aiguës ; de l'Aliment ; de l'Usage des liquides ; des Affections ; des Affections internes ; de la Nature de la femme ; des Maladies des femmes ; des Médicaments purgatifs.

10e SECTION. — DE LA MÉTAPHYSIQUE.

Trois traités : de la Nature de l'homme ; de la Cause première des maladies ; de la Création du monde et des êtres.

11e SECTION. — CHIRURGIE.

Dix traités : du Laboratoire du chirurgien ; des Luxations ; des Fractures ; des Articles ; du Mochlique ; des Ulcères ; des Fistules ; des Hémorrhoïdes ; des Plaies de tête ; de l'Extraction du fœtus.

12e SECTION. — MÉLANGES.

Six fragments, savoir : les Lettres à Héraclite, à Démocrite, à Artaxerce ; les Discours à Thessalus et aux Athéniens ; la Prière à l'autel.

EXAMEN CRITIQUE DES ŒUVRES PRINCIPALES D'HIPPOCRATE.

Les sept traités de la première section comprennent la philosophie et la méthode d'Hippocrate, et forment par leur développement une série naturelle évidemment inspirée par un même principe philosophique.

Le traité des Préceptes est un résumé aphoristique destiné à la dernière instruction du médecin. Il contient les principes généraux de la philosophie médicale, et laisse apercevoir les premiers germes de la méthode inductive, développée et vulgarisée vingt siècles après par Bacon.

Le traité de l'Ancienne médecine expose, sur la diète et le régime, des règles et des principes qui sont reproduits dans tous les livres de la collection, et forment le fond de la médecine de Cos.

Le traité de l'Art renferme les prolégomènes d'un premier essai de méthodologie. Le traité du Médecin constitue le *vade-mecum* du médecin praticien ; le livre de la Décence forme un recueil de préceptes et de maximes qui ont excité de tout temps l'admiration des philosophes ; le Serment est un chef-d'œuvre de moralité et de dignité médicale.

Le traité des Lieux dans l'homme contient des considérations importantes sur la physiologie, la pathologie, la thérapeutique, mais malheureusement toutes

ces choses sont mal définies et mal assorties; pourtant ce traité mérite d'être lu.

Le traité de la Nature de l'homme énonce les principes de physiologie sur lesquels repose la médecine. Il est plein des théories d'Hippocrate sur le pneuma ou le principe de vie, et sur la source du mouvement; mais toutes ces questions, plutôt abordées qu'esquissées, demandent forcément à être élucidées et complétées par la méditation des idées exposées sur le même sujet dans le Traité de l'aliment et des lieux dans l'homme.

Le traité de l'Aliment est un essai de physiologie plutôt qu'un traité de diététique; ainsi l'histoire physiologique de la nutrition y occupe réellement une place beaucoup plus grande et beaucoup plus importante que celle de l'aliment ou de l'alimentation ; toutefois c'est un livre précieux par les principes de physiologie et de philosophie qu'il contient; on y voit le soin minutieux qu'Hippocrate mettait à tout rapporter et à tout subordonner dans l'homme à l'action unitaire d'une force formatrice, conservatrice et médicatrice.

Le traité de la Génération n'est, à vrai dire, qu'un tissu d'hypothèses et d'hyperboles; mais, néanmoins, il renferme des propositions qui font penser.

Le traité des Songes offre un mélange singulier de fantaisies et de superstitions; cependant, quelque étrange qu'il puisse paraître, on ne saurait admettre qu'Hippocrate, qui n'était pas fou, à moins que ce ne fût à la manière sublime de Socrate, eût composé un pareil livre, si, dans sa conviction, les idées qui en for-

ment la base n'eussent été appuyées sur des faits sérieux et raisonnables ; — c'est donc, tout au moins, un mémoire à consulter. Ajoutons, en dépit des dénégations superbes des esprits forts de notre époque, qu'il s'écoulera encore bien des années avant qu'on ait dit le dernier mot sur cette curieuse et mystérieuse question des songes !

Traité des Humeurs : — les sentences et les idées générales émises dans le Traité des humeurs prouvent combien Hippocrate était convaincu qu'avant d'agir contre les maladies, il est du devoir du médecin de porter toute son attention sur une foule de faits et de conditions accessoires, et de ne jamais se décider à prescrire un traitement énergique avant d'avoir patiemment exercé son jugement sur toutes ces choses.

Il est évident, d'autre part, que ce traité, foncièrement basé sur le dogme de la crase, c'est-à-dire du mélange exact des humeurs, a donné lieu à la doctrine des crises et des jours critiques d'où est sortie la plus grande partie de la thérapeutique de Cos.

Cette doctrine naturelle repose sur la double connaissance des causes morbifiques et des forces de la vie, et elle prescrit comme règle fondamentale d'enlever ou de détruire d'abord la cause morbifique, et de diriger ensuite, d'après les lois de l'observation et de l'expérience, les forces actives de la nature.

C'est dans le traité des Humeurs qu'on trouve cette formule dogmatique : « La nature seule guérit les maladies. » Elle y est en toutes lettres à l'article 91 du livre V

des Épidémies (section VI, p. 476, t. IV de Gardeil).

Enfin, c'est encore dans ce livre qu'est exposée cette sentence : « Il y a beaucoup de maladies qu'il serait dangereux de guérir, entre autres les affections hémorrhoïdales, certains dépôts et quelques fistules. »

Le traité des Crises et des jours critiques est un livre par excellence, qu'on ne saurait ni assez lire ni assez méditer. Il est plein de vues profondes, et contient en substance tout ce que nous trouvons de dogmatique dans les œuvres des institutistes, c'est-à-dire dans les traités de pathologie générale qui ont paru depuis Galien jusqu'à Fernel, depuis Fernel jusqu'à Boerhaave, depuis Boerhaave jusqu'à Gaubius, et depuis Gaubius jusqu'à L'André-Beauvais, Double, Chomel, et leurs dociles et imperturbables copistes!

Les livres des Épidémies sont au nombre de six ; ils donnent une grande idée de la science et de la pratique d'Hippocrate : c'est le tableau de l'observation et de l'expérience fortifiées par le raisonnement, embrassant et éclairant la médecine tout entière.

Le traité des Coaques, plus connu sous le nom de Prénotions coaques, est composé de trois livres qui ont toujours fait autorité en médecine. — C'est un code de sentences aphoristiques relatives aux symptômes, aux paroxysmes, aux crises, aux signes, aux maladies avec fièvre et sans fièvre, et à une foule d'autres choses de fine et délicate observation; en un mot, c'est un précieux recueil de décisions magistrales formulées avec une admirable concision.

Dans le traité des Prédictions ou des Prorrhétiques, livre très-apprécié de tous les savants, Hippocrate fait ressortir avec une raillerie de bon aloi la sotte vanité de quelques médecins et la fragilité de leurs prédictions, étourdiment basées sur des hypothèses insensées; il prouve qu'on ne doit tenir compte que des prédictions établies sur l'observation de la marche de la maladie rendue évidente par des signes certains. Il indique les difficultés inhérentes à l'établissement d'un sage pronostic; il montre combien la réserve est nécessaire en cette matière; enfin, il termine en jetant les premières assises du pronostic d'après les règles d'une profonde observation fécondée par le génie.

Le traité des Pronostics est un des livres les plus remarquables de la collection. Il conserve depuis le commencement jusqu'à la fin l'empreinte vigoureuse d'une main habile et exercée. On y trouve les premières ébauches de la doctrine des crises; elles sortent comme de source de l'étude approfondie des phénomènes vitaux et de l'appréciation clinique des urines, des crachats, des sueurs, des hémorrhagies, des dépôts, etc.; or, c'est bien là le grand enseignement bien qu'il soit méconnu ou combattu par les novateurs du jour.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le pronostic, Hippocrate l'appelait la prévision, la prescience, la prognose, la prognostique (πρόνοια πρόγνωσις). La prognostique était pour lui la connaissance des signes des maladies dans leur généralité; elle embrassait la divination des faits passés, la constatation des faits présents et la prévision des faits à

venir. L'école d'Alexandrie adopta les mêmes principes; pour elle, la prognostique embrassait l'amnestique ou la connaissance du passé, le diagnostic ou la connaissance du présent, et le pronostic proprement dit, ou la connaissance des choses qui doivent arriver.

C'est dans ce dernier sens et dans ce sens absolu que le mot pronostic est employé aujourd'hui ; mais c'est par un détournement du sens primitif de sa véritable acception, car le pronostic, comme l'a dit Galien, n'est qu'un des termes de la prognose.

En résumé, selon Hippocrate et selon son école, la prognose avait moins pour objet de prédire l'avenir que de fonder sur la connaissance expérimentale de la marche naturelle des maladies la science pratique des indications, des contre-indications et des moyens thérapeutiques. Autrement dit, pour Hippocrate, qui voyait dans la maladie moins une affection ou une lésion matérielle qu'un mouvement fonctionnel ayant sa raison d'être, son développement tracé, sa marche régulière et sa terminaison naturelle ; pour Hippocrate, qui regardait même la maladie comme indépendante jusqu'à un certain point des organes qui paraissent affectés et des formes diverses qui la dénotent; pour Hippocrate, disons-nous, le point essentiel était de saisir toutes les évolutions du mouvement fonctionnel, afin de les favoriser ou de les combattre selon qu'elles suivaient une direction favorable ou contraire au but qu'elles doivent avoir pour objet.

Voilà pourquoi Hippocrate fixait particulièrement son

attention sur l'état général du malade, et pourquoi en thérapeutique il procédait toujours en raison directe de ce que l'observation attentive et empirique des phénomènes synergiques ou des réactions vitales lui avait appris.

Telle était la manière d'Hippocrate ; elle différait essentiellement de celle d'Euryphon, le chef de l'école de Gnide, qui ne se préoccupait que des lésions matérielles, et ne se laissait guider en thérapeutique que par la connaissance brute de l'état local anatomiquement diagnostiqué.

En résumé, la prognose était pour Hippocrate un procédé scientifique, une opération mentale, une décision réfléchie, qui lui servait à apprécier, par les faits et par les signes, le passé, le présent et l'avenir des maladies, pour établir sur les enseignements divers de cette étude complexe un diagnostic médical entièrement basé sur la marche naturelle des maladies ; or, à une époque où l'anatomie et la physiologie existaient à peine, la prognose constituait nécessairement la branche la plus importante de la médecine.

Le traité des Maladies est plein de considérations importantes sur la pathologie générale et spéciale, et sur la thérapeutique, mais elles sont si mal enchaînées, qu'on dirait de matériaux qui attendent encore la main d'un architecte pour prendre une forme. Cependant il y a dans ce traité d'excellents préceptes à méditer.

Le livre des Affections renferme des vues profondes sur les diverses parties de la médecine, notamment sur

l'hygiène, la diététique et la thérapeutique. Le livre des Affections internes, qui semble être la continuation du livre des Affections, donne une bonne description de la pneumonie, de la phthisie, du typhus et du traitement qui convient à ces maladies.

Il y a dans le traité de l'Épilepsie ou de la maladie sacrée des idées philosophiques qui méritent d'être sérieusement méditées, bien qu'elles ne cadrent pas toujours avec les théories modernes. Il contient aussi des aperçus très-hardis sur la source de l'intelligence et de la sagesse, et sur la part faussement attribuée, à cet égard, au diaphragme et au cœur; enfin, on y trouve les premières ébauches de la doctrine homœopathique, que l'ignorance courante s'ingénie à faire dater d'hier.

Le traité des Vents est consacré à l'étude de l'air dans le corps et hors le corps. Ce livre demande à être lu avec la plus grande attention ; il faut, pour le bien comprendre, être fixé d'avance sur le sens de ces mots : air, souffle, vents, qui reviennent souvent dans le texte, et dont la véritable signification n'a pas été assez clairement indiquée par les traducteurs. Au fond, c'est un travail très-remarquable sur l'action de l'air étudié comme aliment de la vie, comme agent de la santé et de la maladie, et enfin comme une des causes des vents intus et extra ; on y trouve aussi de savantes disquisitions sur la production des vers dans le corps, sur l'action du froid et de la chaleur, sur l'art médical, sur la vie du médecin, et notamment sur l'action du sang sur les opérations de la raison.

On compte trois livres sur le régime, indépendamment de celui qui est intitulé, du Régime dans les maladies aiguës, et qui forme un livre à part. Le premier est consacré à la diététique, les deux autres traitent de l'hygiène, et tous les trois témoignent de la puissante et féconde observation d'Hippocrate. Ces livres fournissent les enseignements les plus précieux sur l'hygiène, le régime et la diététique. Ils appellent l'attention sur l'alimentation dans les maladies et sur les effets désastreux d'une diète forcée ou trop longtemps prolongée ; ils donnent sous ce rapport une bien grande leçon. Puisse-t-elle ouvrir les yeux à certains praticiens toujours affolés des périlleux effets d'une diète poussée à outrance ! Puisse-t-elle leur épargner la déchirante expiation de voir tomber leur malade dans cet état qu'on nomme l'autophagie, supplice affreux dans lequel le malade, épuisé de faim et abîmé de douleurs, est réduit à vivre de sa propre substance, jusqu'à ce que la mort, qu'il invoque à chaque instant, vienne enfin mettre un terme absolu à cette lutte sans nom !

Les livres du Régime renferment des considérations profondes sur l'*éther*, ce principe de toute chose qui a la faculté de tout voir, de tout savoir, de tout comprendre (*cuncta videre, scire et intelligere*); sur l'âme humaine ; sur la nature physique de l'homme ; sur l'éternel phénomène ; sur l'unité et le déploiement infini des forces générales de la nature. Ce qui résulte des réflexions que font naître ces considérations, qui ne sont peut-être pas toutes à leur place ; ce qui ressort surtout de la médita-

tion soutenue des notes qui les accompagnent dans certaines éditions, c'est que dans l'esprit d'Hippocrate Dieu est à l'*univers* ce que l'*âme est au corps*.

Le traité de la Diète salubre contient de bons préceptes sur le régime en général, et sur le régime propre aux femmes et aux enfants, selon leur âge et selon les différentes époques de l'année.

Le traité de l'Usage des liquides donne une parfaite connaissance de l'action des liquides sur l'économie, et de l'action de l'eau de mer en particulier, C'est dans ce livre qu'on trouve l'axiome fondamental : *A juvantibus et lædentibus fit indicatio;* d'où est sortie la loi thérapeutique suivante : « Dans le traitement des maladies, il faut se laisser guider, relativement au choix et à l'administration des médicaments, par l'amélioration ou l'aggravation éprouvées par le malade à la suite de leur emploi. »

Principe excellent, mais limité, sur lequel le docteur Renouard a récemment appelé l'attention dans un brillant travail littéraire, qui n'a d'autre défaut que celui d'exagérer tellement la portée du dogme, qu'il aboutit tout simplement à la négation de la science médicale au profit de la routine la plus banale.

Le traité des Affections et celui des Affections internes se composent d'observations ou de notes relatives à la diététique, à l'hygiène et à la thérapeutique. On y trouve aussi quelques aperçus originaux. En somme, c'est une œuvre médiocre, et cependant le médecin praticien peut encore trouver à glaner dans ces sillons arides.

Livres des Aphorismes. Ouvrons ici une parenthèse, et donnons d'abord le sens exact du mot *aphorisme.* — *Aphorismes* vient du grec ἀφορίζειν, qui veut dire séparer, mettre à part; c'est ainsi, du moins, que saint Paul l'a entendu, quand il a dit, en parlant de son épître aux Romains : « Séparé pour l'Évangile de Dieu ».

Selon Damascène, l'Hippocrate arabe, l'aphorisme est une maxime choisie et brève comme les apophthegmes des philosophes, qui expose d'un trait toute la nature d'une chose; c'est une sentence d'une grande force et achevée, qui n'a besoin ni d'être soutenue par des considérations antécédentes, ni d'être appuyée par des développements successifs, mais qui s'impose d'elle-même, enseigne beaucoup de choses en peu de mots et se grave profondément dans la mémoire.

Tel est effectivement le caractère des aphorismes de Cos : ce sont des corollaires logiquement déduits de faits généraux constatés par l'expérience, consacrés par le raisonnement, et réduits en axiomes par l'esprit philosophique. Or, c'est ce qui a fait dire, il y a quatre cents ans, à Brèche de Tours : — Que les Aphorismes d'Hippocrate « sont tenuz et réputés par tous les médecins » qui sont et qui ont esté, comme certains arrêts donnez » en la médecine, comprenant par iceux en briesues » paroles, propos sententieux et pleins de naturelle phi- » losophie auesques très-exactes lois en l'art de guérir.»

Enfin, le caractère absolu des Aphorismes est de n'admettre aucune controverse, aucune argumentation, par la raison que l'argumentation et la controverse ont pré-

sidé à leur institution, et qu'ils ont acquis par ces épreuves anticipées le privilége et l'autorité des dogmes, c'est-à-dire l'inviolabilité.

On compte sept livres d'Aphorismes ; mais, en réalité, ces livres ne forment qu'un seul et même ouvrage dont Galien a dit avec raison : « C'est le legs d'une expérience savante lentement accumulée et consommée. »

Le premier livre renferme des maximes générales, des prolégomènes, des règles relatives au régime à suivre dans les maladies, des sentences sur le pronostic, des principes de sémiologie et de thérapeutique.

Le second livre est consacré à l'exposition de la doctrine des crises et des jours critiques ; le troisième est rempli de données importantes sur les constitutions de l'année. On trouve dans le septième des documents sur les époques les plus favorables aux saignées et aux purgations, et, de plus, une sentence remarquable sur le cancer, sentence qu'on ne saurait assez méditer.

« Dans les cancers occultes, dit Hippocrate, il est bon de ne donner aucun remède ; si on les traite avec des médicaments, on meurt plus tôt ; on peut, au contraire, vivre longtemps en n'y appliquant pas de remède. » (Gardeil, t. II, p. 166.) Avis donc à tous, et particulièrement aux chirurgiens tranchants !

Les livres IV, V et VI des Aphorismes contiennent beaucoup de documents précieux ; cependant ces livres sont moins estimés que les premiers.

Tels sont les traités généraux attribués à Hippocrate. Il en est quelques-uns, parmi ceux qui ont la philosophie

pour objet, qui ont été à diverses époques stigmatisés comme apocryphes; mais, hâtons-nous de le dire, c'est par suite d'une injustice froidement calculée, dont on connaît parfaitement la cause, et que voici :

Les livres dont nous parlons s'élèvent avec vigueur contre l'empirisme et le philosophisme : or, les auteurs de ces systèmes ont cru voir en ces livres des ennemis personnels attentant directement à leur valeur, et, par vengeance, ils ont, dans leur propre intérêt, faussement attribué à des copistes ces écrits si accablants pour leurs doctrines. Et puis, les disciples qui exagèrent tout ont brodé sur le tout, et il en est résulté un conte absurde qui a fait naturellement le tour du monde.

Il y a de la métaphysique dans les écrits d'Hippocrate, mais elle ne s'y mêle à la médecine que pour l'éclairer, et jamais pour l'absorber; elle se borne le plus souvent à rappeler les théories d'Empédocle et de Phérécyde sur l'éther universel, que ces auteurs regardent comme le principe intelligent et comme l'animateur de toute chose.

Au demeurant, Hippocrate était loin d'être fixé sur la nature et l'essence des choses, et, s'il cherchait la vérité à ce sujet, c'était beaucoup plus pour en faire son profit que pour répandre ses propres opinions. — Il ne se prononce jamais sur l'essence des forces de la vie; il ne dit nulle part, d'une manière absolue, si ces forces sont inhérentes à l'organisation ou indépendantes de l'organisation? Si le principe de vie est une substance, ou simplement une qualité de la matière? — Au contraire, il nous laisse dans un vague continuel sur toutes

ces choses : tantôt proclamant avec les théistes que Dieu et le monde sont coéternels et consubstantiels; que les forces animatrices sont le produit d'une diffusion perpétuelle de l'éther; que l'éther pénètre tout, embrasse tout, anime tout, et prend connaissance de lui-même à travers les degrés infinis de l'existence universelle; tantôt, au contraire, répétant avec les matérialistes que les forces propres aux êtres vivants sont le produit de la rencontre accidentelle des atomes et de l'agencement fortuit de la matière qui les compose.

Au reste, Galien, qui a écrit quatre cents ans après Hippocrate, n'est guère plus lucide ni plus entendu sur cette question; on peut donc regretter que deux philosophes d'un génie aussi transcendant ne se soient pas prononcés plus catégoriquement sur un sujet aussi digne d'intérêt; mais, d'autre part, on peut supposer aussi que tous leurs efforts se sont brisés contre un problème qui se lie au mystère impénétrable dont la Divinité a entouré certaines questions qui se dérobent réellement aux investigations de l'esprit humain depuis qu'il observe, réfléchit et médite.

Voilà à peu près tout ce que l'on sait sur la médecine d'Hippocrate; quant à ses œuvres chirurgicales, elles sont très-remarquables sans doute, eu égard au temps où elles ont paru; mais l'art chirurgical a fait tant de progrès depuis cette époque, qu'on ne les consulte guère aujourd'hui qu'à titre de haute curiosité : pourtant elles fourmillent d'aperçus ingénieux, d'idées originales, et même de procédés opératoires qui ont été repris par

nos chirurgiens modernes, qui les ont rajeunis et présentés même quelquefois comme des moyens nouveaux inventés par eux.

Ces lignes étaient écrites quand nous avons eu la bonne fortune de recevoir un mémoire sur les médecins de l'antiquité, par le professeur Pétrequin. Après avoir pris connaissance de ce travail avec tout l'intérêt que nous inspirent les productions du savant médecin de Lyon, nous avons pensé que nous ne saurions mieux faire que de reproduire quelques fragments de cette brillante étude, qui jette une vive lumière sur la chirurgie d'Hippocrate. Laissons parler M. Pétrequin.

« De tout temps, dit le savant professeur, on s'est beaucoup occupé de la médecine d'Hippocrate, et nous venons de voir combien elle est digne des éloges qu'on lui a prodigués; mais on n'a pas parlé de la chirurgie, et elle ne mérite pas cet oubli. Qu'il me soit donc permis de réparer cette longue injustice de l'histoire, et, pour signaler tout d'abord un point capital dans cette question importante, de faire remarquer ici que cette partie de la collection hippocratique a elle-même d'autant plus de prix aux yeux éclairés, que, outre sa valeur intrinsèque, elle a le mérite de passer aux yeux de tous les critiques pour la plus sûrement authentique des œuvres de ce grand maître.

» Hippocrate, à nos yeux, est encore plus remarquable comme chirurgien que comme médecin; là sa méthode se révèle sous un jour nouveau, et l'on voit ses rares qualités briller dans tout leur éclat. En médecine, ses

idées, plus spéculatives, s'éloignent davantage des notions contemporaines; en chirurgie, ses idées, pour ainsi dire matérialisées, restent plus conformes aux idées classiques. En médecine, beaucoup de ses principes ont vieilli; en chirurgie, elles semblent plus vivaces : les unes ont survécu ; les autres renaissent souvent sous le nom de procédés nouveaux, qui sont, dans toute la rigueur du terme, véritablement renouvelés des Grecs. On est étonné de trouver dans cet ouvrage, qui date de plus de deux mille ans, tant de faits, tant d'aperçus et tant d'idées! Quelle netteté, quelle prévision, quelle sûreté de coup d'œil! On ne sait pas ce qu'il faut admirer le plus du dialecticien persuasif ou du clinicien consommé et de l'observateur sagace. Essayons par une rapide analyse de faire passer dans l'esprit du lecteur les convictions qui nous animent.

» Les ouvrages d'Hippocrate sur cette branche de l'art forment un corps de chirurgie digne de toute notre attention. Les livres de l'Officine et du Médecin, consacrés à ce que les modernes nomment la petite chirurgie, sont écrits avec une ampleur de vues et une abondance de détails que peut seul dicter le maître habile sur les bandages, les pansements et tous les préparatifs qui concernent les opérations.

» Le traité des Plaies et ulcères renferme les plus sages préceptes sur la thérapeutique des plaies, et une appréciation judicieuse des influences du froid et de la chaleur, question qui de nos jours a donné lieu à deux systèmes opposés dont on prétendait faire des méthodes

générales. Le livre des Fistules nous apprend que le *speculum ani*, qu'on avait considéré comme une invention moderne, était connu et employé par l'école de Cos, et que, pour la fistule à l'anus, elle pratiquait l'opération de l'incision comme de nos jours.

» L'opuscule sur les hémorrhoïdes présente d'utiles enseignements; on y retrouve la cautérisation avec le fer rouge, qu'on a regardée naguère comme une innovation hardie entre les mains du professeur Dupuytren, ainsi que l'emploi des cathérétiques et des caustiques, que M. Amussat a tenté d'élever au rang de méthode générale.

» Le traité des Plaies de la tête se distingue par d'éminentes qualités; l'idée si hardie de perforer le crâne, la création si ingénieuse du trépan à couronne, les questions si délicates du diagnostic, d'indications et de manuel pour la trépanation, etc., tout cela s'y trouve exposé et discuté avec une intelligence et une précision qui étonnent dans un ouvrage d'une époque aussi reculée, et qui décèlent dans l'auteur autant de prudence et de sagacité comme praticien que de hardiesse et d'habileté comme opérateur. N'oublions pas qu'Hippocrate a parfaitement connu et décrit les effets croisés des lésions du cerveau, point de physiologie pathologique longtemps méconnu, et qui n'a que de nos jours reçu sa démonstration et sa réintégration dans les dogmes de la science.

Rien, à coup sûr, n'est plus digne de fixer l'attention des chirurgiens que le traité des Fractures, celui des

Articulations, et le Mochlique, qui les résume sous une forme différente. Hippocrate y prodigue avec une rare expérience les préceptes d'ensemble et de détail ; et l'on y retrouve non-seulement des inventions qu'on a successivement publiées comme nouvelles, mais encore plus d'une notion qui fait défaut dans les livres du jour.

» Le traité des Fractures contient le premier germe de la méthode hyponarthécique de Sauter et de Mayor, vulgarisée en France par le docteur Munaret.

» Il en est de même des questions que l'on serait tenté de regarder comme une introduction toute récente, à en croire quelques auteurs ; Hippocrate en discute l'utilité et les inconvénients, et démontre qu'elles sont loin d'avoir tous les avantages que leurs partisans leur attribuent.

» On y voit l'origine première de la méthode inamovible et des appareils solidifiés; — l'analogie est plus frappante encore pour la compression comme préventive de l'inflammation, méthode renouvelée avec succès par le professeur Velpeau. — Hippocrate a connu et pratiqué l'extension continue. — Il décrit un bandage à bandelettes séparées qui a servi de modèle à celui de Scultet. — On y rencontre une pratique généralement regardée comme moderne, c'est un système à peu près complet d'irrigation continue.

» Le traité des Articulations fait à l'égard des luxations ce que le traité qui le précède a fait pour les fractures : non moins remarquable sous le rapport de la théorie et de la pratique, le second est aussi riche en procédés et

en instruments de réduction que le premier en bandages et en appareils.

» Il est, chose étonnante et qui paraîtra paradoxale, plus avancé que les nôtres sur certains points de chirurgie. Je citerai les luxations du coude. Il connaît et mentionne la luxation latérale isolée du radius, qui ne figure point dans le grand ouvrage de Boyer. — Il décrit la fracture de l'apophyse coronoïde du cubitus qu'on y cherche également en vain. En somme, Hippocrate, sur les fractures et les luxations du coude, se trouve plus complet que l'Académie et son illustre représentant.

» Hippocrate a composé un remarquable chapitre sur les maladies du rachis. Il a signalé le premier la coïncidence de la gibbosité vertébrale et des tubercules pulmonaires, et il est constant que c'est à lui qu'on doit les plus anciens aperçus sur les tubercules des os. Il faut arriver ensuite jusqu'aux travaux de Nichet (de Lyon) et de M. Nélaton, pour voir réintroduire dans nos livres classiques cette notion chirurgicale que l'école de Cos avait mise en lumière.

» Il a écrit des chapitres non moins remarquables sur les luxations congénitales, sujet que les leçons orales de Dupuytren semblaient, après Paletta, présenter comme une nouveauté. Mais Hippocrate ne se borne pas, comme le chirurgien de Paris, à la luxation de la hanche, la seule, au reste, il faut l'avouer, qui soit réellement bien connue de nos jours; il traite également des luxations congénitales de l'épaule et du coude; il trace en maître leurs symptômes, leurs causes et

leur influence sur l'atrophie consécutive du système osseux.

»Le Mochlique représente un résumé méthodique et substantiel des deux traités qui précèdent; il est écrit avec autant de concision dans le style que de précision dans les détails; il a été fait avec beaucoup d'intelligence, et révèle une connaissance étendue des maladies des os. Mais ce n'est pas seulement un abrégé; l'auteur modifie encore l'original, le corrige et le redresse en plus d'un endroit, et ajoute des faits utiles sur l'anatomie et la chirurgie. On y voit que les hippocratistes étaient très-familiers avec les moyens mécaniques pour la réduction des luxations. Hippocrate fait mention d'une machine à treuil qui lui permettait de graduer à volonté le degré de force mis en usage, machine qui rappelle le dynamomètre dont MM. Despretz et Sédillot ont tiré de grands avantages.

»Laissons parler un juge compétent : « On voit, dit » M. Littré, on voit, en lisant le traité des Articulations, » qu'il est une part à faire aux injures du temps, et cette » part faite, on reste pénétré d'admiration pour l'auteur » qui l'a composé. On peut le dire sans aucune crainte, » le livre des Fractures est le grand monument chirur- » gical de l'antiquité, et c'est aussi un modèle pour tous » les temps. Connaissance profonde des faits, apprécia- » tion judicieuse des procédés; critique saine et vigou- » reuse sagesse qui craint autant la timidité que la témé- » rité; style d'une élégance sévère, qui est la vraie » beauté du langage scientifique : telles sont les qualités

» supérieures qui font du traité des Fractures et des Ar-
» ticulations une des plus précieuses productions de la
» science et de la littérature grecques. On ne peut regret-
» ter que davantage les autres traités de la collection hip-
» pocratique qui se sont perdus par la suite des siècles. »

» Si maintenant nous pouvions passer en revue les livres sur les Maladies des femmes, on constaterait que les hippocratistes faisaient un usage habituel du *speculum uteri*, dont on a attribué à Récamier et à Ricord l'introduction dans la médecine contemporaine ; qu'ils savaient redresser les déviations de la matrice à l'aide d'un instrument rigide sur lequel semble calqué celui de M. Velpeau ; qu'ils connaissaient non-seulement les injections intra-utérines dont on a fait tant de bruit dans ces derniers temps, mais plusieurs pratiques obstétricales et gynécologiques qu'on voit se produire comme des innovations d'année en année. »

On ne peut rien ajouter à ces paroles du professeur Pétrequin, sinon qu'elles démontrent que les œuvres d'Hippocrate constituent, en chirurgie comme en médecine, les tables de la science et de l'art.

Tout ce qu'on sait d'Hippocrate, de sa naissance et de sa vie, on le tient de Soranus d'Éphèse, de Suidas et d'Histomaque, ses historiens ; ou d'Apollonius de Cittium, de Dasmacius et de Palladius, ses continuateurs; ou bien enfin des lexicographes et des glossateurs qui tous ont rempli leurs écrits d'épisodes ou de récits empruntés à sa vie.

Grâce à ces auteurs, nous possédons une histoire

courante et populaire qui a fait le tour du monde, et a eu pendant longtemps force de loi. Mais, dans ces derniers temps, temps d'agitation et de ruines, il s'est trouvé, parmi les médecins, des novateurs, des ennemis terribles qui, dans le but de favoriser ou d'affirmer une doctrine nouvellement éclose, ont tout remué dans le passé, tout attaqué ou remis en question, oubliant sans doute qu'en fait d'érudition, comme en matière religieuse, il est certains points résolus ou réputés tels, sur lesquels il n'est plus permis de revenir.

MM. Schulze (de Berlin) et Houdart (de Civrai) ont protesté les premiers contre la légende consacrée à la vie d'Hippocrate ; d'autres hommes, tourmentés comme eux de la fièvre de démolition qui s'était emparée pendant un temps des meilleurs esprits, sont venus attaquer ensuite cette histoire vingt fois séculaire ; enfin, MM. Littré et Daremberg ont enchéri sur le tout, et ils se targuent encore aujourd'hui d'avoir été les plus ardents auteurs de la réforme. Ne leur marchandons pas ce triste triomphe.

Quoi qu'il en soit, dans cette étrange curée des textes, chacun s'est pour ainsi dire imposé une tâche : les uns ont enlevé les dates ; les autres ont interverti la série des textes ; ceux-ci ont démonétisé la lettre ; ceux-là ont attaqué l'esprit de la doctrine ; et il en est résulté un tel désarroi, qu'aujourd'hui, le livre moderne à la main, on ne peut plus rien savoir ni rien affirmer sur Hippocrate, sur sa vie, et même, jusqu'à un certain point, sur ses doctrines.

En effet, des ponctuations transportées, des virgules inventées, des particules retrouvées, tout un mécanisme d'interpolations et de comparaisons laborieusement agencées, altèrent si profondément le sens des textes, qu'un doute accablant pèse sur les points jusqu'ici les mieux établis, et qu'on finit réellement par ne plus savoir du tout à quoi s'en tenir. Ce qui durera probablement jusqu'à ce que quelque manuscrit pompeusement exhumé des archives d'Édimbourg ou de Rome vienne un jour révéler à l'œil nu la folle aventure de nos ingénieux inventeurs d'arguments posthumes.

Le meilleur parti à prendre en cette circonstance, est de s'en tenir tout uniment à la lettre des premiers textes, si peu digne qu'elle soit de l'atticisme de nos philologues modernes, et de revenir quand même aux idées des anciens. Nous disons donc :

L'histoire fait mention de sept médecins désignés sous le nom d'Hippocrate ; mais un seul mérita de fixer l'attention générale, ce fut Hippocrate II, surnommé le père de la médecine, ou l'oracle de Cos.

Hippocrate, premier du nom, descend de Gnosodicus ; il eut un fils, Héraclide, qui donna naissance à Hippocrate II, fondateur de la médecine, lequel laissa deux fils et une fille : Thessalus, Dracon et Phénarite. Celle-ci épousa Polybe.

Thessalus et Dracon reçurent aussi le nom d'Hippocrate ; ils sont connus sous les noms (d'Hippocrate III, V et VI).

Ces détails paraissent fastidieux au premier abord;

mais au fond ils ont leur utilité : ils expliquent la confusion qui règne dans les esprits relativement aux œuvres qui portent le nom d'Hippocrate.

Hippocrate II, fondateur de la médecine, est né à Cos ou Stanchio, île de l'Archipel grec, près des côtes de l'Anatolie, la première année de la 80e olympiade, environ 450 ans avant J. C., et la cinquième année du règne d'Artaxerce Longue-main. Il était par conséquent contemporain de Socrate, d'Hérodote et de Thucydide.

Hippocrate reçut de son père toutes les connaissances acquises ou conservées dans la famille des Asclépiades, dont il était un des plus illustres rejetons. Il apprit sous ses auspices la logique, l'astronomie et la géométrie ; il étudia l'éloquence sous Gorgias, la physique sous Démocrite, et la dialectique sous Hérodicus.

A l'exemple des philosophes de son temps, il passa une partie de sa première jeunesse à voyager, parcourant l'Europe, l'Asie, et la plupart des îles de l'Archipel ; prenant des notes partout, partout augmentant ses travaux et rédigeant sans cesse ses propres observations sur les épidémies, soit à Larisse, à Thase ou à Elis.

Enfin, non encore satisfait des connaissances qu'il avait puisées chez les Asclépiades, ni de celles qu'il avait acquises dans ses excursions à Babylone, en Égypte et aux Indes, Hippocrate envoya son fils aîné en Thessalie, son second fils sur l'Hellespont, son gendre dans une autre contrée, ses meilleurs élèves sur une foule d'autres points, en recommandant à tous et à chacun de lui

adresser un tableau exact des maladies comprenant l'énumération des symptômes, la marche naturelle des affections, et l'exposé des différents traitements employés contre elles avec le succès le plus soutenu.

Ce fut avec tous ces matériaux laborieusement accumulés, et à l'aide des inscriptions gravées sur les colonnes ou sur les tables des temples d'Esculape, d'Épidaure et de Cos, qu'Hippocrate composa ses œuvres, et institua une méthode qui a été pour le genre humain une première leçon d'analyse et de synthèse philosophiques.

Enfin, après une longue et brillante carrière durant laquelle il donna des conseils aux peuples et aux rois, Hippocrate mourut à Larisse, à l'âge de cent cinq ans, 349 ans environ avant la naissance de J. C. On accourut de toutes parts pour lui rendre les derniers devoirs, et, après une cérémonie solennelle, ses cendres furent déposées entre Larisse et Gortone, dans un tombeau qu'on fit élever sur le grand chemin.

A ceux qui s'évertueraient encore à contester ces faits généralement acceptés depuis deux mille ans, nous répondrions simplement que, dans l'intérêt de la médecine, il vaut cent fois mieux les adopter, à l'exemple de nos devanciers, que de perdre un temps précieux à torturer le sens des mots pour expliquer les faits, et n'aboutir, en dernière analyse, qu'à accumuler des embarras et des doutes.

D'ailleurs ceux mêmes qui invoquent Hippocrate n'invoquent, en définitive, que le père de la médecine, c'est-à-dire le génie, qui, après avoir découvert le principe

de l'art de guérir, en a conçu le système, formulé les lois et fondé la science.

Par conséquent, que ce génie s'appelle Hippocrate, Asclépias ou Héraclide; qu'il ait été le chef ou le cadet de sa famille; qu'il soit né à Cos ou à Athènes, l'année de la 80e olympiade, ou trois cents ans après, peu importe! Le père de la médecine est le savant architecte qui a jeté les bases des premiers monuments de la science médicale, que ces monuments soient exclusivement son œuvre ou l'œuvre de ses disciples et de ses commentateurs.

MÉTHODE, PHILOSOPHIE ET DOCTRINE D'HIPPOCRATE.

La vraie méthode, selon Hippocrate, est celle qui, laissant de côté l'essence des choses, s'attache exclusivement à observer les phénomènes des maladies.

Cette méthode consiste à classer les phénomènes vitaux d'après leur ordre naturel de développement, et à les interpréter ensuite au lit même du malade, d'après leurs tendances finales; en un mot, cette méthode repose sur l'observation, l'expérience et le raisonnement.

Avant d'aller plus loin, disons d'abord ce qu'Hippocrate entendait par ce mot, l'observation, qui revient si souvent dans ses ouvrages.

Par l'observation, Hippocrate entendait l'observation de tous les phénomènes de la vie, phénomènes de toute espèce, hygides ou morbides, salutaires ou nuisibles, qui

constituent les expressions par lesquelles la puissance vitale se manifeste et se révèle : or, en instituant cette méthode, Hippocrate a prouvé, par une précoce et féconde leçon, qu'il possédait intuitivement les procédés scientifiques de l'entendement humain, applicables à la recherche de la vérité. Car, étudier tous les phénomènes physiologiques, nosologiques et pathologiques; les coordonner méthodiquement, d'après leur analogie de causes, d'effets, de marche, de tendance, de but et de terminaison; les synthétiser tous sous une forme aphoristique qui en fixe nettement le sens et la portée, c'est véritablement suivre en tout point les principes des sciences d'application, et procéder d'après les règles fondamentales de la philosophie générale.

Éclairé par son génie, Hippocrate s'est dit : Il y a des choses salutaires et des choses nuisibles à la santé; donc il y a une hygiène, une nosologie et une thérapeutique naturelles. Hippocrate a ajouté, en développant cette idée : Il y a en tout état morbide deux ordres de phénomènes essentiellement distincts : premièrement, un ordre de symptômes étroitement liés à l'état de l'organisme affecté passivement par une cause morbifique; secondement, un ordre de symptômes complétement inhérents à l'état de l'organisme se soulevant contre toute cause morbifique; donc, il y a deux parts à faire en tout état morbide : celle du mal ou de l'affection, et celle du bien ou du *soulèvement*, c'est-à-dire de la réaction. — Et alors, résumant brièvement ces vastes aperçus, Hippocrate a posé les premières assises de la médecine philo-

sophique, en érigeant en principe la sentence suivante : *Natura sanat, medicus curat morbos.*

En effet, *natura sanat,* voilà bien la conception médicale la plus élevée que l'esprit philosophique ait jamais formulée relativement aux actes qui s'exécutent dans l'organisme; elle répond à tout, embrasse tout, explique tout, et c'est seulement à dater du jour où elle a été adoptée, que la médecine s'est élevée des chétives proportions d'un art empirique à la dignité d'une science constituée.

Hippocrate a formulé ensuite le dogme de l'unité vitale; il en a fixé le sens dans cette sentence : *Consensus unus, conspiratio una, consentientia omnia.* — Rien n'est plus saisissant de vérité que l'esprit de cette sentence. En effet, aucun organe ne vit isolément dans l'économie; mais, au contraire, chaque organe, chaque système d'organes concourent avec une admirable ordonnance à un travail d'ensemble qui a pour but d'entretenir le phénomène de la vie ayant lui-même pour principe la force qu'on nomme nature, et qui dirige non-seulement les êtres organisés, mais encore l'univers tout entier.

Toutefois, selon Hippocrate, cette nature, φύσις, n'est pas la substance d'essence divine qui vit en nous, qui est libre et consciente, que les plus grands philosophes ont considérée comme une émanation de l'Être suprême, et que nous désignons sous le nom d'âme humaine, νοῦς, γνώμη; elle en diffère au contraire essentiellement, et l'on doit, par cela même, se garder de la confondre avec elle.

Hippocrate distinguait dans l'homme : 1° un corps, σῶμα, c'est-à-dire un agrégat matériel composé de solides et de liquides; 2° une force animatrice, δύναμις, *spiritus caloris unde totum in toto constitit*; 3° un principe pensant et conscient, ψυχὴ, c'est-à-dire, une âme.

Dans la force animatrice, il voyait une force agissant d'après les lois d'une connaissance infuse, répudiant l'intervention d'un maître; dans la force psychique, il reconnaissait une force supérieure exclusivement propre à l'homme, n'agissant qu'après avoir appris, réfléchi et délibéré.

Enfin, pour Hippocrate, tous les éléments qui composent l'univers, ou le grand monde, se retrouvent dans le corps humain, ou le petit monde. Ces éléments sont enchaînés par une force unitaire, par la force vitale qui forme, en les réunissant, l'agrégat matériel, l'organisme ou le corps; et puis, par la solidarité des organes toutes les fonctions se subordonnent, et de l'ensemble de leurs mouvements ou de leurs actes résulte le concert de la vie.

La force vitale existe dans toutes les parties de l'économie, chacune a la sienne qui se mêle à toutes les autres; elle est susceptible d'augmentation, de diminution et d'exaltation; elle abonde pendant les premières années de la vie; elle diminue ensuite graduellement et s'éteint définitivement avec le temps.

Les solides proviennent des liquides; de l'action des liquides sur l'économie résultent les principaux phénomènes de la vie.

La santé et la maladie ont pour causes déterminantes l'état égal où inégal des liquides et l'influence bonne ou mauvaise de leurs qualités.

Il y a deux ordres de causes générales de maladie : les causes extérieures et les causes internes. On compte parmi les premières : l'air, les eaux, les lieux, les saisons, les climats et la température ; on compte parmi les secondes : le régime, l'alimentation, l'exercice, les habitudes, etc.

En méditant sur les idées d'Hippocrate, on reconnaît que de sa théorie des humeurs il a déduit successivement : 1° la doctrine de la crase ou du mélange exact des humeurs, d'où dépend la santé; 2° la doctrine de la coction, qui représente la coction comme une véritable opération de chimie vivante qui modifie, corrige, cuit et expulse les matières peccantes ; 3° la doctrine des crises, qui donne le tableau saisissant du rétablissement de la santé par des mouvements à jour fixe, produisant des sueurs, des urines, des expectorations, des hémorrhagies ou des dépôts qui jugent la maladie ; 4° la méthode expectante, c'est-à-dire la méthode prudemment dirigeante des forces et des tendances salutaires de la nature.

En somme, la doctrine d'Hippocrate est une vaste science qui embrasse toutes les connaissances médicales, et tient compte à la fois des solides, des liquides et des forces de l'économie. Donc, ce ne pourrait être qu'au préjudice de la médecine qu'on chercherait à rompre cette unité pour ériger, sur l'état isolé des solides, des

liquides ou des forces, autant de doctrines fragmentaires qu'il y a de parties distinctes dans l'économie ; car la doctrine d'Hippocrate est une et indivisible, comme toutes les doctrines fortement établies, et elle ne consiste exclusivement ni dans l'humorisme, ni dans le solidisme, ni dans le dynamisme, mais dans l'ensemble coordonné de ces trois systèmes.

Par cette raison, Hippocrate n'est, à proprement parler, ni humoriste, ni solidiste, ni dynamiste; il est naturiste. Et voilà pourquoi le temps, qui finit toujours par faire triompher la vérité, s'est prononcé en faveur de ses principes; voilà aussi pourquoi l'histoire des générations médicales n'est en réalité que l'histoire des efforts qu'elles ont faits pour développer la pensée d'Hippocrate, qui est un chef-d'œuvre de conception !

Du reste, on cesse d'être surpris de l'éclat qu'Hippocrate a jeté sur la médecine, quand on se reporte au temps où il a vécu ! c'était au siècle brillant de Périclès et de Socrate, à cette époque à jamais mémorable où l'art dramatique comptait parmi ses coryphées Sophocle et Euripide ; où l'histoire était professée par Hérodote et Thucydide; où les sciences elles-mêmes, enseignées par Démocrite et Méthon, tendaient une main sympathique aux beaux-arts, non moins illustrés par Xeuxis, Phidias et Alcamène.

Les cahiers d'Hippocrate ont été composés en langue ionique, ancien attique. Ainsi, quoique né à Cos, où l'on parlait dorien, Hippocrate a voulu écrire en langue ionique, probablement pour se conformer aux habitudes

d'Homère et d'Hérodote, qui ont écrit en ionien, bien qu'Homère fût d'Eolide, où l'on suivait le dialecte éolien, et qu'Hérodote fût citoyen d'Halicarnasse, où l'on parlait la langue dorique.

Les premières traductions des œuvres d'Hippocrate ont paru en syriaque et en arabe ; mais, après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, les Grecs qui se réfugièrent en Italie apportèrent des copies grecques, et elles servirent à Emmanuel Chrysola, à Théodore Gaza et à Lascaris, pour préparer des éditions qui furent imprimées et publiées par les Aldes.

On possède de nombreuses éditions des œuvres d'Hippocrate, savoir : des éditions grecques et latines, des éditions latines et des éditions françaises; ces dernières sont aujourd'hui les plus répandues.

Les œuvres d'Hippocrate ont été traduites en français par Dacier, en 1697. Ce savant helléniste, bien qu'étranger à la médecine, entreprit le premier cette tâche laborieuse, et en admirateur éclairé du génie d'Hippocrate, il sut choisir, dans les travaux du père de la médecine, les plus remarquables par leur esprit philosophique, c'est-à-dire ceux de l'Ancienne médecine, des Préceptes, de l'Art, de la Loi, de la Décence et du Serment, qui forment une chaîne d'idées qui se lient et constituent, à vrai dire, la trame scientifique de la médecine hippocratique.

Quelques années après, en 1800, le docteur Tournon (de Toulouse) publia une traduction française des œuvres d'Hippocrate soigneusement calquée sur le texte

grec de Foës et complétement due au docteur Gardeil, qui passa, dit-on, plus de trente ans à la faire, à la revoir et à la refaire! C'est de cette traduction véritablement classique que nous avons extrait les principes et les dogmes dont nous désignons la collection sous le nom d'*Institutions d'Hippocrate*.

Cette traduction devait paraître en 1789, sous les auspices de Vicq d'Azyr et de Malesherbes, mais les événements politiques retardèrent sa publication, et elle n'eut lieu qu'en 1800. En tout cas, c'est une œuvre modeste et consciencieuse, qui se recommande autant par la simplicité et la sobriété du style que par l'exposé discret des traits natifs du texte original qu'elle reproduit avec la plus scrupuleuse fidélité.

Eh bien, malgré ces qualités précieuses et quoiqu'elle ait servi de canevas et quelquefois même de texte à ceux qui la décrient, cette traduction n'a pu trouver grâce devant certains philologues, et ils lui en ont opposé d'autres fort travaillées sans doute à l'endroit du mot, du point et de la virgule, mais qui au fond sont moins exactes.

La première en date est celle que M. Littré a publiée en 1841, et qui est très-remarquable à plus d'un titre. Elle a été suivie de celle de M. Daremberg, qui a également sa valeur et qui est intitulée : *Œuvres choisies d'Hippocrate*. Enfin, il faut ajouter à ces travaux brillants les traductions partielles de MM. Pariset et Dezeimeris, qui reproduisent les traités les plus saillants des œuvres d'Hippocrate, mais qui sont peu répandues et

n'ont guère obtenu que ce qu'on est convenu d'appeler assez *creusement*, un succès d'estime.

La fortune s'est portée d'abord avec excès sur les éditions de MM. Littré et Daremberg, et puis elles ont essuyé assez vite leurs revers. Ainsi MM. Peterson et Meinecke, qui passent à bon droit pour les continuateurs de Mercuriali et de Gruner, ont prétendu que MM. Daremberg et Littré, à force de torturer le texte et d'érailler la lettre, ne sont parvenus, sur beaucoup de points, qu'à altérer l'esprit et le sens de la doctrine d'Hippocrate ! Par conséquent, de l'avis des hommes les plus compétents, il se pourrait que des philologues émérites, en cherchant loyalement à reconstituer les œuvres d'Hippocrate pour leur donner un certain atticisme, n'eussent réussi, en dernière analyse, qu'à leur ôter de la force.

Néanmoins rendons hommage aux philologues, accordons même une large part à leurs nobles efforts, mais ne cessons jamais d'être sensés, et sachons nous défier de leurs mirifiques trouvailles : car, en vérité, il en est d'elles comme de celles des archéologues, comme de celle-ci, par exemple, que nous devons au révérend père Gauthier de Chinon.

Ce moine entreprenant et fouilleur, cet infatigable redresseur d'inscriptions séculaires, s'imagina, un jour, avoir trouvé une phrase tout entière dans le mot COR inscrit sur la pierre d'un tombeau. « J'y suis ! s'écria-t-il ; cela signifie : *Camera omnipotentis regis*. C veut dire *camera*, tabernacle ; O veut dire *omnipotentis*, du tout-puissant ; R veut dire *regis*, roi. Donc le sens absolu *est*

celui-ci : *Camera omnipotentis regis :* Le cœur est le tabernacle du Dieu tout-puissant. »

Le père Gauthier est mort il y a bien des années, mais il a laissé de placides imitateurs; apprenons donc à les connaître pour les éviter, car c'est bien de ces douaniers inexorables que Rivarol a dit, qu'ils attachent la lourde estampille de leur esprit de plomb aux plus délicates productions du génie.

INSTITUTIONS D'HIPPOCRATE

PREMIÈRE PARTIE

PRINCIPES DE LA SCIENCE ET DE L'ART.

CHAPITRE PREMIER.

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE SUR LA MÉDECINE.

SOMMAIRE. — Philosophie médicale, bases de l'observation et de l'expérience; procédés de l'entendement dans la recherche et la généralisation de la vérité; logique médicale.

La médecine, dont l'existence est déjà fort ancienne, repose sur un principe certain; elle a une voie sûre qui depuis longtemps a donné naissance aux plus utiles découvertes; elle en produira d'autres, s'il se trouve quelque personne habile, assez imbue des connaissances actuelles pour en profiter et parvenir à dévoiler ce qui est ignoré.

La médecine est le plus illustre des arts, mais l'ignorance de ceux qui la professent, et celle de ceux qui la jugent, sont cause qu'elle a été souvent méconnue. Cela provient principalement de ce que la médecine est la seule profession pour laquelle il n'y a point dans les villes de peines portées contre ceux qui l'exercent mal!

On ne les punit que par l'ignominie, mais l'ignominie ne blesse pas les hommes qui en sont pétris ! Il en est d'eux comme des acteurs muets de théâtre ; ils ont la figure, l'habit, et le masque des véritables personnages, ils ne les sont pourtant pas. On voit ainsi beaucoup de médecins d'apparence et de nom, mais très-peu qui le soient réellement.

Tous ceux qui ont entrepris de parler ou d'écrire sur la médecine, et qui ont établi leur doctrine sur l'hypothèse du froid ou du chaud, du sec ou de l'humide, réduisant ainsi à un ou deux principes, la cause de la mort et de la maladie de tous les hommes, se sont manifestement trompés dans la plupart des faits qu'ils ont énoncés. Il est d'autant plus juste de s'en plaindre au nom de la médecine, que la réalité de cette science est reconnue, que les occasions où on l'emploie tous les jours sont des plus importantes, et qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent. — Il y a sans doute dans cet art de bons et de méchants ouvriers, cela fait même une nouvelle preuve de son existence. Il n'en serait pas de même si l'art n'était pas là et si l'on n'y avait fait des découvertes ; tous les hommes en seraient également ignorants, le hasard seul déciderait des remèdes à donner aux malades. Mais on voit dans la médecine, comme dans les autres arts, des ouvriers d'un mérite très-différent les uns des autres et pour la tête et pour la main.

Je pense donc qu'il ne convient pas dans cet art d'avoir recours à de vaines hypothèses, comme on est obligé

de le faire en traitant des choses entièrement obscures et douteuses qui ne fournissent rien de mieux à ceux qui entreprennent d'en parler ou d'en écrire. Celui qui veut traiter des mouvements et de l'ordre qui règnent dans les cieux ou dans l'intérieur de la terre, quelque persuadé qu'il soit des raisons d'un système qu'il aura adopté, ne peut pourtant jamais en être bien assuré lui-même, ni détruire entièrement les doutes des autres et les convaincre sans réplique, parce qu'il lui *manque une règle de vérité* à laquelle il puisse rapporter tout le reste; mais cette règle se *trouve dans la médecine*. Cet art, qui subsiste depuis longtemps a découvert des principes sûrs et une route constante par lesquels on est parvenu depuis plusieurs siècles à une infinité de choses dont l'expérience a confirmé la vérité sans le secours de l'hypothèse. Ce n'est pas qu'il ne manque encore beaucoup de choses à la médecine pour se perfectionner, mais le moyen de trouver ce qui lui manque, c'est que des gens habiles en faisant la recherche, tâchent d'arriver *à ce qui est inconnu*, par *ce qui est connu*, dont il faut nécessairement partir (1). Tout homme qui rejette les règles approuvées, et qui, prenant un chemin nouveau, se vante d'avoir découvert quelque chose dans l'art, se *trompe* lui-même et trompe les autres. C'est ce que je vais tâcher de faire voir en montrant ce que c'est que la médecine. Il s'ensuivra évidemment qu'on ne doit y faire aucune recherche par des chemins différents de celui qu'on a suivi jusqu'ici.

(1) Méthode préconisée par Bacon.

Il me semble qu'en traitant de cet art, il faut principalement s'attacher à des choses dont tout le monde puisse convenir, puisque les discours et les recherches d'un médecin ne doivent avoir d'autre objet que les maladies auxquelles tout le monde est sujet. Il est vrai que, comme le peuple est fort ignorant, il ne saurait de lui-même connaître, ni comment ses maladies se forment, ni comment elles finissent, ni ce qui les irrite, ni ce qui les adoucit? Mais cela lui devient facile, quand une autre personne au fait des découvertes de l'art le lui explique. D'autant plus qu'il n'y a rien dont on se ressouvienne avec moins de peine que de ce qu'on a ressenti!

C'est l'observation d'un bien ou d'un mal manifeste qui a fait distinguer cet art. On l'a découvert en voyant que les malades se trouvaient fort mal d'user des mêmes *aliments* que les hommes sains, comme cela se voit encore.—Et de même, pour remonter plus haut, le régime et les viandes dont se servent aujourd'hui les hommes en santé n'auraient pas été trouvés, si les mêmes choses dont les bœufs, les chevaux et tous les autres animaux se nourrissent lui avaient été suffisantes, comme l'herbe, le foin, les fruits et les autres productions de la terre; tous les animaux, qui en sont fort bien nourris, vivent sains et dispos sans avoir besoin d'une autre nourriture. — Les hommes s'en nourrirent d'abord comme les bêtes, et les aliments préparés dont ils se servent aujourd'hui n'ont été inventés, dans la suite du temps, que parce que cette première nourriture, qui était trop

simple, trop indigeste, leur causait de grands maux.

La nécessité a donc obligé les hommes à chercher un régime convenable à leur nature, et leur a fait trouver celui dont nous nous servons aujourd'hui. Après avoir battu et lavé le froment, l'avoir bien purgé, l'avoir fait moudre et tamiser, ils l'ont pétri, l'ont fait cuire et ont fait du pain. — Ils ont fait ensuite le mélange des aliments les plus forts avec les plus faibles, afin de les proportionner à la nature et aux forces de l'homme, dans la pensée que tout ce que l'on mange de trop fort, et que la nature ne peut surmonter, cause des douleurs, des maladies et la mort même, tandis qu'au contraire ce qu'elle peut surmonter fait la bonne nourriture, procure *l'accroissement et la santé.*

Je veux dire quelque chose de certains sophistes, du nombre desquels sont même des médecins qui prétendent que, pour bien comprendre la médecine, il faudrait savoir préalablement ce que c'est que l'homme dans sa nature, et comment il a été créé et formé ? Pour moi, je pense que pour tout médecin qui veut réussir à bien exercer son art, tout se réduit à savoir ce que c'est que l'homme par rapport à ce *qu'il mange*, à ce *qu'il boit*, à ce *qu'il fait*, et les changements *que* chaque chose peut *faire en lui.*

Il ne suffit pas de dire simplement : tel aliment est mauvais, parce qu'il cause des douleurs à celui qui en mange trop. Il faut savoir encore quelles sont les douleurs, et quelles parties du corps en sont incommodées : car, parmi les choses qu'on mange ou qu'on boit, il y en a beaucoup qui sont mauvaises, et qui cependant

n'affectent pas l'homme de la même manière. Ainsi, le vin, quand on en prend avec excès, rend l'homme faible; on sait encore sur quels organes de l'homme il agit: je veux donc qu'on découvre de même ce qu'il y a de certain à l'égard de chaque chose.

Ceux qui ont cherché l'art de la médecine par une méthode convenable en ont trouvé les différences relativement à la nature de l'homme, et l'art qui en est résulté a paru si merveilleux, qu'on l'a attribué à l'intervention de Dieu. — Ces premiers auteurs n'ont pas estimé que ce fût le froid ou le chaud, le sec ou l'humide qui fissent du bien ou du mal à l'homme, mais ils ont cru que la source de ses maux était un excès *de force* dans chaque chose que la nature humaine ne peut surmonter, et ils ont cherché à le *retrancher*.

Il y a dans l'homme, l'amer, le salé, le doux, l'acide, l'acerbe, l'insipide et d'autres principes qui ont des puissances différentes, suivant leurs qualités et le degré de leur force. Toutes ces choses bien mêlées et tempérées les unes par les autres, ne sont pas sensibles et ne font aucun mal; mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui *se sépare*, qui se trouve seule et en excès, elle devient sensible et fait un grand ravage dans le corps! — Il en est de même des aliments. Ceux qui ne nous sont pas propres, sont ou amers, ou salés, ou acides, ou intempérés, ou trop forts; c'est pourquoi ils nous causent les mêmes incommodités que les *humeurs* dont j'ai parlé; mais ceux qui nous sont convenables n'ont point ces qualités intempérées ou trop fortes. Tels sont le pain, le gâteau

d'orge, et autres de semblable espèce dont l'homme se nourrit et mange abondamment.

Je ne parle point ici de ces viandes tourmentées et préparées uniquement pour flatter le goût ou pour irriter l'appétit, elles sont *toutes pernicieuses. Je parle* de la nourriture commune, qui ne cause aucun trouble, aucune séparation dans les parties des humeurs de notre corps ; qui sert à le fortifier, à le nourrir à le faire croître. Elle produit tout ce bien parcequ'il n'y a rien *de dominant*, *d'intempéré*, de trop fort ; tout y est corrigé au point de le pouvoir considérer comme simple, homogène, et toutefois assez fort.

Selon ma manière de penser, le temps renferme l'occasion, l'occasion est un court espace de temps. La guérison se fait dans le temps ou quelquefois dans l'occasion. Il faut, connaissant bien ces trois choses, entreprendre la guérison en se conduisant, non par des raisonnements vraisemblables, mais par ce qui est *d'observation d'accord avec le raisonnement* : car le raisonnement n'est que le souvenir bien ordonné des événements connus par les sens. Les événements sont des choses évidentes, et les sens sont l'intermédiaire immédiat pour les transmettre à l'esprit. Celui-ci, après avoir reçu plusieurs fois l'impression de ce que les sens aperçoivent, dans les événements, dans leurs antécédents et dans leurs suites, la *conserve* comme un dépôt dans la mémoire. Je dis donc que le raisonnement est *louable*, mais que toutefois il doit être basé sur des phénomènes et même *s'en étayer* dans toute son étendue ; il doit pour

cela consulter la mémoire pour qu'elle les lui fournisse, dans leur ordre, les uns à la suite des autres.

Il paraît que la nature a plusieurs causes différentes de ses mouvements ou changements qui servent à la faire connaître, parce que ce qui les suit est de nécessité infaillible ; mais l'esprit ne les apprend de la nature que de la manière que je viens d'indiquer, c'est par cette voie seulement qu'il a pu marcher vers la vérité. Au lieu que toutes les fois que les raisonnements n'ont pas été un enchaînement évident de faits certains, mais seulement une suite de suppositions vraisemblables, il a pu tomber dans des jugements d'une fâcheuse conséquence, comme quelqu'un qui entreprendrait de voyager seul dans un pays sans chemins.

C'est ainsi que des personnes qui exercent la médecine d'après des principes supposés, en doivent être punies par de mauvais résultats ! Mais les malades innocents n'ont-ils pas assez de leur maladie sans qu'il s'y joigne la peine de l'imprudence du médecin! On doit donc se garder d'espérer de bons effets fondés sur le seul raisonnement ; il faut les attendre plutôt des *faits* constatés. Les personnes qui se montrent avec un grand étalage de paroles ne sont bien assurées de rien et trompent souvent. L'observation exacte des événements faite sans y négliger les circonstances, est ce qui mène le mieux à cette *pratique ferme et sûre* que nous appelons la médecine ; c'est avec elle qu'on deviendra utile aux malades.

Il ne faut pas faire difficulté de prendre des renseignements et même des instructions auprès des per-

sonnes les *plus simples*, s'il paraît qu'elles savent quelque chose de décisif pour l'occasion. C'est ainsi, je pense, que tout notre art s'est formé, recevant de toutes parts pour rassembler un grand nombre de faits.

Il ne faut pas manquer non plus de faire attention à ce que le hasard peut présenter, surtout si cela se répète plusieurs fois. Il faut y apporter au contraire la plus grande attention dans le dessein d'en profiter. — Enfin, il ne faut pas repousser les autres, en avançant qu'on peut s'en passer, et en faisant l'éloge des guérisons qu'on a opérées. Il est sage aussi d'avoir des doutes sur les choses qu'on ordonne au malade, se gardant d'assurer que le remède que l'on conseille est le seul convenable. Il ne faut point d'obstination là-dessus, car, soit à cause des circonstances ou à cause des changements, il n'y a pas de maladie dans laquelle il ne faille avoir une certaine défiance.

Ainsi donc, avant tout, les sens doivent s'exercer, et le raisonnement doit venir après; car le raisonnement n'est qu'une sorte de ressouvenir des faits que l'observation nous a fait connaître; la pensée qui s'appuie et qui s'exerce sur l'observation conduit à la vérité; mais si elle procède d'une hypothèse, elle jette dans une situation pénible et fâcheuse, car on suit alors une chose impraticable.

Voici comment les choses se passent dans l'acquisition des connaissances humaines : les sens sont premièrement affectés et servent comme de guide à l'esprit pour la perception des objets; l'esprit retient ensuite comme

en dépôt, en lui-même, les perceptions des objets dont il a eu occasion d'être affecté plusieurs fois, et se les rappelle ensuite et de la même manière qu'il les a saisis.

J'admets donc en médecine tout raisonnement qui partira d'un fait, et qui tendra à une conséquence appuyée sur une chose manifeste; car on sent bien que l'esprit peut raisonner avec certitude d'après des faits manifestes qu'on prendra pour principe d'un raisonnement. Au lieu que si l'on ne forme de raisonnement que d'après des *probabilités*, et non d'après des inductions fondées sur la certitude d'un fait, on a toujours lieu de se repentir de ses conclusions, car, en définitive, ce n'est raisonner qu'au hasard. C'est pourquoi il faut s'attacher à des faits, partir de ces faits pour généraliser les principes, et ne jamais les perdre de vue si l'on veut que la médecine devienne un art facile à exercer et exempt de fautes.

Je crois avoir établi ainsi que l'art médical doit son origine aux résultats de l'observation de *chaque groupe de phénomènes médités*, et ramenés à des principes généraux basés sur l'observation et sur l'expérience des maîtres et des disciples.

Quant aux procédés à suivre pour augmenter cette science, qui est déjà fort ancienne, il faut étudier un à un tous les faits qui font partie du domaine de la médecine, et particulièrement les cas morbides; rapprocher ensuite tous ces faits *selon leur analogie* de cause, de marche, de tendance et de terminaison; et, en dernière analyse, exprimer en termes aphoristiques les résultats

généraux que l'induction a pu saisir dans ces rapprochements : c'est ainsi qu'on parviendra à donner à notre science, presque divine, son entier développement.

Voilà la seule méthode philosophique applicable à la médecine : c'est d'elle qu'est venu le précepte d'établir le raisonnement sur la connaissance éclairée de toutes les choses et de tous les moyens dont l'influence peut modifier le malade ou la maladie, soit en bien, soit en mal : *A juvantibus et lædentibus.*

CHAPITRE II.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES OU PROLÉGOMÈNES.

Sommaire. — Définition de la médecine; origine, source et certitude de la médecine. La médecine est un art; cet art prend ses leçons dans l'observation de la nature.

La médecine est l'art de remédier au mal, de procurer une *nourriture saine*, d'entretenir la santé des hommes, et de veiller à leur conservation, en les préservant d'un régime sans règles d'où proviennent les douleurs et les maladies. Cette pratique est très-importante, elle est le fruit d'une forte réflexion. C'est ainsi que nous voyons des personnes préposées dans les lieux des exercices pour entretenir et pour augmenter les forces des athlètes, faire tous les jours des découvertes en cherchant, par la même voie, quels sont les aliments ou les boissons les plus propres à produire cet effet.

Examinons maintenant comment cette méthode, que

tout le monde appelle médecine, et qui a été inventée pour le soulagement des malades, a mérité ce nom. Examinons comment elle a des artistes, comment il y en a de meilleurs les uns que les autres, et comment elle s'est formée.

Je crois fermement, ainsi que je l'ai déjà dit, que personne ne se serait avisé de chercher cette méthode si les *mêmes viandes* et le *même régime* eussent été propres aux malades et aux valides. Nous voyons encore chez les nations qui n'ont point connaissance de la médecine, chez les barbares et même chez les peuples de la Grèce leurs voisins ; nous voyons, dis-je, qu'ils suivent durant la maladie le même régime que dans l'état de santé ; ils rapportent tout au plaisir du moment, ils ne s'abstiennent point de ce qu'ils désirent !

Mais, chez ceux au contraire, où l'on a cherché et trouvé la médecine, il paraît que l'on a suivi les pensées et les vues dont j'ai parlé. On a commencé à retrancher des viandes et à en donner beaucoup moins aux malades qu'aux gens sains. — Voyant que cette découverte réussissait et faisait du bien à quelques-uns, mais qu'elle ne suffisait pas à d'autres qui étaient trop malades ou trop faibles pour digérer même cette petite quantité, on a cru que ces derniers avaient besoin d'une espèce d'aliments plus faibles. — En conséquence, on a inventé la nourriture détrempée, ce que nous appelons *la sorbition*, en mêlant un peu d'aliments forts avec beaucoup d'eau, et en leur faisant perdre de leur force par ce mélange et par la manière de les faire cuire. Enfin, quand il s'est montré des malades qui n'ont pas même pu supporter

cette nourriture, on l'a supprimée, et l'on est venu à la nourriture liquide, aux simples boissons dont on a réglé l'usage, la qualité, la quantité, afin de ne les donner ni trop souvent, ni trop fortes, ni trop légères.

On voit positivement chez les malades à qui les sorbitions sont nuisibles, que le mal et la *fièvre croissent* toutes les fois qu'*ils en prennent*, et qu'ils donnent de la force et de la vigueur *non au malade*, qui en est *affaibli* et *exténué*, mais à la maladie elle-même; ce qui prouve que la trop grande force des aliments nuit évidemment dans les *maladies* comme dans l'état *de santé*.

Maintenant, quelle différence doit-on mettre entre la découverte de l'homme qui a trouvé le régime convenable aux malades, qui pratique l'art que tout le monde appelle la *médecine*, qu'on reconnaît généralement pour médecin, et entre l'invention de l'homme qui, dans les premiers temps, changea l'ancienne nourriture sauvage et agreste en la manière de vivre que tous les hommes suivent aujourd'hui? Pour moi, je pense que c'est la suite d'une même méthode et une même invention.

En résumé, s'il n'y avait que les viandes trop fortes qui fussent nuisibles, et que les plus faibles fussent également bonnes à la nourriture des malades, rien ne serait plus aisé que de trouver un bon régime; il n'y aurait qu'à prendre le parti le plus sûr et à réduire tous les malades à une nourriture très-faible; mais malheureusement il n'en est pas ainsi! — Bien au contraire, car le mal est *aussi grand de ne pas nourrir assez les malades que de les nourrir trop*.

D'autre part, les médecins sont, sous beaucoup de rapports, comme les mauvais pilotes. Les fautes que ces derniers font dans la bonace ne s'aperçoivent pas; mais, s'ils sont surpris d'un vent furieux, s'ils sont battus par une violente tempête, alors on voit manifestement leur ignorance, et l'on reconnaît que le vaisseau ne périt que par leur faute! — Il en est de même des mauvais médecins : quand ils traitent des maladies légères dans lesquelles ils peuvent faire les plus grandes fautes, leurs bévues sont cachées pour les ignorants; mais si, par malheur, ils rencontrent une maladie violente et dangereuse, tout le monde s'aperçoit et de leur ignorance dans l'art et de leurs fautes!

La médecine délivre de ce qui est *incommode;* elle rétablit le bon état du corps en faisant aller ailleurs ce qui lui nuisait; *c'est la nature qui lui a appris à agir ainsi.* — Le médecin doit prendre ses leçons dans la nature, et ne jamais oublier que la médecine, considérée dans sa condition fondamentale, est l'art d'*imiter les procédés curatifs de la nature : « Ars curandi qua via curat sua sponte natura.* »

Bien des gens s'exercent à décrier les arts : ce n'est point, à mon avis, qu'ils espèrent parvenir à les détruire; leur intention est seulement de montrer de l'esprit. Mais le vrai but d'un bon esprit, c'est de trouver des choses nouvelles et utiles, ou de perfectionner celles qu'on possède déjà; car prétendre flétrir par de vains discours le travail des autres sans le redresser et seulement pour *diminuer* auprès des ignorants le *mérite des découvertes,*

c'est moins la marque d'un esprit droit qu'une preuve d'ignorance et de mauvais naturel.

La médecine est un art qui guérit les maladies ou qui apaise les douleurs des malades; mais cet art n'entreprend pas de traiter par des moyens inutiles ceux que le mal a mis dans un *état incurable*, car ce qui est *sans remède, le médecin ne doit pas tenter de le guérir.*

On reconnaît que quelques malades qui se sont jetés dans les bras de la médecine ont été guéris; mais ils ne l'ont pas été tous, et c'est ici qu'on s'élève contre la médecine!..... Ses ennemis disent que de plusieurs malades attaqués du même mal, ceux qui obtiennent la guérison la doivent à un heureux hasard, et nullement aux règles de l'art.

A cela, je demande comment il est possible que ceux qui ont été guéris aiment mieux l'attribuer à toute autre chose qu'à l'art, lorsque c'est en l'employant et en suivant les règles qu'il indique qu'ils ont été guéris. Mais, dira-t-on, beaucoup de malades ont été guéris sans médecin; *qui en doute?* Mais n'est-il pas très-possible que, sans avoir appelé le médecin, ils soient tombés entre les bras de la médecine?

Ce n'est pas qu'ils aient connu ce que la médecine approuve ou ce qu'elle rejette, mais c'est qu'ils ont réussi à faire les mêmes remèdes qui leur auraient été ordonnés par de bons médecins, s'ils en avaient appelé. Or, c'est une grande preuve de l'art et de son pouvoir que ceux-là mêmes qui n'y croient pas ne laissent pas de devoir leur salut à ses règles; car il faut bien que

ces malades qui ont recouvré leur santé sans médecin, conviennent qu'ils se sont guéris en faisant certaines choses ou en ne faisant rien? Puisqu'ils ont été soulagés, il faut de toute nécessité qu'ils reconnaissent qu'il y a quelque chose par qui ce soulagement a été opéré. Comme aussi, si le mal s'est empiré, il y a nécessairement quelque chose qui a produit l'état pire.

Il y a, à la vérité, peu de malades en état de discerner quelle a été la chose salutaire ou nuisible; mais le malade qui pourra faire ce discernement et louer ou blâmer avec justice le régime qu'il aura suivi, trouvera nécessairement que le régime qui l'a sauvé est une partie de la médecine. Les fautes mêmes qu'il aura faites ne sont pas des preuves moins éclatantes de l'existence de la médecine; car ce qui lui a fait du bien ne lui a été bon que parce qu'il s'en est servi à propos, comme ce qui lui a fait du mal ne lui a été mauvais que par la même raison; or, partout où le bon et le mauvais ont certains modes, comment se peut-il qu'il n'y ait pas d'*art?*

Ainsi, à moins de vouloir passer pour insensé plus encore que pour ignorant, on ne peut pas disconvenir que l'emploi que la médecine fait du régime ne soit un effet de l'art, et c'est en vain, par conséquent, que ceux qui ont été guéris sans la science du médecin voudraient attribuer leur guérison au hasard; car le hasard, quand on vient à l'examiner, se trouve *n'être rien.* — En effet, tout ce qui s'opère a une cause certaine, et cette cause se trouve souvent encore en avoir une autre qui l'a produite. On ne voit pas que le hasard puisse exister dans

la nature; c'est seulement un nom donné par l'ignorance à ce dont elle n'a pas connu les causes; — mais la médecine se voit et se verra toujours démontrée dans des effets produits par des causes qui ne manquent pas de les amener tels qu'elle les attend.

Quant à ceux qui allèguent contre la médecine tant de malades qui sont morts entre ses bras, j'admire quelle raison si évidente ils peuvent avoir pour s'en prendre plutôt à l'ignorance du médecin qu'à l'indocilité des malades; comme s'il était *uniquement* possible que le médecin ordonnât ce qu'il ne faut point, et qu'il fût impossible que le malade fît quelquefois contre ses ordonnances. On est plus fondé à croire que le malade a pu ne pas exécuter l'ordre du médecin qu'à dire que le médecin a ordonné ce qu'il ne fallait pas au malade.

En effet, lorsqu'un véritable médecin entreprend de guérir un malade, il est sain de corps et d'esprit; il est capable de raisonner sur l''état présent de la maladie, de la comparer avec ce qu'il a vu de semblable ou d'approchant, dans des cas où il a guéri des malades, même de leur propre aveu. Au lieu que le malade ne sait ni quel est son mal, ni ce qui l'a causé. Il ignore ce que sa maladie peut devenir, et ce qui est arrivé en de semblables rencontres. Il reçoit des ordonnances, tourmenté du présent, effrayé de l'avenir; il est plein de son mal et vide de nourriture; il cherche bien plus ce qui le flatte que ce qui peut le guérir. Ce n'est pas qu'il veuille mourir, mais il a de l'aversion pour le remède. En cet état de choses, lequel est le plus vraisemblable, ou que le

malade suive exactement les prescriptions du médecin, sans faire autre chose que ce qui lui est ordonné, ou que le médecin qui a les qualités dont j'ai parlé, prescrive au malade ce qu'il ne faudrait pas faire. Il y a toute apparence que le médecin ordonne bien, et que le malade n'obéit pas, et meurt pour n'avoir pas fait ce qui lui avait été ordonné.

Quelques-uns disent que la médecine se charge volontiers des maux qui se guériraient d'eux-mêmes, mais qu'elle ne touche pas à ceux où l'on aurait le plus besoin de son secours. Ceux qui tiennent ce langage auraient plus de raison de se plaindre d'un médecin qui ne les traiterait pas de la folie qu'ils n'en ont d'accuser le médecin comme ils font; car celui qui demande à un artiste ce qui n'est pas de son art, ou qui demande ce qui passe les forces de la nature, est, sans le savoir, dans un état hors de raison plus prochain de la folie que de l'ignorance. Nous pouvons faire tout ce qui se peut faire par les moyens de l'art et les ressources de la nature; mais nous n'en avons pas d'autres. Ainsi, quand le mal est plus fort que tous les secours de la médecine, il ne faut pas attendre que le médecin puisse le détruire.

Il en est de ceux qui reprochent aux médecins de ne pas entreprendre les malades surmontés par la maladie, comme de ceux qui demanderaient à tout autre art de faire ce qui n'en dépend pas, ainsi que ce qui en dépend. On peut se faire admirer des médecins *de nom*, en proposant des vues aussi déraisonnables; mais on passe pour un insensé devant les vrais médecins.

Ceux qui possèdent l'art ne s'occupent ni des louanges ni des reproches de ces sortes de personnes. Ils considèrent seulement ceux qui savent discerner quand et en quoi les opérations de l'art sont parfaites ou imparfaites, et si l'imperfection vient de l'ouvrier ou du sujet.

La médecine ne demande qu'à connaître le mal et à le guérir; mais elle veut se conduire avec prudence et non avec témérité. Elle compte sur son art plus que sur sa force. Il faut aussi que le mal soit tel que l'art puisse le guérir et qu'il lui laisse le temps de le connaître.

Par tout ce que je viens de dire, il paraît bien juste d'admirer l'art de la médecine. Voit-on rien de semblable dans les autres arts? Tous ceux qui travaillent au feu demeurent oisifs et inutiles si le feu leur manque. — La plupart des arts s'exercent sur des matières où l'ouvrage peut être corrigé, telles que le bois, le cuir, l'airain, le fer et autres matières semblables; cependant, loin de précipiter le travail dans les ouvrages, on y donne tout le temps nécessaire pour les faire comme il faut et leur donner la perfection dont ils sont susceptibles; si quelque instrument manque, on s'arrête et l'ouvrage reste imparfait. Dans tous les arts où la lenteur est plus incommode qu'utile, elle est cependant approuvée; la médecine est le seul art où, quoique les fautes y soient presque toujours irréparables, on veut que l'artiste satisfasse à l'impatience, sans être arrêté par la pratique des règles de l'art. Cependant elle est privée de la faculté de voir et de toucher une infinité de maux. Elle ne voit, ni le mal de ceux qui souffrent du foie, ni de ceux qui se

plaignent des reins, ni de ceux qui ont un abcès dans la poitrine ou dans toute autre cavité.

Elle a inventé d'autres moyens pour se conduire : elle considère, par exemple, si la voix est claire ou rauque; elle examine toutes les humeurs qui sortent du corps par certaines voies, et, tirant des renseignements de leur odeur, de leur couleur, de leur consistance ou de leur fluidité, elle juge de la qualité du mal et de l'état du malade; elle parvient même, au moyen de ces signes, non-seulement à découvrir ce que le malade a souffert, mais ce qu'il peut ou doit souffrir encore. Enfin, après avoir ainsi connu les maladies par leurs signes, si la *nature* ne suffit pas pour les guérir, l'*art apprend à y exciter de légers efforts*, en la pressant de manière à lui faire exécuter des mouvements qui la débarrassent de ce qui la surcharge.

C'est dans les efforts de la nature qu'un médecin attentif et habile voit la manière dont il aura à se conduire. — La nature doit donc toujours être le guide du médecin dans l'emploi des divers moyens qu'il met en œuvre. — Ainsi, par exemple, si la *pituite* abonde, le médecin, avec des viandes et des breuvages âcres, excite la chaleur naturelle à la pousser au dehors; — par des courses pénibles en des lieux escarpés, la nature oblige la respiration à donner aux sens un nouveau témoignage de ce qu'elle veut apercevoir visiblement; — elle a quelquefois recours à des sueurs qu'elle excite par des boissons très-chaudes.

Dans certains cas, ce qui sort de la vessie est plus

propre à faire connaître les maladies que tout ce qui sort des chairs. — Aussi l'art a-t-il trouvé des remèdes à boire et à manger, qui, étant plus chauds que les humeurs chaudes, les font entrer en fusion et les font couler, tandis qu'elles n'auraient point coulé sans la violence qui leur est faite. Mais comme il y a différents vices, il y a aussi divers remèdes et divers signes pour annoncer au médecin la conduite qu'il doit tenir suivant les cas.

Il ne faut donc pas être surpris des défiances des médecins ni de leurs lenteurs à reconnaître les maladies avant d'entreprendre de les guérir, puisqu'ils sont obligés d'avoir recours à une espèce de négociation dans laquelle l'état du malade ne s'explique que par des truchements.

Que la médecine ait une méthode propre à découvrir les remèdes qui peuvent procurer la guérison ou le soulagement, et qu'elle ne manque pas de raisons solides pour ne pas entreprendre des maladies incurables, c'est ce qui apparaît par tout ce que j'ai dit ici, et beaucoup mieux encore, par les preuves manifestes qu'en donnent journellement les personnes habiles dans l'art.

Il me semble qu'aujourd'hui la médecine a fait tous les progrès qu'on peut attendre d'elle? Elle apprend à connaître la nature de toutes les maladies et à saisir le moment de l'occasion. — Celui qui la possède à ce point n'attend rien du hasard; que le hasard le favorise ou ne le favorise pas, il fera le traitement convenable : la médecine est établie sur des bases solides qui sont en elle sans avoir besoin du hasard.

C'est la science qui fait le bonheur, quand on sait s'en

servir à propos, et alors qu'a-t-on besoin de bonheur? Si les remèdes ont, de leur nature, une faculté propre à guérir les maladies, comme cela me paraît certain, ils n'ont pas à attendre ce qu'on appelle le bonheur pour produire leurs effets; s'il y fallait le concours du hasard, ce qui n'est point remède de sa nature, le serait cependant, aussi bien que les vrais remèdes, en guérissant les maladies avec l'aide du bonheur.

Si l'on exclut le hasard de la médecine et de partout, on pense, à mon avis, très-juste. Disons que le bonheur est pour ceux qui se conduisent toujours très-bien. Il me semble qu'on réussit ou qu'on ne réussit pas, suivant qu'on procède comme il faut ou comme il ne faut pas. — Bien faire, c'est réussir : c'est le partage des gens habiles ;— mal faire, c'est échouer : tel est le lot des ignorants. Comment peut-on dire que l'ignorance réussit! On ne pourrait faire aucun cas de ce genre de succès. — Il n'y en a pas pour celui qui ne se conduit pas sûrement, et qui se détermine à agir *sans savoir* si ce qu'il fait doit le conduire au but.

Il est impossible d'apprendre la médecine vite, parce qu'il n'est pas possible d'en donner des principes invariables. La médecine diffère en cela des autres arts. En effet, celui qui dans la peinture, par exemple, apprend ce qu'on y enseigne, peut savoir dans un temps limité tout ce que les autres y savent, parce que l'on y pratique toujours les mêmes choses et le jour et le lendemain; cela ne varie pas. Il n'y a pas à saisir d'*occasion essentielle* qui ne revienne point. — Mais la médecine doit

dans *un temps* faire une chose, et le moment d'après faire le contraire; elle a souvent même à *concilier des choses opposées.*

Pour réaliser tout ce qui constitue le bon médecin, il faut remplir les six conditions suivantes: il faut posséder des talents naturels, une bonne éducation et de bonnes mœurs; il faut avoir étudié jeune, avoir l'amour du travail et le temps.

La première et la principale de ces conditions est le talent naturel. Si la nature s'est montrée avare de qualités envers celui qui exerce la médecine, il ne réussira pas dans cet art; mais si elle l'a doué de bonnes dispositions, il parviendra à apprendre cet art qu'on ne peut posséder sans intelligence, qu'il faut étudier jeune et dans un lieu propre à l'apprendre.—Il faut, de plus, travailler beaucoup et longtemps, afin que la science, devenant comme naturelle, croisse ensuite d'elle-même, pousse des racines et porte ses fruits.

L'étude de la médecine peut être comparée à la culture des plantes. — Notre nature, c'est-à-dire l'esprit naturel, c'est la *terre.* —Les préceptes sont les semences; commencer de bonne heure, c'est jeter cette semence dans la bonne saison. Les bonnes mœurs sont comme le bon air qui nourrit la semence et la fait croître. Le travail, c'est toutes les façons qu'il faut donner à la terre pour la rendre fertile. Enfin, la longueur du temps, c'est ce qui fortifie, nourrit et mûrit toutes choses.

Ceux qui apportent ces six choses dans l'art de guérir en prennent une véritable connaissance; ils doivent être

réputés dans les villes pour de vrais médecins de fait, et non pas de *nom* seulement. — Ils peuvent s'y montrer avec confiance; mais l'ignorance est un méchant fonds pour ceux qui le possèdent, l'ennemi de la sûreté et de la bonne confiance, la source de l'audace et en même temps de la timidité ; car la timidité est fille de la faiblesse, comme l'audace est fille de l'ignorance.

Il n'y a que deux choses, la science et l'ignorance : la première fait qu'on sait, la seconde qu'on ignore.

Les choses sacrées ne doivent être enseignées qu'aux personnes pures; c'est un sacrilége de les communiquer aux profanes avant de les avoir initiés aux mystères de la science.

Le peuple ne discerne pas les grands médecins d'avec ceux qui ont seulement quelques connaissances; — il se plaît surtout à blâmer ou à louer les cures extraordinaires. La preuve qu'il est hors d'état de porter de bons jugements au sujet des maladies qui demandent le plus de science, c'est qu'il lui semble que ceux qui ne sont pas médecins sont les plus capables d'en faire le traitement.

Il est facile de retenir quelques mots usités dans l'occasion auprès des malades; si l'on y parle de tisane crémée, de tel ou tel vin, d'hydromel, etc., le vulgaire regarde comme indifférent que l'ordonnance de ces choses vienne d'un bon ou d'un mauvais médecin; en quoi il se trompe fort. — C'est précisément dans les diverses manières d'employer ces moyens simples qu'un grand médecin diffère surtout des autres. Or, je crois qu'il convient de consigner par écrit ce qu'ils ignorent

communément à ce sujet, et qu'il est important de savoir comment on peut procurer un grand bien ou faire éviter un grand mal.

On ignore en général *pourquoi*, dans les maladies aiguës, certains médecins ne laissent prendre pour nourriture, durant tout le cours de la maladie, que de la tisane, en quoi ils font bien; *pourquoi* il y en a qui ne permettent en aucun cas de prendre de la substance, de l'orge ou toute autre chose, regardant cela comme un grand mal; *pourquoi* d'autres, enfin, interdisent la tisane épaisse jusqu'après le septième jour et au delà; beaucoup de médecins même ne se sont pas attachés à chercher les raisons de cette diversité de conduite!...

Eh bien! le défaut de connaissances sur ce point nuit cependant à notre art auprès du vulgaire, au point qu'il s'imagine que dans les maladies aiguës, la médecine est nulle. — Je maintiens, moi, que les recherches au sujet du régime sont un des objets de la médecine les plus dignes de fixer toute l'attention du médecin; — il est certain qu'elles contribuent beaucoup, et aux moyens de rétablir la santé des malades, et à la conservation de celle des gens qui se portent bien, en leur procurant une bonne constitution.

Un médecin embarrassé sur l'état d'un malade, et troublé par la nouveauté d'un cas qu'il n'a point vu, ne doit pas avoir honte d'appeler d'autres médecins pour examiner ensemble le malade, et travailler de concert à le secourir. Il arrive souvent, dans une maladie rebelle, que le trouble fait perdre de vue bien des choses qui

demanderaient de la présence d'esprit. Il faut de la fermeté dans ce cas et ne pas s'effrayer. — On regarde comme une chose essentielle de rester victorieux dans une consultation ; je suis persuadé cependant que jamais un médecin ne portera envie à un autre sans se rendre méprisable. Ce n'est la pratique ordinaire que des charlatans des places, mais ils y sont fort portés. Les consultations n'ont pas été instituées d'après des idées aussi fausses ; — d'ailleurs il est reconnu en médecine qu'avec la plus grande abondance de lumière personnelle, il y a toujours quelque chose encore à désirer.

CHAPITRE III.

MÉTHODOLOGIE.

SOMMAIRE. — Considérations philosophiques ; avis et conseils.

Il y a des arts accablants pour ceux qui les exercent, et qui procurent de grands avantages aux personnes qui les emploient. Le public en profite communément, tandis que ceux qui s'y adonnent vivent dans des peines continuelles. La médecine est certainement de ce nombre.

En effet, le médecin a toujours sous les yeux des objets tristes; il est obligé de toucher à des choses désagréables; il s'affecte de l'affection des autres, et, au moyen des secours que son art fournit, le malade est souvent délivré de son mal, de sa souffrance, quelquefois même du danger d'une mort prochaine. C'est à la

médecine qu'on s'adresse pour y remédier; elle est toujours occupée à donner des soulagements.

On dira que le médecin fait des fautes, il est difficile de s'en assurer; les soins qu'il donne sont manifestes; ses erreurs au contraire ne peuvent être vues de tout le monde; — il faut pour cela être médecin, et d'ailleurs ses œuvres ne sont pas communément des opérations du corps, mais de l'esprit.

Quel nom plus propre pourrait-on donner à l'art de soigner les malades que celui de médecine, qui signifie *art de remédier* au mal, puisque cet art, fruit d'une forte réflexion, n'a été établi que pour procurer une *bonne nourriture*, pour entretenir la *santé* des hommes, et pour veiller à leur conservation en les préservant d'un régime sans règles, d'où proviennent les douleurs et les maladies.

On ne peut pas aimer la médecine sans aimer l'humanité. Ceux qui sont plongés dans l'abîme de l'ignorance ne comprendront pas ceci, car ils se disent médecins sans connaître l'art; ils prouvent par leur conduite que leur élévation n'est que sur la pointe des pieds et sur le besoin de gagner de l'argent. — Ils se font payer des pauvres comme des riches ; enfin, aussi insolemment orgueilleux dans la bonne fortune que bas et humbles dans les revers, ils s'adonnent au luxe, et se soucient fort peu des fautes qu'ils commettent dans l'art. — Le bon médecin, au contraire, travaille de toutes ses forces à n'en commettre aucune, et c'est en cela qu'il mérite le nom d'ouvrier dans l'art.

Le bon médecin doit savoir *encourager* le malade et l'empêcher de se troubler l'esprit durant le temps qu'il a à passer avant d'arriver au rétablissement de sa santé; en effet, les alarmes, les craintes du malade, sont choses très-nuisibles, et le médecin qui sait les *prévenir* ou les *arrêter* est un ministre très-utile, car il est avéré que beaucoup de malades abrégent eux-mêmes leur vie en se laissant *accabler de leur mal.*

Lors donc qu'on est chargé de soigner un malade, on *gagnera sa confiance* en lui montrant que notre art *consiste à suivre* la nature et non à en faire une nouvelle. En effet, la santé de l'homme est un état donné par la nature, laquelle n'emploie pas d'agents étrangers, mais une certaine harmonie entre les diverses parties qui composent le corps.

La nature travaille sans cesse à faire concourir pour la santé, et les *aliments*, et le jeu de toutes les *parties* du corps ; il importe donc au médecin de connaître le rapport qu'ont entre eux les organes du corps, les signes qu'ils donnent et les choses de toute espèce.

Le médecin doit aussi être physicien, mais il doit avant tout connaître la nature et observer les forces de chaque malade, nul ne se resemblant parfaitement. Il faut par conséquent qu'il tâtonne, et qu'il se conduise d'après ce qu'il aura observé dans chacune des maladies en particulier, à l'effet de déterminer ce qu'il doit prescrire dans les différents cas.

Si dans une assemblée vous voulez tenir de beaux discours, je ne crois pas que ce soit fort glorieux, n'allez

pas du moins vous autoriser des passages des poëtes : les citations de cette sorte décèlent la paresse et l'ignorance de celui qui les fait, bien loin par conséquent de prouver sa science.

Toute recherche est *blâmable*, fût-elle le fruit d'un grand travail, lorsqu'elle n'a point un rapport direct au but qu'on doit se proposer ; cela est vrai dans la médecine, qui fournit seule des raisons qui par elles-mêmes ont assez d'attrait. Ne ressemblez pas au frelon qui fait beaucoup de bruit et peu d'ouvrage.

Je plains les médecins qui se sont mis tard à étudier notre art. Il est tel que la connaissance de ce que l'on voit par soi-même *ne suffit pas*... il y faut la *connaissance du passé*. Or, comment leur mémoire pourrait-elle se charger de tout ce qu'il y a à apprendre dans la tradition ? Ils tombent donc dans un abîme d'infortunes. — Ils finissent par se mettre peu en peine de la justesse des définitions et de la vérité de leurs promesses. — Ils abondent en serments dont ils prennent les dieux à témoin, et en discours dans lesquels ils louent perpétuellement leurs lectures, comme s'ils voulaient instruire les amis du malade, qui, effrayés de son état, s'y rendent en foule pour savoir ce qui sera ordonné. Toutes les fois que je me trouverais appelé avec ces gens, je n'entrerais point dans un raisonnement sur le malade à soigner, mais je leur demanderais promptement le remède, car ils peuvent avoir quelques connaissances de ce qui est à faire ; mais, comme ils sont essentiellement dépourvus de science, je ne voudrais

entendre que leur pratique, qui peut être utile, et je rejetterais les connaissances qu'ils affectent de posséder sur les principes de l'art.

D'autre part, on ne saurait connaître à fond l'étendue des principes de la médecine sans être constamment et depuis longtemps versé dans la pratique ; on peut donc laisser parler ceux qui passent pour les posséder, mais il reste à les examiner de près avant de les laisser agir.

C'est avec fondement que les amis de la sagesse en recommandent la pratique comme utile dans une foule d'occasions, mais surtout dans le train ordinaire de la vie. Disons cependant qu'il y a bien des espèces de sagesse ou de philosophie qui me paraissent creuses et vides de sens : je parle de celles qui discourent au long sur des choses inutiles. — J'estime, au contraire, celles qui ont pour objet la perfection d'un art utile, contribuant à l'honneur, au bonheur et à la gloire des hommes ; tout ce en quoi on ne se propose ni lucre, ni *rien de bas*, je le regarde comme un art qui mérite d'être cultivé... ; mais surtout qu'il *soit innocent*, ou bien qu'il devienne le *partage des esclaves*.

Les jeunes gens rencontrent quelquefois des maîtres qui ne savent que discourir. Lorsque la maturité de l'art est arrivée, ils ne peuvent plus les regarder sans indignation, et quand ils sont vieux, ils rendent de dépit quelque loi pour en délivrer la ville. — Ces personnes sont habiles pour former des assemblées où elles débitent leurs tromperies avec industrie. Elles se répandent dans tous les cercles de la ville. Vous les reconnaîtrez

facilement à leurs habits, et à toute leur allure ; elles vont magnifiquement vêtues.

Observez combien sont différents ceux dont l'extérieur n'a rien de recherché ou de superflu. A leur habit simple et modeste, on voit qu'ils méritent l'estime des honnêtes gens; on reconnaît leur prudence et leur modération. Toujours les mêmes, ils n'ont dans la démarche rien de fastueux ni de vain : sérieux dans l'abord, ils donnent des réponses pleines de douceur; en revanche, ils sont redoutables dans la discussion et vont résolûment au but. — Ils sont agréables dans le commerce avec leurs amis, modérés envers tout le monde, gardant le silence quand les autres s'agitent, méditant avant de répondre, patients et habiles à saisir l'occasion. Sobres dans leur nourriture, ils se contentent de peu, et savent, suivant le cas, soutenir l'abstinence; clairs dans leurs discours, ils ne cachent rien de ce qu'ils ont appris, et le disant avec grâce et facilité, ils se font honorer de tous ceux qui les entendent. Ils n'annoncent dans leurs discours rien qui ne soit vrai jusqu'à pouvoir être démontré.

C'est à la nature, premièrement, qu'on est redevable de toutes ces qualités. Quand on les possède, on fait dans tous les arts de rapides progrès; car dans la sagesse et dans l'art qui l'enseigne, il faut commencer par quelque chose que les maîtres ne donnent point. La nature s'y fond ensuite de telle manière, que l'on reconnaît toujours ce qu'elle y a mis. Aussi on voit des gens qui, manquant et du côté de la nature, et du côté des maîtres, ne s'attirent aucun éloge dans l'occasion; et si quelqu'un

les pousse jusqu'à demander la démonstration de ce qu'ils avancent, la nature et l'art ne viennent point à leur secours. Ils ont suivi cependant à peu près la même méthode que ceux dont nous parlions tout à l'heure, mais, se trouvant dépourvus de ce qui y est le plus nécessaire, ils se couvrent de ridicule.

La bonne leçon est celle qui émane de l'œuvre : toute œuvre de l'art provient du raisonnement ; d'autre part, un raisonnement *artisé* qui n'est pas accompagné de l'œuvre, décèle quelque vice dans la méthode.

Opiner et ne pas faire, est une preuve d'ignorance et d'erreur dans l'art ; en médecine particulièrement, l'*opinion isolée* est un *crime* pour ceux *qui la* suivent et un grand mal pour les malades. On prend confiance en ses propres raisonnements; on se fie, avec cette illusion, à des choses qui se trouvent démenties dans l'épreuve, comme le mauvais or se reconnaît à la fournaise. Ce que l'on dit souvent, la fin l'a fait voir, ne rend pas plus sages les imprudents dont je parle, tandis que le temps a manifesté l'excellence de la méthode que les autres suivent dans l'art et la manifeste chaque jour à ceux qui veulent la suivre.

Concluons, après avoir senti la vérité de tout ce qui précède, qu'il faut allier la sagesse à la médecine. — Le médecin vrai philosophe est un demi-dieu ; l'art de la sagesse et celui de la médecine se tiennent de près. Tout ce que donne le premier, la seconde le met en usage. Ainsi, par exemple : mépris de l'argent, modération, décence, modestie, honneur, bonté, affabilité,

gravité, juste appréciation de toute espèce de besoins dans la vie, courage contre les événements et réflexions sur la toute-puissance de la Divinité.

Les médecins sont exposés sans cesse aux occasions propres à déceler la luxure, ou l'intempérance, ou la cupidité, ou la bassesse, ou la médisance, ou l'audace... On les reconnaît à la manière dont ils se conduisent avec ceux qui les emploient, aussi bien qu'à celle dont ils vivent avec leurs amis et à l'état de leurs biens. A tous ces égards, la médecine doit participer à la sagesse, mais elle y tient principalement en ce qui concerne la connaissance de la Divinité, vers laquelle elle est ramenée sans cesse: en voyant les divers accidents de la vie, les médecins sont continuellement obligés de reconnaître la toute-puissance divine.

Les médecins ne sauraient attribuer à leur art un vain pouvoir, même lorsqu'ils se voient déchus de ce qu'ils entreprennent; mais lorsque la médecine réussit, c'est à la Divinité qu'elle en est redevable : c'est ainsi que la médecine conduit à la sagesse. Ceux mêmes qui ne croient pas à la Providence sont obligés de reconnaître son action, quand ils examinent ce qui se passe dans notre corps; ce qu'elle y opère incessamment et jusque dans les guérisons qui suivent les opérations de la main, ou qui succèdent à l'usage tant des *remèdes* que d'un *bon régime*.

Tenez toujours prêt ce qui vous est nécessaire, ou bien il vous manquera quelque chose dans l'occasion. — Il faut s'accoutumer, dans la médecine, à faire avec

toute sorte d'étoffes, et avec une certaine adresse dans la main, les frictions, les liniments, les lotions, les compresses et les bandages ; il faut avoir toujours prêts chez soi les instruments, les machines, et toute espèce de ferrements nécessaires. En manquer, c'est un défaut de prévoyance qui nuit au malade. — Il faut en avoir de légers, commodes à porter en voyage. — Pour trouver le tout promptement, il faut le placer avec ordre. On doit avoir présents dans son esprit et y conserver gravés les *remèdes simples* et *leurs vertus*, ainsi que les cures des maladies, leurs diverses formes et les symptômes qui les accompagnent.

Il faut savoir aussi ce qui concerne le mélange des drogues pour les divers usages qu'on veut en faire. Soyez prêt à l'égard des potions, sans négliger la connaissance des lieux où viennent les remèdes, ni leur espèce, leur volume, la vétusté et le reste, suivant l'occasion et le besoin, afin de ne pas vous trouver dépourvu dans les visites, et exposé à ne pouvoir faire ce qui doit être fait.

Tâchez, avant d'aller chez les malades, de savoir ce qu'il y aura à faire ; c'est du soulagement qu'ils ont besoin, et non de raisonnements. L'expérience réfléchie apprend à prévoir ce qui doit arriver. Soignez votre maintien ; souvenez-vous de parler peu ; gardez-vous de vous troubler et de troubler les autres.

Abordez le malade avec précaution ; que vos réponses se sentent du calme de votre esprit, non de l'agitation qui vous entoure, et qu'elles fassent connaître que vous êtes prêt à agir suivant le besoin. Ordonnez ce qui con-

vient, annoncez ensuite ce qui pourra survenir et à quoi l'on peut s'attendre.

Visitez souvent le malade pour surveiller les changements qui surviennent. Il vous sera aussi plus facile de connaître le mal et de vous préserver de l'erreur. Les affections des humeurs varient à raison de leur propre nature ou par accident. Si l'on manque de prévoyance pour saisir l'occasion et agir à temps, le mal s'empire promptement; il emporte le malade par le concours d'une foule d'accidents devenus insurmontables, et qui auraient pu céder s'ils eussent été prévus et attaqués à temps en profitant de l'expérience d'un cas pareil.

Observez aussi les fautes commises par les malades qui trompent souvent le médecin au sujet des remèdes. Ne négligez pas ce qui concerne l'emplacement des lits relativement à la saison de l'année et au genre de maladie; qu'ils soient loin de tout bruit et des odeurs, surtout de celle du vin, qui est des plus mauvaises, ou bien faites-les changer.

Tout ceci doit être fait avec tranquillité et avec adresse, de manière que les malades ne s'en aperçoivent presque pas; car il est essentiel qu'ils ne voient pas de la crainte autour d'eux, mais au contraire de la sérénité. Il faut savoir les détourner de leurs goûts, mêlant à propos une certaine sévérité avec de la douceur et de l'autorité. — Donnez-leur des consolations sans leur faire connaître le mal qui les accable, ou celui qui les attend! Bien des médecins, pour avoir manqué à cette attention,

ont augmenté le mal présent et accéléré l'événement fatal.

Il faut avoir un élève qui reçoive de vous les ordonnances et qui les fasse ensuite ponctuellement exécuter. Choisissez-le parmi ceux qui sont déjà avancés dans l'art, capables d'ajouter quelque chose au besoin, de ne commettre aucune faute dans l'administration des remèdes, et de vous informer exactement de tout ce qui se passe dans l'intervalle de vos visites. Il ne faut en aucune manière livrer ce soin à des ignorants, ou bien vous supporterez tous les blâmes de tout ce qui aura été mal fait.

Puisque ce que nous venons de dire trouve également son application dans l'art de la sagesse et dans celui de la médecine, le médecin en prendra tout ce qui lui convient particulièrement, sans négliger ce qui lui est commun avec les autres hommes; ce qui fait la bonne renommée doit être généralement pratiqué de tout le monde. Tel est le moyen d'être estimé de ceux qui vivent de nos jours et de ceux qui viendront après. S'il y en a qui soient privés du mérite de la science, qu'ils aient du moins celui de la *prudence* dans les diverses circonstances de la maladie.

CHAPITRE IV.

VÉRITÉS GÉNÉRALES DE LA MÉDECINE.

Principes, dogmes et préceptes.

PRINCIPES (1).

L'homme est composé de solides ou de parties contenantes, de liquides ou de parties contenues, d'impondérables ou de causes de mouvement (ἐνορμόντα, *impetum facientia*).

Les parties contenantes sont les solides organisés; les parties contenues sont les humeurs; les impondérables sont les principes d'action qui produisent les actes vitaux.

Les solides comprennent : les os, les membranes, les chairs, les viscères et les vaisseaux ; les humeurs comprennent : le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire ou l'atrabile; les impondérables ou principes d'action sont au nombre de deux : la nature et l'esprit.

La nature (φύσις, δύναμις) est la cause de toutes les fonctions naturelles organiques ou vitales.

L'esprit (ἔνορμων) est le principe de l'intelligence et de la volonté; il est distinct de la nature et bien supérieur à ce principe actif.

Donc, l'homme est double (*homo duplex*). — En effet, si l'homme était une seule chose, il ne ressentirait jamais

(1) Les principes de la médecine sont peu nombreux, mais ils sont féconds et pleins d'enseignements. Le devoir des maîtres est de les développer par de savantes formules et de sages commentaires. (Dr Ed. A.

de douleur; car qui est-ce qui pourrait exciter de la douleur en lui, s'il n'était qu'un? (Gardeil, t. Ier, p. 115.) — *Si unus esset homo, non doloret, quia non sciret undè doloret.*

Le premier principe de tout est le même. — Il n'y a dans l'économie qu'une fin, et la fin et le principe sont un.

L'unité est la base, la condition et le lien de l'économie vivante.

En raison de cette unité, toutes les parties concourent à l'entretien de la vie, toutes les actions s'harmonisent, prennent part au rétablissement de la santé, et forment un cercle où chaque partie est à la fois le commencement et la fin.

Il n'y a dans l'économie qu'un seul but, qu'un seul effort, qu'un seul consentement, *consensus unus, conspiratio una, consentientia omnia.* — Tout est subordonné à tout le corps, et tout l'est aussi à chaque partie. *Ad universam quidem totius naturam omnia, ad particularem vero partes cujusque particulæ ad opus.*

Il y a en tout être organisé un principe d'activité simple dans son essence et multiple dans ses effets, qui préside par ses facultés au mouvement de l'économie, et qui donne la vie au tout et aux parties. — Ce principe, c'est la nature (φύσις); elle fait à la fois la nourriture, l'accroissement et la reproduction.

Les êtres inanimés ont leur nature, les animaux ont la leur, et leurs parties l'ont aussi. — La nature de chaque être agit sans avoir besoin du maître, elle se révèle en

chaque espèce par des phénomènes, par des actes et par des mouvements combinés qui dénotent les besoins, la souffrance ou le bien-être de l'individu.

La santé est un état donné par *la nature*, laquelle n'emploie pas d'agents étrangers, mais une certaine harmonie entre le souffle, le chaud et l'élaboration des humeurs. — La nature travaille constamment à faire concourir pour la santé, les *aliments*, les *boissons*, le *jeu des organes* et de *toutes les parties*.

Le corps de l'homme est affecté par des causes externes et internes. Il y a parmi elles des causes salutaires et des causes nuisibles ou morbifiques. — Les causes morbifiques sont celles qui portent le trouble dans l'économie en changeant la qualité, la quantité relative ou le mélange naturel des humeurs, ou en dérangeant leurs mouvements naturels.

L'esprit (ἔνορμων) et les esprits (ἐνορμοντα) concourent, avec la nature (φυσις), à l'entretien et au développement de la santé.

Les causes générales des maladies sont les miasmes répandus dans l'air, les intempéries des saisons, les changements brusques ou les grands changements dans les habitudes ordinaires de la vie, et surtout dans le régime alimentaire.

Le sommeil, la veille, l'exercice ou le repos, les excès en tout genre; les privations, les plaisirs, les passions, les poisons, les effluves; les choses qui s'exhalent des animaux, celles qui sortent de notre propre corps, ou qui y rentrent, sont autant de causes de maladies; et

au-dessus de toutes ces choses, *il y a l'insaisissable quid divinum !*

Il y a quatre humeurs radicales, savoir : le sang, la pituite, la bile jaune et l'atrabile; elles jouent le plus grand rôle dans le mouvement de l'économie ; c'est d'elles que procèdent la santé, les maladies et la manière dont se terminent les maladies.

On est en possession de la santé quand elles restent entre elles dans leurs rapports naturels, et qu'elles coulent librement; lorsqu'elles sont dans une juste proportion relativement à leur quantité, à leur qualité, à leur mélange : — en un mot, lorsqu'il y a harmonie des éléments, équilibre des mouvements et *crase*, c'est-à-dire mélange régulier des humeurs.

Par opposition, on est atteint de maladie dans les cas opposés, et particulièrement quand les humeurs ne conservent pas leurs qualités spéciales. Certaines maladies naissent avec nous, nous accompagnent pendant un certain temps, quelquefois jusqu'au commencement de la vieillesse; puis, à cette époque, elles mûrissent en quelque sorte, se dissipent et disparaissent complétement.

Ce n'est ni du sec, ni de l'humide, ni du chaud, ni du froid que l'homme souffre, mais de ce qu'il y a de trop *fort* dans chaque qualité : c'est parmi les qualités douces la plus douce, parmi les amères la plus amère, parmi les acides la plus acide, c'est-à-dire le summum de chaque. — Toutes ces qualités, tempérées l'une par l'autre, ne causent pas de souffrance ; mais si l'une d'elles se sépare et s'isole des autres, elle devient nuisible et

cause le trouble, la douleur et le mal; — elle devient nuisible, parce que sa séparation entraîne la turgescence ou le tumulte dans la masse.

Tous les accidents qui proviennent de l'altération, de l'âcreté ou des intempéries des humeurs finissent lorsque les humeurs sont cuites ou tempérées : telle est l'œuvre de la coction. — La coction prépare l'expulsion de l'humeur nuisible; l'acte par lequel la nature opère cette expulsion s'appelle crise ou jugement. — Avoir subi la coction, c'est, pour les humeurs, avoir été mélangées, tempérées les unes par les autres et fondues ensemble.

Beaucoup de fluxions sur les yeux sont causées par toutes sortes d'âcretés qui ulcèrent les paupières, rongent le haut des joues et toutes les parties qui sont au-dessous des yeux, déchirant et détruisant jusqu'à la membrane épaisse qui couvre la prunelle. Or, quand et comment se terminent les douleurs, l'ardeur et l'inflammation qu'elles causent? Ce n'est qu'après que les humeurs sont cuites, qu'elles sont devenues épaisses et sont changées en une matière purulente.

Il en est de même des fluxions qui, en tombant sur la gorge, causent les enrouements, les esquinancies, les érysipèles, les inflammations du poumon. — Il y a toujours des humeurs salées et piquantes; ce sont ces qualités qui constituent et entretiennent ces maladies; mais lorsque ces humeurs deviennent plus épaisses par la coction, elles perdent leur âcreté; alors, et non pas plus tôt, la fièvre cesse, et tout le mal se dissipe.

Ce que je dis des affections humorales locales est appli-

cable aux affections humorales générales. Ainsi, lorsqu'une humeur appelée *bile jaune* se sépare et se répand dans le corps, quel malaise, quel accablement, quelle chaleur ne sent-on pas! — Eh bien, on est délivré de tout ce mal ou par une évacuation naturelle, ou par le secours d'un remède administré à propos : on se trouve aussitôt sans chaleur, ainsi que sans les autres symptômes; mais tant que cette humeur reste crue, exaltée et point mêlée, il n'y a point moyen d'arrêter la fièvre ni les douleurs.

Autre exemple. Quand on a des humeurs âcres piquantes de cette espèce, que nous appelons *bile verte*, quel rage, quels déchirements d'entrailles et de poitrine! on est dans une espèce de désespoir. — Eh bien, encore ici, tous ces accidents ne cessent qu'après que cette bile est purgée, affaiblie, mêlée avec les autres humeurs, qu'elles se tiennent toutes en paix et qu'aucune ne domine.

Il y a plusieurs moyens par lesquels la nature parvient à cuire l'humeur morbifique, à la changer, à l'affaiblir, à lui donner la consistance des bonnes humeurs. Il y a aussi plusieurs voies par lesquelles la nature se débarrasse des matières qui l'oppriment, — les voici : *Morbi omnes solvuntur aut per os, aut per alvum, aut alium quemdam ejusmodi articulum ; sudor vero omnibus communis est.*

En résumé, toutes les parties de l'économie concourent à l'œuvre compliquée de la coction et de la crise, en raison de l'unité et de la solidarité qui existent entre

toutes les parties du corps. *Consensus unus, consentientia omnia.*

Des crises et des jours critiques.

Est vox hæc crisis, judicium. Il y a crise dans une maladie, lorsqu'elle augmente ou diminue considérablement, lorsqu'elle dégénère en une autre, ou lorsqu'elle cesse entièrement.

Il faut connaître l'ordre successif de ce qui concerne les crises afin de les observer ; car on en tire de quoi faire des prédictions. On en tire aussi des règles pour connaître en quoi doit consister le régime des malades, et quand, comment, avec quoi il faut les traiter.

Le premier et le plus grand de tous les signes que le malade survivra, c'est que la maladie, et tout ce qui y a rapport, ne soit pas contre nature, car ce qui vient en conséquence des lois naturelles n'est pas mortel. — Le second, c'est que la saison concourt avec la maladie ; la nature de l'homme n'est pas à elle seule plus forte que celle de l'univers.

Observez enfin la *figure du malade :* si elle est sèche ; les *veines des mains* et celles des *angles des yeux :* si elles sont en repos, tandis qu'auparavant elles ne l'étaient pas ; la *voix :* si elle devient plus faible et plus douce ; la *respiration :* si elle est longue et point élevée. Dans ces cas, la maladie se calmera les jours suivants.

Il faut regarder attentivement à toutes ces choses qui ont rapport aux crises. Ayez encore égard à la ligne longitudinale de la langue : si elle est humectée de salive,

blanche de même que la pointe, ou si elle l'est moins. Lorsque ces signes favorables sont peu sensibles, le changement en mieux n'arrivera que le troisième jour; s'ils sont bien sensibles, ce sera pour le lendemain; s'ils sont très-sensibles, ce sera pour le jour même.

Observez le blanc des yeux, il se ternit nécessairement quand le mal est violent. Lors donc que le blanc des yeux est brillant, c'est signe de santé; s'il l'est moins, elle approche lentement; s'il l'est beaucoup, elle se hâte.

Beaucoup de maladies se terminent par des crises, elles arrivent d'elles-mêmes sans la participation du médecin; qu'il soit ignorant ou savant, elles servent ou nuisent également.

Ce que nous connaissons des crises est tantôt le même et tantôt différent. Les deux frères, qui étaient logés près du théâtre d'Éphigène, tombèrent malades à la même heure : le plus âgé eut la crise le septième jour; le plus jeune, le huitième. Le mal revint chez tous les deux à la même heure; il avait discontinué pendant cinq jours. Ils eurent l'un et l'autre, après le retour du mal, une crise définitive le quatorzième jour.

Les maux qui redoublent aux jours pairs se jugent aux jours pairs, comme ceux qui redoublent aux impairs se jugent aux impairs. Les périodes pour les crises aux jours pairs sont au quatrième, au sixième, au huitième, au dixième, au quatorzième, au vingt-huitième, au trente-quatrième, au quarante-huitième, au cinquantième, au quatre-vingtième, au centième. — Les périodes pour les jours impairs sont au premier, au troi-

sième, au cinquième, au septième, au neuvième, au onzième, au dix-septième, au vingt et unième, au vingt-septième et au trentième.

Il faut savoir que si la maladie est jugée dans d'autres jours, il arrive des rechutes, et des choses funestes. — On doit observer attentivement ces époques et les crises qui y arrivent, soit pour la guérison, soit pour la mort, soit pour le caractère que la maladie y prend vers le mieux ou vers le pire. A quelle période se fait le jugement des fièvres erratiques? à quelle période celui des fièvres tierces, des fièvres quartes; des fièvres dont les accès ne viennent que chaque cinquième jour, chaque septième, chaque neuvième? Voilà ce qu'il faut savoir.

Nous voyons dans tout ceci que chaque chose a son cours naturel et ses changements que le temps amène. Cela se manifeste et dans les naissances et dans les morts. — Les septénaires influent beaucoup sur le corps. Ainsi, à sept ans, les dents des enfants tombent, et il en vient de nouvelles; à quatorze ans, la puberté s'établit; à vingt et un ans, la jeunesse est complète; d'autres changements arrivent aussi avec le temps.

Les maladies se jugent aux jours impairs. En santé, les humeurs sortent le premier jour; les matières fécales sont mises hors du corps le second jour; les événements qu'on observe dans les maladies s'accordent avec cette doctrine.

Or, c'est aux jours impairs qu'on voit ce grand combat entre la maladie et la santé; que ce soit aux jours impairs que les troubles surviennent dans les humeurs,

en voici encore une preuve : Toutes fois que dans une fièvre continue on prend quelque purgatif aux jours pairs, on n'y voit pas de superpurgation ; mais bien des gens sont morts pour avoir été purgés aux jours impairs avec un purgatif actif qui a déterminé une superpurgation. Les anciens médecins ont commis des erreurs, surtout à cet égard! Ils purgeaient aux jours impairs, et les malades mouraient! On ignorait alors ce que l'observation a constaté depuis.

Il est certain que les humeurs se troublent principalement aux jours impairs. — C'est aussi aux jours impairs que le corps envoie les humeurs au ventre. Si donc, lorsqu'il y a déjà du trouble, on en ajoute un nouveau en faisant prendre un purgatif, il n'est pas étonnant que le malade y succombe.

L'inflammation des plaies s'apaise le cinquième jour; elles se guérissent ou le troisième, ou le cinquième, ou le neuvième, ou le onzième: en sorte qu'après la première période de sept jours, une seconde recommence et se termine au quatrième comme répondant au septième, étant tous les deux le troisième jour impair de leur semaine. C'est en effet au quatorzième que se terminent les inflammations des plus grandes plaies.

En résumé, les maladies ne finissent qu'à des époques impaires, comptant par pairs ou impairs, les jours, les mois, les années où les maux ont commencé.

J'ai fait voir qu'il y avait quatre humeurs qui produisaient nos maladies; je dis à présent qu'il y a quatre voies principales par lesquelles l'homme se purge

naturellement de chacune de ces humeurs; ces quatre voies sont : la bouche, le nez, le ventre et l'urèthre.

Quand le ventre est trop plein, les humeurs occasionnent dans le corps une fonte qui se précipite dans le ventre même pour sortir par quelqu'une des quatre voies. — C'est ainsi qu'il est pourvu à la diminution des humeurs; car le corps donne ou reçoit du ventre, suivant que celui-ci se trouve vide ou plein.

Les fièvres se jugent le quatrième jour, le septième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième, le vingt-unième; il y en a d'aiguës qui se terminent le trentième, le quarantième, ensuite le soixantième; quand la fièvre passe outre, la maladie devient chronique.

Les dépôts qui se forment aux veines, ou aux os, ou aux nerfs, ou à la peau, sont bons quand ils s'établissent au-dessous du siége de la maladie, comme les varices aux jambes ou aux autres parties inférieures, comme les pesanteurs aux lombes dans les maladies dont le siége est en haut.

Ils sont surtout avantageux quand ils ont leur siége loin du ventre et de l'endroit envahi par le mal principal; — il en est de même des écoulements, comme celui du sang par le nez, du pus par les oreilles, des crachats par les poumons, de l'urine par la vessie, ou du pus par une voie quelconque.

Quelquefois la maladie ne se transforme pas ainsi. Elle se jette sur les dents, sur les yeux, sur le nez; elle excite des sueurs : il se forme sous la peau de petites tumeurs qui dégénèrent en des pustules; il y vient des

exanthèmes, de petits abcès et autres. On voit des chutes de cheveux, des dartres, des gales. Ce sont autant d'effets du transport de la matière morbifique qui se jette en abondance, non à demi, sur quelque endroit particulier. Il y a encore bien d'autres événements analogues. Il faut, du reste, qu'ils ne soient pas insuffisants pour l'évacuation du mal; dans ce dernier cas, ils refluent quelquefois en dedans, et alors le malade succombe.

On voit des maladies de matrice qui font une crise au huitième mois en se jetant sur les lombes et sur les cuisses. On voit des toux finir par des maux aux deux testicules, ou à un seulement. Le transport de la matière morbifique ne se fait pas aussi complétement dans les parties supérieures; cependant, les hémorrhagies du nez la vident souvent en entier.

Le transport des humeurs doit quelquefois être préparé ou dirigé; quelquefois il faut le laisser quand c'est la nature qui le conduit. En tout cas, le médecin doit savoir en quoi il consiste et quand il doit arriver, pour n'y coopérer en rien si la nature y suffit, et pour le détourner lorsqu'il est absolument inutile; — il ne faut pas oublier que ce qui reste après les crises occasionne souvent des rechutes.

En résumé, toutes les parties de l'économie forment un cercle, et chaque partie est par conséquent et commencement et fin. Il résulte de cette solidarité des parties qu'une cause morbifique quelconque n'agit jamais d'une manière absolue sur telle ou telle partie, mais sur toutes, ce qui fait qu'une maladie grave est, en réalité,

une affection de toute la substance : *morbus totius substantiæ.*

DOGMES.

Sentence fondamentale. — La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non-seulement que le médecin fasse ce qui convient, mais encore que le malade, ceux qui l'approchent et tout ce qui l'environne concourent au même but.

Dogme primordial. — La nature est le principe qui anime et régit l'économie animale ; c'est elle qui fait que toutes les parties concourent, consentent, conspirent, ont des affinités, et compatissent réciproquement aux maux qu'elles souffrent.

Natura est principium eorum conatuum qui in sanitatis tutelam et ægritudinis medulam, renuente etiam voluntate, in morbis ut et pathematibus instituuntur.

La nature attire et retient ce qui est bon ou convenable à chaque espèce ; elle rejette ce qui lui est nuisible ou superflu, après l'avoir séparé de ce qui lui est utile.

La nature a des facultés qui lui sont propres. Ce sont elles qui font passer le sang, les esprits et la chaleur dans toutes les parties, qui, par ce moyen, reçoivent le mouvement et la vie ; ce sont elles qui font croître chaque chose.

La nature est une ; être ou ne pas être, telle est sa loi.

C'est la nature qui guérit les maladies. (Gardeil, t. IV, p. 476.) *Natura sola medicatrix.*

Natura morborum medicatrix, naturæ morborum medici, naturæ morborum sanatrices.

La nature trouve par elle-même les voies convenables sans avoir besoin d'être dirigée par notre intelligence.

A nullo quidem edocta, natura quæ conveniunt efficit.

C'est la nature qui nous apprend à ouvrir et fermer les yeux, à remuer la langue, à respirer, et autres choses pareilles; elle se suffit pour une foule de choses nécessaires.

Natura omnibus sufficit, naturæ omnium nullo doctore usæ sunt.

Le larmoiement, l'éternument, l'expectoration, le bâillement, la toux, le vomissement, la transpiration, la fièvre, les mouvements mêmes par lesquels on étend tout le corps, sont des mouvements et des efforts naturels et parfois *salutaires.*

La nature suffit à tout et pour tout. *Natura omnia omnibus sufficit..*

La nature trouve d'elle-même ce qui lui convient sans le secours de personne.

Invenit natura sibi ipsi vias, et quum nihil dedicerit facit quæ expediunt.

La nature est une en tout, mais infiniment variée. C'est un agent inconnu dans son essence qui travaille tantôt pour le tout et pour les parties, quelquefois pour certaines et non pour d'autres.

La nature n'a qu'un but, qu'un effort, tout le corps

y participe par une sympathie universelle; sans elle point de guérison : le médecin ne doit jamais être que son interprète et son ministre.

Medicus naturæ minister et interpres.

Dans chaque partie du corps, il y a des parties pour concourir à l'ouvrage. Le commencement, grand dès son principe, coïncide avec la fin ; de la plus petite extrémité il y a communication avec la grande origine.

Sous l'action de la nature obéissant à l'ordre suprême, l'organisme forme un tout dont les diverses parties sont elles-mêmes subordonnées les unes aux autres ; de là le nom *économie* (οἰκονομία) *donné à l'organisme.* (Ce mot, formé du grec οἶκος, maison, νόμος, règle, veut dire gouvernement *intérieur* et *supérieur.*)

Le principe qui préside au gouvernement de l'organisme est le même que celui qui règle l'univers.

Il est impossible d'établir en médecine des règles absolues et invariables ; car la nature diffère de la nature, l'âge de l'âge, et ce qu'on fait un jour avec avantage, on ne peut pas toujours le continuer le lendemain. Quelquefois même il faut employer des moyens opposés ou contraires.

Règle générale. — Il faut peu de choses pour guérir, à moins que le mal n'ait attaqué quelque organe essentiel, quelque partie importante : — la jeunesse tient souvent lieu de remède. — Dans les affections, le premier soin du médecin est d'attaquer la cause de l'affection : — *sublatâ causâ, tollitur effectus.* — On aide ensuite la nature.

On aide la nature (1) à l'*intérieur* par une foule de remèdes dont l'expérience a sanctionné l'effet, par des stimulants, par des cordiaux. On aide la nature à l'*extérieur* par des fomentations, par des onctions, par le revêtement de tout le corps ou de quelque partie ; par l'usage varié des émollients, des stimulants, des astringents, ou bien encore par des agglutinations ou des scarifications ; enfin, par le fer ou par le feu, par le chaud ou par le froid diversement employés.

Beaucoup de maladies sont salutaires : ainsi, par exemple, *ceux* qui ont des hémorrhoïdes ne sont sujets ni à la péripneumonie, ni à des phlegmons, ni à des ébullitions, ni à des dartres ; mais si on les soigne mal à propos, si l'on tarit leurs hémorrhoïdes, ils sont souvent atteints de maladies funestes.

Il en est ainsi des autres dépôts, comme les fistules, qui guérissent d'autres maux : ce qui procure la guérison en survenant, s'il existe auparavant, devient un préservatif ; ce que certains maux ont de commun fait que les uns sont un obstacle à ceux qui s'y joindraient. Les parties pour lesquelles on pourrait craindre se trouvent préservées par la douleur, par le travail et par le mal de celle qui souffre déjà, ou par toute autre chose. (Gardeil, t. Ier, p. 73.)

Ces accidents sont, comme les crises, le produit d'un

(1) Le mot *nature* n'est pas le seul qu'Hippocrate ait employé pour désigner la cause inconnue de la vie ; il a recours tantôt aux mots *éther*, *souffle intérieur*, *force vitale* (δύναμις), *âme physique*, *âme intelligente*, *esprit* ; — tantôt à des périphrases comme celle-ci : *Calidum innatum, caloris spiritus unde totum in toto constitit.*

travail interne qui échappe à l'observation ; par conséquent, il est bon de considérer d'où les maux proviennent, et de quels maux ils préservent (1).

Aussi, le bon et le mauvais sont toujours relatifs : les plaies, le sang rendu, le pus, la lèpre, les dartres, la teigne, la gale, les taches à la peau, sont tantôt *un bien*, tantôt *un mal*. Il y en a qui ne sont ni un bien, ni un mal. Le pus est l'aliment des plaies pour la régénération des chairs ; la moelle est l'aliment des os, elle sert à former le cal. Le même principe fait l'accroissement, la nourriture et la reproduction des os. — L'humide est la voie, le véhicule de l'aliment.

La fièvre elle-même est un des grands moyens de guérison employés par la nature.

Denique ipse febris (quod maxime mirum videri potest) sæpe præsidio est.

Febris nisus naturæ in melius vergentis.

Præfecto enim est febris, ipsæ naturæ instrumentum quo partes impuras a puris secernat.

Igitur febris est effectio vitæ conantis mortem avertere.

Il est beau sans doute de voir comme le corps trouve dans sa propre nature ce qui lui convient ; mais il est bon surtout de savoir *imiter la nature*.

(1) « Il est des maladies qu'on ne peut pas guérir et d'autres dont il vaut mieux ne pas tenter la guérison, car on s'exposerait à causer le transport de la matière morbifique sur des points qui en seraient lésés, et la nature pourrait y succomber. » (HIPPOCRATE, *De humoribus*).

PRÉCEPTES.

Le medecin doit savoir tout ce qu'on a su avant lui, à moins qu'il ne veuille se tromper et tromper ensuite les autres.

Ce n'est pas assez que le médecin fasse son devoir, il faut qu'il soit secondé par le malade, par les assistants et par les choses externes· en effet, trois choses se réunissent dans notre art : la maladie, le malade et le médecin. — Le médecin, interprète de la nature et ministre de l'art, s'oppose à la maladie; mais le malade doit concourir avec le médecin dans l'intérêt de sa propre guérison.

La médecine a deux objets supérieurs : guérir le mal et ne rien faire *qui* nuise; — il faut, avant tout, que le médecin connaisse et combatte la cause du mal qu'il se propose de guérir.

Notre art est tel qu'on n'y peut rien négliger : il faut laisser aller ce qui va bien naturellement; user de diligence dans ce qui demande de la célérité; purger ce qui a besoin d'être purgé; faire, sans donner de douleurs, ce qui peut être opéré sans douleur, et, dans tout, chercher à parvenir au mieux, ne se contentant pas d'en approcher.

Je regarde comme une grande partie de l'art de guérir, de savoir se bien préparer à observer d'après ce qui nous a été transmis; car celui qui est instruit et qui en use à propos me paraît ne pouvoir faire de grandes fautes dans l'art.

Il faut, par conséquent, connaître exactement la constitution des saisons et celle des maladies en général; puis chaque maladie en particulier ou séparément; ce qu'il y a de bon et de mauvais, tant dans sa nature générale qu'en elle-même; pour les signes : *ceux* qui annoncent la fin du mal et ceux qui présagent le danger; quant à la durée, *tout* ce qui s'y manifeste; si la maladie est aiguë, tout ce qui peut mener à la mort.

On doit, en toutes choses, examiner si elles sont égales à d'autres que l'on connaît, ou si elles sont inégales, si elles sont plus grandes ou plus petites. Il faut voir, toucher, écouter *tout* ce qui est susceptible d'être vu, touché, entendu; on doit se servir aussi de l'odorat et du goût. — Il faut méditer, enfin, ce qui est du ressort du jugement; ce sont là tous les moyens par lesquels nous pouvons nous instruire.

Quand l'emploi des remèdes devient nécessaire, on a recours tantôt aux contraires, tantôt aux semblables, selon les cas; dans les cas obscurs, on se détermine quelquefois par le bien ou par le mal que le malade ressent (*a juvantibus et lædentibus*); mais en tout mouvement, chaque chose doit être à l'avenant de l'âge et de la force du malade, et en raison de la saison de l'année; l'action de la vie résiste et triomphe presque toujours, mais encore vaut-il mieux user en *tout* de modération.

On voit en médecine beaucoup d'accidents qui paraissent terribles par eux-mêmes, et qui cependant ne sont pas funestes et se terminent souvent quand la cause du mal a été enlevée; d'autres, au contraire, plus faibles

en apparence, engendrent des maladies chroniques de mauvais caractère, et affectent insensiblement tout le corps.

Il faut méditer sur les constitutions diverses des saisons et des maladies, sur ce que celles-ci ont de commun avec celles-là, et voir en quoi celles-là sont *bonnes contre celles-ci*, comment elles les détruisent ou les fortifient, les rendent longues ou mortelles.

Il faut chercher à quoi tient la violence du mal, la mort qu'il donne, les retours qu'il fait, afin de pouvoir y reconnaître l'ordre des crises et les prédire. La science s'en puise dans l'étude dont je parle : celui qui la possède sait quelles sont les maladies qu'il peut soigner avec succès, quand et comment il doit se diriger.

Il faut, en médecine, commencer par combiner de diverses manières ce qui arrive communément; car il est impossible de connaître la nature des maladies, autant même qu'il appartient à l'art de pénétrer ce mystère, si l'on n'examine sous tous les rapports en quoi elles diffèrent.

Un médecin doit savoir saisir l'à-propos pour augmenter et fortifier, retrancher et diminuer comme il convient; il faut, en toute maladie, interdire ce qui l'augmente, et se hâter de donner ce qui est le plus opposé. Quiconque connaît les changements qui s'opèrent dans l'homme, et qui sait y appliquer à propos le sec ou l'humide, le froid et le chaud, pourra guérir les maladies, en profitant de l'occasion pour tout ce qui lui convient.

La médecine n'a qu'un petit nombre d'occasions opportunes; celui qui les connaît les attend; il distingue les symptômes essentiels des accidentels, qui ne tiennent point à l'occasion; il sait que l'évacuation des selles n'est pas un effet nécessaire des purgatifs; que toutes choses ont leur contraire, même les plus contraires.

L'occasion opportune pour les aliments est de les donner quand le corps peut les surmonter. Si on les donne à propos, ceux qui sont laxatifs lâchent le ventre; ceux qui sont substantiels donnent de la force : toutes les fois que le *corps est supérieur* aux aliments, l'état est naturel, et les aliments ne produisent pas d'effets contraires à ceux qu'on doit en attendre.

Voilà cette occasion opportune que le médecin doit connaître; s'il ne la saisit point, le malade, au lieu de digérer facilement, sentira les aliments sur l'estomac, et il éprouvera des ardeurs.

Le corps n'est nourri que de ce qu'il surmonte; si les aliments ne sont pas pris à propos, et suivant certaines proportions, ils produisent un effet contraire à celui qu'on attend, ils font maigrir. Il en est de même de toutes les choses qui peuvent donner de la force aux organes; elles agissent suivant les forces du corps, d'après l'occasion et d'après leur nature; si l'occasion est manquée, elles produisent de mauvais effets.

Les occasions, pour le dire brièvement, sont une des choses les plus importantes de l'art; il y en a beaucoup, et elles sont diverses. Il y a des moments favorables dans les *maladies*, dans les *symptômes*, dans le *traitement*.

Il faut quelquefois agir vite, dans les défaillances, par exemple ; ou bien encore quand les urines ne peuvent pas couler, ni les matières fécales sortir ; quand les femmes font des fausses couches et autres cas pareils, dans lesquels les moments favorables passent promptement. On n'est souvent plus à temps, et la mort arrive si l'on a trop différé. Dans tous ces cas, il faut profiter de l'occasion ; si l'on donne le secours avant qu'elle n'échappe, on sauvera le malade pour avoir su en profiter.

L'occasion et l'à-propos existent dans toutes les autres maladies. Quand on a soulagé le malade, on a toujours agi à propos. Les maladies et les plaies qui ne mènent pas nécessairement à la mort ont leur à-propos : il est possible d'arrêter les progrès en les soignant ; cependant les soins du médecin ne sont pas ce qui seul les guérit : elles se terminent quelquefois d'elles-mêmes sans le *secours de l'art.*

On voit des états qu'il faut soigner le matin, sans que ce soit de grand matin ou plus tard. Il y en a qui ne doivent être soignés qu'une fois le mois, ou même tous les trois mois, vers le milieu ou la fin du troisième mois, peu importe. — Quand on parle de l'occasion seulement, il ne s'agit que de savoir la saisir.

Tout ce qui, dans la médecine, fait l'objet des recherches et de l'observation, soit qu'il s'agisse des remèdes, de la nourriture ou de la boisson, doit être appris et connu de tout le monde, puisque tout le monde peut en juger.

Il faut surtout que le médecin connaisse la cause du mal qu'il se propose de guérir ; en effet, quand il ignore

la cause du mal, il condamne au hasard et défend quelquefois ce qu'il y a de meilleur et de plus utile. Pour éviter une pareille erreur, il doit savoir quels sont les effets de toute chose : ainsi, par exemple, ceux d'un bain pris à contre-temps, ceux d'une grande fatigue; car il ne résulte pas les mêmes inconvénients de ces deux choses, ni de toute autre, ni de la réplétion de telle ou telle viande, etc., etc. Or, le médecin qui ne connaît pas ce que chaque chose est *par rapport* à l'homme, ne peut en connaître les effets, ni agir à propos.

On sait qu'après la nourriture liquide on passe utilement aux aliments solides, et qu'il est avantageux de boire un peu de bon vin par-dessus; on sait de même ce qu'il faut donner avant ou après la boisson, avant ou après la nourriture liquide.

Quand vous vous proposez d'augmenter les forces, vous devez examiner quel est l'état du corps et celui de l'âme à la suite des aliments et des boissons. C'est le meilleur moyen de découvrir ce qui est bon et quelles sont les diverses propriétés des aliments. Tous les aliments ont de quoi nuire et de quoi faire du bien; dans les uns, c'est seulement plus à découvert que dans les autres.

Il faut aussi que le médecin sache distinguer les maux qui viennent aux hommes des *facultés* qui sont *en eux*, et ceux qui viennent de la figure des parties. J'appelle *faculté* le *souverain degré* et la *force du corps* et des *humeurs;* j'appelle *figure* la conformation des parties qui composent le corps humain,

Tout homme prudent, connaissant le prix de la santé, doit apprendre à se diriger dans le cas de maladie. Il doit s'informer de ce que les médecins disent des malades et des moyens qu'ils emploient pour les soigner. Il faut qu'il se l'applique à lui-même, et qu'il prenne à cet égard toutes les connaissances que peut acquérir un simple particulier ; il les acquerra en les cherchant avec soin.

Il saura que les maladies viennent aux hommes, de la bile, de la pituite ou du sang, en tant que ces humeurs sont trop aqueuses ou trop consistantes, ou trop chaudes ou trop froides, ces diverses altérations provenant des aliments, des boissons, des fatigues, des blessures, de l'odorat, de l'ouïe, de l'acte de la génération, du froid ou du chaud, quand le corps en est affecté hors de propos, ou d'une manière non accoutumée, ou trop fortement, ou pas assez.

Tout homme doit savoir à cet égard ce qu'un particulier peut en apprendre pour en user et s'en servir comme le ferait un maître de l'art. — Or, il est possible d'acquérir, sans être médecin, bien des connaissances sur tous ces objets.

On doit observer attentivement les maladies dès le commencement pour voir en quoi la santé manque ; s'il y a quelque humeur à vider ou autre chose à faire. Quand on laisse passer le commencement et que l'on veut y remédier après que le mal est avancé, il est à craindre qu'on ne manque son but, le corps étant en ce moment trop épuisé.

Quant à ce qu'on donne aux malades, il faut observer

attentivement s'ils s'en trouvent bien ou mal; il faut prendre garde de ne pas humecter là où il faut dessécher, et réciproquement. Il ne faut pas manquer de donner les incrassants, si l'on a à incrasser; les atténuants, s'il faut atténuer; les rafraîchissants, s'il faut rafraîchir; les échauffants, s'il faut échauffer, et ainsi du reste.

On voit du mal et du bien venir dans les maladies. A-t-on affaire à une fièvre bilieuse, la bile, se fondant à propos et se procurant une issue hors du corps, présente un bien: si elle se répand sous la peau, le malade la supporte encore, mais la médecine doit attaquer le mal.

Il faut s'habituer à reconnaître dans les changements qui surviennent, et leurs suites et leurs causes. Il faut savoir quels sont les effets du travail d'esprit, des profondes recherches, des méditations; de ce qu'on voit, de ce qu'on dit; des chagrins, de la colère, de l'ambition, et de tout ce qui exerce son pouvoir sur le corps, soit par la voie des yeux ou des oreilles, ou par toute autre voie.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE NATURELLE DES MALADIES, OU PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA NOSOLOGIE, OU DE LA MALADIE EN GÉNÉRAL.

La maladie est l'état de l'incommodé ou de l'incommodité.

L'homme est malade quand il ne peut pas exercer normalement ses fonctions naturelles et animales, et qu'il n'éprouve pas le bien-être (εναισθησια).

Ce qui dans l'homme sain fait les actions saines, fait également dans l'homme malade les actions morbides. *Quæ faciunt in homine sano actiones sanas, eadem in ægro morbosas.*

Chaque individu a ses maladies proportionnées à ses forces.

Il y a deux grandes espèces de maladies : les *incommodités* et les *soulèvements*. Les *incommodités* proviennent d'un dérangement quelconque dans quelque partie du mécanisme ; les *soulèvements* consistent dans un *effort* synergique de l'organisme contre des agents morbi-

fiques, étrangers ou contraires à l'économie animale (1).

La nature de la maladie est la même pour toutes ; les maladies ne diffèrent qu'en raison du siége qu'elles occupent. Je pense qu'elles ne se montrent sous tant de formes diverses qu'en vertu de la grande diversité des parties où le mal est placé. Leur essence est une, la cause qui les produit est une aussi ; mais quelle est cette cause unique ? C'est ce que je vais essayer d'expliquer.

Le corps de l'homme se nourrit de trois choses : d'*aliments*, de *boissons* et d'*air ;* il mange, il boit, il respire. On nomme *vents* ou *esprits* l'air ou le souffle qui est dans le corps ; au dehors, on le nomme simplement *air*.

C'est l'air qui produit les plus grands phénomènes ; son pouvoir mérite toute notre attention. Les vents au dehors sont un assemblage d'air. Quand l'air est violent, il arrache les plus grands arbres, et il les enlève avec leurs racines ; il couvre la mer d'écume ; par lui, les plus grands vaisseaux sont portés à la cime des flots, tant il a de force ; et cependant il est invisible, la *raison seule* l'aperçoit.

Rien ne peut se faire sans l'air, il est présent à tout et partout ; en effet, où ne se trouve-t-il point ? L'intervalle immense qui sépare la terre du ciel est plein d'air ; il produit les changements que l'hiver et l'été amènent. Épais et froid pendant l'hiver, clair et chaud pendant l'été, il donne passage au soleil, à la lune et à tous les astres. Il est l'aliment du feu, qui ne *pourrait subsister*

(1) Voilà bien la première idée de la réaction formulée par Hippocrate lui-même.

sans lui. Le soleil, qui revient tous les ans dans les mêmes lieux de l'espace, y trouve constamment un air pur. Il n'est pas difficile de reconnaître que l'intérieur de la mer participe aussi à l'air ; les animaux qui y nagent ne jouissent point de la *vie* sans lui : il leur serait impossible d'*avoir* le souffle *nécessaire* à la vie, s'ils ne le prenaient ou de l'eau ou à travers l'eau. La lune repose sur l'air ; c'est lui qui emporte la terre ; il n'y a rien enfin qui n'éprouve ses effets.

J'ai parlé de la force que l'air imprime aux autres choses, j'ajoute qu'il donne la *vie aux hommes*. C'est aussi l'air qui fait les maladies. L'influence de l'air sur le corps de l'homme est telle, que l'homme peut se passer de tout le reste, vivre pendant deux ou trois jours, et même davantage, sans *manger* ni *boire*, tandis qu'il meurt promptement dès que les voies de l'*air* sont interceptées, tant l'air a de pouvoir sur l'économie animale.

Les hommes se trouvent souvent privés de telle ou telle chose durant leur vie, car elle est pleine de vicissitudes. Mais on les voit constamment prendre l'air et le rendre durant tout le temps qu'ils vivent. — Il est donc certain qu'il y a en eux un commerce perpétuel avec l'air. Il me fallait faire voir que la principale cause des maladies, ne provient d'autre chose, sinon de ce que l'air est trop fort ou trop faible ; de ce qu'il se précipite dans le corps, ou de ce qu'il y entre chargé de miasmes délétères. — Il suffit d'avoir établi d'abord ce *principe général*.

Il faut connaître les maladies et ce qui les cause ;

quelles sont les longues, les courtes, les mortelles, les non mortelles; quand elles se dénaturent, quand elles augmentent, quand elles diminuent; si elles sont fortes ou légères, susceptibles de guérison ou non. Dans ce dernier cas, pourquoi elles sont incurables et quel soulagement on peut leur apporter.

Il faut savoir distinguer les maladies qui viennent aux hommes par le *défaut* ou le *vice des forces naturelles*, de celles qui viennent par les *lésions des organes*. De plus, comme on souffre souvent du mal des autres par sympathie, de même certains maux causent des affections sympathiques provenant de douleurs qui ont leur siége ailleurs.

Les maladies sont plus ou moins appropriées à chaque espèce de temps; les âges aussi sont bien ou mal affectés de certaines saisons, de certains lieux et de certaines manières de vivre.

Ce sont surtout les changements de saisons qui produisent les maladies, et, dans chaque saison, les grands changements de chaud et de froid, et les autres à proportion.

Il faut examiner, relativement aux constitutions des maladies, ce qu'elles sont, et dans quelles saisons, dans quels lieux elles règnent plus ou moins.

Pathogénésie.

Tout changement contre nature est suivi de douleurs, et les douleurs se dissipent par leurs contraires, indé-

fièvres ardentes, des diarrhées chroniques, des choléra-morbus, des dysenteries, des hémorrhoïdes.

Les vieillards ont des difficultés de respirer, des toux opiniâtres, des stranguries, des dysuries, des douleurs aux articulations, des coliques néphrétiques, des vertiges, des apoplexies, des calculs, des cachexies, des démangeaisons à la peau, des insomnies, des cours de ventre, des larmoiements, la vue trouble, la cataracte, des duretés d'oreille.

Au printemps, il survient des manies, des mélancolies, des épilepsies, des flux de sang, des esquinancies. — Quelques-unes des maladies du printemps arrivent en été ; de plus, des fièvres ardentes, des vomissements, des flux de ventre et des sudamina se déclarent. En automne, règnent des fièvres intermittentes, des lienteries, des dysenteries, des asthmes, des aliénations ; enfin, pendant l'hiver, surviennent les pleurésies, les pleuro-pneumonies, les vertiges et les apoplexies.

CHAPITRE II.

ÉTIOLOGIE.

Un homme ne tombe pas malade brusquement et tout de suite. Les causes s'accumulent avant de se manifester par leurs effets. J'ai remarqué ce qui arrive aux hommes avant que le principe des maladies surmonte celui de la santé, et comment on parvient à faire reprendre le

dessus à celui-ci. — On peut donc maintenant, en y ajoutant ce qui s'observe dans les gymnases, regarder tout ce qui concerne la santé, comme une chose finie.

Quiconque veut connaître la médecine à fond ne peu point négliger les choses dont je vais traiter ; les diverses saisons de l'année, et ce que chacune peut opérer, seront pour lui une source de méditation. Elles ne se ressemblent nullement ; on trouve des différences dans leur constitution, même dans leurs variations.

Si l'hiver est sec et froid, le printemps pluvieux et austral, on verra dans l'été des fièvres aiguës, des ophthalmies et des dysenteries, surtout chez les femmes et chez les hommes d'une constitution humide.

Si l'hiver est chaud, doux et pluvieux, il surviendra des dysenteries, des ophthalmies sèches. —Les vieillards seront sujets à des catarrhes dangereux pour leur vie. — Les femmes avorteront à la moindre occasion, et celles qui arriveront à terme donneront naissance à des enfants faibles et valétudinaires.

Si l'été est sec et froid, et l'automne pluvieux et chaud, il y aura des douleurs de tête, des rhumes, des coryzas et des phthisies.

Si l'automne est froid et sec, il sera favorable aux femmes ; mais il surviendra des ophthalmies, des fièvres aiguës et des mélancolies.

En général, quand les saisons gardent leur constitution naturelle, les maladies qui surviennent sont stables et régulières ; dans les cas contraires, elles sont inconstantes et se terminent défavorablement.

Les constitutions journalières froides et sèches condensent les corps, les rendent fermes, agiles, bien colorés, fortifient l'ouïe et dessèchent le ventre; — les constitutions journalières chaudes et humides produisent un effet contraire; elles relâchent le corps, affaiblissent l'ouïe, appesantissent la tête, obscurcissent la vue et humectent le ventre.

On doit étudier les vents; ceux qui sont froids, ceux qui sont chauds, ceux qui sont communs à tous les pays, ou propres seulement à certaines régions. — Il faut examiner aussi les propriétés des eaux. Comme elles ne sont point les mêmes au goût et au poids, elles ne se ressemblent pas non plus quant à leur vertu.

Donc, quiconque arrive dans une ville qu'il n'habite point, commencera par considérer sa position relativement aux vents et au lever du soleil. Il ne regardera point comme indifférent qu'elle soit exposée au nord ou au midi, au couchant ou au levant. Il faut au contraire avoir égard à sa position, de même qu'à la nature de ses eaux. On doit examiner si elles sont bourbeuses ou molles, claires ou dures; si leur cours se fait dans des lieux sablonneux ou pierreux, si elles sont salées et réfractaires.

On doit également avoir égard au sol. Est-il découvert, point arrosé, ou fourré et humide? Est-il enfoncé, étouffé, ou bien élevé et frais? Enfin, il faut étudier la manière de vivre des habitants. Sont-ils buveurs, grands mangeurs, oisifs ou laborieux, adonnés aux exercices ou à la paresse, sobres dans le boire et dans le manger?

Quiconque sera bien au fait de tout cela, ou du moins de la plus grande partie de ces points importants, connaîtra, en arrivant dans une ville qu'il n'a point fréquentée, et la nature des maladies endémiques, et celle des maladies générales qui doivent y régner. Il ne se trouvera point en défaut pour leur traitement, et il ne commettra point les erreurs auxquelles on est exposé quand on entreprend de faire la médecine sans ces préalables.

Il pourra dire d'avance quelles maladies doivent affliger le plus grand nombre des habitants dans les diverses saisons, en hiver et en été, et les dangers auxquels ils sont exposés dans les changements de régime. S'il connaît bien ce qu'entraînent et la succession des saisons, et le lever et le coucher du soleil, il sera capable de prévoir la constitution de l'année entière. Cherchant ainsi et parvenant à connaître l'à-propos dans ces diverses choses, il distinguera ce qui convient au maintien ou au rétablissement de la santé, et il aura de grands succès dans la pratique de notre art.

Si quelqu'un m'objectait que les connaissances que je demande appartiennent à la météorologie, je répondrais que la connaissance de la situation des astres n'est pas une des moindres parties qui concourent à former le médecin, qu'elle lui est au contraire très-utile. Les successions des saisons sont accompagnées de changements remarquables dans toutes les cavités du corps humain; et voilà, par conséquent, ce qu'il faut connaître.

Quiconque connaît la cause d'une maladie est capable

d'y apporter le remède en y appliquant le contraire du mal dès son origine, car la médecine est une science toute naturelle. Par exemple, la faim est un mal, quel est donc le remède de la faim? C'est le manger; c'est donc par le manger qu'on doit guérir la faim. — Pareillement le boire dissipe la soif; la plénitude se guérit par l'évacuation, l'évacuation se guérit par la plénitude. En un mot, les contraires se guérissent ordinairement par les contraires. La médecine consiste à ajouter ou à retrancher; il faut retrancher le superflu, ajouter ce qui manque. On sera le meilleur médecin quand on saura se bien acquitter de ces deux fonctions, et mauvais médecin, si l'on s'en acquitte mal.

Il faut donc, autant qu'on le peut, remonter non-seulement à la cause du mal, mais encore à la cause de la cause. Quand on ignore la cause du mal, on condamne au hasard, et l'on défend quelquefois ce qu'il y a de meilleur et de plus utile.

Il y a trois grandes sources de maladies : la première se lie au séjour prolongé des restes des aliments dans le corps; la seconde a lieu lorsque ce qui nous vient du ciel, de l'air, de l'atmosphère, n'est pas assorti à notre nature, et se trouve contraire à notre manière ordinaire de vivre; la troisième se présente lorsque nous éprouvons des violences : tels sont les coups, les chutes, la fatigue excessive, et autres événements de toute espèce.

Les effets de chacune de ces trois origines de maladies sont proportionnés à leur intensité; grands quand les causes sont fortes, médiocres quand elles sont petites.

Il y faut toujours faire entrer ces deux considérations, l'une prise de l'état de plénitude du corps, et l'autre de la disposition défavorable du ciel. On ne peut se dispenser d'avoir égard à ces deux grandes causes, parce qu'elles influent infiniment sur le corps. Mais l'air mérite surtout qu'on attache à son état la plus grande importance, car il est à la fois la source, l'aliment de la vie et la cause de *beaucoup* de maladies.

Aër ut vitæ sic et morborum causa. — Aër pabulum vitæ.

Les occasions ordinaires des maladies internes sont les aliments, les boissons, l'échauffement, le refroidissement; les causes étrangères en produisent d'une autre espèce.

Il faut, pour les qualités des humeurs, savoir ce que chacune d'elles peut opérer sur l'homme, et connaître leur affinité réciproque. Il faut savoir, par exemple, si l'humeur douce se change en une autre espèce, non par aucun mélange, mais d'elle-même, en dégénérant de sa première nature; quelle est la première altération qu'elle subit; si elle devient d'abord amère, salée ou acide. L'acide est le plus nuisible de tous les états par où elle peut passer.

Enfin, le médecin qui, par ses connaissances et par ses recherches sur l'extérieur, sera parvenu à bien juger l'intérieur et ce qui s'y passe, ce médecin sera le plus capable de prendre le meilleur parti en toute chose et en toute situation. — Or, le meilleur parti en fait de médecine pratique est toujours celui qui s'éloigne le plus

de l'incommode et du nuisible, et le moins des habitudes ordinaires de la vie.

CHAPITRE III.

DU DIAGNOSTIC.

Quiconque veut, au sujet de la médecine, se mettre en état de répondre et d'interroger, doit savoir premièrement d'où proviennent les diverses maladies des hommes; pourquoi certaines sont nécessairement toujours longues, tandis que d'autres se terminent toujours vite, qu'elles soient mortelles ou qu'elles ne le soient pas; pourquoi les unes occasionnent des destructions manifestes dans quelque partie, quoique d'autres n'en occasionnent pas.

Il faut savoir combien il est difficile, quand elles arrivent, d'en déterminer la bonne ou mauvaise issue; de prédire si elles finiront complétement, ou si elles ne se termineront point en une autre maladie; de distinguer ce qui réussit dans les soins qu'on donne aux malades; de reconnaître, sans équivoque, les maux et les soulagements qu'on y voit; d'assigner en quoi le médecin et le malade se conduisent bien, chacun de son côté.

Il faut être au fait de ce en quoi l'art est avancé, en quoi il se trouve en défaut; il faut pouvoir assigner quels sont les principes certains de la médecine, ses moyens, son but; ce qu'elle a d'incertain; ce qui est

important ou de peu de conséquence; comment du tout il résulte un seul art qui n'a qu'un objet.

On doit savoir également ce que cet art est capable d'opérer, et le dire sans se méprendre sur tout ce qu'il ne convient pas d'en espérer. On doit savoir ce qu'il faut ne pas dire, ne pas faire; ce qui est facile à la médecine, ce qui lui est impossible; en quoi consiste l'occasion et le hors de propos; quelles sont les différences entre la médecine et les autres arts.

Il faut distinguer ce qu'il y a dans le corps, de chaud ou de froid, de sec ou d'humide, de fort ou de faible, de dense ou de rare; les grands effets qui s'y observent produits par de petites causes; ce qui le fait empirer ou aller vers le mieux; tous les bons ou mauvais changements qui s'y opèrent, vite ou lentement, suivant sa nature ou contre sa nature; les dérangements enfin que doit nécessairement produire le mal ajouté au mal.

C'est en méditant sur tous ces objets qu'on deviendra capable de ramener les autres à la vérité par des *principes fixes,* lorsqu'ils se trompent en questionnant ou en répondant, et qu'ils confondent entre elles des choses différentes; ou qu'ils assurent la possibilité de celles qui répugnent.

Nous nous mettons au fait de tout ce qui concerne la nature particulière de leur espèce, en observant l'*état du malade*, la *cause du mal,* et le *malade* lui-même. En pensant à ce qu'il prend, et à la manière dont il est servi, tout cela contribue à des changements en bien ou en mal.

On doit observer aussi la constitution de l'atmosphère en général et en détail ; l'habitude, le régime, le genre d'occupation, l'âge du malade, son tempérament, ses discours, son silence, ses idées, sa *sensibilité*, son *caractère*, son sommeil, ses rêves, ses larmes, ses excrétions, ses urines, ses crachats ; — et comment les symptômes se *succèdent?* Les abcès, s'ils sont critiques ou mauvais ; les sueurs, les froids, les frissons, la toux, l'éternument, le hoquet, la respiration ; les vents rendus par haut ou par bas, leur odeur ; les hémorrhagies, les hémorrhoïdes, et tout ce qui vient à la suite de ces divers symptômes. Enfin, le diagnostic doit avoir aussi pour base fondamentale l'état des *synergies*, des *soulèvements* et des phénomènes généraux. (C'est-à-dire la *maladie proprement dite.*)

Lorsque vous abordez un malade, demandez-lui ce qui lui fait mal, à quoi il attribue et à quoi il peut comparer ce qu'il ressent ; depuis combien de temps il souffre, s'il a le ventre libre et quel est son régime. Méditez aussitôt sur tout cela.

Cherchez ensuite s'il faut dessécher ou humecter, s'il faut ou s'il ne faut pas agir immédiatement. Voyez si la maladie demande des évacuations par haut ou par bas, ou par le ventre ; si elle est dans le temps de son augmentation ou de son déclin, ou vers sa fin.

Il faut laisser aux malades la liberté de tout dire, examiner s'ils raisonnent bien, s'ils parlent d'après la vérité ou d'après l'imagination. Le médecin doit juger de quel endroit vient tout ce qui sort du corps ; voir combien il en sort, et comment cela s'arrête, sans en négliger ni

la couleur, ni le degré de chaleur, ni les qualités piquantes ou douces, ni la consistance plus ou moins épaisse, plus ou moins égale ou unie; ayant, en tout cela, toujours égard à l'état du corps qui le rend, au temps pendant lequel cela dure, et à tous les changements qui y surviennent. C'est ainsi qu'il pourra en pénétrer la cause et les effets.

Il examinera s'il y a des efforts pour vomir qui ne soient pas suivis de vomissement; si les larmes coulent parce que le malade veut pleurer, ou sans qu'il y consente; si elles sont abondantes ou en petite quantité, froides ou chaudes, épaisses ou ténues, salées ou non; si le crachat sort facilement, si le malade vomit en toussant. Il aura égard aussi aux ardeurs du soleil, au froid du temps, à l'humidité ou à la sécheresse : ce sont là autant de causes qui produisent de très-grands changements.

Il aura égard aussi aux occupations habituelles du malade, ou à son activité, à son sommeil ou à ses insomnies, aux rêves qu'il fait en dormant, à sa manière de rester couché sur telle ou telle partie, à l'état intérieur de son âme, indépendamment des choses étrangères; s'il est triste ou gai, s'il a peur ou s'il est plein d'espoir, s'il est naturellement timide ou courageux.

Il faut tenir compte de l'âge pour voir si les événements se montrent trop tôt ou trop tard, comme par exemple, si une paralysie est venue dans l'hiver, et à un vieillard, ou bien l'été, et à un enfant. — Examinez toujours si le mal est symptomatique ou essentiel.

On doit, d'autre part, distinguer, dans ce qui est propre à chaque saison, ce qui est anticipé ou retardé ; à quelle époque les pluies ou les sécheresses sont arrivées, et les froids et les chaleurs, et les vents et les calmes ; si c'est au commencement de la saison, vers son milieu ou à la fin ; si les constitutions de l'atmosphère ont été constantes ou très-variables ; sans perdre de vue qu'il y a des maladies propres aux saisons, que l'état de violence du mal est fort différent de celui de relâche, et que ces phénomènes doivent être proportionnés à l'intensité de la cause, à l'époque de la maladie, aux diverses circonstances qui l'ont produite, à la saison, à l'âge du malade.

Indépendamment de l'intellect, le corps concourt aussi à faire connaître les maladies par l'état de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du tact et du goût ; on emploie ensuite le raisonnement.

Pour juger de l'intensité des douleurs, il faut avoir égard à la *faiblesse* des personnes, à leur *courage*, à la facilité avec laquelle elles *supportent* la douleur, à leur caractère, à leur abattement. Il faut examiner comment les redoublements commencent, et s'ils augmentent le soir ; il faut avoir égard aussi à la constitution de l'année, et chercher d'autre part s'il n'y a point de vers.

Il faut examiner les changements qui se passent dans les hypochondres, et en quels viscères ils arrivent ; si le mal est avec inflammation, s'il va du foie à la rate, ou au contraire ; ainsi du reste, afin de détourner ce qui se porte là où il ne doit point aller, et faciliter au contraire

ce transport quand il se fait vers des parties convenables, suivant la nature de chacune.

On doit examiner ce qui se passe dans les troubles et dans la succession des maux : les douleurs de côté se calment quand le délire arrive ; elles sont quelquefois avec fièvre, d'autres fois sans fièvre, et elles se terminent par des sueurs.

Au sujet des crampes et des engourdissements, examinez combien ils s'étendent, à quoi ils succèdent, de quel côté ils sont placés.

On doit examiner aussi les redoublements qui arrivent dans le sommeil avec froid aux extrémités, avec agitation dans l'esprit, et toutes autres choses qui se montrent dans le sommeil, tant en bien qu'en mal.

On doit toujours avoir égard aux changements qu'amènent les années, à ceux qui se font dans les saisons nouvelles auxquelles paraissent les éruptions, même aux changements qui dépendent des diverses heures du jour. Ceux-ci sont remarquables, surtout le soir et le matin. — Il faut observer encore qu'un corps bilieux engendre beaucoup de sang atrabilaire, à moins que la bile ne sorte.

Les maux provenant de la fatigue, des voyages ou de la marche, sont des douleurs au côté, au dos, aux lombes, à l'ischion, et tout ce que ressentent ceux qui sont oppressés ; mais la cause, dans ce cas, est manifeste.

On a aussi des douleurs aux lombes et à l'ischion pour avoir trop mangé ou trop bu ; on le distingue en ce que, chez ceux qui les ont pour des fatigues de voyage, il s'y

joint des ardeurs d'urine, souvent des enchifrènements et des enrouements. Pour connaître si ces douleurs proviennent des fautes du régime, il faut demander si l'on s'est éloigné de la manière de vivre accoutumée.

Quand le sommeil ou la veille passent les bornes de la nature, c'est un mauvais signe; l'insomnie qui amène les convulsions ou le délire est un signe très-fâcheux. — C'est un bon signe en toute maladie d'avoir l'esprit sain.

Les lassitudes spontanées annoncent les maladies.

CHAPITRE IV.

DU PRONOSTIC ET DE LA SÉMIOLOGIE.

Un médecin doit principalement s'attacher à connaître d'avance les phénomènes des maladies. Celui qui dira aux malades leur état actuel, et celui qui a précédé, en leur faisant apercevoir une partie des circonstances qu'ils omettaient; celui qui pourra prédire encore ce qui doit survenir, sera naturellement reconnu pour être bien au fait des maladies. On se livrera avec confiance à ses soins. La prévoyance des maux à venir le mettra en effet en état de les prévenir ou de se bien conduire.

Rendre la santé à tous les malades serait sans doute une chose plus désirable encore que de prévoir les événements; mais c'est une chose souvent impossible. Les uns sont enlevés par la violence du mal avant d'avoir

appelé le médecin; d'autres meurent aussitôt après; certains ne survivent qu'un jour, quelques-uns un peu plus, de sorte que l'art n'a pas toujours le temps d'opposer ses ressources à la maladie. Il est au moins utile, dans ce cas, de connaître si la *nature* du mal est plus forte que le *tempérament* du malade, et même s'il n'y a pas quelque chose de surnaturel. Δειν το, *quid divinum, malignum quid!*

Il faut, dans tous les cas, apprendre à en connaître le pronostic; c'est le moyen d'obtenir une juste considération et de mériter le nom de bon médecin. En effet, si les maladies sont de nature à être guéries, celui-là doit y réussir le mieux qui est en état de se munir de plus loin contre les accidents à venir. C'est aussi se mettre hors de blâme que de connaître le mal d'avance et de prédire la mort comme la guérison.

Néanmoins je conseille d'être fort prudent et réservé pour les prédictions, comme on doit l'être dans tous les détails de notre art. Il faut bien se persuader qu'en prédisant juste on se fait aimer et estimer des malades intelligents, mais que celui qui se trompe tombe en discrédit, et qu'il passe bientôt pour un insensé. Je recommande donc d'être réservé dans les prédictions, car je vois et j'entends tous les jours des gens qui jugent très-mal de ce qui est fait, dit ou écrit dans notre art, et qui lerapportent tout de travers.

La première chose à observer dans les maladies aiguës, c'est le visage du malade. Est-il semblable à celui des personnes en bonne santé, mais surtout au visage ordi-

naire du malade, c'est le meilleur. Le plus défiguré est au contraire le plus mauvais.

Quelquefois le nez devient pointu, les yeux enfoncés, les sourcils rapprochés; les oreilles froides, rapetissées, leurs lobes repliés; la peau du front dure, tendue et sèche; la couleur de tout le visage pâle, verte ou livide, ou plombée. Eh bien, si, dès le commencement d'une maladie, le visage est tel, et que le malade ne présente point encore d'autres signes sur lesquels on puisse établir des conjectures, il faut lui demander s'il vient d'essuyer des veilles, ou un violent cours de ventre, ou la *faim?*

S'il est dans un de ces trois cas, le signe est moins fâcheux; le mal pourra être guéri en vingt-quatre heures. Mais quand le visage est devenu tel par tout autre cas, et qu'il ne change pas dans les vingt-quatre heures, on peut prédire que le danger est très-grand; peut-être même la mort est-elle prochaine.

Lorsque la maladie est ancienne, ou bien qu'elle a commencé depuis trois ou quatre jours, et qu'on trouve le visage tel que je viens de le décrire, il faut s'informer des causes particulières qui peuvent avoir donné lieu à cette altération; mais il faut aussi examiner les autres signes, tant de la face au premier aspect que de tout le corps.

Ainsi, relativement aux yeux : s'ils fuient la lumière, s'il en coule des larmes involontaires; s'ils sont tournés, si l'un est plus petit que l'autre; si l'albuginée est rouge, si les paupières sont livides et couvertes de veines noi-

res; si la cornée transparente est enduite de chassie; si le globe de l'œil est fixé vers le haut de l'orbite, ou poussé en dehors, ou extrêmement enfoncé; si la pupille est nébuleuse et sans éclat; si avec tout cela la couleur du visage est changée, on doit regarder ces signes comme très-funestes.

On tire encore des signes de l'état des yeux durant le sommeil. Ainsi, par exemple, si les paupières ne se joignent pas, si elles laissent voir du blanc, le malade étant d'ailleurs sans diarrhée, hors l'effet d'un purgatif, et n'ayant pas l'habitude de dormir ainsi, c'est en général un signe très-mauvais, et quelquefois même suivi de mort.

Si les paupières ou le nez, ou les lèvres sont en convulsion, ou froides, ou livides, ou pâles, avec quelque autre mauvais signe, la mort est proche; les lèvres qui restent encore pendantes, froides ou pâles, sont encore un mauvais signe.

La langue prend la couleur *de ce qui s'ajoute à nos humeurs;* voilà pourquoi elle nous sert à connaître leur état. Quand elle est verte, elles sont bilieuses; ce qu'il y a de bilieux provient de la graisse. Quand elle est rouge, cela provient du sang; quand elle est blanche, la pituite abonde; quand elle est noire, cela vient de l'atrabile. — Ce dernier état est occasionné par une chaleur fuligineuse et par des vapeurs ardentes de la matrice chez les femmes.

Quand nous trouvons salées les viandes qui ne le sont point, c'est un signe de pléthore dans nos humeurs.

La couleur des aliments et des boissons se transmet quelquefois jusqu'aux urines, qui contiennent la fonte de l'humide.

Ceux qui abondent en graisse ont la bile jaune; ceux qui abondent en sang l'ont noire.

Le médecin doit trouver le malade couché sur le côté droit, le cou, les mains, les jambes un peu fléchies, toute la peau un peu humectée; car c'est ainsi que sont dans leur lit le plus grand nombre des gens qui jouissent de la santé.

Être couché sur le dos, les bras, le cou, les jambes tendues, est un moins bon signe; mais si le malade, au lieu d'avoir la tête sur le chevet, s'enfonce vers les pieds du lit, c'est un signe terrible.

S'il a les pieds découverts et pas bien chauds, abandonnant dans toute situation le cou, les mains, les jambes sans les couvrir, c'est un mauvais signe; il indique toujours un grand malaise.

Il y aura mort, s'il y a sommeil accablant avec la bouche toujours ouverte, les jambes fléchies et entrelacées, le corps étendu sur le dos.

Si le malade reste étendu sur le ventre, n'ayant pas cette habitude en état de santé, c'est un signe de délire ou de douleur dans le bas-ventre.

Vouloir rester assis quand la maladie est parvenue à son état, c'est un mauvais signe dans toutes les maladies aiguës, funeste dans les maladies de poitrine.

Chez les enfants, les craquements de dents dans les fièvres, pour ceux qui n'ont pas cette habitude, est un

signe de délire prochain, et quelquefois de mort; cela annonce toujours un grand danger : si le délire y est déjà, ce signe est funeste.

Au sujet des mains, voici ce que j'ai observé : ceux qui, dans les fièvres aiguës ou les maladies de poitrine, ou dans les frénésies ou dans les maladies de la tête, portent les mains au devant du visage, qui cherchent des fétus dans l'air, qui s'exténuent à arracher des brins de couverture ou des pailles du mur, sont tous dans un *état mortel*.

Il ne faut pas négliger d'observer les plaies soit anciennes, soit survenues dans les maladies; car, s'il ne doit pas y avoir guérison, elles deviennent livides, sèches ou pâles, et sèches peu de temps avant la mort.

La fréquence de la respiration indique douleur ou inflammation dans les parties supérieures au diaphragme. La respiration lente et grande annonce le délire; l'expiration froide, soit par le nez ou par la bouche, est très-mauvaise. Il faut savoir que la respiration bonne est d'une grande ressource dans toutes les maladies aiguës avec fièvre, et qui se jugent dans quarante jours.

La sueur, dans toute espèce de maladies aiguës qui arrivent aux jours critiques, est très-bonne et enlève entièrement la fièvre. Elle est bonne aussi lorsqu'elle coule de tout le corps, et que le malade se trouve plus dégagé et soulagé de son mal; elle est au contraire nullement profitable, si elle ne produit pas cet effet.

Les sueurs froides et locales, celles qui ne découlent que de la tête, du visage ou du cou, sont très-mauvaises,

Jointes avec une fièvre forte, elles annoncent la mort; avec une fièvre médiocre, la longueur des maladies; et quoiqu'elles coulent de tout le corps, si elles sont froides, le signe est le même.

La sueur qui forme des gouttes grosses comme des grains de millet, qui ne vient qu'autour du cou, est mauvaise; si les gouttes sortent de tout le corps, elle est bonne. Du reste, on doit savoir, pour ce qui concerne les sueurs, qu'il y en a de produites par la *faiblesse du corps*, d'autres par la *violence du mal*, quelques-unes par la *peur*, et que ni les unes ni les autres ne sont salutaires.

Le meilleur état des hypochondres consiste à ce qu'ils soient sans douleur, souples et sans dureté, tant du côté droit que du côté gauche. Y a-t-il chaleur, douleur, tension, des inégalités au côté droit ou au côté gauche, tout cela mérite attention. S'il se fait sentir un battement à l'hypochondre, c'est un signe de grand désordre dans l'hypogastre, ou un signe de délire. Il faut alors observer les yeux du malade; s'il les a agités, on doit croire qu'il aura du délire.

Les tumeurs dures et douloureuses dans la région hypochondriaque sont très-mauvaises si elles occupent toute la région, moins dangereuses quand elles ne sont qu'au côté gauche. Elles doivent faire craindre la mort quand elles durent au delà de vingt jours. Si c'est avec fièvre et que la tumeur ne disparaisse point, il s'établit une suppuration. Il survient quelquefois, dans les sept premiers jours, une hémorrhagie du nez fort salutaire. Informez-vous s'il y a de la douleur de tête, du trouble

de la vue. En ce cas, la nature *travaille* à une hémorrhagie. On doit l'attendre si le malade n'a pas atteint sa trente-cinquième année.

Les tumeurs molles sans douleur, qui cèdent au toucher, sont plus longues et moins dangereuses. S'il y a fièvre et si elles durent plus de soixante jours, c'est signe qu'il y aura suppuration. Ceci doit être entendu de même des tumeurs placées dans toute autre région du bas-ventre. Toutes celles donc qui sont avec douleur, dureté, et dont le volume est considérable, annoncent un danger de mort prochaine. Lorsqu'elles sont souples et qu'elles cèdent sous la pression, elles durent davantage.

Les dépôts sont plus rares pour les tumeurs de l'épigastre que pour celles des hypochondres. Il n'arrive pas souvent de suppuration à celles au-dessous de l'ombilic. L'hémorrhagie doit être principalement attendue dans celles qui sont au-dessus ; défiez-vous néanmoins toujours de quelque suppuration, quand il y a des tumeurs obstinées dans ces parties.

Les tumeurs grandes, larges, qui ne s'élèvent pas en pointe, sont très-mauvaises. Les tumeurs profondes qui se portent en dedans, sans percer à l'extérieur, ne seront pas nuisibles, pourvu qu'elles soient très-petites, qu'elles ne laissent point de douleur, et que l'extérieur reste toujours dans sa couleur ordinaire. Lorsque la suppuration s'établit, le pus, pour être meilleur, doit être *blanc*, *égal* et *doux* au toucher, sans aucune sorte de mauvaise odeur; le plus mauvais est celui qui ressemble le moins à celui-là.

Les hydropisies qui succèdent aux maladies aiguës sont toutes mauvaises ; elles ne délivrent pas de la fièvre ; elles font accroître les douleurs et elles conduisent quelquefois à la mort ; certaines proviennent des flancs et des lombes, d'autres du foie. Dans les premières, les pieds deviennent enflés, et il s'y joint des diarrhées obstinées qui ne diminuent pas les douleurs des flancs ni des lombes, ni ne vident l'abdomen. Dans les secondes, il survient un picotement à la poitrine, avec une toux sèche, sans crachats. Les pieds s'enflent, le ventre est serré, le malade ne rend que des excréments durs avec beaucoup de peine.

On remarque des tumeurs au ventre, tantôt au côté droit, tantôt au côté gauche, qui s'y fixent quelquefois ou qui disparaissent.

Lorsque le froid de la tête, des pieds et des mains se trouve joint avec de la chaleur au ventre et à la poitrine, c'est mauvais signe, le meilleur étant une chaleur douce et de la souplesse dans le corps.

Le malade doit pouvoir se tourner facilement et se dresser avec légèreté ; mais s'il est pesant des mains, des pieds et de tout le corps, son état est dangereux ; si, outre la pesanteur, il a les ongles et les doigts livides, la mort n'est pas loin ; les doigts et les pieds devenus noirs sont moins mauvais que les livides (1).

(1) Il y a dans le texte de Gardeil beaucoup d'incorrections : nous nous sommes fait une loi de les respecter, tant qu'elles n'altèrent pas le sens de la pensée médicale ; mais, dans le cas contraire, nous essayons toujours de modifier l'expression. (Dr Ed. A.)

Il ne faut pas manquer d'observer tous les autres signes; car si le malade paraît supporter assez bien ses maux, et si à ce signe salutaire il s'en joint quelque autre de même espèce, on peut espérer un dépôt qui le conservera, et les parties devenues noires tomberont.

Si le mamelon et l'aréole d'alentour sont pâles, la matrice est malade. La contraction des bourses et de la verge dénotent de violentes douleurs avec danger de mort.

Quant au sommeil, les malades doivent, conformément à l'ordre naturel, veiller le jour et dormir la nuit; s'il arrive le contraire, c'est mal, c'est mauvais.

Toutefois le sommeil pris le matin depuis six heures jusqu'à dix, incommode moins que celui que l'on prend après ce temps. Il est plus mauvais de ne point dormir du tout; — l'insomnie provient des douleurs ou du malaise.

Les déjections les meilleures sont celles qui ont une consistance sans être dures, et qui se rendent aux mêmes heures que dans l'état de santé. La quantité doit être proportionnée à celle des aliments. De telles digestions sont un signe de bon état du ventre.

Si les selles sont liquides, il est bon qu'elles soient rendues sans vents, qu'on aille peu à la fois et pas souvent; les selles fréquentes accablent le malade et font perdre le sommeil; si elles sont copieuses et fréquentes, il est à craindre qu'il ne survienne des faiblesses.

Il faut aller à la selle une ou deux fois par jour; une seule fois le soir, plus abondamment le matin; cela dé-

pend de l'habitude. Lorsque les maladies approchent de leur fin, les matières s'épaississent, leur couleur tire sur le jaune, et l'odeur n'en est pas extrêmement mauvaise; il est bon qu'on rende des vers ronds avec les matières.

Dans toute maladie, il est bon que le ventre soit souple et de volume ordinaire. Si les déjections sont très-liquides ou blanches, ou vertes, ou fort rouges, ou écumeuses, ce sont autant de mauvais signes; comme aussi lorsqu'on va très-peu, rendant des matières tenaces, blanches, verdâtres, point mêlées; mais les plus funestes sont les noires, les oléagineuses, les livides ou de couleur de rouille, avec odeur infecte.

Les matières semblables à de la raclure de boyaux, noires, vertes, bilieuses, sortent quelquefois ensemble, d'autres fois séparément, se soutiennent plus longtemps que les premières, mais ne sont pas moins funestes.

Il est bon que les vents sortent sans éclat et sans grand bruit; il vaut mieux les rendre avec bruit que s'ils étaient interceptés. Quand ils sont rendus avec grand bruit, ils sont un signe de douleur ou de délire, à moins que le malade ne se plaise à les rendre ainsi.

Les tumeurs et les douleurs des hypochondres, si elles sont récentes et sans inflammation, se terminent par un borborygme qui survient dans l'hypochondre. Elles se terminent surtout de la sorte, lorsqu'il se joint au borborygme une évacuation de matières fécales avec vents et urines. Le borborygme seul soulage aussi lorsqu'il descend dans le bas-ventre.

L'urine qui dépose un sédiment blanc, égal, bien

mêlé, pendant tout le temps de la maladie jusqu'à la crise, est bonne; c'est un signe qu'il n'y a pas de danger, et que la maladie sera courte. S'il y a des interruptions, l'urine étant quelquefois sans sédiment, d'autres fois avec sédiment blanc et égal, la maladie sera longue et le salut est moins certain.

Lorsque l'urine est rubiconde, le sédiment de même et égal, le mal sera long, mais sans danger. Le sédiment qui ressemble à de la grosse farine est un mauvais signe; plus mauvais s'il ressemble à de petites écailles. Le sédiment blanc très-menu est pernicieux; le plus fâcheux est celui qui ressemble à du gros son.

Les nuages blancs suspendus dans l'urine sont bons, les noirs sont mauvais. L'urine, tandis qu'elle est rousse et limpide, montre qu'il ne se fait pas de coction de la maladie; si ce symptôme dure longtemps, il est à craindre que les forces ne suffisent pas pour la coction des urines. Les plus funestes sont celles dont l'odeur est infecte et qui sont claires comme de l'eau, ou noires, ou d'une consistance très-épaisse. Parmi celles-ci, les noires sont les plus fâcheuses tant pour les hommes que pour les femmes, les aqueuses pour les enfants.

Si l'on rend pendant longtemps l'urine crue, limpide, tandis que les autres signes sont d'ailleurs salutaires, c'est le signe d'un abcès dans les parties au-dessous du diaphragme. La graisse qui nage au-dessus des urines comme des toiles d'araignée, est un signe de colliquation.

Il faut, pour les nuages suspendus dans l'urine, exa-

miner s'ils restent en haut, s'ils vont au fond, et quelle en est la couleur. Ceux qui se précipitent ayant la couleur que j'ai déjà louée sont bons; mais s'ils se précipitent ayant les mauvaises couleurs dont j'ai parlé, ils sont mauvais.

Enfin, pour n'être pas trompé par les signes fournis par les urines, examinez bien s'il n'y a point de maladie particulière à la vessie; car, dans ce cas, les urines ne témoignent que pour la vessie, et non pour tout le corps.

Le vomissement de matières bilieuses et pituiteuses, qui ne sont ni trop épaisses ni trop abondantes, contribue merveilleusement à la guérison. Le vomissement qui ne se compose que d'une seule espèce de nature est mauvais.

Si les matières sont verdâtres ou plombées, ou noires, c'est un mauvais signe, mais beaucoup plus mauvais encore si toutes ces couleurs s'y rencontrent. La seule couleur plombée annonce une mort prochaine lorsque l'odeur infecte y est jointe; et généralement toute espèce d'odeur putride dans les matières qu'on rend par le vomissement est un présage funeste.

Les crachats, dans toute affection du poumon et de la poitrine, doivent être rendus promptement et facilement d'une couleur jaune bien égale; car si la couleur jaune ou roussâtre a lieu longtemps après le commencement de la douleur avec beaucoup de toux en crachant, et que la couleur ne soit pas bien mêlée, c'est mauvais.

Les crachats jaunes qui ne sont pas bien unis annoncent un grand danger. Les blancs, épais et ronds, ne

procurent aucun soulagement; les grisâtres et les écumeux sont mauvais. Lorsque le mélange est imparfait, et que la crudité est telle que les crachats en sont noirs, ce sont les plus funestes.

Il est mauvais aussi de ne rien cracher lorsque la plénitude du poumon occasionne, par l'impossibilité de le vider, un râlement dans le gosier.

L'enchifrènement et les éternuments qui précèdent les maladies de poitrine sont toujours mauvais; mais, dans les autres maladies fâcheuses, l'éternument est un bon signe.

Les crachats mêlés d'un peu de sang sont, dans le commencement des péripneumonies, une *évacuation* très-utile et un *signe* de bon augure; mais s'ils persistent jusqu'au septième jour et au delà, ils sont moins bons. En général, tout crachat qui ne calme pas la douleur est fâcheux : les noirs sont plus mauvais; ceux qui calment les douleurs sont les meilleurs.

Toutes les fois que la douleur dans les péripneumonies n'est point apaisée ni par les crachats, ni par les selles, ni par les saignées, ni par les autres remèdes, ni par le régime, il est à craindre que la suppuration ne vienne.

Si la suppuration survient tandis que les crachats sont encore bilieux, cela est très-funeste, soit qu'on rende les crachats bilieux seuls et séparément, soit qu'on les rende avec d'autres crachats purulents; mais surtout, si cette suppuration, arrivée avec des crachats bilieux, a commencé le septième jour de la maladie, il y a tout lieu de

craindre que la mort ne survienne le quatorzième jour, à moins qu'il ne paraisse quelque bon signe nouveau : — ainsi, par exemple, de supporter facilement le mal, de bien dormir, d'expectorer sans peine, d'être délivré de la douleur, d'avoir tout le corps animé d'une chaleur douce et la peau souple, — enfin, d'être sans soif.

En résumé, les urines, les selles, le sommeil, les sueurs et autres symptômes, pour être bons, doivent être tels que je les décris. Il faut savoir distinguer quand ces symptômes sont bons. Le malade qui les aura tous ne mourra point. S'il y en a une partie seulement et non pas l'autre, il ne vivra pas au delà du quatorzième jour.

Mais, au contraire, supporter le mal avec inquiétude, avoir la respiration grande et fréquente, la douleur sans interruption, l'expectoration laborieuse, une soif ardente, une chaleur inégale dans tout le corps, le ventre et la poitrine très-chauds, le front, les mains et les pieds froids, le sommeil agité, les urines et les selles mauvaises, comme je les ai décrites ailleurs, ce sont autant de mauvais signes qu'il faut connaître; car si quelqu'un de ces mauvais signes se joint aux crachats bilieux et purulents, le malade mourra avant le quatorzième jour, le neuvième ou le onzième.

Il faut donc, en ces conjonctures, regarder cette espèce de crachats comme funestes. C'est de la comparaison des bons et des mauvais signes qu'on doit déduire le pronostic : telle est la véritable manière de pénétrer dans l'avenir.

Il y a certains dépôts (vomiques) qui ne percent com-

munément que le vingtième jour, d'autres fois le quarantième. Il y en a qui s'étendent même jusqu'au soixantième.

Pour reconnaître si la suppuration est dans un côté seulement, il faut faire placer le malade sur l'un et l'autre côté, et s'informer s'il ne souffre que sur un seul; s'il ressent habituellement plus de chaleur à un côté qu'à l'autre; si, lorsqu'il sera couché sur ce côté, il lui semble avoir comme un poids qui le presse par-dessus: dans ce cas, il y a suppuration au côté dont le poids se fait sentir.

On peut croire qu'il existe un empyème quand la fièvre ne cesse pas; qu'elle est modérée durant le jour, forte pendant la nuit, et qu'il s'y joint des sueurs, de la toux, des picotements à la trachée, sans expectoration remarquable.

Toutes les fois que les yeux deviennent creux, les joues rouges, les ongles des mains crochus, les doigts chauds surtout à l'extrémité; lorsque avec ces symptômes les pieds s'enflent, l'appétit se perd, et qu'il survient des phlyctènes sur tout le corps, on peut affirmer, sans hésiter, qu'il existe un empyème ancien.

On reconnaît que les abcès perceront vite ou tard aux signes suivants. Si, dans le commencement, il y a douleur violente, oppression et toux sans crachats, il faut s'attendre que l'abcès s'ouvrira le vingtième jour, ou même plus tôt. Si la douleur est modérée, et tout le reste pareillement, il s'ouvrira plus tard; mais, avant la rupture de l'abcès, il arrive nécessairement une

augmentation de douleur, d'oppression et de crachats.

Après la rupture de l'abcès, ceux qui échappent sont ceux dont la fièvre finit le jour même, dont l'appétit se rétablit promptement, et dont la fièvre cesse. Quand les déjections sortent du ventre en petite quantité et bien liées ; quand on crache sans peine et sans beaucoup de toux un pus blanc bien cuit, de couleur égale, point mêlé de pituite, on est bientôt guéri. Si les choses sont autrement, la guérison est d'autant moins éloignée que la différence dans les signes est moins grande.

Il y aura mort si la fièvre ne s'arrête pas, ou si, après s'être arrêtée, elle recommence avec plus de chaleur, s'il y a du dégoût, de la soif; si le ventre est lâche, les déjections liquides; si les crachats sont du pus vert, plombé, mêlé de pituite écumeuse. Ceux en qui tous ces signes se rencontrent meurent.

Mais, de ceux qui ne les ont pas tous, quelques-uns meurent aussi, d'autres vivent longtemps; il faut en chercher le pronostic non-seulement dans ces signes, mais aussi dans tous les autres.

Toutes les fois que, dans les maladies du poumon, la matière se montre ou se transporte autour des oreilles; toutes les fois qu'il s'y fait un dépôt, ou aux extrémités inférieures, la suppuration en est salutaire, et c'est guérison.

Voici ce qui est à remarquer à ce sujet. Quand la douleur ne s'apaise pas, qu'il n'y a point une expectoration convenable, et que les déjections ne sont ni bilieuses, ni bien mêlées, ni crues; que l'urine n'est ni abon-

dante, ni fort chargée de sédiment, et que les autres signes sont ceux de la guérison, on a lieu de croire qu'il se fera un transport de la matière.

L'abcès se fera aux extrémités inférieures si les hypochondres ont été douloureux ; il se fera aux parties supérieures si les hypochondres ont été souples et libres de douleurs, et que l'oppression, après avoir persisté, ait fini sans cause manifeste.

Les dépôts aux jambes dans les péripneumonies violentes sont toujours bons. Les plus salutaires sont ceux qui arrivent dans le temps d'un changement des crachats. — Si la tumeur et la douleur paraissent lorsque le crachat, au lieu d'être jaune, devient purulent, et qu'il s'expectore facilement, le malade guérira positivement, et le dépôt finira dans peu et sans douleur.

Mais s'il n'expectore pas de crachats louables, et si l'urine ne dépose pas un bon sédiment, il est à craindre que le dépôt fait aux jambes ne rende le malade boiteux, et qu'il ne donne beaucoup d'embarras. Si ces sortes d'abcès disparaissent, et que la matière rentre sans qu'il se fasse d'expectoration, la fièvre persistant, cela est terrible, il y a grand danger de délire et de mort.

Les suppurations internes, provenant des péripneumonies, sont funestes, principalement dans la vieillesse; les autres empyèmes dans la jeunesse.

Les douleurs avec fièvre, qui occupent les lombes et les parties inférieures, deviennent très-fâcheuses lorsqu'elles montent et qu'elles atteignent le diaphragme en quittant les parties inférieures. Il faut examiner les

autres signes, et, s'il en paraît quelque autre de mauvais, l'état du malade est désespéré; mais si, dans cet état où la maladie monte vers le diaphragme, les autres signes ne sont pas mauvais, il y a tout lieu de croire qu'il se fera une suppuration interne.

Dans toutes les suppurations internes qu'on ouvre avec le fer ou avec le feu, si le pus sort blanc et sans mauvaise odeur, il y aura guérison; mais s'il est sanieux et bourbeux, la mort est inévitable.

La vessie dure et douloureuse est un signe mauvais, absolument funeste et mortel; plus encore, s'il y a fièvre continue. Les douleurs seules de la vessie suffisent pour donner la mort; elles causent une constipation telle, que les excréments durcis ne sortent que comme par force. On est sauvé par des urines purulentes avec un sédiment blanc et nu; mais si la douleur ne cède point à ces urines, si la vessie tendue ne se ramollit point, et si la fièvre persiste, il y a tout lieu de croire que le malade mourra dans les premiers jours de la maladie; les enfants, depuis sept ans jusqu'à quinze ans, sont surtout exposés à finir ainsi.

Il y a quatre espèces de fièvre, indépendamment de celles que les douleurs occasionnent, et qui sont différentes de celles-ci; leurs noms sont : la *synoque* ou *continue*, la *quotidienne*, la *tierce* et la *quarte*.

Le jour auquel les fièvres se jugent se détermine par le quantième des jours auxquels on a observé que les malades sont morts ou ont été guéris. Les fièvres les plus simples, accompagnées des signes les plus heureux,

se terminent favorablement le quatrième jour, ou même plus tôt; les fièvres du plus mauvais caractère, où se montrent les signes les plus terribles, sont suivies de mort le quatrième jour, quelquefois avant le quatrième: voilà donc la plus courte marche des fièvres.

La seconde se renferme dans l'espace de sept jours, la troisième de onze, la quatrième de quatorze, la cinquième de dix-sept, la sixième de vingt. Ainsi, les maladies les plus aiguës se terminent toutes en vingt jours, ayant entre elles des durées différentes qui varient d'environ quatre jours; mais on ne peut tenir ici un compte exact des jours entiers; l'année elle-même et les mois ne se terminent point avec la fin des jours.

Ensuite viennent des maladies de même nature, c'est-à-dire des fièvres qui se terminent en trente-quatre jours, d'autres en quarante, quelques-unes en soixante.

Reconnaître abord quelle sera la crise des maladies d'une longue période, c'est une chose très-difficile; leur commencement est le même. Méditez sur ce qui se passera depuis les premiers jours, et depuis chaque espace de quatre jours; c'est le moyen de découvrir comment elles finiront. Le même ordre sert à déterminer l'événement des fièvres quartes.

Mais il est facile de prédire l'événement des fièvres qui doivent être jugées dans une courte période, car leurs commencements ne sont pas les mêmes. Les sujets qui doivent en réchapper ont la respiration facile, ne se plaignent point de douleurs, dorment la nuit, et ont les

autres signes très-bons; ceux qui doivent mourir respirent sans peine, délirent, ne dorment pas, et présentent encore tous les autres signes mauvais.

Cela étant ainsi, il faut, lorsque les malades sont près de leurs crises, tirer le pronostic d'après leur durée et leur caractère. On prédit de même la crise des maladies qui surviennent après les couches en comptant depuis l'accouchement.

Le mal de tête violent et continuel dans la fièvre, s'il s'y joint d'autres signes mauvais, est mortel pour l'ordinaire; mais s'il dure au delà de vingt jours sans qu'il s'y joigne d'autre mauvais signe, il faut s'attendre à une hémorrhagie du nez ou à quelque abcès dans les parties inférieures; on peut attendre aussi l'hémorrhagie du nez ou l'abcès, au commencement, s'il se fait sentir une douleur aux tempes et au front; l'hémorrhagie est plus ordinaire dans l'âge au-dessous de trente-cinq ans.

La douleur des oreilles, avec une fièvre continue et violente, est un signe terrible; il menace de délire et de mort. Comme le cas est plein de dangers, il faut avoir ici une attention particulière à tous les autres signes depuis le premier jour.

Les jeunes gens meurent le septième jour et même plus tôt; les vieillards meurent beaucoup plus tard, parce que chez eux la fièvre et le délire sont moins funestes, et la suppuration des oreilles a le temps de s'établir. Ce sont les rechutes qui en tuent le plus grand nombre. Les jeunes gens meurent avant que la suppuration se fasse; mais s'il leur coule de l'oreille un pus blanc, il y

a espérance qu'ils échapperont, pourvu qu'il s'y joigne quelque autre bon signe.

L'ulcère au gosier avec fièvre est très-fâcheux : s'il paraît en sus quelque autre des mauvais signes que j'ai fait connaître, annoncez que le malade est en danger.

Les esquinancies sont funestes; elles emportent le malade, s'il ne se produit aucun changement sensible dans le gosier ni au cou, si elles occasionnent l'orthopnée et jettent le malade dans un état violent.

La mort arrive le premier, le second, le troisième ou le quatrième jour, quand la plupart de ces signes se trouvent ensemble. S'il y a tumeur et rougeur au gosier, le danger est grand; — mais il est plus éloigné si la rougeur est forte. Lorsque le gosier et le cou deviennent rouges, le terme est encore plus éloigné : c'est dans ce cas qu'il en réchappe quelques-uns, principalement si la rougeur de la poitrine se joint à celle du cou, et que l'érysipèle ne rentre point.

Mais si l'érysipèle ne disparaît pas aux jours critiques, si la tumeur ne gagne point vers l'extérieur, s'il ne sort pas de pus avec les crachats, et que le malade semble ne pas souffrir, mais au contraire se trouver bien, c'est le signe de la rentrée de l'érysipèle, et quelquefois signe de mort. Il y a aussi un très-grand danger lorsque la tumeur ou l'érysipèle se porte très-rapidement au dehors; du reste, si la matière se jette sur le poumon, le délire s'ensuit, et plusieurs meurent empyéiques.

Il y a du danger à couper et à scarifier la luette tandis qu'elle est rouge et tuméfiée, car cette partie est sujette

aux inflammations et aux hémorrhagies. Il faut tâcher, dans le temps, de parvenir à la guérison par d'autres remèdes. Mais lorsque la luette semble se séparer du palais, ce que nous appelons *staphylé* (le raisin ou le relâchement de la luette), et que l'extrémité inférieure est enflée et forme une petite boule, tandis qu'au contraire l'extrémité supérieure est amincie, alors on peut la couper sans danger. Toutefois il est à propos de purger doucement avant l'opération si le temps le permet, c'est-à-dire si le malade n'est pas menacé d'étouffer.

Toutes les fois que les fièvres disparaissent sans avoir été accompagnées de signes salutaires et hors du temps critique, il faut s'attendre à une rechute.

Lorsque les fièvres durent longtemps, sans être accompagnées de signes mortels sans douleur causée par quelque inflammation, et sans autre cause manifeste, il faut s'attendre à des abcès avec tumeur et douleur aux articulations, surtout aux parties inférieures. Ces abcès arrivent plus vite et plus souvent dans l'âge au-dessous de trente ans.

Il faut se défier d'un accès dès que la fièvre s'étend au delà du vingtième jour; mais les vieillards y sont peu sujets, même dans les fièvres plus longues. De pareils abcès arrivent si la fièvre continue; mais si elle va et vient ayant un type erratique, elle se changera en fièvre quarte, principalement lorsque l'automne est proche.

Comme la dégénérescence en abcès est plus ordinaire dans l'âge au-dessous de trente ans, il en est ainsi des fièvres quartes dans l'âge au-dessous et dans la vieillesse.

Les dépôts arrivent plus souvent dans l'hiver; leur guérison est plus longue en cette saison, mais ils sont moins sujets à rentrer.

Celui qui, sans être atteint d'une maladie mortelle, se plaint d'un violent mal de tête, s'il a comme une espèce de nuage devant les yeux, s'il éprouve en même temps des cardialgies, celui-là vomira des matières bilieuses. De plus, lorsqu'il se joint des frissons à ces symptômes et que la partie inférieure des hypochondres est froide, le vomissement est plus prochain; il surviendra bientôt, si l'on mange ou si l'on boit quelque chose.

Les enfants tombent dans les convulsions s'ils ont une fièvre aiguë et le ventre constipé, s'il y a insomnie, ou des frayeurs, ou des pleurs violents; s'ils changent de couleur, s'ils deviennent rouges, pâles ou verts.

Quelquefois les convulsions arrivent pour de légers sujets dans l'enfance jusqu'à sept ans; au delà de cet âge, les convulsions dans les fièvres ne se voient qu'avec le concours des signes les plus fâcheux. — Dans la frénésie, les convulsions se montrent quelquefois.

On doit tirer le pronostic de guérison ou de mort de tous les signes que j'ai rapportés. Je parle ici des maladies aiguës et de celles qui en sont la suite. Or, celui qui veut juger d'avance s'il y aura mort ou guérison, si la maladie durera peu ou longtemps, celui-là doit apprendre à bien connaître la valeur et l'importance des signes de toute espèce, notamment de ceux qui se tirent des urines et des crachats. Il fera attention surtout à ce que

j'ai dit touchant les crachats qui sont mêlés de pus ou de bile.

Il faut encore pénétrer promptement dans la connaissance de la nature des épidémies régnantes et de la constitution des saisons. Il ne faut point oublier, au sujet des symptômes et des signes, que dans toute année et dans toute saison, les mauvais signes sont des précurseurs du mal, comme les bons signes sont les précurseurs du bien.

Ceux que j'ai décrits sont vrais en *Libye*, à *Délos*, en *Scythie*. On ne sera pas surpris d'en voir réaliser la plupart dans ces régions, quand on aura appris à porter son jugement avec précaution, et qu'on aura comparé exactement tous ces signes entre eux. On pourrait désirer connaître le nom des maladies que j'ai omis d'indiquer; mais il suffit de savoir que toutes celles qui se terminent aux mêmes époques se connaissent par les mêmes signes et se jugent par les mêmes crises.

Avant de porter un jugement, il ne faut pas manquer de faire attention à l'état dans lequel est le corps au retour des saisons. Les vents du midi troublent l'ouïe et la vue; ils donnent des maux de tête et des lassitudes quand ils sont violents. Les plaies et les ulcères coulent davantage, surtout ceux de la bouche, ceux des parties honteuses et les autres.

Si c'est le vent du nord qui souffle, la toux et les maux de gorge s'exaspèrent, le ventre se sèche, les difficultés d'uriner augmentent. Il survient des frissons, des douleurs de côté et de poitrine. — Si le vent est violent, ces

maladies sont plus fréquentes; s'il persiste, les fièvres succèdent à la sécheresse; elles viennent aussi après les pluies et après toutes les constitutions exagérées de l'atmosphère, — elles sont plus ou moins intenses selon l'état où se trouve le corps dans la succession des diverses constitutions, et suivant l'humeur qui y prédomine.

Il y a des sécheresses avec le vent du nord et avec celui du midi; elles diffèrent à bien des égards et beaucoup quant à l'espèce de sécheresse; elles diffèrent relativement au pays et à la saison de l'année.

Comme l'été engendre la bile, le printemps engendre le sang, et ainsi des autres. Les changements de temps produisent les maladies. Il en est de même des grands changements dans les saisons et dans les autres choses; les passages d'une saison à une autre se font quelquefois insensiblement; les saisons sont alors les plus saines. Le froid et le chaud surtout doivent se succéder lentement comme les âges de la vie.

Ainsi que les tempéraments sont bien ou mal affectés relativement aux saisons, ainsi ils le sont relativement à l'habitation et relativement à l'âge, au régime et à tout ce qui constitue les maladies. Certains tempéraments en sont moins affectés que d'autres.

Il y a des âges qui s'accommodent aux saisons, aux lieux, même aux constitutions des maladies. Il y a pour les saisons des régimes propres, des aliments et des boissons à préférer. Par exemple, l'hiver, saison du repos, veut des aliments légers et de facile digestion, ceci est important. L'automne, saison du travail et de fatigue au

soleil, demande une boisson abondante, des aliments variés, du vin et des fruits.

Comme les saisons servent à faire connaître les maladies, les maladies font aussi connaître d'avance l'humidité, la sécheresse, les vents, et, parmi ceux-ci, s'ils soufflent du nord au midi. Celui qui y fera bien attention pourra se fortifier dans cette doctrine.

Il y a des pluies qui viennent tous les trois jours, ou chaque jour, ou qui ont d'autres périodes. Certains vents règnent pendant plusieurs jours; il y en a qui soufflent les uns contre les autres, certains qui durent peu; d'autres ont leurs périodes fixes. On y remarque des ressemblances avec les constitutions des saisons, mais qui sont de moindre durée. Méditez longtemps sur toutes ces choses et sur leur action sur la santé.

Si une grande période de l'année persiste dans l'état qui produit une constitution des maladies, les maladies persistent aussi ; or, plus elles seront fortes et grandes, plus elles seront intenses et plus elles dureront.

L'humidité survenant après une extrême sécheresse, on peut s'attendre à des hydropisies dès que les premières pluies viendront, et même lorsque de petits signes s'en montrent dans les changements de vents. Il faut donc combiner quelles maladies s'annoncent d'après l'état des eaux ou des vents, et il faut s'informer si quelqu'un a observé qu'à tel hiver succédait tel printemps ou tel été.

La couleur de la peau n'est constante ni dans les saisons, ni dans les constitutions qui amènent les vents du

nord ou du midi, ni dans les âges de la vie, ni dans les individus comparés avec eux-mêmes ou avec les autres. Il faut donc, à cet égard, se reporter aux causes que nous savons y produire constamment des changements, et observer que l'âge même prend quelque chose des saisons quant à la couleur et à la manière d'être.

On doit tirer des inductions des enflures que les maladies laissent à la paupière supérieure, car cette circonstance, alors que les autres parties diminuent de volume, annonce une rechute. On doit porter le même jugement des paupières rouges, gonflées et dures sur le bord, qui contiennent diverses matières, et aussi des paupières livides et gonflées avec de la chassie et des ulcères.

Aphorismes relatifs au pronostic.

Quand, dans une maladie, le sommeil est laborieux et pénible, mauvais signe; quand il soulage, bon signe; le sommeil qui calme le délire est bon.

Sommeil, insomnie, l'un et l'autre trop forts, sont mauvais. Ni la réplétion, ni la faim, ni toute autre chose qui excèdent les bornes de la nature, ne peuvent être bonnes.

Les lassitudes spontanées annoncent des maladies. Quand les malades ne sentent point leurs maux, c'est signe que la connaissance s'aliène.

En relevant de maladie, si l'on mange sans recouvrer des forces, c'est signe que le corps prend trop de nour-

riture; si, au contraire, on dépérit sans manger, c'est signe qu'il faut vider.

Quand on a mal au gosier ou des éruptions à la peau, examinez les déjections : si elles sont bilieuses, c'est signe que tout le corps participe au mal; sont-elles comme d'une personne en santé, on prendra de la nourriture sans crainte.

Dans les maladies aiguës, les prédictions de vie ou de mort ne sont jamais bien assurées.

Il vaut mieux que la fièvre vienne sur la convulsion, que la convulsion sur la fièvre.

Quand le malade se trouve soulagé sans cause apparente, ne vous y fiez pas. Ne craignez pas non plus une augmentation de mal qui vient sans cause apparente. Ces changements n'ont rien de solide; ils ne persistent point et communément ne durent point.

Être bien nourri dans les convalescences sans que le corps en profite, cela est mauvais. Pour l'ordinaire, les malades qui, dans les convalescences, ont grand appétit les premiers jours, et qui ne vont pas mieux, finissent enfin par tomber dans le dégoût; ceux au contraire qui sont dégoûtés dans le commencement, même beaucoup, et qui acquièrent ensuite de l'appétit, recouvrent mieux la santé.

En toute maladie, avoir pleine connaissance et recevoir convenablement tout ce qui est administré, c'est un bon signe; le contraire est mauvais.

En toute maladie, ceux dont le mal est analogue à leur tempérament, à leur constitution, à leur âge et à la

constitution de la saison, risquent moins que ceux dont le mal est opposé à quelques-unes de ces circonstances.

Avoir de fréquentes et de fortes défaillances sans cause manifeste, c'est signe de mort prochaine.

Les gens d'une constitution extrêmement grasse meurent plus de mort subite que les maigres.

De deux maux établis en même temps dans des lieux différents, le plus fort suspend le plus faible.

N'avoir point de fièvre et être dégoûté avec des maux d'estomac, des vertiges et la bouche amère, est un signe de besoin de purgation par haut. Donnez un vomitif.

Les douleurs dans les parties au-dessus du diaphragme désignent, s'il y a lieu à la purgation, qu'il faut évacuer par le haut; celles d'au-dessous du diaphragme par le bas.

Lorsqu'on relève de maladie, là où l'on sent des douleurs, là se font les abcès. Les sueurs, dans les fièvres, sont bonnes quand elles commencent le troisième jour, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quinzième, le dix-septième, le vingt et unième, le vingt-septième, le trente et unième, le trente-quatrième; les sueurs jugent les maladies. Quand elles viennent autrement, elles désignent l'embarras, la longueur de la maladie et les rechutes.

Les sueurs froides, dans une fièvre violente, sont mortelles; avec une fièvre modérée, elles indiquent la longueur du mal.

Là où se montre la sueur, là est le mal; là où est la chaleur ou le froid, là aussi est le mal.

Quand il se fait des changements dans le corps, qu'il passe du froid au chaud, du chaud au froid, qu'il change de couleur, c'est signe que le mal sera long.

Des sueurs abondantes, à la suite du sommeil, sans cause manifeste, désignent que le corps est surchargé de nourriture; mais si elles viennent chez quelqu'un qui ne prend pas d'aliments, c'est signe qu'il faut purger.

Des sueurs abondantes coulant sans cesse; si elles sont froides, annoncent une grande maladie; si elles sont chaudes, une maladie moindre.

Lorsque la chaleur fait suppurer une tumeur, c'est un grand signe de bonne issue. La chaleur relâche, elle fait fondre, elle dissipe les douleurs; elle soulage dans les frissons, dans les convulsions, dans le tétanos; elle fait passer les pesanteurs de tête; elle est bonne pour les plaies, les fractures, contre les dartres rongeantes; elle hâte les crises.

Les convulsions viennent et de trop de plénitude et d'inanition. Il en est de même du hoquet. Il faut avoir égard aux excrétions que fournit la vessie, aux déjections du bas-ventre, à tout ce qui sort du corps par quelque voie que ce soit : si l'excrétion s'éloigne peu de sa nature, la maladie est petite; si beaucoup, la maladie est grande.

TROISIÈME PARTIE

DE L'HYGIÈNE, DU RÉGIME OU DE L'ALIMENTATION, DE LA THÉRAPEUTIQUE ET DE LA DIÉTÉTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'HYGIÈNE.

A ceux qui se trouvent dans une situation commode et qui n'aiment ni l'argent, ni les agréments du corps, ni autre chose autant que la santé, je puis indiquer un régime qui la leur assurera le plus qu'il est possible. Je me glorifie d'en avoir trouvé les règles le premier; ceux qui s'y conformeront en sentiront tous les avantages. Personne avant moi, que je sache, n'avait entrepris d'en faire un corps de doctrine; je l'estime autant que toute autre découverte de notre art.

Cela se réduit à connaître la manière dont le corps est affecté par toutes les choses qui l'entourent avant qu'il tombe dans la maladie, à découvrir si les aliments sont plus forts que les exercices que l'on fait, ou les exercices plus forts que les aliments; ou bien, s'il y a une juste proportion entre les uns et les autres : c'est

la prépondérance de part et d'autre qui fait les maladies; le juste équilibre constitue la santé.

Tous les corps ne se ressemblent pas; les âges sont différents, les maladies elles-mêmes diffèrent entre elles; les saisons influent sur la nature. Il y a des tempéraments qui ne peuvent soutenir une maladie que d'autres supportent facilement. Les années ont entre elles leurs différences, les saisons ont les leurs, il faut, par conséquent, établir les soins de la vie sur toutes ces différences.

Il y a deux conditions importantes à remplir pour se bien porter : manger convenablement, travailler ou agir selon ses forces. L'économie est sujette à l'influence d'une foule d'agents dont il faut connaître l'action.

De l'action des différents agents de la nature sur l'économie.

1° L'air (*pabulum vitæ*) fait souvent les maladies ; les coliques, les passions iliaques, les tranchées, les douleurs, sont, de l'avis de tout le monde, produites par l'air. C'est le passage de l'air d'un endroit à l'autre qui les cause. Quand il frappe contre des parties tendues qui n'y sont point habituées et qui sont très-sensibles, il agit comme un trait poussé avec force qui passerait à travers les chairs. Il fait alors des déchirures ou des tiraillements, soit aux hypochondres, soit aux flancs, soit à tous les deux à la fois. C'est pourquoi on travaille à soulager les maladies par des applications chaudes à l'extérieur; la peau, échauffée, laisse passer l'air, qui,

sortant du corps avec la sueur, donne quelque relâche.

L'air froid est l'ennemi des os. — *Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ; calidum vero, utile.*

D'autre part, les enfants sont plus vigoureux quand ils sont élevés en plein air et nourris au soleil.

Il faut savoir, au sujet des vents, que tous ont nécessairement la propriété d'humecter et de refroidir le corps des animaux et les productions de la terre, parce qu'ils sont généralement dus à des neiges, ou à des glaces, ou à des courants des fleuves, ou bien à des émanations des grands lacs, ou bien au refroidissement ou à l'humidité de la terre.

Plus ces causes sont étendues, fortes ou faibles, grandes ou petites, plus ou moins les vents soufflent. Il en est des vents comme de la respiration des animaux; plus ils sont grands, plus leur souffle est fort. Les vents diffèrent à raison de la situation du pays ou des lieux d'où ils viennent. — Ils sont, sous ce rapport, plus ou moins froids ou chauds, plus ou moins humides ou secs, sains ou malsains. Voici ce qu'on sait de la nature de chacun.

Le vent du nord est froid et humide, parce qu'il vient d'un climat que le soleil ne pénètre pas de sa chaleur, qu'il ne dessèche pas en en pompant les vapeurs. Ce vent arrive dans les pays habités avec toutes ces qualités, mais sa nature s'altère à mesure qu'il avance dans des pays plus éloignés de son origine.

Les vents soufflent du midi dans certains pays avec

toutes les qualités du vent du nord. Ainsi, par exemple, s'ils passent avec force sur beaucoup de neige ou sur des glaciers, les nations qui les reçoivent en cet état doivent en éprouver les mêmes effets que produit chez nous le vent du nord. Ils ne sont donc pas les mêmes pour tous les pays, pour toutes les régions.

Lorsqu'ils viennent des lieux échauffés par de fortes ardeurs du soleil, leur humidité est absorbée, ils sont nécessairement secs et l'atmosphère en devient plus légère. Voilà pourquoi le vent du midi est, chez nous, chaud et sec; il doit conserver, dans les lieux voisins, ces deux qualités, la chaleur et la sécheresse, qu'il a prises dans la Libye, où l'on voit que les végétaux sont manifestement secs, tandis qu'on ne l'aperçoit pas si facilement à l'égard des hommes. L'air ne pouvant prendre de l'eau, ni de la mer trop éloignée, ni des fleurs, ni des animaux, ni des végétaux, est fort altéré.

Lors donc que l'air passe sur la mer, il se sature d'eau et il apporte beaucoup d'humidité sur les premières terres où il arrive, en sorte que le vent du midi est alors chaud et humide, à moins que la situation particulière du pays n'y fasse des changements. On doit raisonner ainsi des autres vents relativement à leurs qualités dans les diverses contrées.

Les vents qui nous viennent de la mer, à proportion qu'ils avancent dans la mer, deviennent un peu secs. Ceux qui nous viennent des neiges, des glaces, des fleuves, des étangs, sont froids et humides, et ils font participer à ces qualités tant les animaux que les végé-

taux. Ils donnent la santé aux corps qui ne pèchent que par trop de froid ; ils occasionnent des maladies dans les corps chauds, en raison des grands changements qu'ils y font du chaud au froid. Les habitants des lieux chauds et humides près des grands fleuves éprouvent habituellement les mêmes choses.

Les autres vents, suivant qu'ils soufflent dans une direction qui tient du nord ou du midi, sont sains à proportion qu'ils portent un air plus pur ou plus vif et qu'ils donnent l'humidité nécessaire à la chaleur vitale.

Tous les vents qui viennent des terres sont nécessairement secs ; le soleil et la terre les dessèchent. L'air, ne trouvant point ailleurs d'où prendre sa nourriture, la puise dans les animaux et dans les végétaux. Quand ils soufflent des montagnes sur les villes, non-seulement ils dessèchent, mais encore ils mettent de plus un grand trouble dans l'air que nous respirons, et ils deviennent, pour le corps de l'homme, une source de maladies, à raison des troubles occasionnés dans l'atmosphère. Il importe donc beaucoup de connaître le pouvoir et la propriété des vents.

Le froid est l'ennemi des nerfs, le chaud est leur ami. Les convulsions que le froid produit, le tétanos, le frisson de la fièvre, sont soulagés par le chaud. — C'est en raison de cela que le chaud est agréable, il dissipe les douleurs qui proviennent du froid.

Les lombes, le dos, la poitrine, les hypochondres sont mal affectés par le froid ces parties aiment le chaud, elles en demandent l'application.

Dans les anxiétés et les malaises qui viennent du chaud on est soulagé par le froid. On aime à boire de l'eau fraîche, à manger des aliments frais. L'impression vive produite par le froid de l'eau jetée sur les extrémités dans les défaillances rappelle la connaissance et le mouvement.

2° Les eaux que nous avons sans le secours de l'art, celles qui nous viennent par les pluies avec le tonnerre, sont saines. Celles qui viennent des ouragans sont mauvaises; la boisson d'eau et les veilles font qu'on mange davantage. Quand on fait bouillir de l'eau, il faut que l'air puisse s'y renouveler.

Les eaux de pluie sont très-légères, très-douces, ténues et limpides. Les eaux de neige et de glace fondues sont toujours mauvaises. Quand l'eau a été gelée, elle ne reprend pas sa première nature.

3° Relativement aux bains, ceux qu'on prend dans l'eau bonne à boire humectent et rafraîchissent; ils mettent de l'humide dans le corps; si l'eau est salée, ils échauffent et ils dessèchent. L'eau salée est chaude de sa nature: or, la chaleur attire l'humidité du corps.

Les bains chauds amaigrissent et refroidissent parce qu'ils font répandre sur une plus grande étendue les humeurs qui sont dans le corps.

Le bain froid produit un effet tout contraire. Si l'on est à jeun, il donne une sorte de chaleur froide; si, au contraire, on a mangé, le bain resserre et il augmente la sécheresse.

Si l'on ne se baigne pas, le corps se dessèche par la

consommation qu'il fait de l'humide ; il en est de même si l'on ne se oint pas d'huile. Les frictions avec l'huile échauffent, humectent et assouplissent.

Il faut faire baigner longuement les jeunes enfants dans de l'eau chaude, leur donner à boire du vin tempéré, ne leur faire prendre que des choses qui ne donnent point de vents ; on les préservera ainsi des convulsions ; ils deviendront plus grands et ils auront meilleur teint.

L'eau de mer est bonne prise en bains dans le cas de démangeaison et d'ardeur à la peau ; elle est bonne aussi en fumigations, mais ceux qui n'y sont pas habitués en éprouvent quelque incommodité. Elle est contraire quand il y a des excoriations, des brûlures, des érosions ou autres espèces de solution de continuité. Son utilité est pour le cas où il n'y a point de plaie.

Néanmoins l'eau de mer est bonne pour les vieux ulcères des pêcheurs, qui ne suppurent point si on ne les reverdit point. On s'en sert aussi quand on applique des bandages. Elle arrête les ulcères rongeants de même que le sel, la saumure et le nitre. Ces stimulants sont d'un bon usage pourvu qu'on sache en user avec précaution, sinon ils ne font qu'irriter. Le mieux, en général, est de les employer chauds.

L'eau froide est bonne contre les rougeurs étendues qui viennent çà et là, comme on en voit chez les gens qui ont la rate grosse. Ces taches sont fort rouges chez ceux qui ont de l'embonpoint et la peau claire. Les personnes qui ont la peau noire les ont comme des échau-

boulures semblables à celles des gens qui sortent d'un bain chaud.

Les femmes en ont de semblables quand leurs règles se suppriment par des accidents. — On peut aussi contracter ces taches en portant du linge rude auquel on n'est pas habitué, ou après de fortes sueurs, ou lorsque ayant un grand froid, on s'approche promptement du feu, ou qu'on se met tout de suite à un bain chaud; tandis qu'en faisant le lendemain les mêmes choses, on n'en contracterait point.

Lorsque le froid fait venir à la peau des durillons comme des grains de millet qui finissent par s'ulcérer, l'eau froide y est mauvaise; la chaude, au contraire, y est bonne. L'une et l'autre sont bonnes dans les tumeurs des articulations, dans celles de la goutte qui sont sans plaies, et dans presque toutes les convulsions.

Les spasmes, les paralysies, les foulures, les crampes, les enrouements, la constipation, se guérissent par le moyen de l'eau. On doit y regarder de plus près quand on l'emploie froide que lorsqu'on en use chaude. Quand il y a des duretés aux articulations ou de l'inflammation, quand il s'y forme des ankyloses, on doit commencer le traitement en y appliquant une vessie remplie d'eau chaude.

L'eau chaude, versée abondamment sur quelqu'un qui sue, arrête les sueurs; elle calme les douleurs en engourdissant la partie. L'engourdissement médiocre est un *calmant*.

L'eau froide est bonne pour les yeux, lorsqu'il y a de

la rougeur sans douleur, lorsqu'il y a en outre quelque fétu qui en a fait gonfler les veines.

L'eau froide n'est pas bonne pour le rectum, ni pour la matrice, ni pour la vessie, ni quand on pisse du sang ayant des frissons. Elle est mordante appliquée aux ulcères; elle rend la peau rude, elle cause des douleurs, elle arrête la suppuration, elle rend livides les chairs des plaies; elle cause des frissons, la fièvre, des convulsions, le tétanos. Cependant, dans le tétanos sans plaie, des lotions de beaucoup d'eau froide, faites au fort de l'été, peuvent rappeler la chaleur quand le sujet est jeune et bien constitué.

L'eau chaude atténue et ramollit. On fait prendre des bains chauds et l'on ordonne des lotions chaudes dans le cas de goutte, de paralysie, de tétanos et de convulsion. L'eau chaude modère le larmoiement en y baignant les yeux. Elle est bonne contre le staphylôme, en ce qu'elle peut contribuer à vider le sac. Et aussi, quand on sent des ardeurs aux yeux, quand il y a des ulcères avec écoulement de larmes brûlantes, ou avec de la sécheresse.

On traite communément le tétanos avec l'eau chaude; elle ramollit, elle atténue, elle calme les douleurs; elle arrête les frissons et les convulsions : on peut généralement la regarder comme un anodin. Elle est très-bonne dans les fractures, surtout lorsque les os sont à découvert, et si ce sont des os de la tête. Elle convient aussi dans le cas où le froid occasionne des ulcères; dans les plaies spontanées ou accidentelles, dans les excoriations, dans

les dartres vives, quand les bords des plaies sont violets; dans tous ces cas, elle est bonne et hâte la guérison. Elle soulage les pesanteurs de tête; enfin, elle facilite la suppuration en général, quoiqu'elle ne produise pas cet effet sur tous les ulcères; mais quand elle se fait, c'est un signe assuré de guérison.

On doit s'attacher à connaître la position et la nature de chaque lieu. Il est certain qu'en général l'exposition au midi est plus chaude et plus sèche que celle au nord, parce qu'elle reçoit plus directement les rayons du soleil. Les nations qui habitent le Midi, et les productions qui viennent du Midi, sont plus sèches, plus chaudes, plus fortes que celles du Nord. Comparez les habitants de la Libye à ceux du Pont et leurs voisins. Il y a aussi des différences dans un même pays, à raison des diverses expositions.

Les lieux secs et élevés tournés vers le midi sont plus secs que la plaine exposée elle-même au midi, parce que les eaux y séjournent moins; les premiers ne gardent point l'eau de la pluie: la plaine, au contraire, l'arrête et la conserve. Les pays marécageux où il y a des lacs humectent et donnent de la chaleur. On y sent du chaud parce qu'ils se terminent dans un enfoncement, et que les élévations d'alentour interceptent les vents. L'homme y contracte de l'humidité en ce que les productions dont il s'y nourrit sont aqueuses.

Les lieux enfoncés où il n'y a pas d'eau dessèchent et échauffent. Ils échauffent parce qu'ils sont enfoncés et entourés de tous côtés. Ils dessèchent parce que les ali-

ments dont on y use sont secs, et que l'air qu'on y respire, étant sec, attire l'humidité du corps pour s'en nourrir, ne trouvant point ailleurs ce dont il a besoin.

Sur les montagnes qui sont tournées vers le midi, les vents du midi sont suffocants et malsains; si elles sont tournées vers le nord, les vents du nord font de vives impressions sur le corps, et ils donnent des maladies.

Les villes qui se trouvent situées de manière qu'elles ont à leur nord des lieux enfoncés, éprouvent dans l'été des vents chauds et pernicieux à la santé, parce que les vents du nord, quand ils soufflent, ne purifient point l'air, et que ceux qui viennent du midi ne sauraient le rafraîchir.

Les îles qui sont proches du continent ont l'hiver plus rigoureux que celles qui sont avant dans la mer. Les neiges et les glaces répandues sur le continent envoient des vents froids aux îles voisines, mais celles qui en sont éloignées ne les reçoivent point.

Il faut de la modération dans le sommeil, dans le boire et le manger, dans le travail, dans l'usage de sa femme. (Gardeil, t. IV, p. 480.)

Le sommeil, avec l'estomac vide, refroidit et amaigrit, quand il n'est pas fort long; s'il est long, il échauffe et fait fondre les chairs; le corps s'affaisse parce qu'il se fond et s'affaiblit. — Mais quand on dort après le repas, le sommeil *échauffe* et *humecte;* il fait que la nature se retient dans le corps. Les veilles à la suite du manger incommodent, en ce qu'elles empêchent le travail des

viscères d'effectuer la digestion. Quand on n'a pas l'estomac plein, elles amaigrissent, mais elles incommodent moins.

La nourriture et le travail exercent chacun des forces opposées qui doivent agir à leur tour, et qui concourent également à faire la bonne santé. Le travail est destiné à consommer le superflu; les aliments et la boisson, à remplacer les pertes continuelles. Il faut donc connaître encore les effets des travaux naturels et ceux des travaux excessifs ou forcés.

Il faut savoir quels sont les travaux qui font l'augmentation des chairs, et quels sont ceux qui en occasionnent le dépérissement. — Non-seulement cela, mais encore quelle est l'action d'un travail modéré, proportionné à la quantité des aliments, à la nature des hommes, à leurs différents âges, aux diverses saisons de l'année, aux changements des vents, à la situation du pays où l'on vit, à la constitution de l'année. Il faut savoir observer aussi les changements et les effets provenant des excès dans le manger, dans le boire, et des variations dans l'état de l'air et dans celui de tout l'univers, d'où proviennent autant de causes de maladie.

Quand on sait toutes ces choses, cela ne suffit pas encore. Il reste à déterminer quel est pour chaque particulier, suivant sa nature, la juste proportion dans la quantité et la qualité, tant des aliments que de la boisson, afin qu'il n'y ait aucun excès dans le trop, ni d'erreur dans l'espèce : c'est l'harmonie du tout qui constitue la parfaite santé.

L'oisiveté et le repos humectent, on en est affaibli; la force vitale ne s'exerçant que faiblement maintient l'humidité du corps. Le travail dessèche et fortifie.

Il y a des exercices qui se font naturellement, d'autres sont forcés; les naturels sont ceux de la vue, de l'ouïe, de la parole, de la pensée.

La promenade est un exercice naturel, elle a cependant quelque chose qui la rapproche des exercices violents. Voici, quant à ses effets, ce qui en est :

La promenade après le repas, séchant le ventre et le corps, ne laisse point la bile amère se former. Le mouvement échauffe autant les aliments que le corps. Les chairs en attirent donc les humeurs, en sorte qu'il ne peut pas s'engendrer d'amertume dans le ventre; le corps grossit, le ventre diminue, il se sèche.

L'agitation et la chaleur du corps consument les parties de la nourriture les plus atténuées; une portion est absorbée par la chaleur naturelle, une autre portion se dissipe dans l'air avec le souffle, une autre sort par les urines; il ne reste donc que la partie la plus sèche des aliments : les chairs du ventre doivent nécessairement devenir sèches.

On doit dans l'hiver marcher vite; dans l'été il faut marcher lentement. La promenade du matin amaigrit; elle fait qu'on se sent la tête plus légère, qu'on a les sensations plus vives, le ventre plus libre. Elle amaigrit à raison de la chaleur que le mouvement développe dans le corps, d'où résultent incessamment l'atténuation et la dissipation des liquides; une partie des humeurs s'éva-

pore avec le souffle, une autre est mouchée, une autre s'emploie à l'entretien de la chaleur vitale. Cette promenade rend le ventre plus lâche parce que la chaleur du ventre est surmontée par l'air frais que l'on prend dans l'atmosphère, d'où résulte la précipitation des matières dans le bas; elle rend la tête plus légère et les sens plus vifs.

Les promenades que l'on fait après les exercices du gymnase tiennent le corps pur et l'empêchent de grossir. Voici maintenant l'effet des courses.

Quand elles sont longues, qu'on va droit, que l'on commence lentement pour aller plus vite ensuite, elles peuvent, en échauffant les chairs, y incorporer la nourriture et la répandre par tout le corps. Elles le rendent plus pesant et le grossissent davantage que celles qu'on fait en tournoyant. Celles-ci conviennent aux grands mangeurs et l'hiver plutôt que l'été.

Les secousses dessèchent promptement, mais elles ne sont ni inconvenables, ni utiles; elles donnent des convulsions; elles fortifient moins que la course en rond et elles font perdre au corps son humidité. Les sauts et les bonds n'échauffent pas les chairs; ils rendent le corps et l'esprit plus lestes, et ils vident le souffle.

Au sujet des lassitudes du corps, on observe que les hommes qui ne font aucun exercice sont fatigués du moindre travail; leur corps n'est habitué à aucune peine. Ceux qui font des exercices se lassent quand ils en font auxquels ils ne sont pas habitués. On se lasse aussi dans les exercices ordinaires quand on les pousse trop loin.

Voilà donc trois espèces de lassitude produisant chacune des effets différents.

L'extrême fatigue des parties échauffe le sang en masse et surtout aux parties qui *peinent*.... Il s'y attache et l'on y éprouve des douleurs plus ou moins vives. Si le corps en est surmonté, si la fatigue est poussée jusqu'à sa dernière limite, si le mal ne se procure aucune issue par les selles ou par les urines, la fièvre s'allume, surtout si les humeurs n'étaient pas précédemment dans la juste proportion exigée pour l'harmonie de l'ensemble; car lorsque dans cette fatigue des parties il y a quelque humeur trop abondante dans le corps, c'est celle-là qui fait le plus grand ravage.

Il est bon de voyager et de changer de pays dans les maladies chroniques. — On exercera les fonctions génitales dans le temps humide plus souvent que dans le temps chaud. (T. III, p. 63.)

CHAPITRE II.

DU RÉGIME, OU DE L'ALIMENTATION.

On donne le nom de *régime* (manière de vivre) à l'usage raisonné de l'emploi des aliments et des boissons.

Les recherches au sujet du régime, c'est-à-dire au sujet des règles à suivre dans l'alimentation, sont un des objets de la médecine, les plus dignes de l'attention du

médecin. Le régime contribue à la conservation des personnes qui se portent bien, en leur procurant une bonne constitution et tout ce qui en dépend ; il contribue aussi, et très-puissamment, au rétablissement de la santé.

L'homme, ainsi que les animaux, se soutient par le respirer, le boire et le manger (*spiritus*, *cibus*, *potus*). Il faut, relativement au régime, savoir saisir l'à-propos pour ne pas présenter la nourriture à contre-temps, et savoir la donner au moment où elle ne peut pas nuire. Aussi beaucoup de maladies proviennent de fautes dans le régime ou d'un mauvais régime. Qu'est-ce donc qu'un mauvais régime?

On fait suivre un mauvais régime quand on donne au corps plus de nourriture qu'il n'en peut supporter, soit sèche, soit humide, sans y joindre quelque exercice proportionné à la quantité de la nourriture ; ou bien, quand on prescrit des mets très-variés et très-différents entre eux, qui se font la guerre dans le corps, et dont les uns sont digérés, tandis que les autres ne le sont pas.

Le manger et le dormir fortifient les viscères ; le sang veut être réparé ; la mauvaise nourriture accourcit la vie.

Pour bien tracer le régime de l'homme sain ou malade, il faut préalablement être bien instruit de sa nature, savoir ce que chaque homme est dans sa constitution, et quelles sont les diverses parties dont il est composé. Si, en effet, on ignore sa composition et ce qui y domine, comment peut-on prescrire ce qui peut lui être utile?

Voilà les premières connaissances nécessaires pour traiter cette matière. Il faut savoir ensuite les propriétés des aliments et des boissons dont nous usons, les vertus naturelles de chacune de ces choses, et celles qu'elles acquièrent par les préparations ou par *les altérations* que l'*industrie* des hommes y apporte. Il faut être instruit sur les moyens d'affaiblir ce qui est *trop* actif, et de *fortifier* par le secours de l'art ce qui se trouve trop faible de sa nature, suivant que l'occasion se présente.

Quand la faim se fait vivement sentir, il faut abandonner le travail. Il faut réparer *lentement* le corps affaibli par une longue abstinence ; il faut, au contraire, *réparer* vite ceux qui ont été affaiblis, épuisés par un excès *rapide ;* dans *ce cas,* les liquides agissent plus *vite que les solides.* — *Facilius repleri potu quam cibo. Famem vini potio solvit.*

En bonne pratique, avant de nourrir un corps, purgez-le, car plus on nourrit un corps rempli d'impuretés, plus on le rend malade.

Les hommes, pour suivre un bon régime, doivent, durant l'hiver, manger davantage, boire moins, prendre du vin pur ; user pour aliments du pain et de viandes toujours rôties ; n'employer que peu de légumes pendant cette saison : c'est le seul moyen de tenir le corps chaud et sec.

Quand le printemps arrive, on trempe son vin, on prend des aliments moins forts et en moindre quantité. On substitue les gâteaux au pain, la viande bouillie au rôti ; on ne mange pas beaucoup de légumes, jusqu'à ce

matière ; si, au contraire, le travail n'est pas grand, on rend plus de matière.

Les aliments quelquefois n'alimentent pas, ils ne sont aliments que de nom. Ce qui alimente, en effet, est véritablement un aliment, quoiqu'il n'en porte pas le nom. L'aliment arrive jusqu'aux poils, jusqu'aux ongles, il pénètre de l'extrême superficie jusqu'aux parties les plus internes.

On doit, quand on se porte bien, ne faire aucun changement dans son régime ordinaire, ni dans la manière de se vêtir, ni dans le sommeil, ni dans le commerce avec la femme, ni dans son occupation d'esprit : voilà pour l'état de santé.

Maintenant, pendant le cours des maladies, il faut examiner quels sont leur aspect et leur tendance ; dans quels lieux elles dominent, comment elles ont commencé, quels en sont les effets. — De quoi les malades se trouvent bien, de quoi ils sont incommodés. Il importe surtout de reconnaître autant que possible le régime approprié, car on causera des maux si on l'ignore.

J'avoue que la fausse ressemblance des cas fait commettre des erreurs, même à de bons médecins, à cause de la difficulté de démêler l'influence d'une foule de circonstances particulières : car il y a bien de l'embarras à concilier tout pour en déduire le traitement.

Relativement aux aliments et aux boissons, on doit savoir quelles en sont les propriétés naturelles et celles qui dépendent de leurs préparations. Ceux qui se sont bornés à n'y considérer que le doux, le gras, le salé, ou

quelque autre qualité pareille, n'en font point assez connaître les propriétés. Il y a plusieurs espèces de doux et d'amer qui ont des effets très-différents; ainsi des autres: les uns lâchent le ventre, tandis que certains le resserrent; ceux-ci dessèchent, ceux-là humectent. Il y a même des choses qui, suivant certaines circonstances, produisent l'effet de resserrer et de lâcher le ventre ou de pousser les urines; d'autres n'exercent aucune de ces propriétés. Il faut en dire autant des échauffants et de tous les autres; ils ont chacun quelque autre qualité qui s'y unit.

Les aliments servent tantôt à l'accroissement, tantôt à la subsistance seulement, comme chez les vieillards; il y en a aussi pour faire accroître les forces.

La faute n'est pas moindre et le mal est aussi grand de ne pas nourrir assez que de nourrir trop, car la *faim* a un grand pouvoir sur la nature de l'homme, soit *pour* le guérir, soit *pour* l'affaiblir ou *pour le tuer!* Comme la réplétion cause une infinité de maux différents, l'inanition en produit aussi qui ne sont pas moins terribles. On ne doit donc pas faire d'abstinences outrées qui vident entièrement les vaisseaux.

Les fruits tant des plantes que des arbres qu'on prend en grande quantité après le repas, incommodent les gens qui ont une bonne santé ou un tempérament faible. Ils sont encore moins sains quand on les mange à jeun.

Lorsque les fruits donnent des vents, des picotements, de la plénitude, des tranchées, on s'en délivre en buvant du vin *par-dessus*. Le corps échauffé par le vin détruit,

au moyen de la chaleur, ce qui l'incommode dans les aliments.

Les viandes trop longtemps *bouillies* ou fortement *rôties* ne sont point propres à fortifier. Celles qui sont bouillies comme il faut, ou qui sont rôties à propos, ont la propriété de serrer ou de nourrir; les moins cuites fortifient davantage.

Les aliments solides ou liquides les plus salubres, ceux qui sont le plus propres à la nourriture du corps et au maintien de la santé, peuvent néanmoins engendrer des maladies très-graves quand on en use avec excès ou mal à propos.

D'autres, au contraire, qui ne possèdent pas ces qualités, peuvent faire du bien, étant pris sobrement et à propos.

Quand on veut suivre un régime qui dessèche, on ne doit pas boire durant le repas, mais longtemps après. Par ce moyen, le suc des aliments desséchés conserve sa qualité dans la nutrition. Le pain chaud, les viandes mangées chaudes dessèchent; si l'on boit abondamment en mangeant, on humecte défavorablement le corps par une nourriture qui est trop délayée.

Le pain fait avec la fleur de la farine de froment est plus propre à rétablir les forces des *convalescents* que celui où il entre du son, que le pain bis dont la farine n'a pas été tamisée. Le rôti est moins fortifiant quand il est très-cuit. Les viandes gardées au vinaigre et au sel sont moins fortifiantes que les fraîches.

La viande la plus légère est celle de chien, de la

volaille, du lièvre, bouillies; le bœuf est pesant; le mouton est bon pour tous les tempéraments. Le cochon convient aux sujets vigoureux et bien portants qui prennent de la peine et font beaucoup d'exercice; il est trop fort pour les personnes délicates et qui mènent une vie peu laborieuse. La vénerie est plus légère que la viande des animaux domestiques. La chair des troupeaux diffère suivant les plantes dont ils vivent.

La viande d'agneau et de chevreau est plus légère que celle de chèvre et de mouton; celle de cochon *fait* donne beaucoup de force au corps. La chair d'âne passe facilement, celle de poulin encore mieux; celle de *cheval est fort légère ;* le sanglier donne de la force et passe facilement (Gardeil, t. III, p. 80) (1).

Quant aux oiseaux, leur viande est plus sèche que celle des quadrupèdes; les bisets sont les plus secs, ensuite les pigeons, en troisième les perdrix, les tourterelles. Les oiseaux granivores sont en général plus secs que les autres; les canards et tous les aquatiques participent de l'humidité dans laquelle ils vivent et des espèces d'aliments dont ils se nourrissent.

Les poissons bouillis ou grillés donnent une nourriture légère ; les poissons d'étang, ceux même parmi les poissons de rivière qui sont gras sont moins légers. Ceux de mer sont plus légers, notamment ceux qui

(1) L'ignorance est si profonde à l'endroit des œuvres d'Hippocrate, qu'il y a des gens qui, à propos de la viande de cheval, vous donnent comme des trouvailles des choses qui fermentent sous le soleil depuis deux mille ans. (Dr Ed. A.)

vivent près du rivage. Quand ils ont bien bouilli, ils le sont plus que lorsqu'ils sont cuits sur le gril ou à la broche. On les donne de cette première manière lorsqu'on veut fortifier; on emploie les plus légers lorsqu'il s'agit d'amaigrir et d'atténuer le corps.

Les poissons les plus secs sont la perche de mer et l'alose. Presque tous les poissons qui vivent dans les rochers, comme la vieille, la grive, le boulereau, l'angelot et le turbot, sont légers.

Les poissons qui vivent dans la vase et les bourbiers, comme le cabot, le mulet, l'anguille, sont pesants, à raison de ce qu'ils vivent dans la fange et dans des eaux dont les émanations seules, prises par la respiration, incommodent et appesantissent. Les poissons de rivière et d'étang sont encore plus pesants; les pourpiers, les sèches et autres poissons de cette espèce, ne sont pas aussi légers qu'on le croit; ils portent *sur les yeux*.

Les coquillages, comme les pourpres, les huîtres, sont secs, mais le bouillon en est laxatif. — Les moules et les peignes sont ceux qui passent le plus facilement. Les poissons secs et salés dessèchent.

Parmi les animaux domestiques, ceux qui paissent dans la campagne et ceux qui travaillent aux champs dessèchent davantage. Le travail les dessèche mieux que le soleil ou le froid ou l'air qu'ils respirent. Les animaux sauvages sont plus desséchants que les animaux domestiques; les carnivores le sont plus que les frugivores. Ceux qui mangent et boivent peu le sont encore plus que ceux qui mangent et boivent beaucoup; ceux qui abon-

dent en sang plus que ceux qui en ont moins; ceux qui ont toute leur vigueur plus que les jeunes et les vieux; les mâles plus que les femelles, les noirs plus que les blancs; ceux qui sont fourrés plus que ceux qui ne le sont pas, ou dont le poil est ras. En général, la viande est plus forte quand elle provient d'animaux qui travaillent et qui abondent en sang.

L'eau rafraîchit, le vin dessèche; les vins noirs et âpres dessèchent davantage; les vins noirs qui sont mous humectent et donnent des vents. Les vins blancs âpres sont échauffants. — Le vin nouveau porte aux selles; s'il a du parfum, il se digère mieux. — Le vin épais sèche plus que le clair. — Les petits vins doux diminuent la force du sang en augmentant la pituite, qui est une humeur ennemie du sang.

Les vins acides rafraîchissent, humectent et amaigrissent. Le vinaigre est rafraîchissant et n'a rien de nourrissant. Le vin doux porte moins à la tête que le vin fort, il n'étourdit pas autant; il passe plus facilement aux entrailles; il gonfle le foie et la rate.

Au sujet des herbes, l'oignon est mauvais pour le corps, il échauffe et il brûle; les asperges sont sèches et astringentes; la laitue rafraîchit, le chou échauffe et lâche le ventre; la citrouille rafraîchit et passe bien; les raves sont chaudes et mettent du trouble dans le corps; les mûres échauffent; les poires sont laxatives, les coings sont astringents; le suc de pommes est diurétique et arrête le vomissement.

Tout ce qui provient des lieux secs qui manquent

d'eau est chaud, et donne de la force au corps, parce qu'à pareil volume les productions y sont plus pesantes, plus denses que dans les lieux humides, arrosés et froids. Il ne suffit donc pas de savoir quelles sont les propriétés des boissons, des aliments et des viandes. Il faut *connaître surtout de quel pays on les tire*. Lorsqu'on veut donc donner au corps une nourriture forte, il vaut mieux la prendre dans les productions des pays secs ; si, au contraire, vous voulez la donner plus légère, plus humide, vous la prendrez des lieux fort arrosés, soit qu'il s'agisse de boisson, ou de viande, ou d'autres aliments.

Tout ce qu'on prend en aliments, mets, boissons, à la réserve du pain, du gâteau, de la viande, du poisson, du vin et de l'eau, est d'une mince utilité pour la nourriture et pour le maintien de la santé. Les maux aussi qui peuvent en résulter, ne sauraient être grands qu'en raison des excès.

Il faut tous les jours observer, vers la même heure, le temps où le corps se purge; il s'affaiblirait promptement s'il n'était réparé. Il faut diminuer le travail quand le corps a besoin d'être réparé, sans quoi il s'épuiserait et dépérirait entièrement. Lorsqu'il se trouve épuisé, on peut donner de la viande de cochon rôtie. Le signe qu'on est *suffisamment rempli*, c'est la bonne *couleur de la peau*. — Beaucoup de travail demande beaucoup de manger ; le manger et le dormir fortifient les viscères et rétablissent le corps.

Les gens vieux sont ceux qui supportent le mieux l'abstinence, puis ceux d'un âge fait; nullement les

jeunes gens, encore moins *les enfants*, et entre ceux-là, *encore moins* ceux qui *sont plus actifs*.

Les entrailles, dans l'hiver et le printemps, sont naturellement très-chaudes. On dort davantage, on a besoin de plus d'aliments, la chaleur naturelle étant alors plus forte. La nourriture liquide convient aux fébricitants, aux jeunes enfants et à tous ceux qui y sont habitués.

Dans l'été et dans l'automne on digère avec peine, dans l'hiver plus facilement, puis dans le printemps. Les *convalescents*, les malades mêmes souffrent un dommage considérable d'une diète trop austère. Le mal qui provient d'un *défaut de nourriture* est plus grand que celui qui vient d'*un peu d'excès*. Par la même raison, un régime sévère et soigneux est mauvais pour ceux qui se portent bien. Les fautes qui y seraient ensuite commises seraient plus nuisibles. Un genre de vie précautionné dans lequel on s'impose de manger peu est moins sain que celui dans lequel on fait quelque léger excès.

CHAPITRE III.

THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE, OU PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ART DE GUÉRIR.

Rappel des principes fondamentaux.

La nature suffit aux êtres pour toute chose et leur tient lieu de tout. La nature est médicatrice, c'est elle

qui guérit les malades. *Natura morborum medicatrix.*

Elle les guérit : tantôt par le repos, par l'abstinence, par le sommeil; tantôt par l'exercice, par un surcroît de nourriture ou d'activité ; tantôt enfin par une agitation calculée, par des mouvements partiels ou généraux, en un mot, par des soulèvements. (*Des réactions.*)

La nature a recours aussi à des expulsions, à des évacuations, à des substitutions de maladie, c'est-à-dire à d'autres maladies.

La médecine est l'art d'imiter les procédés curatifs de la nature. *Ars curandi quâ curat sua sponte natura.*

Est enim maxime secundùm naturam ipsa medicina. (*De flatibus.*)

La médecine est l'interprète et le ministre de la nature. *Interpres et minister naturæ, quidquam natura facit sponte, id medicus facit arte.*

Commentaires, déductions et préceptes, dogmes, instituts.

La thérapeutique est l'art qui a pour objet le traitement des malades. *Hæc ars ubi morbum percepit curationem instituendam censet ; id unum spectans ne temeritate magis quam concilio et ut facilitate potius quam vi curationem adhibere videatur.* (Hipp.)

Medicinæ leges naturæ legibus debent esse consentaneæ et felix medicatio cui adjutrix natura succurrit, irrita vero quæ repugnante natura tentatur.

Il vaut mieux ne pas traiter les maladies occultes : ceux que l'on cherche à guérir de ces maladies succom-

bent promptement; ceux, au contraire, qu'on s'abstient de guérir vivent beaucoup plus longtemps.

Morbos occultos habentes melius est non curare : curati enim citó pereunt, non curati veró longius tempus.

On guérit les maladies en agissant sur les organes et par les organes. L'expérience nous apprend que les maladies guérissent non-seulement par les contraires, mais quelquefois aussi par les semblables.

Quicumque morbi ex repletione fiunt curat evacuatio, et quicumque ex evacuatione repletio et aliorum contrarietas; sed etiam morbi his ipsis curantur a quibus etiam nascuntur.

Donc, les mêmes choses qui ont causé le mal le guérissent quelquefois : ainsi, on voit guérir la difficulté d'uriner par la même chose qui l'a causée; la toux est aussi comme la dysurie, causée et guérie par les mêmes choses.

La fièvre d'inflammation est excitée par l'inflammation, et elle se guérit tantôt par l'inflammation, tantôt par les contraires. L'eau chaude prise abondamment en boisson rétablit la santé. — La fièvre se dissipe quelquefois en usant de ce qui pourrait donner une inflammation.

Quand on prend une purgation ou un émétique, l'effet peut en être arrêté par des irritants et augmenté par des calmants. — En faisant boire beaucoup d'eau à quelqu'un qui vomit, on lui fait souvent rendre avec l'eau, par le vomissement, ce qui le causait; on guérit alors le vomissement en faisant vomir. Dans un autre cas, on le

guérit en le calmant, en faisant passer par bas ce qui excitait à vomir. On recouvre ainsi la santé pour le même cas de deux manières contraires. (Gardeil, t. Ier, p. 275.)

S'il en était toujours de même pour tout le reste, on aurait du moins cette règle, qu'il faut toujours soigner, ou par des contraires, ou par des semblables, quel que soit le mal et d'où qu'il vienne ; mais il n'en est pas ainsi, la cause est en la faiblesse du corps qui met à ceci une infinité de différences. (Gardeil, t. Ier, p. 276.)

Dans les cas douteux, on se détermine par le bien ou par le mal que le malade ressent : *a juvantibus et lædentibus*. C'est une loi générale. (Gardeil, t. III, p. 144.)

Le médecin doit, pour guérir les maladies, mettre en œuvre la raison, la mémoire, les sens et toutes les puissances dont il dispose. C'est surtout dans les efforts de la nature qu'il doit chercher la manière dont il aura à se conduire.

La nature n'a qu'un petit nombre d'occasions opportunes, celui qui les connaît les attend. Il distingue les symptômes *essentiels* des symptômes *accidentels*, qui ne tiennent point à l'occasion ; il cherche la *cause* de la maladie, il étudie les symptômes de la cause, et il évalue autant que possible les *forces* du malade.

Quiconque connaît la cause d'une maladie est capable d'y apporter remède, car la médecine est une science toute naturelle : la cause enlevée, l'effet cesse. *Sublata causa, tollitur effectus.*

La médecine consiste à ajouter et à retrancher ; il

faut retrancher le nuisible et le superflu ; il faut ajouter ce qui manque. On sera le meilleur médecin quand on saura se bien acquitter de ces deux fonctions, et mauvais médecin si l'on s'en acquitte mal.

Tout ce qui opère un changement dans l'état actuel de l'homme peut être regardé comme un remède ; les plus forts bouleversent. On pourrait donc bouleverser le corps avec des remèdes ; d'autre part, on peut y produire des changements salutaires avec des aliments.

Les changements sont un bien dans l'état de maladie ; s'il ne se faisait pas de changements, le mal augmenterait.

On ne doit pas, dans des maux médiocres, donner des remèdes forts, de crainte d'affaiblir pour un petit mal. — Il faut réserver les grands remèdes pour les grands maux ; employez-les petits pour les médiocres.

On ne doit pas dénaturer les remèdes, mais les administrer avec leurs vertus naturelles. Il faut employer les plus forts vis-à-vis les hommes robustes ; et ceux qui de leur nature sont moins forts vis-à-vis des gens d'une faible constitution.

Les maladies doivent être évacuées par les organes les plus voisins des parties affectées ; c'est là qu'elles trouvent leurs issues naturelles.

Ce que les remèdes ne peuvent guérir, le fer les guérit ; ce que le fer ne peut guérir, le feu le guérit ; mais ce que le feu ne guérit pas est *incurable!*

Il n'y a point de principes manifestes de guérison qu'on puisse, à proprement parler, appeler *principes universels*

pour tous les cas auxquels notre art s'applique. Nous commençons quelquefois par des paroles qui donnent du courage, de la consolation, qui même font seules la guérison; quelquefois, au contraire, nous commençons le traitement, et nous le terminons par des actions; mais les secours du médecin ne sont pas ce qui *seul guérit les maladies :* elles se terminent souvent d'elles-mêmes par les propres forces de la nature et sans le secours de l'art.

Il faut souvent changer la manière de vivre; il est clair que celle qu'on suivait était mauvaise en tout, en partie ou en quelque chose.

Il faut, pour connaître ce qui doit être changé, regarder au tempérament du malade, à son âge, à sa constitution, à la nature de sa maladie et aussi à la nature de la saison régnante. On établit ensuite le traitement, soit en supprimant, soit en ajoutant quelque chose, soit en réglant la marche de la nature.

L'estomac est pour les *animaux* ce que la terre est pour les arbres; il en provient *nourriture, chaleur* et *froid*. Chaleur quand il est plein; froid quand il est vide. Comme la terre bien fumée est chaude l'hiver, le ventre l'est aussi dans cette saison. Les arbres ont l'écorce sèche et mince; mais si l'intérieur est chaud et charnu, ils sont sains, vivaces, point sujets à se pourrir.... Il en est de même des animaux. — Méditez profondément ces vérités d'observation.

CHAPITRE IV.

DE LA DIÉTÉTIQUE, OU DU RÉGIME ALIMENTAIRE DANS LES MALADIES.

La diététique est la branche de la médecine qui traite de l'art de régler le régime alimentaire dans les maladies.

La diététique règle l'alimentation, et l'alimentation soutient ou augmente les forces, dont tout dépend, puisque la nature n'opère elle-même qu'autant que les organes possèdent les forces suffisantes à l'accomplissement des fonctions qu'elle dirige.

La diététique prescrit aussi l'usage rationnel de tous les modificateurs de l'organisme, elle se confond sous ce rapport avec l'hygiène.

La diète proprement dite *diæta*, *ratio victûs*, consiste dans l'abstinence relative ou la privation absolue des aliments ou des boissons; elle constitue la base fondamentale du traitement dans toutes les maladies.

La diète modifie le mouvement nutritif dans tous les organes, ralentit la circulation, diminue l'excitabilité nerveuse, et rend l'action vitale plus facile; elle laisse à l'estomac un repos qui favorise la répartition des forces de la vie; elle tarit toutes les sécrétions et surtout la formation du sang.

Combien donc est grande l'erreur de ceux qui croient tout simplement ne rien faire lorsqu'ils prescrivent la

diète sans y joindre l'usage d'aucun médicament! la diète est par elle-même, et par elle seule, un remède héroïque (1).

« (1) Les anciens faisaient consister le principal traitement des maladies dans le régime qu'ils prescrivaient à leurs malades. Autrefois les médicaments proprement dits étaient peu nombreux et rarement mis en usage. Ce ne fut que dans les temps de préjugés et d'erreurs, sous le règne de l'astrologie judiciaire et de l'alchimie qu'on s'imagina avoir découvert dans une multitude de substances des propriétés merveilleuses contre les maladies !

» Alors on inventa des formules bizarres, assemblage monstrueux de substances inertes, dégoûtantes ou nuisibles, auxquelles on attribua des vertus infaillibles contre la plupart des affections.

» Cet héritage est précieusement conservé par des esprits étroits, pour qui la crédulité et l'amour du merveilleux sont encore les premiers besoins, et qui croiraient commettre un attentat, s'ils se permettaient d'examiner ce que leurs prédécesseurs leur ont appris ou transmis.

» Ce sont ces formules que les médicastres, les charlatans, les ignorants, les esprits faibles, considèrent comme des richesses médicales, faute de pouvoir ou de ne vouloir pas s'élever à quelques considérations philosophiques. Ils s'imaginent que le traitement des maladies consiste dans une longue série de médicaments qu'on peut tour à tour mettre en usage contre elles ; ils n'oseraient même pas traiter une maladie, s'ils ne voyaient à la suite de cette maladie l'énumération de tous les moyens préconisés pour la guérir. — Ils ne peuvent concevoir que la véritable thérapeutique ne peut être fondée que sur la connaissance exacte et précise de toutes les circonstances des maladies ; qu'un petit nombre d'objets dirigés d'après ces indications suffisent au médecin habile pour traiter et guérir toutes les maladies ; que le succès du traitement ne dépend pas du nombre des moyens, mais de leur opportunité, et que cette opportunité ne peut être déduite que de la juste appréciation des phénomènes morbides. Ils ne peuvent concevoir qu'un conseil d'hygiène est souvent bien plus efficace qu'une drogue savamment préparée ; qu'il y a plus de véritable médecine dans le billet de Bouvart : *Bon pour trente mille francs à prendre chez mon notaire*, que dans toutes les formules du Codex ; qu'il est souvent bien plus efficace de rassurer le malade sur son état que de lui faire avaler des potions antispasmodiques ; qu'il vaut mieux enfin le soustraire à la cause qui a dérangé sa santé que de le gorger de drogues.

» Il est cependant juste de le dire, à mesure que la médecine clinique est mieux étudiée, à mesure que les maladies sont mieux connues, le crédit des médicaments diminue, et aujourd'hui il n'est plus que quelques

La diète est une chose capitale dans les maladies aiguës comme dans les chroniques, aussi bien que dans les rehaussements de la fièvre, ses développements et ses relâches.

La règle fondamentale consiste à remplir *et* à vider; il faut donc observer attentivement les changements qui arrivent après le boire et le manger.

En toute chose, il faut saisir l'à-propos, pour ne pas donner la nourriture à contre-temps et pour la présenter, au contraire, au moment où elle ne peut nuire, et qui est

vieux conservateurs des préjugés antiques qui prodiguent les remèdes dans les maladies. C'est une chose vraiment digne de remarque que les hommes supérieurs de tous les temps ont professé pour les médicaments un scepticisme profond. — Les médecins des hôpitaux, ou ceux qui, dans les villes, donnent leurs soins à un grand nombre de malades et n'exercent pas notre noble profession comme un vil métier, finissent par devenir très-avares de remèdes. — Boerhaave avait coutume de dire qu'avec de l'eau, du vinaigre, du vin, de l'orge, du nitre, du miel, de la rhubarbe, de l'opium, de l'émétique, du feu et une lancette, on pouvait faire toute la médecine. — Hippocrate en employait moins, et n'avait pas moins de succès !

» Mais, en blâmant l'excès, nous ne prétendons pas proscrire l'usage ; il est des substances dont une saine expérience a démontré l'efficacité. Il serait aussi antiphilosophique de rejeter ces ressources précieuses que d'admettre toutes les formules du moyen âge. Certes les antiphlogistiques, les révulsifs, les toniques, les excitants, les narcotiques, les purgatifs, les émétiques, contribuent véritablement aux ressources thérapeutiques. Le plus habile médecin est celui qui les met en usage avec le plus de discernement, c'est-à-dire qui saisit mieux les indications qui les exigent.

» Mais ces moyens resteraient sans succès et pourraient même devenir une arme dangereuse et meurtrière, s'ils n'étaient secondés par un régime convenable. »

Cet éloquent paragraphe, que nous empruntons aux leçons du professeur Rostan, est, selon nous, le plus admirable tableau et le plus savant commentaire qu'on puisse donner de la médecine hippocratique ; c'est ce qui nous a déterminé à le placer ici en regard des institutions d'Hippocrate.

celui où le malade se trouve le plus loin de l'entrée dans le redoublement.

Règle fondamentale : Craignez toujours de nourrir trop, *surtout au début* des maladies aiguës ; mais la faute n'est pas moindre et le mal est plus dangereux de ne pas nourrir assez que de nourrir trop, car la faim a un grand pouvoir sur la nature de l'homme, soit pour le guérir, soit pour l'affaiblir ou pour le tuer. Comme la réplétion cause une infinité de maux, l'inanition en produit aussi qui ne sont pas moins terribles : voilà pourquoi cette dernière espèce de médecine est plus étendue que la première, et demande plus de soin et plus d'exactitude.

Il s'agit de trouver une proportion convenable ; or il n'y a ni mesure, ni poids, ni nombres qui puissent nous guider plus exactement que le sentiment du corps qui reçoit la nourriture. Mais comment le connaître de manière à ne point errer, ni par le trop, ni par le trop peu ? C'est là la difficulté. Je regarderai comme très-louable le médecin qui ne commettra en ceci que de petites erreurs, car de n'en commettre aucune, cela ne peut manquer d'être fort rare (1).

Donnez les aliments et les boissons qui plaisent aux malades, lors même qu'ils seraient un peu moins convenables que d'autres qui ne leur plaisent pas.

(1) Si les premiers médecins de Paris, comme on dit assez naïvement ; si les grands et les petits, si les forts et les débiles, si chacun, si tout le monde voulait méditer à loisir et mieux les maximes d'Hippocrate sur le régime et l'abstinence, on serait moins exposé à trouver dans les

Respectez aussi les habitudes particulières, car ce qui est depuis longtemps habituel, quoique *mauvais*, occasionne moins de trouble que ce qui est insolite.

Ne donnez pas beaucoup de nourriture au fort de la maladie et de l'inflammation, et ne faites pas *subitement* un grand changement quelconque en quoi que ce soit.

On digère facilement les aliments auxquels on est habitué, lors même qu'ils ne sont pas sains de leur nature. Il en est de même des boissons. Difficilement aussi s'accommode-t-on des choses très-saines qu'on mange ou qu'on boit pour la première fois.

On doit toujours se conduire conformément à la nature de la maladie, à sa violence, au tempérament du malade, à ses habitudes, à son régime ; on doit aller plus doucement quand il s'agit d'augmenter. Il est des cas où l'on doit faire dès les premiers jours un retranchement absolu, jusqu'à ce que le fort du mal soit passé, pourvu cependant que le malade y puisse suffire ; les meilleures leçons à ce sujet se puisent dans le traitement des maladies, fondé sur l'observation et l'expérience.

Je ne crois pas que les médecins portent toujours assez d'attention à ce qu'ils ont à craindre de l'état de

journaux et dans les livres ces longs ébahissements et ces ravissements stupides qui émaillent d'une façon si grotesque les réflexions des derniers venus sur l'action salutaire d'une alimentation bien combinée dans toutes les maladies en général, et dans les fièvres graves ou typhoïdes en particulier ; et d'autre part, les trop ardents auteurs de ces bonnes nouvelles échapperaient eux-mêmes à l'immense éclat de rire des érudits.

(Dr Ed. A.)

faiblesse provenant de la vacuité des vaisseaux qui cause la mort en plusieurs maladies, quoique plusieurs périssent aussi d'*éréthisme*, ou de douleur, ou de la violence même du mal qui épuise les forces. La nature et les habitudes de chacun produisent de grandes différences dans les maladies, dont la cure ou le mauvais traitement dépendent de la connaissance ou de l'ignorance de ces divers états, et de l'attention ou de l'inattention à les distinguer.

Le mal devient sans doute plus grand, si, tandis que la faiblesse du malade est occasionnée par la violence et par la force de la maladie, on lui donne des aliments solides, croyant qu'il est faible parce que les vaisseaux sont vides ; — mais on n'est pas excusable, d'autre part, de méconnaître le cas où la faiblesse vient de la vacuité des vaisseaux, et d'exténuer alors par un régime trop tenu et trop austère.

L'une et l'autre erreur sont dangereuses, mais la seconde l'est plus que la première ; et si quelque autre médecin, ou même un simple particulier allant chez le malade, examine ce qui se passe et lui donne à manger, ou à boire, malgré l'ordonnance de celui aux soins duquel le malade est confié, on voit alors que le malade se trouve bientôt manifestement mieux....

Ce sont de pareils événements qui attirent aux médecins les reproches du peuple. Il croit que le médecin entré par hasard ou le particulier qui est venu ont ressuscité le mourant !

Je sais qu'il y a des médecins qui pensent autrement;

ils prétendent devoir commencer d'abord par exténuer le malade pendant deux ou trois jours ou même plus, ne donnent ni purée ni bouillon. Ils croient vraisemblablement que la maladie étant un grand changement, il faut lui en apporter un autre grand aussi.... Ce changement peut être nécessaire, mais il ne faut en faire que de convenable, surtout en fait de nourriture.

Le malade, suivant leur opinion, serait très-incommodé si aux aliments ordinaires on substituait la tisane entière, ou la tisane crémée, ou même une simple décoction. Telle est leur opinion... Mais qu'ils apprennent que, si chez ceux qui se portent bien, tels ou tels changements, ou telles ou telles choses opèrent de très-grandes différences, ces différences seront encore plus considérables chez les malades, surtout chez ceux qui ont des maladies aiguës. D'autre part, on voit qu'un régime *habituellement le même,* tant du boire que du manger, vaut encore mieux que s'il était changé subitement en un meilleur; car, soit chez les personnes qui font deux repas, soit chez celles qui n'en font qu'un, les changements subits sont nuisibles et occasionnent des maladies.

Ceux qui sont dans l'habitude de ne point souper, s'ils soupent, en éprouvent bientôt de l'incommodité ; leur corps s'appesantit, ils se sentent moins forts et plus lourds. Mangeant encore par-dessus, ils ont des rapports aigres et quelquefois de la diarrhée; leur ventre se trouve surchargé, parce qu'il est accoutumé à de la relâche, à n'être pas rempli et à n'avoir pas à digérer tant de fois par jour.

On emploie pour la nourriture du malade les mêmes choses que celles dont on use dans la santé, en les rendant chaudes ou froides, ou humides ou sèches, convertissant les aliments chauds en des rafraîchissants, et rendant chauds ceux qui de leur nature ne le sont pas. Il en est de même des autres propriétés.

Il ne faut pas manquer de ressources ; il est honteux de ne pas savoir se servir de ce qu'on a ; il est fort inutile de réclamer pour les malades les choses qu'ils n'ont point ; vous trouverez toujours qu'on peut facilement se procurer le peu dont ils ont besoin.

Dans toutes les maladies on donne pour nourriture liquide les crèmes ou les purées, soit de millet, soit d'orge, soit de froment. Quand on veut tenir le ventre libre, on donne une nourriture douce, légère, plutôt que salée ou échauffante ; veut-on la rendre analeptique, on la fait épaisse, plus grasse, médiocrement cuite.

Quand on veut pousser par les selles ou par les urines, on donne du vin doux ou de l'hydromel ; s'il faut resserrer, on prend du vin blanc léger et aqueux, mais âpre ; si l'on se propose de fortifier, on le boit rouge, un peu âpre.

Les jours de médecine, on donne après la purgation, s'il y a de la fièvre, des crèmes de lentilles, de millet ou d'orge. On fait une préparation de lentilles parfumée, on en donne un peu à la seconde prise de nourriture : c'est un aliment léger, très-agréable à l'estomac ; on y met du sel, du miel, du cumin, de l'huile, du pouliot et un peu de vinaigre. Quand il n'y a pas de fièvre, on

mange de la mie de pain blanc trempée dans du bouillon, ou du gâteau, ou du poisson bouilli, ou de la viande rôtie d'agneau, de volaille, de petits chiens. On donne encore pendant la fièvre, de la courge, des blettes, faisant boire du vin blanc par-dessus, qui soit vieux et trempé d'eau.

Lorsque l'estomac ne peut digérer faute d'humidité, on donne du gâteau bouilli, du hachis, du poisson bouilli, de la viande d'agneau, de chevreau, de petits chiens, de volaille. — S'il y a de la fièvre, on humecte avec des blettes, de l'oseille, de la courge ; on donne aussi des légumes avec de la menthe, de l'ache, du basilic ; on prescrit du vin blanc vieux mêlé et trempé d'eau.

Qu'une nourrice mange de l'élatérium ou du concombre sauvage, et le nourrisson sera purgé ; on voit la même chose chez les chèvres.

Quand on veut *dessécher*, on use de pain, de rôts, de choses qui toutes soient sèches et chaudes, de viandes dont la chair est dense, de poissons qui vivent dans les rochers. On fait usage aussi, dans le même cas, de la rue, du thym et de l'origan ; on boit du vin rouge âpre. Le rôti doit être assaisonné de sel et de cumin ; on n'use pas d'autres épices.

Les aliments et les vins sont plus ou moins forts à raison du lieu d'où ils proviennent : suivant qu'il est sec ou humide, bien exposé au soleil ou ombragé ; suivant encore que la terre est bonne ou mauvaise, tout cela concourt à augmenter ou à diminuer leurs qualités.

Dans les maladies où il faut dessécher, on ne fait qu'un repas chaque vingt-quatre heures, et l'on ne prend ni nourriture ni boisson jusqu'à se remplir. On fait de l'exercice et des promenades; on dort moins longtemps. Quand au contraire on a besoin de prendre de l'embonpoint, on ne reste pas longtemps sans manger, on prévient la faim et la soif; on fait peu d'exercice, on dort autant qu'on peut.

On doit accorder aux malades les aliments, les mets, les boissons qu'ils désirent, à moins qu'ils ne doivent manifestement augmenter le mal. Toutes les fois qu'on supprime de la nourriture ou qu'on l'augmente, cela doit se faire peu à peu.

Il ne faut pas tenir à la nourriture liquide ceux qui peuvent soutenir les aliments solides; elle ferait qu'on ne pourrait ensuite les digérer. On doit se réserver pour les cas où l'estomac ne supporte pas les solides. Quand on veut fortifier, on fait prendre les purées de froment: ce sont les plus fortifiantes; on les fait prendre au souper.

Il faut connaître les effets des remèdes, même les plus simples, qui se donnent en boisson, et de divers vulnéraires qu'on fait prendre dans les cas de plaie. Cette connaissance est très-importante. Elle ne s'acquiert point par la force du génie, mais elle est le fait de l'expérience; les gens de l'art ne sont pas plus propres à y faire des découvertes que les particuliers.

Les meilleurs aliments et les plus favorables sont ceux qui, pris en petite quantité, apaisent suffisamment la

faim et la soif, qui restent assez dans le corps et dont les excréments sont rendus comme il faut, alors même qu'ils séjournent plus longtemps dans le corps.

On ne doit jamais faire d'abstinence outrée qui vide entièrement les vaisseaux ; il ne faut pas non plus donner de forte nourriture au fort de la maladie ou de l'inflammation, ne faire enfin un grand changement subit quelconque en quoi que ce soit.

En général, on digère facilement les aliments auxquels on est habitué, lors même qu'ils sont peu sains de leur nature; il en est de même des boissons. On s'accommode difficilement des choses très-saines qu'on mange ou qu'on boit pour la première fois.

Avant de nourrir les corps impurs, il faut les nettoyer, les purger; car plus on les nourrit sans avoir pris cette précaution, plus on les dérange. *Impura corpora quò plus nutriveris, eò magis læseris.*

Une diète tenue et sévère est toujours dangereuse dans les *maladies chroniques;* elle l'est souvent aussi dans certains cas de maladies aiguës. Comment l'inanition ne serait-elle pas nuisible? la réplétion l'est.

Il faut savoir juger le malade : pourra-t-il avec une diète tenue suffire contre la force du mal, ou sera-t-il forcé de céder le premier, et ne suffira-t-il pas faute de la nourriture nécessaire?

Il faut, dans tous les cas, examiner quelle pourra être, selon les apparences, la durée de la maladie? Quand la maladie est très-aiguë ou quelle est dans son invasion aussi forte qu'elle peut l'être, il suffit d'une nourriture

légère; mais si elle est simplement aiguë, c'est assez d'en venir à ce régime au moment de la crise; jusque-là *soutenez les forces*.

Quand la maladie est violente, avec des symptômes terribles dès les premiers jours, on doit user du régime le plus sévère; si le mal est moindre, on se relâche sur le régime.

Si la maladie ne débute pas d'une manière violente, on nourrit davantage au commencement, afin que le malade *suffise à la maladie;* quand le mal est dans sa vigueur, il faut une diète tenue : en conséquence, on donnera la nourriture un peu avant la violence du mal et pendant sa durée. Dans les rehaussements et les redoublements, on retranche de la nourriture, car dans ce cas, comme je l'ai déjà dit, ce serait un mal d'ajouter; lorsque le mal est parvenu à son plus haut degré, on prescrit une diète absolue.

Préceptes généraux relatifs à l'art de soigner les malades et de traiter les affections.

On doit observer attentivement les maladies dès le commencement pour voir en quoi la santé manque. *Si*, au début de la maladie, il y a *quelque chose* à faire, agissez immédiatement (*principiis obsta*), mais dans la vigueur de la maladie il vaut toujours mieux s'abstenir.

Un médecin doit savoir ordonner à chaque malade ce qui lui convient suivant *ses forces*, afin de dissoudre le mal et de l'emporter entièrement après l'avoir mené à maturité. Il faut savoir quelquefois arracher un ma-

lade à son lit, donner du courage à ceux qui en manquent, et les déterminer à prendre ce qu'ils refusent.

Il faut des complaisances pour les malades. Ainsi, par exemple, il faut mettre la propreté qu'ils souhaitent à ce qu'ils doivent boire ou avaler; avoir soin que tout ce qui les touche soit doux et mollet. Il faut leur permettre tout ce qui ne peut pas nuire, ou dont le mal serait facile à réparer : ainsi, de l'eau fraîche quand ils la demandent ; ou bien la liberté de passer dans une autre chambre quand ils le désirent. Il faut leur tenir des discours qui les intéressent et qui les raniment ; il faut les mettre dans la situation qu'ils souhaitent ; les laisser s'habiller à leur gré, se ranger les cheveux, se faire les ongles, leur permettre de respirer des odeurs douces et salutaires.

Faut-il réparer les forces, les *liquides* en fournissent un moyen *prompt ;* s'il faut aller plus vite encore, recourez aux *odeurs,* aux *sels*, aux *parfums ;* il y en a qui plaisent, d'autres qui révoltent, certains qui remplissent. S'il y a péril, employez la nourriture solide et le *vin* vieux.

Il ne faut pas se fier aux choses qui soulagent sans raison, ni trop appréhender les symptômes fâcheux qui viennent sans motif, car la plupart des choses ne sont pas stables, et n'ont pas coutume de durer longtemps.

Si un traitement bien ordonné ne produit pas l'effet qu'on pourrait en attendre, il ne faut pas passer à un autre tant que la même indication subsiste.

Tout changement contre nature est suivi de mal, et le mal se dissipe par les contraires. Quand il règne une maladie épidémique, la cause certainement n'en est pas dans le régime, mais dans ce que *nous respirons;* nous en tirons quelque chose de funeste. Il est inutile alors de conseiller de changer de régime, puisque ce n'est pas de là que provient le mal.

Cherchez plutôt par quel moyen vous diminuerez l'embonpoint et l'excès de vigueur. Faites peu à peu des retranchements dans la quantité ordinaire des aliments et des boissons ; car si l'on faisait des changements subits, il serait dangereux de faire cette innovation dans le corps.

Il faut d'autre part s'exposer à l'air le moins qu'on peut, en changer s'il est possible ; abandonner les lieux où est la maladie quand on en a la liberté, et diminuer la masse du corps. Tels sont les moyens de recevoir le moindre mal de l'air nuisible ou pestilentiel.

Les personnes robustes supportent difficilement l'action des médicaments. *Qui bene habitu sunt corpore ad medicationes male se habent.*

Il y a quatre voies par lesquelles l'homme se débarrasse naturellement de chacune de ses humeurs, savoir : la bouche, le nez, l'anus et l'urèthre. Lors même qu'il s'est formé trop de quelque humeur, il ne se fait point de maladie, si l'on est purgé par une de ces voies naturelles.

Y a-t-il des matières à évacuer, videz-les *par où tend la nature*, par où le mal se *porte spontanément. Quò na-*

tura vergit eò ducendum. Mais avant de purger, commencez toujours par humecter le corps quelques jours d'avance. *Corpora fluxilia reddere oportet.*

Vider abondamment et tout de suite, ou remplir, échauffer ou refroidir; en un mot, exciter inopinément tout à coup et sur-le-champ, de grands mouvements et de grands changements dans le corps, c'est *agir* contrairement au vœu exprès de la nature et d'une manière désastreuse au malade.

Toute forte impression est nuisible; si elle est *subite* elle peut être mortelle; mais on peut faire des changements sans crainte, si l'on procède insensiblement et par des degrés successifs.

Les humeurs qu'il faut évacuer doivent être conduites où elles se portent d'elles-mêmes et par des voies convenables.

Quæ educere oportet quò maxime vergunt ducenda per loca convenientia. Conduisez donc les humeurs où elles se portent, à moins que la coction ne demande du temps; examinez alors où tend la coction, vers l'intérieur ou vers l'extérieur.

Prenez en sus toute autre précaution convenable. Ayez égard, par exemple, à la nouveauté des symptômes, à la difficulté qu'ils présentent, à la plénitude des parties inférieures, ou au bon état des supérieures, en examinant ce qui s'y porte de soi-même; en pensant à ce qui y naît ou à ce qui y est bon, à ce qui cadre avec la coutume, avec le lieu, avec l'âge, avec la saison régnante, avec la nature de la maladie; à ce qui est enfin

un excès ou un défaut ; à ce qui persiste ou ne persiste point.

Mais consultez toujours les tendances de la nature; car lorsque la nature est *inerte* ou qu'elle *répugne*, l'art est *impuissant*.

Dans l'usage des remèdes purgatifs, il faut tirer du corps les humeurs telles qu'elles sortiraient utilement d'elles-mêmes, mais il faut arrêter celles qui sortent d'une manière contraire.

Mouvez et évacuez les humeurs cuites, jamais les crues, même au commencement des maladies, à moins qu'il n'y ait orgasme ; mais il n'y en a pas communément.

Ne jugez pas des évacuations par leur quantité ; le malade en est-il soulagé, et sont-elles comme elles doivent l'être, *voilà la question*. Dussent-elles amener le défaillance, il faut les laisser aller, pourvu que les forces du malade y suffisent. Du reste, quand on purge à propos, cela se connaît, parce que le malade se trouve mieux, et qu'il n'en est pas trop fatigué ; il en est tout autrement dans le cas contraire.

Dans les flux de ventre et les vomissements qui surviennent spontanément, si l'évacuation se fait des humeurs qui doivent être évacuées, elle est utile et facile à supporter. Il en est de même de l'évacuation des vaisseaux : si elle est telle qu'elle doit être, elle est salutaire et facile à supporter ; sinon, il arrive le contraire. C'est pourquoi il faut considérer le régime, l'âge, le temps et la nature des malades où cette évacuation convient ou

ne convient pas. Une femme qui n'a pas eu ses règles, se trouve bien d'un saignement de nez ; les hémorrhoïdes qui surviennent chez les aliénés les délivrent de leur folie.

Il faut, dans les maladies, vider par bas les matières cuites, le cinquième jour, lorsqu'elles sont fixées ; on le reconnaît à ce qu'il n'y a ni de grandes agitations, ni pesanteur de tête ; que la chaleur est modérée et qu'elle tombe après le redoublement. On vide par haut dans les redoublements mêmes : dans ce temps, les matières s'élèvent par l'effet de l'agitation ; elles tendent vers le haut, malgré leur pesanteur.

On ne doit pas purger dans le commencement, parce que si une évacuation est alors nécessaire, la nature y suffira d'elle-même ; à moins de quoi il serait dangereux de tarder à purger.

Quant aux vomitifs, voici comment on doit en user. On prend les vomitifs dans les six mois d'hiver : cette saison est plus pituiteuse que l'été ; c'est celle des maladies catarrhales à la tête et des organes placés au-dessus du diaphragme. On prend les vomitifs ainsi qu'il suit :

Les gens gras qui sont fournis de chairs vomiront à jeun, se promenant et marchant vite jusqu'à l'heure du midi. Leur vomitif sera environ quatre onces d'hysope pilée avec de l'eau versée peu à peu, à laquelle on ajoutera un peu de vinaigre et de sel pour en rendre la boisson plus agréable ; on l'avale d'abord lentement, puis avec précipitation.

Quant aux gens maigres, ils se feront vomir de la ma-

nière suivante. Après avoir pris un bain chaud, ils boiront environ huit onces de vin pur ; ils mangeront abondamment par-dessus de toute espèce d'aliments, s'abstenant de boire pendant le repas, et après pendant autant de temps qu'il en faut pour une promenade de dix stades (dix fois vingt-cinq pas). Ensuite ils boiront d'un mélange de trois sortes de vins, du vin âpre, du doux et de l'acide, commençant par boire pur peu à peu et lentement, puis fort trempé, précipitamment et abondamment.

Lorsque le temps est devenu chaud, on use des lavements : alors le ventre est bilieux, tout le corps s'en ressent ; on éprouve aux lombes des pesanteurs et des chaleurs qui s'étendent jusqu'aux genoux, on a des tranchées ; il faut donc rafraîchir le corps et mettre dehors l'humeur qui se porte vers le bas.

Les personnes qui ont de l'embonpoint, qui sont surchargées d'humide, useront de lavements salés, point mucilagineux ; les gens maigres, ceux qui sont d'un tempérament sec et peu vigoureux, prendront des lavements gras et épais. On entend par lavements gras et épais ceux de lait, d'une décoction de pois chiches et autres pareils; on entend par lavements salés ceux faits avec de la saumure, avec de l'eau de mer et autres semblables.

Les femmes doivent user d'un régime très-sec, c'est celui qui convient à la mollesse de leur chair ; la boisson de vin pur est bonne pour la matrice ; le vin convient à la vie sédentaire des femmes.

La pléthore humorale se reconnaît à sept signes. Elle donne une petite toux, on ne crache pas; le ventre est dur, se trouvant rempli d'excréments; on a des maux de tête; il y a des vomissements; on sent des chaleurs; on a enfin quelque peine à uriner. Tels sont les signes par lesquels se manifeste cet état qui provient de la surabondance de toutes les humeurs. Lorsque c'est une seule humeur qui domine, on n'est guère empêché de vaquer à ses affaires; mais lorsque ce sont toutes les humeurs à la fois qui occasionnent la fièvre, alors la maladie, si l'on n'y apporte remède, s'emparera de tout le corps.

Dans les parties affectées, quand la douleur est aux parties supérieures, c'est-à-dire au-dessus du diaphragme et qu'il y a lieu d'évacuer les humeurs, il faut faire vomir; quand au contraire la douleur est au-dessous du diaphragme, et que l'évacuation est utile, il faut purger par en bas.

Dans les affections périodiques, il ne faut, lors de l'accès, ni *présenter* de la nourriture au malade, ni le forcer d'en prendre, mais au contraire la supprimer.

Lors des crises et après, il ne faut rien mouvoir, ni innover avec des remèdes ou tout autre irritant. Laissez faire la nature; médicamentez après la coction et poussez; mais jamais ne poussez les matières crues, même dans les commencements.

Quand il y a des périodes réglées, et un ordre marqué dans les redoublements aux jours impairs, on donne les vomitifs les jours impairs, mais qu'on évacue par bas aux jours pairs; car on sait que les évacuations que la nature

procure ainsi sont utiles, à moins que les redoublements ne soient aux jours pairs; dans ce dernier cas, évacuez par haut aux jours pairs et par bas aux jours impairs.

Toutes les fois que dans une fièvre continue on prend quelque purgatif aux jours pairs, on n'y voit point de superpurgation ; mais bien des gens sont morts pour avoir été purgés aux jours impairs avec un purgatif actif qui leur donnait une superpurgation. Les anciens médecins ont *commis* des erreurs, surtout *à cet* égard : ils purgeaient aux jours impairs, et les malades mouraient. On ignorait alors ce que l'observation a constaté depuis. Il est certain que les humeurs se troublent principalement aux jours impairs, ce sont aussi ceux auxquels le corps envoie les humeurs au ventre. Si donc il y a déjà du trouble, on en ajoute un nouveau en faisant prendre un purgatif ; il n'est pas étonnant que le malade y succombe.... Qu'on examine avec soin la marche d'une plaie, on verra que les inflammations s'y forment aux jours impairs ; s'il s'y fait un grand trouble, les humeurs se portent dans toutes les veines; elles s'en remplissent et se gonflent. Si l'on soigne la plaie et que le pus qui s'y montre ait une issue, elle s'en débarrasse, ainsi que de l'humeur que le trouble y pousse ; mais si on la néglige et que le pus n'ait pas d'issue, il y séjournera avec l'humeur apportée durant le trouble, qui y occasionne des douleurs et qui soulève les chairs tout autour.

Dans les maux aigus usez rarement des remèdes, même au commencement, et regardez-y bien avant de prescrire quelque chose. Ne faites aucun bruit autour

du malade: le grand bruit incommode surtout dans les maux violents.

Dans les cancers occultes, il est bon de ne faire aucun remède; si on les traite avec des médicaments, *on meurt plus tôt;* on peut vivre longtemps, au contraire, en n'y appliquant point de remède. (Gardeil, t. II, p. 165.)

Quibus occulte canceri fiunt eos non curare melius est; curati enim citò pereunt, non curati verò longius tempus perdurant. (Aphorismes.)

Quand il se forme quelque carcinome à raison de douleurs d'entrailles ou de toux obstinées, il faut donner l'élatérium en boisson deux ou trois fois par jour, appliquer sur le carcinome de l'alun calciné jusqu'à ce que les chairs jaunissent, et ensuite nettoyer la place avec des éponges. (Gardeil, t. IV, p. 399.)

Quand il y a des douleurs au ventre, on doit le vider et en ôter du sang. Il faut savoir ce que peuvent les cautères, les incisions, les fomentations, les rafraîchissements, les sternutatoires, les divers sucs des plantes, l'ail, le lait, le vin fermenté, le vinaigre. Les sels sont des contre-poisons.

Il faut prendre de grandes précautions quand il s'agit du lieu d'élection d'une saignée. Il faut la faire aussi loin que possible de l'endroit où la douleur est ordinairement placée et où le sang s'accumule; par ce moyen il ne sera pas fait de grand changement subit, et, en détournant le sang de son cours ordinaire, on se garantira de ses amas dans le lieu vers lequel il se porte trop.

Ceux qui se trouvent bien de la saignée et de la pur-

gation doivent employer ces remèdes au printemps; mais prenez garde à la saignée à l'égard des femmes surtout.

Mulier in utero gerens, secta vena, abortit, et magis si major fuerit.

Rien dans le corps ne contribue autant que le sang aux opérations de la raison. Elle se conserve en son entier tant que le sang est bien constitué ; s'il se corrompt, la *raison s'altère.*

Que cela soit ainsi, nous en avons plusieurs preuves; entre autres, le *sommeil*, qui est commun à tous les animaux, m'en fournirait la certitude. En effet, quand le sommeil s'empare du corps, le sang se *refroidit ;* en se refroidissant, il engorge ses voies, et son *mouvement se ralentit.* Les membres deviennent pesants ; ils se laissent aller : c'est une propriété de tous les corps, que, par leur poids, ils se portent naturellement vers le bas toutes les fois qu'un mouvement contraire ne les pousse pas vers le haut. Les paupières s'affaissent dans le sommeil et la raison se trouble : les idées se confondent les unes avec les autres, et elles amènent des rêves.

Pareillement dans l'ivresse : le sang, par une pure augmentation de volume, étouffe la raison, et les idées changent entièrement. Les gens ivres oublient les maux présents pour se livrer à l'espérance des biens à venir.

Je pourrais raconter encore un grand nombre de cas propres à faire voir que les changements dans l'état du sang en produisent dans celui de la raison ; si tout le sang est troublé, la raison l'est aussi entièrement. Toutes

les affections de l'âme, même le jugement, peuvent être regardées comme des habitudes ; si les habitudes changent, la raison n'est plus la même. Or, je dis que l'épilepsie vient de ce qu'une grande quantité de souffle se trouve mêlée avec tout le sang dans tout le corps, et de ce qu'il produit dans les veines des embarras sans nombre. (Gardeil, t. II, p. 522.)

Les hémorrhagies sont arrêtées par les défaillances, par des changements de situation, par des compressions, par des tampons de charpie, par des bandages et par des ligatures. Il faut aussi user du froid dans le cas d'hémorrhagie, ou quand on la craint ; il faut l'appliquer non sur les parties elles-mêmes, mais aux environs du lieu d'où le sang coule.

Pour arrêter les règles trop abondantes, on applique une grande ventouse à la mamelle droite. *Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quam maximam ad mammam dexteram appone.*

Dans la pleurésie et dans la péripneumonie on observera d'abord si la fièvre est forte ; si la douleur est d'un côté seulement, ou des deux côtés ; si la respiration est élevée et très-laborieuse ; si la toux est fréquente ; si les crachats sont jaunes ou livides, s'ils sont petits, écumeux, teints de petits filets de sang, et s'il y a quelque autre symptôme important : la conduite à tenir tient à ces diverses circonstances.

Quand la douleur est aux parties supérieures (au-dessus du diaphragme), s'étendant jusqu'aux clavicules, aux mamelles, aux épaules, il faut saigner au bras

(la basilique), du même côté que celui où se trouve la douleur. On laisse couler le sang en quantité avec confiance, suivant la saison de l'année, le tempérament, l'âge, la couleur du malade ; si la douleur est violente, on saigne jusqu'à la défaillance ; on donne ensuite des lavements.

Quand la douleur est au-dessous du diaphragme et qu'elle est forte, purgez, et entre les purgations ne donnez pas de remèdes. Faites prendre de l'oxymel après la purgation. On ne purge que le quatrième jour ; pendant les trois premiers on donne des lavements ; on se tient sur ses gardes jusqu'au septième, jusqu'à ce que la fièvre ait cessé.

Lorsque le malade sera hors de danger, on se conduira comme il suit : on donnera d'abord de la tisane crémée en petite quantité, mêlée avec du miel ; on la donne ensuite plus épaisse et en plus grande quantité, et même deux fois le jour, à mesure que le malade va mieux, que la respiration est plus aisée, que la douleur se dissipe entièrement. Dans les cas contraires, on donne moins, plus clair, et une seule fois par jour, choisissant toujours le temps où le malade est le mieux.

On examine les urines. On ne doit point, dans cette maladie, donner la purée à ceux qui guérissent, jusqu'à ce que les urines et les crachats montrent des signes de coction ; si les purgations ont produit d'abondantes évacuations, il faut la donner claire et en moindre quantité. Mais si les vaisseaux étaient tenus dans une entière vacuité, le malade ne pourrait ni dormir, ni suffire à la

coction, ni supporter tout le travail de la crise; si, au contraire, il est nourri, il pourra plus facilement supporter ce qui s'y opposait et qui résistait à l'élaboration des matières crues.

Les crachats sont cuits lorsqu'ils ressemblent à du pus; les urines sont bonnes lorsqu'elles donnent un dépôt tirant sur le rouge, de la couleur des orobes.

Rien n'empêche, pour soulager les douleurs, d'appliquer des fomentations chaudes sur le côté, ou d'employer des onctions avec des cérats, d'oindre même les lombes et les jambes avec des huiles chaudes ou avec de la graisse, de fomenter, avec la décoction de graine de lin, depuis les mamelles jusqu'aux hypochondres; mais une pneumonie violente ne se guérit pas sans évacuation.

La force et la violence du mal étouffent le malade quand il y a de grandes douleurs, de l'oppression avec peu d'urines, qui sont cuisantes, et des sueurs fâcheuses tant au cou qu'à la tête, à moins qu'il ne vienne une abondance d'urines épaisses et de crachats cuits. L'une ou l'autre de ces évacuations délivrent du mal.

On fait une potion pour les péripneumoniques avec le miel attique, les pignons et le galbanum; on fait aussi bouillir dans de l'oxymel de l'aurone, du poivre, de l'ellébore noir, pour en donner aux pleurétiques. On prescrit souvent et utilement, quand la douleur se fait sentir au foie et dans les parties au-dessous du diaphragme, une décoction de panais, qu'on fait bouillir avec de l'oxymel, et qu'on coule. — Toutes les fois qu'on veut

pousser par les selles et par les urines, on donne du miel avec du vin. — Quand on veut pousser décidément par les selles, on fait boire beaucoup d'hydromel coupé avec de l'eau.

On remédie aux anxiétés, aux malaises, aux bâillements, en faisant boire du lait et du vin à parties égales.

Dans les menaces de gangrène, faites des scarifications aux veines, et vous obtiendrez la guérison.

On remédie aux douleurs d'oreilles périodiques en appliquant des ventouses à la nuque.

Dans les douleurs des intestins grêles, il faut donner beaucoup de vin pur, jusqu'à ce qu'il survienne de l'*assoupissement* ou des pesanteurs aux jambes ; on est délivré aussi par le cours de ventre et par la fièvre.

Contre le panaris, on emploie utilement la poudre de noix de galle délayée dans l'eau avec du miel ; on fait boire cinq litres de lait.

Quand il y a des vomissements et qu'on ne peut avaler de remède en boisson, on met sur l'estomac un épithème d'ail et d'oignons pilés ensemble.

On fait passer les pesanteurs de tête qui proviennent d'avoir trop mangé et trop bu en avalant un bon verre de vin pur ; si le mal de tête provient d'ailleurs, on fait manger du pain chaud trempé dans du vin pur.

L'embonpoint athlétique poussé au plus haut degré est glissant ; il ne peut se soutenir dans cet état : il faut qu'il diminue. Il est expressément utile de descendre de soi-même de cet état, pour obliger le corps à recommencer de monter, et le mettre ainsi à l'abri de grandes

chutes, sans pousser jamais les choses à l'extrême ; on pourra aussi user de l'acte vénérien quand on en sentira le besoin. Enfin, on travaillera beaucoup et l'on fera de longues promenades.

Dans le cas de défaillance subite, employez tout ce qui est propre à réchauffer, faites coucher horizontalement, donnez du vin et ensuite des aliments.

Les fumigations et les purgations sont les remèdes de la stérilité ; quand on perd la parole subitement sans avoir la fièvre, il faut saigner.

Contre les douleurs d'oreille, faites usage du lait en injection.

Vous remédierez au vomissement en faisant boire de l'eau chaude et en prenant des vomitifs. (Gardeil, t. XIV, p. 395.)

Contre les taches de la peau et les dartres, usez de l'eau de chaux, de manière toutefois à ne pas ulcérer la partie.

Dans les maux de gorge, usez de lotions d'eau chaude à la tête, appliquez au gosier un mélange de farine et de vin bien chaud.

Il arrive quelquefois qu'on a des frissons à la suite de certains exercices ou même de simples promenades, et qu'on sent des pesanteurs de tête : ce sont des signes de fatigue. Avec le temps il surviendrait des fièvres qui débutent par une vive sensation de froid ; il faut les prévenir.

Donc, lorsque ces signes commencent, on fera d'abord des onctions ou quelques frictions ; on dînera un peu

plus que de coutume ; on boira suffisamment d'un vin doux, et l'on fera après le dîner un assez long somme. Le soir, on fera des exercices légers ; on prendra un bain chaud ; on soupera comme à l'ordinaire ; mais on ne se promènera pas après le souper ; on se bornera à s'amuser. Le lendemain, on se fera frotter dans l'eau et l'on se livrera au sommeil.

On voit des athlètes qui ont des frissons en sortant des exercices du gymnase ; après les frissons, ils ont même des tremblements avec des claquements de dents ; ils ont de la propension au sommeil ; à leur réveil, ils ont des bâillements. Après le souper, ils sentent leurs paupières pesantes ; ils tomberaient dans des fièvres fâcheuses si l'on n'y portait promptement remède.

Ils doivent commencer par retrancher la moitié de leurs exercices ; ils useront de toute espèce d'aliments délayants et rafraîchissants, de boissons douces et aqueuses. Au bout de cinq jours, ils reprendront le tiers des exercices qu'ils auraient supprimés en persistant dans le même genre de nourriture abondante.

Après cinq autres jours, ils feront la moitié de leurs exercices, et cinq jours après ils les reprendront, tout en ayant soin de les faire moins souvent et plus légers, afin de ne pas retomber dans l'excès ; car, chez les gens qui éprouvent les signes dont il est maintenant question, il y a *excès des exercices* sur la nourriture.

Quelques sujets n'ont pas tous ces signes réunis, ils en ont seulement quelques-uns sans les autres ; tous sont la preuve de la *prépondérance* du travail et du mouve-

ment *sur les aliments.* — Or, le traitement est le même : les bains chauds, la couche molle, sont ici d'un bon effet ; il sera même utile de faire une ou deux fois *quelque petit excès de vin.*

Dans les affections nerveuses, il faut fortifier le malade en lui donnant des analeptiques ; en effet, les analeptiques forment le sang, le sang donne des forces et dompte les nerfs. *Sanguis frenat nervos ; sanguis est moderator nervorum.*

Quand c'est le sang qui fait la maladie, il y a des douleurs ; quand c'est la bile, il y a des picotements, c'est du moins l'ordinaire. — On arrête par le vomissement les évacuations excessives par bas. Il est facile ensuite de calmer le vomissement ; si le malade est faible, on donne un narcotique après avoir fait vomir.

Dans le cas où la tristesse va jusqu'à pousser le malade à abandonner la vie, faites-lui prendre le matin de la racine de mandragore en boisson, à une dose qui ne puisse pas le jeter dans la fureur.

Savoir conduire et soigner la convalescence est un grand art assez peu connu, et cependant fort important... Il faut savoir d'abord que, pendant la durée de la convalescence, comme pendant le cours des longues maladies, il se présente souvent beaucoup de symptômes fâcheux sans qu'on y ait contribué, tandis que d'autres symptômes proviennent de choses dont on a usé témérairement et sans connaissance !... J'ai vu des médecins qui, tout aussi bien que des gens du peuple les plus ignorants, ne manquaient jamais d'attribuer ces acci-

dents à ce qu'on avait fait ce jour-là d'extraordinaire!

Si l'on s'était baigné, si l'on s'était promené, si l'on avait mangé de quelque chose qu'on n'eût pas coutume demanger, ils s'en prenaient uniquement à cela, quoique souvent il était mieux de l'avoir fait que de ne l'avoir pas fait.

Tout cela vient d'ignorance. En effet, quand on ignore la cause du mal, on condamne au hasard, et l'on défend quelquefois ce qu'il y a de meilleur et de plus utile.

Pour éviter cet inconvénient, qui est très-grand, le médecin doit savoir quels sont les effets des choses extérieures, d'un refroidissement, d'un bain pris à contre-temps, d'une mauvaise nouvelle, d'une grande fatigue; car il ne résulte pas les mêmes inconvénients de ces diverses choses, ni de toute autre, ni même de la réplétion de telle ou telle viande. Or, tout médecin qui ne connaîtra pas ce que chaque chose est par rapport à l'homme ne pourra, ni en connaître les effets, ni s'en servir à propos.

Lorsqu'il s'agit de rétablir les forces d'un convalescent, on lui donne les mêmes choses que dans le cas où il faut humecter le ventre; mais les viandes doivent être plus fortes que celles des animaux qui tettent: au lieu de petits chiens, ce sera de la volaille et du lièvre; au lieu du bouilli, on mangera du rôti et du poisson grillé, le tout assaisonné de la manière la plus saine. On aura recours particulièrement à l'alimentation analeptique. La courge, les bettes et l'oseille sont analeptiques; le fromage et les raisins secs le sont également; le vin doux

et le miel sont analeptiques et diurétiques. Les vins âpres ont la propriété de sécher et de fortifier. L'huile et tous les huileux sont analeptiques ; le miel mêlé avec les autres aliments nourrit et donne une bonne couleur; pris seul, il amaigrit plus qu'il ne nourrit. Le chevreuil, le lièvre, les perdreaux et le filet de bœuf, rôtis très-légèrement, sont essentiellement analeptiques; il faut les arroser de vin vieux.

En résumé, il faut peu de chose pour guérir : le *régime*, la *diète* et le *repos*, sont trois moyens héroïques dans les maladies aiguës. Il faut prendre de la nourriture et du mouvement dans les malaises, dans les indispositions vagues et indéterminées.

Lorsqu'on ne connaît pas la maladie à laquelle on a affaire, il faut, si l'on donne des remèdes, les employer avec précaution et légers. Si le malade se trouve mieux, le chemin est ouvert; dans le cas contraire, il faut chercher encore.

Aux grands maux seulement les grands remèdes.

En tout et toujours, le premier art, la loi suprême est de ne rien faire qui puisse nuire au malade. *Primò non nocere.*

QUATRIÈME PARTIE [1]

APPENDICE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIERS TABLEAUX DES MALADIES.

PREMIER TABLEAU.

Pleurésie.

Quand on est atteint de la pleurésie, voici quel est l'état : On sent de la douleur au côté ; on a des frissons, de la fièvre, et la respiration est fréquente. On ne peut respirer couché ; on tousse. Le crachat est bilieux et de la couleur de l'écorce de grenade, quand il n'y a pas de déchirure ; s'il y en a, le crachat est sanguinolent ; lorsqu'il est bilieux et qu'il n'y a point de déchirure, la pleurésie est moins grave. Dans le cas contraire, elle est plus fâcheuse, surtout si le hoquet s'y joint. Lorsqu'on parvient au dixième jour, on guérit de la pleurésie ; mais au vingtième, la suppuration s'établit, et l'on crache du pus ; on finit par en vomir, et la cure n'est pas facile.

(1) Nous ajoutons ici, à titre d'appendice, les premiers tableaux des maladies tracés par Hippocrate, et un exposé des idées qu'il a émises sur la métaphysique, la cause première et la nature de l'homme, parce que ces fécondes expressions de la pensée hippocratique sont, à nos yeux, de véritables souches d'institutions.

De la pleurésie sèche.

Il y a des pleurésies sèches, sans crachats ; elles sont très-fâcheuses ; les crises s'y passent comme dans les pleurésies humides. Il y faut plus de boisson. Les bilieuses et les sanguines se jugent au neuvième et au onzième jour. On en guérit plus facilement quand, dès le commencement, les douleurs sont médiocres et qu'elles deviennent aiguës le cinquième ou le sixième ; le mal se prolonge alors jusqu'au douzième ; si on le passe, on guérit. Lorsque le mal a été modéré dans le commencement, violent depuis le septième et le huitième, il ne se purge que le quatorzième, après quoi le danger est passé.

La pleurésie du dos.

La pleurésie du dos diffère des précédentes, en ce qu'on sent au dos une douleur comme celle d'une blessure ; on pousse des plaintes, la respiration est fréquente ; bientôt on crache en petite quantité ; on se sent accablé de tout le corps. Le troisième ou le quatrième jour, on rend des urines sanguinolentes. On court un grand danger le cinquième et le septième jour ; quand on passe ce terme, on guérit. Il faut cependant se tenir sur ses gardes jusqu'au quatorzième ; passé ce temps, le malade est sauvé.

Dans toutes les pleurésies, les douleurs sont ordinairement moins cruelles le jour que dans la nuit.

On soigne les pleurésies comme il suit. Le traitement est le même que celui des péripneumonies et des frénésies, à la réserve qu'on y prescrit des bains chauds et l'usage d'un peu de vin doux. S'il n'y a pas eu de déjections naturelles, vous prescrirez un lavement avec le turbith. Lorsque le malade est d'un tempérament bilieux et que la maladie l'a pris sans qu'il fût purgé, il faudra purger la bile convenablement, avant qu'il rende des crachats bilieux ; mais s'il en rend déjà, ne donnez pas de purgatif : si vous le donniez, le crachat ne pourrait point sortir par le haut ; le malade en serait suffoqué le septième, ou le neuvième jour surtout, s'il éprouvait des douleurs aux hypochondres.

Quand, outre les douleurs à la plèvre, il y en a aux hypochondres, il faut s'en tenir aux lavements et faire prendre à jeun une boisson d'hydromel avec de l'aristoloche, de l'hysope et du pavot blanc : tels sont les remèdes à prescrire dans les premiers jours.

Dans le temps de la crise, on humecte les parties douloureuses avec des fomentations et des onctions d'huile.

Règle générale et fondamentale : toutes les fois que la maladie est dans un état violent, le malade et le médecin doivent se tenir tranquilles, de peur de faire quelque chose de travers.

La tisane crémée qu'on donnera pour nourriture sera bien cuite et un peu épaissie avec du miel. Au sortir du bain, on fera prendre un peu de vin doux, froid, coupé avec de l'eau. On en donnera dans les attaques de toux,

en recommandant de boire lentement. Il faut faire beaucoup boire pour faciliter les crachats et pour humecter le poumon, qui, au moyen de la boisson, se délivre plus facilement du crachat, et la toux en devient moins fatigante ; on donne aussi du suc de grenade mêlé avec un peu de lait de chèvre et de miel, dont le malade prend le jour et la nuit, peu à la fois.

Après la crise, et pendant la convalescence, on use d'aliments légers et calmants. Le malade doit éviter le soleil et le vent, ainsi que tout excès dans le boire et dans le manger ; il évitera aussi les acides, les graisses, les choses salées, tout ce qui donne des vents et de la fatigue, et, à ce titre, l'acte de la génération.

Dans le temps de la toux et des douleurs, lorsque le malade ne peut cracher et ne peut rendre le crachat, qui s'arrête dans le poumon, où il fait du bruit, il faut lui faire avaler une cuillerée de poudre de racine de grande serpentaire, avec de l'huile et du miel, et lui faire boire de l'oxycrat par-dessus.

Quand il ne se fait pas de bruit dans la poitrine et que le malade ne peut pas cracher, on donne une bonne pincée de fruits et de semence de câprier, de poivre, de nitre, le tout mêlé avec de l'oxymel et de l'eau tiède.

Au moyen de ces remèdes, on guérit les malades dont il s'agit, à moins qu'il ne reste dans les poumons quelque partie de crachats, qui, durant qu'ils se convertissent en pus, y excitent une toux sèche d'où il résultera de la fièvre avec des frissons, une respiration laborieuse précipitée, la voix rauque, des feux et des rougeurs au

visage. Le mal se déclare encore plus manifestement dans la suite. Si vous avez à le soigner avant le dixième jour, vous commencerez par réchauffer au moyen du régime et du bain chaud ; puis vous ferez arriver au poumon ce qui est le plus propre à lui faire expulser le pus. Vous emploierez tout ce qui sert à le purger ; vous prescrirez le régime des suppurations internes, et vous dessécherez la tête pour qu'elle n'envoie pas d'humeur à la poitrine.

Si, malgré le remède employé à purger le poumon, le pus ne sort pas par haut, le dépôt crève enfin dans la poitrine. Après qu'il a crevé, le malade se trouve d'abord soulagé, parce que le pus passe d'un lieu plus serré dans un lieu plus large, et le souffle que nous respirons s'établit dans le poumon : mais avec le temps, le cavité du thorax se remplit de pus; la toux, la fièvre, et tous les autres accidents, reviennent avec plus de force.

Il faut, dans cet état, laisser le malade pendant quinze jours après la rupture du dépôt, pour que le pus subisse sa nouvelle coction. Si donc, à cette époque, le malade commence de cracher de lui-même, cela va bien ; sinon on doit exciter les crachats dans les derniers quinze jours au moyen des remèdes et des boissons. Il faut se hâter de soulager le corps avant qu'il dépérisse davantage, et tenir la tête purgée, afin que les humeurs ne tombent pas sur la poitrine. Si le crachat ne s'établit pas, et si vous observez quelque signe aux côtes, il faut y faire l'incision ou y appliquer le feu.

DEUXIÈME TABLEAU.

De la pneumonie ou péripneumonie.

La péripneumonie présente les caractères suivants : Fièvre forte, respiration fréquente, expiration chaude; anxiété, faiblesse et affaissement, avec douleur aux omoplates, à la clavicule, sous les mamelles; poids dans la poitrine, quelquefois délire. Le malade ne sait comment se tenir et se laisse aller çà et là. *Douleur gravative dans la poitrine*. Il y a des *péripneumonies* où la douleur ne se fait sentir que lorsque le malade commence à tousser; mais en général ces pneumonies sont plus longues et plus dangereuses.

Dans le commencement, le crachat est une salive blanche et écumeuse. La langue est jaune, dans la suite elle noircit. Si elle est noire au commencement, les changements sont prompts; ils sont lents quand elle ne noircit qu'avec le temps; à la fin, elle se gerce, et si vous y appliquez le bout du doigt, il y adhère.

Les changements sont annoncés dans la péripneumonie par l'état de la langue, comme dans la pleurésie. La péripneumonie dure quatorze jours au moins, vingt et un au plus, et pendant ce temps la toux est fréquente. — Le poumon se purge avec la toux, le sang se purge par les crachats; on les rend d'abord en quantité, ils sont écumeux, mêlés de sang. Le septième et le huitième jour, lorsque la fièvre est dans toute sa vigueur, il faut que la péripneumonie s'humecte, que le crachat s'épais-

sisse, que du moins au neuvième et dixième jour il blanchisse et soit mêlé d'un peu de sang, — et que, depuis le douzième jusqu'au quatorzième, il soit abondant, épais, semblable à du pus. — Dans ceux dont la constitution est humide, le mal est violent ; il est modéré dans ceux qui l'ont sèche.

Lors donc qu'au quatorzième jour la toux n'amène plus de crachats purulents, et que le poumon se trouve dans un état sec, le malade est guéri. Dans le cas contraire, faites attention au dix-huitième et au vingtième jour, pour voir si le crachat tarira. S'il ne tarit pas, demandez au malade s'il le trouve douceâtre. S'il répond oui, sachez que le poumon est en suppuration ; l'état est décidé, il pourra durer un an, à moins que tout le pus ne soit expectoré dans quarante jours. Quand le malade répondra que le crachat est de fort mauvais goût, son état est encore plus fâcheux et quelquefois mortel.

On peut donc savoir à quoi s'en tenir dans les premiers jours : car, lorsque le malade rend tout le pus pourri dans vingt-deux jours, et qu'il ne se fait point de nouvelles déchirures au poumon, il en réchappe ; — dans le cas contraire, il en mourra.

Dans les péripneumonies, si toute la langue est blanche et rude, les deux lobes du poumon sont affectés ; si c'est la moitié de la langue qui devient blanche, le poumon est affecté du côté où le signe paraît. Si la douleur ne se fait sentir qu'à une clavicule, le poumon n'est affecté que d'un côté dans la partie supérieure. Lorsque la douleur se fait sentir aux deux clavicules, les deux

lobes sont affectés dans leur partie supérieure. Si la douleur répond au milieu des côtes, le mal est au-dessous; de même lorsque la douleur est plus bas. Ceux qui ont tout un lobe affecté ressentent de la douleur dans toutes les parties voisines. Le mal a son siége au côté sur lequel le malade reste toujours couché.

Dans les suppurations, surtout celles des péripneumoniques et des pleurétiques, il survient des chaleurs petites le jour, plus fortes la nuit; on ne crache rien de remarquable; il y a des sueurs au cou et aux clavicules; les yeux s'enfoncent, les joues deviennent rouges; les mains sont chaudes jusqu'au bout des doigts, la peau en est âpre; les ongles se font crochus; les pieds sont froids et s'enflent. Il se fait des taches sur le reste du corps, et le dégoût est grand. Ce sont les signes de la suppuration.

La plupart des abcès percent le vingtième jour, certains le quarantième; il y en a qui vont au soixantième. Les malades qui doivent suppurer crachent d'abord salé et ensuite doux.

La péripneumonie existe quelquefois sans crachats; c'est la péripneumonie sèche. On la nomme ainsi quand le poumon se trouve dans un excès de sécheresse et que la bile et la pituite n'y peuvent subir une coction douce. Quand il ne se forme point de crachats et que tout ce qui arrive au poumon, soit des parties voisines, soit par l'effet des boissons, est vite consumé par le feu et par la sécheresse extrême, c'est un signe qu'il faut user d'une grande quantité de boisson propre à humecter le

poumon et à faciliter le crachement; car si l'on ne parvient pas à vider le poumon, il se durcit, se dessèche et le malade succombe.

Dans les péripneumonies on doit examiner d'abord si la fièvre est forte; si la douleur est d'un côté seulement ou de tous les deux; si la respiration est élevée, très-laborieuse; si la toux est fréquente; si les crachats sont jaunes ou livides; s'ils sont petits, écumeux, teints de petits filets de sang : la conduite à tenir tient à ces diverses circonstances.

Quand la douleur est aux parties supérieures et qu'elle s'étend aux clavicules, aux mamelles, aux épaules, il faut saigner au bras du même côté que celui où se trouve la douleur; il faut laisser couler le sang en quantité avec confiance, suivant la saison de l'année, le tempérament, l'âge, la couleur du malade; si la douleur est violente, on saigne jusqu'à la défaillance; on donne ensuite des lavements.

Quand la douleur est au-dessous du diaphragme et qu'elle est forte, purgez, et entre les purgations ne donnez pas de remèdes. Faites prendre de l'oxycrat après la purgation. On ne purge que le quatrième jour; dans les premiers jours il faut donner une nourriture douce et liquide pour détremper et mettre en mouvement les matières épaisses qui font des congestions. On donne aussi des lavements. On se tient sur ses gardes jusqu'au septième jour, jusqu'à ce que la fièvre ait cessé.

Relativement au purgatif, on doit donner un purgatif qui évacue par bas, un peu plus fort qu'un simple laxatif,

afin de diminuer la fièvre et d'apaiser les douleurs. Après que le corps est évacué et que les forces sont un peu abattues, on soutient l'évacuation par bas, de trois jours en trois jours, pour délivrer des humeurs les qualités supérieures et pour empêcher le corps d'en être affaibli.

Si après le cinquième jour on établissait un grand écoulement d'humeurs par les purgatifs, le malade serait très-exposé; le flux par bas dessécherait les parties supérieures et le crachement serait supprimé. Il faut donc savoir tenir le ventre *pas trop serré*, afin de calmer et de modérer la fièvre; pas trop lâche, afin de ne pas supprimer les crachats ni épuiser les forces. Lorsque le crachat ne vient pas facilement, que la respiration est précipitée et l'évacuation insuffisante, annoncez qu'il n'y a point d'espoir de guérison, à moins qu'il ne se fasse une évacuation abondante.

Lorsque le malade sera hors de danger, on se conduira comme il suit. On donnera d'abord de la tisane crémée en petite quantité, mêlée avec du miel; on la donnera plus épaisse, en plus grande quantité, et plus souvent, à mesure que le malade ira mieux, que la respiration sera plus aisée, que la douleur se dissipera entièrement. On examinera aussi les urines; on ne doit point, dans cette maladie, donner la purée à ceux qui guérissent jusqu'à ce que les urines et les crachats montrent des signes de coction; si les purgations ont produit d'abondantes évacuations, il faut la donner claire et en moindre quantité.

D'autre part, le malade ne pourrait, si les vaisseaux

étaient tenus *dans une entière vacuité*, ni *dormir*, ni *suffire* à la coction, ni *supporter* tout le travail de la crise ; il pourra plus facilement, *s'il est nourri*, surmonter ce qui s'y opposait et qui résistait à l'*élaboration des matières crues*.

Les crachats sont cuits lorsqu'ils ressemblent à du pus. Les urines sont bonnes lorsqu'elles donnent un dépôt tirant sur le rouge de la couleur des orobes.

Rien n'empêche, pour soulager les douleurs, d'ajouter des fomentations chaudes sur le côté, ou des onctions avec le cérat ; d'oindre même les jambes avec des huiles chaudes ou avec de la graisse ; de fomenter avec la décoction de graine de lin depuis les mamelles jusqu'aux hypochondres.

Mais une péripneumonie violente ne se guérit point sans évacuation ; la force et la violence du mal étouffent le malade quand il y a de grandes douleurs, de l'oppression, avec peu d'urines, qui sont cuisantes, et des sueurs fâcheuses tant au cou qu'à la tête, à moins qu'il ne vienne une abondance d'urines épaisses ou de crachats cuits. L'une ou l'autre de ces évacuations, si elles sont abondantes et persistantes, délivrent du mal ; on peut *faciliter la coction et l'expectoration* au moyen de remèdes propres à humecter le poumon, tels que le miel avec le sel.

TROISIÈME TABLEAU.

Hydropisie de poitrine.

L'hydropisie de poitrine a lieu lorsqu'il se fait un

amas d'eau au poumon, qu'on a de la fièvre avec toux, la respiration fréquente et les jambes enflées. Cette hydropisie vient souvent dans l'été, lorsqu'on boit une très-grande quantité d'eau. Elle se forme aussi lorsqu'il y a des tubercules au poumon.

Que les tubercules engendrent l'hydropisie, on en a la preuve chez les bœufs, les chiens, les brebis. Ces animaux sont très-sujets à des tubercules qui contiennent de l'eau. Vous pouvez vous en convaincre en les ouvrant. Je pense que cette maladie arrive plus souvent chez l'homme qui fait beaucoup de fautes dans son régime et chez lequel on voit tant de tubercules qui dégénèrent en suppuration.

Voici les symptômes de cette affection : Il y a dans le commencement une toux sèche; on entend comme un sifflement dans le gosier; le malade a la fièvre avec des frissons; il ne respire plus qu'avec peine; son corps s'enfle, surtout les pieds; les ongles deviennent crochus.

On est dans un grand travail tant que les eaux sont dans la cavité de la poitrine; à mesure qu'elles se portent vers le bas-ventre, on se sent soulagé; mais par la suite du temps, on revient à souffrir comme auparavant, à proportion que les eaux remplissent de nouveau la poitrine. Quelquefois on remarque au côté une tumeur qui marque l'endroit où il faut ouvrir. S'il n'en paraît point, on fait prendre un grand bain d'eau chaude; on secoue ensuite le malade par les épaules, et l'on écoute pour juger de quel côté sont les eaux.

Après s'en être assuré, on fait l'incision au-dessus de la troisième fausse côte à compter de la dernière. On achève de percer avec un trocart; on laisse couler une *petite partie* des eaux, et l'on met ensuite un bourdonnet de lin cru avec une éponge au-dessus. On attache le bourdonnet afin qu'il ne puisse tomber dans la cavité de la poitrine.

Si le cinquième jour le tampon se trouve enduit de pus, le malade en réchappe ordinairement; s'il n'y a point de pus après que les eaux sont écoulées, la toux et la soif arrivent, et le malade périt.

On emploie douze jours à tirer les eaux en les laissant écouler un peu tous les jours une fois. Au treizième jour, on les écoule entièrement, ainsi que les jours suivants, s'il y en vient de nouvelles.

Après l'incision, on donne ce qui suit : Ayez une drachme de suc de silphium, de raclure d'aristoloche pesant comme l'os astragale d'un cerf, de la poudre de lentilles et d'orobes torréfiées, une livre quatre onces; mêlez le tout avec du vinaigre et du miel, et faites-en soixante tablettes. Tous les jours on dissoudra une de ces tablettes dans cinq onces du meilleur vin rouge, âpre, pour faire prendre le matin à jeun; on suivra d'ailleurs son régime habituel.

Il y a des œdèmes aux parties naturelles ou aux cuisses, n'hésitez pas d'y faire des mouchetures; en suivant ce traitement, on obtient une prompte guérison.

QUATRIÈME TABLEAU.

Tubercules et phthisie.

Il se fait des tubercules dans le poumon lorsque la pituite et la bile s'y rassemblent et se pourrissent. Tandis qu'ils restent crus, on sent une légère douleur avec une toux sèche. Quand la coction est faite, on a de vives douleurs au devant et à la face postérieure de la poitrine, des chaleurs et une toux violente.

Si après la coction, si après que l'abcès est ouvert, le pus se porte dans le haut, de manière qu'il sorte tout par les crachats, et que la cavité où le pus s'est formé se dessèche, on guérit entièrement; mais quoique la coction et l'ouverture du dépôt se fassent vite, quoique le poumon se purge par les crachats, quand la cavité du pus ne se dessèche pas entièrement et que le tubercule donne toujours un peu de pus, l'état est très-grave et souvent mortel. On périt aussi par suite de la diarrhée; on meurt en parlant, en faisant ses affaires comme à l'ordinaire; on se dessèche, on se consume.

Lorsque l'abcès ne peut s'ouvrir de longtemps, ni de lui-même, ni au moyen des remèdes, le malade périt ordinairement épuisé par de fortes douleurs, par le dégoût, par la toux, par la fièvre. Lorsque le dépôt crève vite, et que le pus, bien cuit, s'épanche en abondance sur le diaphragme, le malade paraît d'abord se trouver mieux; si dans la suite il le crache tout entier, si la cavité où le pus était contenu s'affaisse et se dessèche, il

guérit; mais il s'affaiblit à mesure que le temps s'écoule. S'il ne peut cracher et qu'on ouvre alors avec le fer ou avec le feu pour faire sortir le pus, le malade paraîtra d'abord se trouver mieux; cependant, par la suite, il mourra comme les autres dont nous avons déjà parlé.

Il se fait aussi des tubercules à la plèvre, et cette affection est très-grave aussi.

Phthisie pulmonaire.

Dans la phthisie pulmonaire, on tousse et l'on rend beaucoup de crachats délayés qui sortent quelquefois facilement. On y remarque du pus qui ressemble à des grains de grêle. En le roulant sous les doigts, il est ferme et de mauvaise odeur; le son de voix est clair, on ne ressent point de douleurs; on n'a point de fièvre, mais de la chaleur de temps en temps, et l'on se trouve faible.

Il faut, dans ce cas, faire boire de l'ellébore et du bouillon de lentilles, *bien nourrir le malade* (Gardeil, t. III, p. 232), en lui interdisant cependant les choses âcres.— Il fera peu d'exercice, il s'abstiendra du commerce des femmes. Cette maladie dure environ sept ou neuf ans; on en guérit quand on est soigné dès le commencement.

Phthisie laryngée.

Lorsque la cavité de la trachée-artère est atteinte, on a un peu de fièvre; on sent de la douleur vers le milieu de la poitrine avec des démangeaisons dans tout le corps.

La voix est rauque; le crachat est liquide et clair; quelquefois épais comme de la purée de tisane. Il laisse une mauvaise odeur dans la bouche comme du poisson cuit. On y voit de temps en temps comme des fragments de chair d'un ulcère. Le malade dépérit des extrémités supérieures et de tout le corps. Il se forme un cercle de rougeur aux joues. Avec le temps, les ongles deviennent crochus, secs et livides. On meurt bientôt, s'il n'y est apporté remède. Le crachement de sang, de pus et la fièvre qui survient emportent le malade; il pourrait cependant guérir s'il était bien soigné.

Pour le traitement, vous ferez prendre du bouillon de lentilles et l'ellébore en boisson, pourvu que les forces du malade le permettent, sinon vous en mêlerez une demi-dose avec le bouillon de lentilles, vous arrêtant à la cinquième ou sixième prise.

Il ne faut pas purger par bas, à moins qu'il ne survienne une fièvre violente; quand elle n'y est point, on lâche le ventre avec du lait d'ânesse. Si le malade ne peut en boire la quantité suffisante, on donne des lavements qui portent peu à la tête; lorsque la bouche est inondée de crachats salés, on prend des sternutatoires qui n'irritent point la bile. S'il n'y a point abondance de sérosités, on ne travaille point sur la tête; lorsque le crachat prend une mauvaise odeur, on met dans le bouillon de lentilles des remèdes propres au poumon; on fait dès le deuxième jour des fumigations.

La nourriture consiste en viande de mouton et en poisson cartilagineux; on donne du poisson mariné, le

meilleur et le plus gras. Quant aux épiceries, on use de coriandre et d'aneth. On prescrit des promenades avant et après le repas, en se préservant des vents et du soleil.

De la phthisie dorsale.

La cause ordinaire en est les excès dans les plaisirs de l'amour; cette maladie est fréquente chez les libertins et chez les nouveaux mariés. On tombe malade sans s'en apercevoir. L'appétit se conserve, mais le corps se consume. On a de violents maux de tête avec des douleurs au cou, aux reins, aux muscles des lombes et aux jambes qu'on ne peut fléchir. Le ventre se constipe, les urines coulent difficilement. Le mal n'est pas grand d'abord; mais à mesure qu'il s'établit, on souffre davantage. Les jambes s'enflent comme dans l'hydropisie; il vient aux lombes des ulcères dont les uns se dessèchent quand il s'en forme d'autres.

Si vous interrogez les malades, ils répondent qu'ils sentent comme des fourmis qui descendent de la tête le long de l'épine. En urinant, en allant à la selle, ils rendent beaucoup de semence liquide; *quoiqu'ils voient des femmes, ils n'engendrent point.* Ils tombent dans des difficultés de respiration, dans un grand état de faiblesse avec des pesanteurs de tête et un bourdonnement d'oreille. Si dans cet état ils sont atteints d'une fièvre violente, ils meurent épuisés.

Lorsque vous serez appelé dès le commencement, vous ferez prendre le lait d'ânesse, puis celui de vache;

on passera ensuite et insensiblement aux aliments qui ont de la consistance, qui sont doux et propres à bien nourrir. Il faut s'interdire, pendant un an, tout excès de vin, le commerce avec les femmes et les exercices violents; on prendra les bains tièdes.

Aphorismes relatifs à la phthisie.

Ceux qui vomissent du sang écumeux et qui ne sentent point de mal au-dessous du diaphragme, le vomissent du poumon.

Lorsque le crachat des phthisiques, jeté sur le feu, sent fortement, et que les cheveux leur tombent, ils périssent.

Les phthisiques dont le pus jeté à la mer va au fond, périssent dans peu. Pour faire cette expérience, mettez de l'eau de mer dans un vase de cuivre.

Les phthisiques qui perdent leurs cheveux, périssent avec la diarrhée; et tous ceux qui sont pris de diarrhée meurent.

Quand les phthisiques sont oppressés par l'abondance des crachats et qu'ils en rendent une grande quantité non cuits, leur état est désespéré.

L'âge le plus dangereux pour la phthisie est depuis dix-huit ans jusqu'à trente-cinq.

CINQUIÈME TABLEAU.

Tumeurs des amygdales et angines.

Quand les amygdales sont tuméfiées, il se fait sur la

mâchoire, de chaque côté, une enflure qu'on reconnaît en ce qu'on trouve une dureté en y touchant, et toute la luette s'engorge d'humeurs.

Dans cet état, on introduit le doigt pour repousser les amygdales; on porte sur la luette de la poudre de fleur d'airain dont on l'oint à sec. On fait gargariser avec une infusion de plantes aromatiques et détersives faite au soleil. On applique extérieurement à l'endroit de la tumeur un cataplasme tiède fait avec la farine, le vin et l'huile. Lorsque vous reconnaîtrez, en y touchant, que le dépôt est mûr, percez-le en dedans d'un coup de petit scalpel.

Si la tumeur est sous la langue, celle-ci est enflée; on y trouve de la dureté en tâtant par-dessus, le malade ne peut avaler la salive. Dans ce cas, on applique des éponges imbibées d'eau chaude, des cataplasmes de farine cuits dans le vin et l'huile; on fait avec une décoction de figues des gargarismes après lesquels on ne se lave pas la bouche; lorsque la tumeur est venue à suppuration, on l'ouvre. Quelquefois elle perce d'elle-même, ou elle se dissipe sans s'ouvrir.

De l'angine.

La base de la langue et la fosse de l'arrière-bouche s'enflamment; on ne peut avaler ni la salive, ni rien autre, ni aucun liquide. Si l'on s'efforce de boire, on rend le liquide par le nez.

Dans cet état, on aura une mixture faite avec la menthe

verte, l'ache, l'origan, le nitre et les grenades rouges, le tout pilé ensemble et incorporé avec le miel, pour en oindre la base de la langue et les parties enflammées.



On fait de plus bouillir des figues dans l'eau, y ajoutant quelques morceaux de grenade pour employer cette décoction en gargarismes, quand le malade peut se gargariser, sinon on en fait laver la bouche. La boisson sera de l'eau blanchie avec de la farine.

Extérieurement, on applique sur le cou et sur les glandes un cataplasme fait avec la farine, le vin et l'huile suffisamment cuits ; on met aussi du pain chaud sur ces parties, car il se fait ordinairement du pus dans l'arrière-bouche.

Si l'abcès perce de lui-même, le malade est sauvé ; s'il ne perce pas, il faut tâter avec le doigt pour reconnaître son degré de maturité. On l'ouvre alors, s'il y a lieu, avec la pointe d'une lancette, qu'on tient du bout des doigts. On guérit ordinairement de cette affection ; elle est en général peu dangereuse.

SIXIÈME TABLEAU

De l'esquinancie, ou érysipèle de la gorge.

La maladie qu'on nomme esquinancie suffoque le malade ; elle paraît avoir son siége dans le gosier. On ne peut avaler ni la salive, ni rien autre ; les yeux sont tous les deux affectés ; ils sortent de la tête comme ceux d'un homme qu'on étrangle : on a le regard fixe, on ne peut tourner les yeux. Le malade s'agite, il semble qu'il va se

jeter hors du lit; le visage et le cou sont fort rouges, ainsi que le gosier. En y examinant, on n'y voit souvent aucune trace ou cause de mal. Cependant la vue et l'ouïe du malade s'affaiblissent; la suffocation lui fait perdre la raison; on ne sait plus ce qu'il dit ou ce qu'il veut, ni s'il entend. Dans cette cruelle situation, il reste la bouche béante; il meurt ainsi le cinquième jour ou le septième.

Quand quelques-uns de ces symptômes manquent, la maladie est moins dangereuse; on la nomme fausse esquinancie. Il y en a de deux espèces principales:

Premier espèce. — On est pris de fièvre avec frisson; on éprouve une vive douleur à la tête; les glandes salivaires et le gosier sont fortement enflammés; on ne peut avaler sa salive. On rend beaucoup de glaires; on parle avec difficulté.

Dans ce cas, il faut saigner, mais surtout sous la mamelle; car cette maladie est accompagnée d'un souffle fort chaud venant du poumon. On doit aussi vider par le bas au moyen d'un purgatif ou de lavements. On fait respirer la vapeur d'une décoction d'hysope de calicie, celle de l'asphalte, qu'on fait humer par des tubes; on la fait aussi recevoir par le nez, pour mettre la pituite dehors. On saigne aussi du bras à l'occasion, quand les forces du malade le permettent; il faut interdire le vin, nourrir avec de la tisane crémée. Lorsque la maladie sera calmée, et qu'on pourra permettre au malade de prendre des aliments, on purgera avec l'élatérium pour *empêcher de tomber* dans *quelque autre maladie.*

Deuxième espèce. — On est pris de fièvre avec difficulté d'avaler la salive, avec crachement de glaires, et bruit dans le pharynx. En examinant le fond de la bouche, après avoir baissé la langue, vous trouvez que la luette n'est pas grossie, qu'elle est molle ; tous les entours sont enduits d'une salive gluante que le malade peut arracher pour cracher. Il ne peut pas non plus rester couché ; dès qu'il s'étend, il étouffe.

Dans cet état, il faut commencer par appliquer une ventouse au cou, puis raser la tête et mettre une autre ventouse près des oreilles, de chaque côté ; on fait ensuite recevoir la vapeur de vinaigre dans lequel on a ne mis du nitre, de l'origan et des graines de cresson. On procède ainsi qu'il suit :

Après avoir pulvérisé le tout, on le mêle avec une partie égale d'eau et de vinaigre ; on met le mélange dans un pot qu'on recouvre, en y plaçant un tuyau de roseau pour laisser échapper la fumée. On place le pot sur des charbons allumés, de manière que la fumée ne puisse sortir lorsqu'il bout ; quand elle s'élève, le malade la reçoit dans la bouche, qu'il tient ouverte, prenant garde de ne point se brûler le gosier.

On applique antérieurement des éponges imbibées d'eau chaude, qu'on place sur les glandes maxillaires et aux autres salivaires ; on gargarise avec une infusion d'origan, de sarriette, d'ache, de menthe et d'un peu de nitre dans l'hydromel aiguisé avec un peu de vinaigre ; on écrase légèrement les feuilles des plantes susdites avant de les mettre en infusion. Le nitre s'y dis-

sout facilement ; l'infusion doit être employée tiède.

Quand la salive reste adhérente, on a une branche de myrte raclée et polie, dont on recourbe le bout ; on y attache un peu de laine, et l'on s'en sert pour détacher les glaires avec précaution. Si le ventre est serré, on prescrit un suppositoire, ou bien on donne des lavements ; on emploie la tisane crémée pour nourriture et l'eau pour boisson.

Quand il se fait une tumeur extérieure, et que la poitrine se tuméfie dans le haut, avec rougeur et inflammation, il y a beaucoup d'espoir de guérison. Mais lorsque le gosier et la tumeur de la poitrine, en se dégageant, envoient la maladie vers le poumon, on sent bientôt une douleur de côté avec fièvre. Si l'on survit, on tombe dans une suppuration interne vers le cinquième jour, à moins qu'il ne vienne promptement une forte toux accompagnée de crachats qui purgent la poitrine, auquel cas on recouvre la santé.

Durant qu'on sent de la douleur à la poitrine, il faut fomenter le côté et pratiquer tout ce qu'on fait dans les péripneumonies. Lorsqu'on a passé les cinq jours, que la fièvre s'apaise, que la toux persiste, on doit vivre pendant les premiers jours d'aliments liquides ; quand on en vient aux solides, on les prend doux et atténuants.

Si la toux n'y est plus, et si vous avez lieu de croire qu'il se fait une suppuration interne, vous ferez manger après souper beaucoup d'ail cru, au moment du coucher, et vous ferez boire du vin par-dessus. Cette mé-

thode fera crever l'abcès, sinon on fera le lendemain des fomentations chaudes; quand l'abcès aura crevé, vous traiterez comme dans les empyèmes.

Aphorismes relatifs à l'esquinancie.

L'esquinancie dans laquelle on ne voit rien de changé *au cou* ni *au gosier*, qui suffoque en empêchant fortement la respiration, tue le même jour ou le troisième.

Toutes les fois qu'il y a de la rougeur au gosier, au cou et à la poitrine, il en réchappe plusieurs, pourvu que les rougeurs ne reviennent pas après avoir disparu.

Mais si les rougeurs disparaissent, et que la tumeur ne se porte pas au dehors, et qu'il n'y ait pas de pus rendu par la voie des crachats, sans douleur aux jours critiques, cet état est mortel. On est en sûreté quand la rougeur et l'abcès se portent promptement à l'extérieur.

Que l'érysipèle de la gorge se porte du dedans au dehors, c'est utile; du dehors au dedans, c'est mortel. Il passe au dedans quand les rougeurs disparaissent; on sent alors un poids à la poitrine, et la respiration devient difficile.

Lorsque l'esquinancie se jette sur le poumon, on court un grand danger le septième jour; si l'on en réchappe, il se forme ordinairement un empyème, qui n'est précédé d'aucun crachat pituiteux.

Dans l'esquinancie, rendre des crachats presque secs et en petite quantité, c'est mauvais.

Ne pas cracher bientôt des matières cuites dans l'esquinancie, c'est funeste.

Dans l'esquinancie, les douleurs de tête très-vives, sans causes et avec fièvre, et de même les douleurs aux jambes, sans causes et avec fièvre, sont funestes.

Dans l'esquinancie, la douleur de l'hypochondre, sans crise, avec faiblesse et assoupissement, tue sans qu'on s'y attende, quoiqu'on paraisse aller beaucoup mieux.

SEPTIÈME TABLEAU.

Éblouissements et apoplexie.

On a quelquefois des éblouissements avec de légères douleurs à la tête; on ne voit pas très-distinctement les objets, on a de la propension au sommeil, des vertiges, des tintements d'oreille, des battements aux veines; une petite fièvre, de la diminution dans les forces. Cet état annonce une prédisposition à l'apoplexie.

L'apoplexie! Une douleur de tête s'empare subitement d'un homme en santé; il perd la parole sur-le-champ; il ronfle, sa bouche est béante; si on l'appelle ou si on le remue, il gémit; il ne comprend rien, il rend beaucoup d'urine sans le sentir. — Dans cet état, il meurt ordinairement dans les sept jours si la fièvre n'arrive; quand elle vient, il recouvre au contraire la santé. — Cette maladie est plus commune dans la vieillesse que dans la jeunesse.

Lorsqu'elle commence, on doit faire beaucoup de lotions d'eau chaude, fomenter, verser de l'hydromel

dans la bouche. Si l'on échappe au danger, on ne prendra de la nourriture que ce qui est indispensable pour suffire au besoin; on usera de quelque errhin, et au bout de quelques jours on purgera par bas. Si l'on ne purge, on doit craindre le retour. Cette maladie pardonne rarement une seconde fois.

Dans quelques circonstances, il faut débuter par faire couler le sang de la tête, quelque part que ce soit, après quoi on la rase et l'on y applique des réfrigérants.

D'autre part, si après avoir trop bu et trop mangé, on perd la parole, on revient à la santé si la fièvre paraît tout de suite; si elle ne paraît pas, on court le risque de mourir le troisième jour. Lorsqu'un individu tombe dans cet état, on doit lui faire des lotions d'eau chaude sur la tête et la lui couvrir d'éponges remplies de cette eau. On lui met dans les narines des tranches d'oignon pilé. Si à la suite de ces soins il recouvre la parole, la vue et la raison, il guérit le lendemain. — Si en relevant de cet état il vomit de la bile, il tombe dans la manie, et il court un grand danger le cinquième jour, s'il ne reste dans l'assoupissement. Voici, dans ce cas, la conduite à tenir :

On fera sur la tête beaucoup de lotions d'eau chaude jusqu'à ce que le malade reprenne connaissance. On l'étendra mollement sur un bon lit, dans un endroit où la lumière soit très-faible et où l'on ne fasse pas le moindre bruit; on le couvrira bien; s'il dort, il est guéri.

Après qu'il aura repris sa connaissance, on lui donnera, pendant trois ou quatre jours, de la crème de

millet ou de la tisane crémée, avec du vin miellé pour boisson; il passera ensuite à des aliments émollients en petite quantité.

HUITIÈME ET NEUVIÈME TABLEAU.

Hydropisie, leucophlegmasie et anasarque.

L'hydropisie provient souvent de ce que, dans les chaleurs de l'été, pendant de longs voyages, on aura rencontré des eaux de pluie stagnantes dont on aura bu abondamment. Si donc les chairs s'en abreuvent et les retiennent, et qu'on ne les rende par aucune voie, elles excitent de la chaleur dans le ventre et dans tout le corps.

On ne s'apercevra pas du mal tandis que l'on continuera de marcher; mais lorsqu'on s'arrêtera et que le soleil sera froid, on sentira beaucoup de douleurs. A mesure que le mal augmentera, on maigrira considérablement. Si le dégoût s'y joint, la maigreur sera plus grande; c'est encore pire si l'on est réduit à ne pouvoir manger; on perd toutes ses forces, on tombe dans une anasarque générale. — En maigrissant, on prend une chaleur livide, le ventre grossit, la soif est extrême; les viscères sont desséchés par la chaleur. On passe ensuite à un état de faim jusqu'à manger la première chose que l'on trouve, on boit de même. Les douleurs s'apaisent, et si l'enflure s'affaisse en quelque endroit, la peau en est livide. On observe sur le corps beaucoup de veines noires; le malade devient inquiet, il s'afflige de tout,

comme un enfant; le ventre se remplit d'eau, il est transparent.

Dans cet état, il faut donner les feuilles du garou ou le suc d'hippophée, ou les grains de Gnide. Voici comment on administre ces purgatifs : les feuilles de garou au sixième jour, le suc d'hippophée au huitième, les grains de Gnide au dixième. Il faut insister sur ces remèdes jusqu'à ce que les eaux soient vidées; dans l'intervalle, on laisse manger librement des aliments.

Vous donnerez aussi de fréquents lavements avec des feuilles de garou, trois onces de miel et deux onces et demie de coction de blette pour un lavement. Le lendemain, le malade prendra environ cinq livres de lait d'ânesse cuit, dans lequel on met du miel ou du sel. En suivant ce traitement, on recouvre la santé assez promptement, dans trois mois ou dans six; si au contraire on néglige le mal, on est bientôt mort.

Vous pourrez employer le lavement suivant contre toutes les hydropisies : Ayez une livre quatre onces de vin blanc, cinq onces de miel, autant d'huile, dix drachmes de nitre et de baume d'Égypte; mêlez-y dix onces de suc de feuilles de concombre sauvage pilées, et mettez le tout à bouillir pour un lavement.

Leucophlegmasie.

Lorsque la pituite s'amasse depuis longtemps, elle donne une couleur blanche, et la maladie qui en résulte s'appelle leucophlegmasie. En voici les symptômes :

On se sent pesant, on est *pâle*, d'une *manière tout*

autre qu'à l'ordinaire ; le corps devient enflé, et l'enflure est blanche. On voit dans le jour une partie qui est mieux qu'une autre, et ensuite pire ; tantôt celle-ci est moins enflée, et puis c'est l'autre. On a des rougeurs aux joues, de la sécheresse dans la bouche, une soif continuelle ; en mangeant, on se sent étouffer, il semble quelquefois qu'on va mourir sur-le-champ.

Cette maladie vient souvent aussi de la pituite qui se jette dans les chairs pour n'avoir pas été purgée après qu'elle s'est accumulée dans les grandes maladies. Elle fait paraître les chairs blanches sans être cependant elle-même plus blanche qu'à l'ordinaire.

Si le ventre se lâche de lui-même, on est bientôt guéri ; quand il ne s'établit pas de cours de ventre, il faut purger avec les feuilles de garou ou l'hippophée, ou les grains de Gnide. — Après la purgation, on donne environ une demi-livre de purée de lentilles cuites avec de l'ail : on donne aussi la même quantité de bouillon de bettes non assaisonnées qu'on saupoudre de farine d'orge ; on fait boire du vin rouge âpre et généreux.

Le lendemain, on prescrit la promenade de vingt stades pour le matin. Au retour, le malade mangera un peu de pain bis cuit et de l'ail cuit, buvant du vin par-dessus ; puis, le malade fera trois stades. Lorsque l'heure de souper sera venue, il mangera comme il a coutume de manger. — A dîner, ses aliments doivent être de préférence des pieds ou de la tête de cochon. Quant aux herbages, il n'usera que de l'ail, il en mangera de cru, de bouilli, de cuit à la braise, et cela beaucoup tous les

jours, en faisant de l'exercice à proportion de ce qu'il prend, même au delà.

Si la maladie est bien soignée à son début, on en guérit, sinon elle dégénère en anasarque. On tombe dans l'anasarque de la manière que je vais dire.

De l'anasarque.

Le corps se remplit d'eau, le malade a de la fièvre, et il ne peut point rester debout; il faut alors dessécher le ventre, faire manger du pain cuit de deux jours pétri avec la grosse farine; on le fait chauffer. — Quant aux viandes, on use de celles de lièvre, de chiens qui ne soient pas jeunes, de mouton, de cochon, de gros poulets, le tout rôti et chaud; le malade mangera aussi des sèches bouillies dans du vin rouge âpre.

Il usera pour boisson du vin rouge le plus épais, qui ait le plus de corps; si en se conduisant ainsi, la santé revient, cela suffit; sinon, il faut prendre le garou en boisson ou les grains de Gnide. On prend le purgatif deux fois par jour jusqu'à ce que l'enflure soit dissipée; quand elle persiste aux testicules, aux cuisses, aux jambes, on y fait plusieurs mouchetures à la peau avec la lancette; on recouvrera ainsi la santé.

DIXIÈME TABLEAU.

La goutte.

La goutte est une maladie qui donne des douleurs cuisantes dans les articulations. Elle vient par paroxysmes,

tantôt à un membre, tantôt à l'autre, où elle fait souffrir des maux plus ou moins forts. — Cette maladie est courte et aiguë, *point mortelle.*

Il faut appliquer des rafraîchissements là où sont les douleurs ; il faut nettoyer les entrailles des matières qui s'y trouvent, en donnant des lavements et en mettant des suppositoires. — Il faut user, pour boisson et pou nourriture liquide, de ce qui paraîtra convenir le mieux ; quand les douleurs sont calmées, on purge par bas ; on fait prendre ensuite le petit-lait cuit et le lait d'ânesse.

La goutte aux pieds, appelée *podagre*, est la plus violente de toutes ; elle est aussi la plus longue et la plus rebelle ; elle est l'effet d'un vice de sang.

La maladie est d'autant plus fixe et plus difficile à détruire, qu'elle est établie dans des parties plus petites, et que la violence exercée sur un grand nombre de nerfs et de parties offensées est plus forte. On combat la podagre par les mêmes moyens que la goutte. — Cette maladie est de longue durée et douloureuse, point mortelle ; quand la douleur se fixe aux doigts, on met le feu un peu au-dessous de l'articulation avec du crin.

ONZIÈME TABLEAU.

Ictère et fièvre bilieuse.

L'ictère a lieu quand la bile en mouvement se porte sous la peau ; on a un peu de fièvre et de pesanteur de tête ; quelquefois même il n'y a point de fièvre ; on devient jaune, les yeux surtout prennent cette couleur ; la

langue est quelquefois verte au bout. L'urine est épaisse et verte; on se sent faible du corps.

L'ictère se traite en détendant tout le corps avec des bains chauds et en humectant le ventre et la vessie. Après avoir poussé par les urines, on donne des aliments laxatifs; on prescrit une boisson abondante de vin blanc coupé avec de l'eau; on usera, parmi les aliments, de l'ache et des porreaux, ainsi pendant sept jours. Si la peau se nettoie, cela suffira, sinon on continuera encore durant trois jours; puis, après un ou deux jours d'intervalle, on prendra quelque sternutatoire, et l'on avalera en boisson un remède propre à purger la bile par bas.

Fièvre bilieuse.

Quand on est tourmenté de la bile, on a tous les jours de la fièvre qui se fait principalement sentir à midi, et qui tombe et quitte ensuite; la bouche est amère; le mal est plus fort durant qu'on est à jeun.—On se sent étouffer après le manger, peu d'aliments suffisent et remplissent; on les voit avec répugnance, et leur vue suffit quelquefois pour provoquer des vomissements. — On sent un poids aux sourcils et aux jambes; on dort beaucoup. Dans la chaleur, il y a des sueurs. — S'il y a des froids forts, si la fièvre ne désempare point, la maladie sera longue. Lorsqu'il n'y a pas de sueurs, elle est jugée dans peu.

Dans cet état, on donnera un purgatif le neuvième jour: si on le donnait tout de suite, dès que la fièvre se

déclare, elle augmenterait après la purgation, et il faudrait y revenir. Lorsqu'on n'éprouve pas de rapports à la bouche, et que le désordre se passe dans le bas-ventre, il faut évacuer par bas; dans les premiers jours, donnez du lait d'ânesse, ou du petit-lait, ou quelque suc laxatif; si le malade est faible, on se borne à des lavements.

Quand la fièvre persiste, on fait prendre le matin de l'hydromel avant d'administrer les purgatifs. Il faut boire de l'eau pure pendant tout le temps que la fièvre dure, et cela autant que le malade veut en boire. Dès que la fièvre a cessé, on donne de la tisane crémée ou un peu de millet, et de bon vin blanc par-dessus coupé avec de l'eau.

Si la fièvre dure toujours, ne quittant ni nuit ni jour, avec de la chaleur aux parties supérieures, qui se manifeste au toucher, et du froid tant au ventre qu'aux pieds et au visage, il faut s'abstenir de purger et se borner à des lavements émollients; faire prendre la tisane crémée deux fois le jour, avec du vin trempé par-dessus; dans le reste du temps, on boit de l'eau fraîche.

Si le septième jour il ne survient pas de sueur, et si la fièvre ne relâche point, le malade meurt communément le quatorzième jour.

DOUZIÈME TABLEAU.

Le ver solitaire.

Les vers plats s'engendrent durant que les enfants sont dans le sein de leur mère. Lorsqu'une fois ils sont

nés, les matières fécales ne séjournent pas assez dans le ventre pour que de leur pourriture il se forme un animal aussi grand que celui-ci; leur formation cesse ordinairement d'avoir lieu.

Les personnes en santé rendent communément tous les jours les excréments de la veille; or, un tel ver ne saurait s'engendrer dans aussi peu de jours que les hommes en passent quelquefois sans aller du ventre.

On voit qu'il se forme chez les enfants beaucoup de choses analogues durant qu'ils restent enfermés dans le sein de leur mère; le sang et la bile qui y abondent, et qui s'y pourrissent, donnent une matière d'où proviennent les vents en ce lieu même. Les ronds s'y engendrent aussi. La preuve en est que les mères donnent aux enfants, aussitôt après leur naissance, de quoi leur faire rendre le méconium, afin qu'il ne s'échauffe pas dans le ventre, et afin d'élargir les boyaux. — On a vu sortir, avec les excréments, des vers ronds et quelquefois des vers plats; il arrive ensuite qu'il s'y en engendre, et ceux-là font des petits; mais les vers plats n'en font pas, quoique certains prétendent qu'ils en font aussi. Il est vrai que ceux qui ont les vers rendent quelquefois dans leurs excréments comme des graines de citrouille qu'on prétend être les petits de ces vers plats. — Le ventre ne serait pas assez grand pour les nourrir tous.

A mesure que les enfants croissent, les vers *plats croissent* aussi et se nourrissent de ce qui arrive dans le ventre. Ils acquièrent une longueur égale à celle des intestins vers l'âge de puberté au plus tard. Lorsque le

vers est arrivé à une longueur égale à celle des boyaux, il s'arrête; tout ce qu'il acquiert de longueur au delà est rendu par l'anus avec les excréments, et tombe en forme de graine de citrouille ou même un peu plus gros. Pendant les voyages, dans des fatigues, lorsque le ventre s'échauffe, ce ver sort par le bas, et il en pend à l'anus une partie, qui se coupe ou bien qui rentre.

Une preuve que le ver plat ne fait pas de petits, et que la chose est telle que je le pense, c'est que si l'on donne un purgatif ou quelque boisson appropriée après avoir bien préparé le sujet, l'animal sort tout rond en un morceau comme une boule, et l'homme est entièrement guéri.

Mais si, à la faveur des remèdes, on rend de ce ver la longueur de deux ou trois coudées, ou même davantage, il se rompt, et l'on passe ensuite un long temps sans en avoir; mais il reparaît ensuite de plus fort. Cette observation mène à croire que le ver plat n'engendre pas de petits, et que ce qui paraît en forme de graine de citrouille en est des morceaux. Il ressemble, dans sa forme, à une lisière faite de la membrane blanche des intestins.

Voici les symptômes : On rend de temps en temps, avec les excréments, comme des graines de citrouille. Quand on est à jeun, on le sent qui se jette du côté du foie, ou ailleurs, et il y cause de vives douleurs. La salive vient quelquefois à la bouche quand il se porte vers le foie, quelquefois non. On crache abondamment; peu de temps après que les crachats sont arrêtés, on a de

fortes tranchées; — quelquefois aussi des douleurs au dos : tels sont les symptômes du ver plat.

Ceux qui l'ont n'en éprouvent rien de funeste; mais le rétablissement de la santé, quand ils ont des maladies, est chez eux très-lent et très-difficile. Le ver consume en eux une grande partie de la nourriture qu'ils prennent. — Quand on le combat avec des remèdes convenables, on en guérit. Si on le néglige, il ne sort pas de lui-même, mais on n'en meurt pas. Il n'empêche pas de parvenir à la vieillesse. Voilà ce qui concerne l'origine du ver plat et ses symptômes.

CHAPITRE II.

MÉTAPHYSIQUE D'HIPPOCRATE; SES IDÉES SUR LA CAUSE PREMIÈRE, SUR LA CRÉATION ET LE MOUVEMENT DE L'UNIVERS, SUR LA NATURE DE L'AME.

Je pense que ce que nous appelons le *feu* (Jupiter) est immortel; qu'il connaît tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout; qu'il sait le présent, le passé et l'avenir; que c'est lui qui arrange tout, procédant sans bruit, n'étant ni tangible, ni visible.

En lui *est* l'âme, l'intelligence, la prudence, le mouvement, l'augmentation, la diminution, l'altération, le sommeil et la veille; il gouverne tout, partout et toujours, n'étant jamais en repos.

Ignis, spiritus, nutrimentum præbet, qui si igni privetur vivere non possit.

Les hommes ne savent point profiter des choses visibles pour méditer sur les invisibles; ils usent des arts qui sont tous pris dans la nature humaine, parce que les dieux leur ont appris à imiter ce qui se passe en eux; et ils ne connaissent pas ce qu'ils imitent, car les choses semblables ont leur différence, les égales leur inégalité. Ce qui parle, a son silence, la raison a sa folie. Chaque chose a en elle-même son contraire; la loi et la nature, auxquelles on doit tout, tantôt s'accordent, tantôt ne s'accordent pas, parce que les hommes ont imaginé la loi et l'ont faite sans connaître ce sur quoi ils l'ont faite. Mais les *dieux* ont arrangé la nature.

Quand toutes choses furent faites, le *feu subtil* se porta en grande quantité dans les régions supérieures; les anciens me paraissent lui avoir donné le nom d'*éther*. La seconde partie, qui demeure dans le bas, s'appelle *terre;* elle est froide, sèche et dans un grand mouvement, et il y a aussi beaucoup de chaud. La troisième partie, qui se place dans la région moyenne, a quelque peu de chaud, c'est l'*air;* la quatrième, tout proche de la terre, est humide et crasse, c'est l'*eau*.

Après que le tout fut mû d'un mouvement circulaire, il se troubla et il resta beaucoup de chaud dans certains endroits de la terre, dans d'autres moins; la quantité en fut considérable, mais le volume fort peu.

Les espaces sont pleins d'éther : l'air en contient, toutes les choses de la terre en contiennent, et tous les êtres aussi. C'est pareillement à cet éther que le soleil,

la lune et les astres doivent leur mouvement.—Il est l'*esprit* de vie et *la cause des phénomènes de la vie*. En un mot, sans lui toute existence est impossible. *Non enim vivere natantia, animantia possent, si non calidum participârint.*

La nature de l'homme est un mélange de feu et d'eau; l'âme, attachée à une partie, se répand dans l'animal tandis qu'il respire; elle agit sur l'homme tout entier, sur le vieillard et sur l'enfant; elle augmente chez tous de la même manière. Dans le corps des enfants, les circuits sont plus courts pendant tout le temps qu'ils grandissent; elle se consume à les faire croître; on dirait qu'elle a des ailes, qu'elle vole et ne voit que cet objet. Dans la vieillesse, les mouvements sont plus lents, le corps est froid, il semble que l'âme soit pesante; tout alors tend vers le moins.

La vie de l'homme est septénaire. Quand la semence est arrivée à la matrice, elle acquiert tout son développement en sept jours; l'enfant est viable à sept mois; la première dentition a lieu à sept mois, la seconde à sept ans; la puberté à quatorze ans, deux fois sept, et ainsi du reste; enfin, on peut passer sept jours sans manger.

Tandis donc que le corps jouit de toute sa force, durant qu'il est apte à la génération, on est capable de nourrir et de faire croître.

L'âme, dans tous les êtres animés, étant la même par sa nature, tandis que les corps sont très-différents, elle reste toujours la même, qu'elle croisse ou qu'elle diminue; elle ne change jamais de nature, et la violence n'y

peut rien ; mais les corps ne sont jamais les mêmes, ni dans leur nature, ni dans les altérations que la nécessité y apporte. Ils sont continuellement changés par des divisions et par des mélanges.

Le cerveau exerce le plus grand empire sur l'homme; il nous avertit, tandis qu'il est sain, des changements qui arrivent à l'air (au *pneuma*); *il en reçoit la sagesse.* Les yeux, les oreilles, la langue, les mains et les pieds le servent comme il juge convenable.

Tandis que le cerveau communique librement *avec l'air*, tout le reste du corps participe à l'intelligence. C'est dans le cerveau que réside la prudence; car l'*air*, aussitôt que l'homme le prend, se rend d'abord au cerveau; après y avoir laissé *sa fleur*, c'est-à-dire ce qu'il contient d'intelligence et d'esprit, il se répand dans tout le reste du corps.

S'il allait d'abord au corps, et qu'ensuite il allât au cerveau, laissant l'intelligence dans les chairs et dans les veines, il y arriverait chaud, point pur, mais chargé des émanations des chairs et du sang. Il ne serait plus propre aux fonctions qu'il doit remplir là où réside l'esprit et l'intelligence... *Quapropter dico cerebrum intelligentiæ et prudentiæ internuntium et interpretem esse* (HIPPOCR., *De morbo*).

Quant au diaphragme, c'est par abus qu'on lui a donné le nom de *phrénique*, qui désigne la prudence; dans la vérité, il ne devrait pas être ainsi appelé. Je n'y trouve rien qui y manifeste l'intelligence et l'esprit, si ce n'est que dans le cas où l'homme est saisi d'un sentiment

très-fort de joie ou de tristesse, le diaphragme tressaille par défaut de forces, se trouvant trop tendre et n'ayant pas de cavité qui puisse recevoir le bien ou le mal qui lui advient; en sorte qu'il est troublé par l'un comme par l'autre, à raison de la faiblesse de sa nature.

Le diaphragme n'a pas plus de sentiment que les autres parties du corps, et on lui a donné improprement un nom qui pourrait le faire croire, ainsi qu'on a nommé oreillettes des cavités du cœur qui n'ont point d'ouïe.

Il y a des gens qui pensent que la raison réside dans le cœur, qu'il est le siége de la tristesse et des soucis. Il n'en est point ainsi. Le cœur est travaillé comme le diaphragme, même davantage, par les mêmes causes, car les veines de tout le corps se rendent au cœur; elles ont avec lui une connexion telle, que si une partie quelconque est troublée, il le ressent, et tout le corps éprouve aussi des frissons et des roideurs quand nos diverses parties sont mal affectées.

C'est ainsi que le cœur et le diaphragme donnent des signes de sentiment remarquable dans des moments d'une grande joie, mais l'intelligence n'y est nullement. Le principe en est *dans le* cerveau comme étant la partie du corps qui reçoit la première l'*esprit et l'air*... Aussi les maladies qui l'attaquent sont les plus terribles, les plus grandes et les plus difficiles à juger, surtout pour les gens inhabiles.

Quant au sang, certains prétendent qu'il est le principe de l'entendement. Il est certain du moins qu'il influe sur l'entendement, et que rien, dans le corps, ne

contribue autant que lui aux opérations de la raison. (Gardeil, III, p. 187.)

Chaque animal a son âme toujours présente à toutes les parties, susceptible du plus ou du moins; tandis que les plus petites parties de l'animal, les éléments, ne sont point susceptibles du plus et du moins. — Cette âme augmente, ou elle diminue suivant les circonstances; la situation des parties lui présente une place où elle s'arrange, où est reçu ce qui y convient. L'âme *croît aussi dans l'homme* plus que *dans aucun* des animaux, même les plus grands, quelque différence qu'ils aient entre eux pour la force.

L'âme qui entre dans l'homme est un mélange de feu et d'eau faisant une portion de lui-même; c'est l'âme qui préside au développement de toutes les parties; elle se nourrit et augmente par le régime ainsi que tout le reste (1).

Il faut bien que tout ce qui fait la substance de l'homme ait des parties; ce qui n'en aurait pas dès le commencement ne pourrait pas croître, qu'il lui arrivât de la nourriture ou qu'il ne lui en arrivât point, puisqu'il n'y aurait pas le lieu où la nourriture pût s'appliquer; mais tout ce qui a des parties reçoit de l'augmentation. Chacun en prend dans sa place selon ses besoins.

C'est l'âme qui fait un grand animal d'un petit. L'âme de l'homme se reproduit sans cesse jusqu'à la mort;

(1) Il est évident qu'Hippocrate veut parler ici du fluide nerveux, source de la force vitale ou de l'élément dynamique qu'il a véritablement entrevu.

quand les maladies échauffent l'âme, elle contribue aussi à dévorer le corps.

Après que la chaleur s'est retirée des organes, l'esprit de la chaleur qui unissait le tout au tout s'exhale au même instant ; alors l'âme s'échappe elle-même, soit par les chairs, soit par les soupiraux de la tête qui servent à l'entretien de la vie ; et en s'échappant de sa demeure corporelle, elle abandonne le froid simulacre de l'homme encore composé de bile, de pituite et de chair.

Naître et mourir ne sont que des modes différents de la même chose. Ainsi, la naissance et la mort sont au fond toujours même chose : naissance, c'est mélange ; mort, diminution et séparation sont synonymes ; chaque chose tend vers le tout, tout suffit à chaque chose. La nature a fait pour chaque chose des lois différentes qui séparent tant les ouvrages des dieux que ceux des hommes.

D'après ces lois, tout est successivement élevé, puis précipité en bas. La nuit et le jour sont des extrêmes en plus et en moins ; la lune a son plus et son moins ; le soleil et l'eau ont le leur. La lumière est à Jupiter, les ténèbres à Pluton ; Pluton a sa lumière, les ténèbres marchent à la suite de Jupiter.

Toutes choses sont en mouvement à toute heure, faisant successivement ceci ou cela sans savoir ce qu'elles font ; quoiqu'elles paraissent douées d'intelligence, elles ne connaissent point ce qui est devant elles. Cependant tout s'opère par une nécessité divine, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, une chose allant ici et l'autre là.

Chacun remplit sa destinée mutuelle, tendant toutes vers le plus ou le moins. Tout meurt par la séparation du plus d'avec le moins et du moins avec le plus : le plus croît et augmente par le moins. Il en est ainsi de tout, et du corps, et de l'âme, quelque chose que l'âme puisse être (1).

CHAPITRE III.

FRAGMENTS CHOISIS DE PHILOSOPHIE ET DE LITTÉRATURE MÉDICALES.

De la nature de l'homme.

Ceux qui se sont accoutumés à entendre parler de la nature de l'homme à des personnes qui veulent la con-

(1) Il y a dans les livres hippocratiques plusieurs mots qui reviennent souvent, et dont le sens, incomplétement fixé par Hippocrate et diversement interprété par ses continuateurs, répand sur ses doctrines comme une teinte vague d'incertitude et de mystère ; ce sont les mots : Θεὸς, πνεῦμα, ἐνορμῶν, φύσις, τὸ θεῖον.

Après avoir médité sur l'acception de chacun de ces mots, et les avoir en quelque sorte opposés les uns aux autres dans une analyse psychologique, nous sommes arrivé aux conclusions suivantes, que nous soumettons à la critique autorisée des philologues.

Selon nous, par le mot Θεὸς, Hippocrate entend désigner l'Auteur de toute chose, l'Être éternel, qui est tout, qui est en tout et partout, et que nous nommons Dieu.

Par le mot πνεῦμα, Hippocrate désigne tantôt l'air que nous respirons, tantôt l'éther ou l'esprit de vie répandu dans l'air, et qui anime la nature entière ; tantôt un souffle, tantôt un fluide des plus déliés qui se dégage de nous ; mais, en toute circonstance, le πνεῦμα n'est jamais pour Hippocrate qu'une cause seconde, entièrement soumise à l'action supérieure d'une cause première (l'éther).

Par les mots ψυχή, ἐνορμῶν, γνώμη, il désigne l'âme intelligente et con-

naître par des moyens étrangers à la médecine ne trouveront rien de satisfaisant dans ce traité.

Je ne dirai pas que l'homme est tout feu, tout air, ou eau, ou terre, ou autre chose. Persuadé comme je le suis que l'homme n'est nullement une seule chose, j'abandonne sans peine cette doctrine à ceux qui veulent la soutenir ; ils me semblent cependant ne pas bien sa-

sciente, l'âme humaine proprement dite, substance ou entité, infiniment supérieure au principe de vie, qu'il nomme φύσις.

Par le mot φύσις appliqué à l'homme, il indique l'agent moteur de toutes les fonctions naturelles ; c'est-à-dire ce par quoi l'organisme se forme, se conserve, se guérit ; ce par quoi *il sent*, se développe et vit organiquement et physiologiquement.

Enfin, par les mots τὸ θεῖον, *quid divinum*, Hippocrate désigne non des qualités occultes, comme on l'a prétendu à tort, mais un état particulier de l'air atmosphérique.

Selon Hippocrate, les formes et les variétés de l'esprit dépendent du mélange en diverses proportions des deux principes élémentaires, le feu et l'eau. Cette théorie paraît étrange au premier abord ; mais quand on réfléchit qu'Hippocrate appelait *eau* l'ensemble des humeurs, et qu'il appelait *feu vital* ce que nous appelons aujourd'hui le *fluide nerveux*, tout se débrouille et tout s'explique. En effet, on comprend qu'Hippocrate, qui avait employé les mots ψυχὴ et γνώμη pour désigner le principe de l'intelligence et de la raison humaine, ait voulu caractériser par le mot φυσις l'agent inconnu des fonctions physiologiques et pathologiques, c'est-à-dire ce que les anciens appelaient l'*âme végétative, sensitive* et *animale*.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hippocrate, après avoir constaté dans l'homme l'existence de solides et de liquides, a reconnu ensuite que ces parties étaient animées et mises en mouvement par une force qui les pénètre et les fait concourir à une action générale, et que, imbu de cette idée, il a donné un nom à cette force : le nom φύσις, qui dérive du mot grec φύω, qui veut dire, *je produis*, *je donne le mouvement et la vie*.

Plus tard, le mot φύσις a été traduit par les mots *nature*, *force vitale*, et plus simplement par le mot *vie*, qui sert aujourd'hui à désigner la cause des phénomènes qui caractérisent l'existence chez les êtres organisés.

voir ce qu'ils veulent faire entendre. Ils sont tous du même avis sur un point, et ils en déduisent des assertions très-différentes lorsqu'ils veulent s'expliquer.

Ils avancent d'abord que tout ce qui existe est un, et que cet un est tout ; ensuite, ils ne s'accordent plus sur la signification de cet un, qui est tout. L'un affirme que c'est l'air, l'autre que c'est le feu ; celui-ci l'eau, celui-là la terre, et chacun étaye son opinion de raisonnements et de témoignages qui ne sont d'aucun poids. Or, qu'ils soient tous d'abord du même avis, et que cependant ils ne disent pas ensuite les mêmes choses, c'est une preuve qu'ils ne savent pas bien ce qu'ils veulent dire.

On le connaît en effet bientôt, quand on assiste à leurs discussions. Si elles se passent devant les mêmes auditeurs, ceux-ci remarqueront qu'aucun de ces philosophes ne reste victorieux dans son opinion trois fois de suite : c'est tantôt l'un, tantôt l'autre ; souvent c'est celui dont la langue est la plus exercée à parler devant la multitude.

Il faut cependant, quand on prétend savoir bien les choses, être toujours victorieux dans la discussion qu'on en fait : si l'on sait, en effet, ce que l'on dit, on le prouve manifestement. Ces philosophes me semblent donc n'être divisés que faute de bien s'entendre sur les mots. Ils retombent dans l'inconséquence qu'on a vertement reprochée à Mélissus, qui soutenait qu'il n'y avait qu'un élément qui cependant se changeait en qua re éléments ! Il me suffit d'avoir dit ceci touchant les disputes des philosophes sur la nature de l'homme.

Quant aux médecins qui soutiennent que l'homme n'est que sang, ou qu'il n'est que bile, ou qu'il n'est que pituite, ils font chacun ensuite le même raisonnement : ils disent que l'être est un, quelque nom qu'on veuille lui donner, et que cet être unique change de forme et de puissance, suivant qu'il est forcé par le froid ou par le chaud, et qu'il est susceptible alors de devenir doux ou amer, blanc ou noir, ou de prendre toute autre qualité.

Mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Je dis, quant à moi, que si l'homme était une seule chose, il ne ressentirait jamais de douleur ; car qu'est-ce qui pourrait exciter de la douleur en lui s'il n'était qu'un...? Et supposez qu'il en éprouvât, le remède devrait aussi n'être qu'un, mais au contraire les remèdes sont très-divers... Et pourquoi ?

Parce qu'il y a dans le corps plusieurs choses, et lorsqu'elles s'échauffent entre elles ou se refroidissent, qu'elles se dessèchent ou s'humectent au delà de leur nature, il survient des maladies différentes qui se montrent sous diverses formes ; la manière de se guérir est aussi différente.

Celui qui dit que l'homme n'est que sang et rien de plus, devrait se montrer toujours le même et ne jamais changer, ou du moins devrait-il assigner quelque partie de l'année ou un terme de la vie où l'on pût ne voir dans l'homme que du sang ; car, pour être assuré que son opinion est fondée, il faudrait qu'il y eût du moins un temps où l'on vît seul en l'homme ce qui le constitue.

Ceci s'applique aussi à ceux qui prétendent qu'il n'est que bile ou pituite. Je ferai voir dans la suite que les choses dont l'homme est composé y restent toujours les mêmes, qu'il soit jeune ou vieux, que la saison soit chaude ou froide.

D'abord la génération de l'homme ne peut pas venir d'une chose seule ; car comment ce qui est un engendrerait-il sans se mêler à autre chose ? Or, s'il ne se fait un mélange entre des êtres divers de nature et de même force, il ne se fait pas de génération d'un semblable au nôtre ; de plus, si le chaud et le froid, l'humide et le sec ne se tempèrent l'un et l'autre convenablement, et si l'un *prédomine* trop, la génération ne se fait pas.

Comment donc encore *un* pourrait-il engendrer seul, tandis que plus d'*un* ne le peut pas, à moins que le mélange mutuel ne soit tempéré. Il faut donc, puisque telles sont la nature et la génération tant de l'homme que de tous les autres êtres, qu'ils ne soient pas une seule chose ; mais que chacune de celles qui contribuent à la génération conserve dans le corps la force par laquelle elle y contribue. Il faut pareillement, lorsque l'homme meurt, que chacune se porte ailleurs, suivant sa nature : l'humide doit retourner vers l'humide, le sec vers le sec, le chaud vers le chaud, le froid vers le froid : telle est la nature des animaux et de tous les êtres. Tous viennent de même et s'en vont de même ; car ils sont composés des mêmes choses, et chacune de celles qui ont servi à leur composition s'en retourne vers celles d'où elle est venue.

Or, le corps de l'homme renferme du sang, de la pituite et deux sortes de bile, la jaune, la noire ou l'atrabile : telle est sa nature. C'est par ces choses qu'il se porte bien ou mal. Il se porte bien, lorsqu'elles sont mêlées chacune dans la juste proportion de quantité et de force, mais surtout bien mêlées ; il est malade lorsque l'une d'elles excède ou est en défaut, ou se sépare, ne faisant plus son mélange ; car lorsqu'elle se sépare, non-seulement l'endroit où elle manque doit être affecté, mais, de plus, celui où elle se retire, se trouvant surchargé, éprouvera des douleurs et du travail. Lorsqu'il en sort du corps plus que le superflu, le vide occasionne de la douleur. Mais le vide se fait en ce que l'humeur séparée d'une partie se porte sur une autre par métastase. La douleur est double, comme nous l'avons dit, savoir, par vacuité, là où elle s'est retirée, et par réplétion, là où elle s'est posée.

J'ai annoncé que je ferais voir que les choses dont l'homme est composé y restent toujours les mêmes de l'aveu général. Or, je dis que le sang, la pituite, la bile jaune et la noire sont toujours les mêmes ; ces choses sont ensuite bien distinctes de leur nature.

La pituite ne ressemble nullement au sang, ni le sang à la bile, ni la bile à la pituite. Comment pourrait-on les confondre entre elles, tandis qu'à la vue seule elles diffèrent par la couleur ? Si on les touche, elles ne paraissent pas être une même chose au tact ; la chaleur et la fraîcheur n'en sont pas les mêmes, ni la consistance, ni la fluidité : il faut bien qu'elles diffèrent, n'étant pas

une seule et même chose, car elles ne sont ni feu, ni eau seulement.

On connaît facilement qu'elles ne sont pas chacune l'*un* universel, puisque, si l'on prend un remède qui agit sur la pituite, c'est de la pituite qui est vomie ; si le remède agit sur la bile, on vomit de la bile ; de même pour la bile noire, lorsque le remède est de ceux qui poussent l'atrabile ; et si le corps est blessé de manière qu'il y ait une plaie, le sang coulera. Cela arrive ainsi en tout temps, le jour, la nuit, dans l'hiver, dans l'été, tant que l'homme peut prendre et rendre l'air. Or, s'il le peut tant qu'il n'est pas privé de quelqu'une des choses qui le constituent, qui sont celles que je viens de dire, comment ne le constitueraient-elles pas? Il est d'abord manifeste qu'elles se trouvent toujours en lui pendant sa vie ; de plus, il a été engendré par un autre qui les possédait toutes, et celle qui l'a nourri possédait aussi les choses dont je parle : elles se montrent dans l'homme par elles-mêmes, sans avoir besoin de recourir au raisonnement pour les y apercevoir.

Quand on prend un remède qui agit sur la bile, on vomit d'abord de la bile, puis de la pituite ; vient ensuite de la bile jaune ; et si l'on meurt, on vomit aussi le sang pur. Il en arrive autant quand on a pris trop de remèdes qui agissent sur la pituite : on commence par vomir de la pituite, puis la bile jaune, puis l'atrabile, puis enfin le sang pur avant de mourir.

De même, le remède entré dans le corps agit premièrement sur l'humeur qui est la plus analogue à sa na-

ture ; il attaque ensuite et purge les autres, de même que les plantes et les semences qu'on jette sur la terre en tirent chacune ce qui est suivant leur nature ; or, elles y trouvent, et l'acide, et l'amer, et le doux, et le salé : chacune attire d'abord en plus grande quantité de ce qui lui est le plus analogue, et prend ensuite quelque chose du reste. Les remèdes agissent aussi dans le corps ; ceux qui poussent la bile purgent d'abord la bile pure et ensuite mêlée.

La pituite augmente dans l'homme pendant l'hiver ; c'est aussi l'humeur du corps la plus analogue, par sa nature, à l'hiver, car c'est la plus froide. Il est aisé de s'en assurer. Si l'on touche successivement de la pituite, de la bile et du sang, on trouvera que la pituite est froide ; elle est de plus très-visqueuse, et ne s'allie avec la bile que difficilement. On pourrait donc m'objecter, et cela est vrai en général, que tout ce qui ne cède que difficilement, qui a de la viscosité, est de nature chaude, et se chauffe davantage par l'action ; cela n'empêche cependant point que la pituite ne soit réellement très-froide ; que d'ailleurs elle augmente pendant l'hiver : cela paraît manifestement, en ce que l'on en crache et l'on en mouche en grande quantité dans cette saison. C'est aussi pendant l'hiver que surviennent principalement les œdèmes, les tumeurs blanches et toutes les maladies pituiteuses.

Dans le printemps, la pituite est forte encore ; mais le sang augmente, les froids diminuent et les pluies viennent. Le sang doit donc prendre de l'accroissement, car

il est, par sa nature, analogue à la constitution de cette partie de l'année, puisqu'il est chaud et humide. La preuve de ce que je dis, est que les hommes, dans le printemps et dans l'été, sont les plus exposés aux dysenteries et aux hémorrhagies du nez ; ils sont alors plus rouges et plus chauds.

Dans l'été donc, le sang abonde encore, mais la bile s'accroît et s'étend jusqu'à l'automne, tandis que le sang diminue ; car l'été est contraire à sa nature. La bile se fait sentir pendant l'été et pendant l'automne, puisqu'on vomit alors naturellement de la bile, et que les remèdes purgatifs en entraînent une très-grande quantité. Cela se voit aussi dans le caractère des fièvres automnales et à la couleur de la peau. La pituite est très-faible dans l'été, cette saison lui étant le plus contraire par sa nature, puisque l'été est sec et chaud.

Le sang devient très-faible dans l'automne, car cette saison est sèche et commence à refroidir le corps ; mais l'atrabile est dans l'automne plus abondante et plus forte. Quand l'hiver revient, l'atrabile refroidit, diminue ; la pituite augmente de nouveau par l'abondance des pluies et par la longueur des nuits. Le corps a donc constamment ces quatre humeurs en tout temps ; mais elles augmentent ou diminuent chacune à raison de la saison régnante, favorable ou contraire à leur nature.

Comme l'année entière a toujours et le chaud et le froid, et le sec et l'humide, rien dans ce monde ne peut subsister un seul instant, à moins que ces quatre choses ne s'y trouvent ; et si une seule manquait, tous les êtres

naturels seraient détruits, la même loi qui a servi à les former tous servant à les entretenir. De même le corps de l'homme, s'il manquait d'une seule des choses qui le constituent, ne pourrait point vivre. Dans l'année, tantôt l'hiver domine, tantôt le printemps, ou l'été, ou l'automne ; dans l'homme, c'est la pituite ou le sang, ou la bile, ou l'atrabile qui dominent. Cela se prouve manifestement en ce que l'on purge le même homme avec le même remède quatre fois dans l'année, aux quatre saisons différentes. Il rendra, l'hiver, des matières très-pituiteuses; au printemps, des matières délayées dans beaucoup d'humide ; pendant l'été, de la bile, et durant l'automne, de l'atrabile.

Pour qu'il en soit ainsi, les maladies qui augmentent dans l'hiver doivent finir dans l'été ; celles qui se multiplient l'été doivent s'arrêter pendant l'hiver. Je dirai ailleurs en combien de jours chacune d'elles se termine ordinairement. Quant aux maladies qui viennent dans le printemps, il faut attendre l'automne pour les voir s'en aller ; celles qui se manifestent dans l'automne se dissipent nécessairement au printemps. Si elles passent la saison où elles doivent finir, soyez bien assurés qu'elles dureront toute l'année. Le médecin doit donc, en soignant les malades, observer ce qui domine alors d'après la nature du corps humain et de la saison régnante.

Le médecin doit connaître aussi quelles sont les maladies qui, provenant de la plénitude, se guérissent par des évacuations, et celles qui, venant des évacuations, se guérissent par la réintégration. Il doit savoir aussi que

les maladies que donne la fatigue finissent par le repos, et que celles que le repos occasionne se dissipent par l'exercice. Il doit savoir prémunir le corps contre toutes les maladies dont il est menacé à raison de son âge, de son tempérament, de ses habitudes, de ses occupations même ; et, dans ce but, il doit procéder lentement, avec précaution et avec suite, et s'appliquer par une méthode connue à tendre, à resserrer ce qui est relâché et à relâcher, au contraire, ce qui est tendu : c'est le vrai moyen de détruire le mal, et une grande partie de la médecine se réduit, à mon avis, à ce principe.

Des songes.

Quiconque veut connaître les signes qu'on peut tirer des songes, trouve d'abord qu'ils ont du rapport avec beaucoup de choses de la veille. L'âme, durant le sommeil, veille librement; mais tandis qu'elle est distraite par le service du corps, son existence est comme partagée; elle n'est point entièrement à elle-même. Au contraire, se donnant en partie aux besoins du corps, elle sert les sens tels que la vue, l'ouïe, le tact, la faculté des mouvements volontaires; elle dirige les diverses opérations que demande le soin des affaires; elle se prête à tout ce qui exige quelque intelligence de la part du corps, en sorte qu'elle ne peut en quelque manière penser par elle-même.

Quand le corps, durant le sommeil, laisse l'âme en paix, s'étendant alors sur toutes les parties du lieu qu'elle

habite, elle visite sa demeure et elle en règle les diverses fonctions. Le corps est dans le sommeil, mais elle veille; elle possède toute son intelligence, elle voit toutes les choses visibles, elle entend celles qui sont du ressort de l'ouïe; elle touche, elle marche, elle s'afflige, elle s'arrête. Bref, l'âme fait, durant le sommeil, tout ce qui regarde le corps et l'âme; celui qui saurait la juger en cet état posséderait une grande partie de la sagesse.

On voit des personnes fort adonnées à cet art qui disent reconnaître et distinguer les songes envoyés par les dieux pour annoncer d'avance les biens et les maux dont sont menacés les villes et les particuliers! Ces personnes disent même connaître quels changements dans le corps sont annoncés par l'âme, dépendants d'excès, de réplétion, ou d'évacuation de choses naturelles, ou dépendants même d'habitudes et non d'excès.

Quelquefois on rencontre juste, d'autres fois on se trompe; on ne sait cependant ni pourquoi cela arrive, ni pourquoi on s'est mépris! On dit qu'il y a à se garantir de certains maux, et sans en connaître les moyens, on adresse des prières aux dieux. Il est sans doute bon de prier les dieux, c'est toujours à propos, mais il faut de plus concourir avec la Divinité et s'y aider en l'invoquant. Voici à ce sujet ce que je pense :

Toutes les fois que durant la nuit l'âme repasse dans les songes les choses de la journée, et qu'elle les voit de la même manière qu'on les a faites, se les représentant dans leur ordre et à propos, c'est un signe de bonne santé, parce que l'âme, persistant dans les actions du

jour, manifeste qu'elle n'a été surmontée ni par excès, ni par défaut dans le corps, ni par rien d'étranger.

Mais, quand les songes sont en contradiction avec ce qu'on a fait dans la journée, et que cela occasionne un combat intérieur, s'il est violent, le mal est grand ; si le combat est médiocre, le mal du corps l'est aussi. Quant à l'action faite, était-elle juste ou injuste, et dans ce dernier cas, comment doit-on la réparer? Ce n'est point ce dont j'ai à m'occuper ici. Je ne donne de conseils que relatifs au maintien de la santé du corps. Il doit y être arrivé quelque réplétion qui a donné lieu à des séparations d'humeur dont l'âme a été troublée !

Lors donc que le combat qu'ils occasionnent est violent, il convient de prendre un vomitif et de s'en tenir, pendant cinq jours, à des aliments légers ; il faut aussi faire beaucoup de promenades, allant peu à peu d'un pas vif. On se livrera à des exercices médiocres à mesure qu'on reprendra les aliments accoutumés. Quand le combat intérieur est médiocre, on n'a pas recours au vomitif, on prend simplement un tiers moins d'aliments pour revenir insensiblement à la quantité ordinaire dans l'espace de cinq jours. On fera beauçoup de promenades et d'exercices de la voix.

Quand dans les songes on voit ou le soleil ou la lune, ou le ciel, ou les autres astres purs et sereins, c'est un bon signe ; il indique la santé du corps. Il n'y a qu'à le maintenir par la continuation du même régime ; le contraire indique un état maladif. Plus le signe est violent, plus le dérangement dans le corps est grand.

L'observation a appris que le firmament répond à la surface du corps, le soleil aux chairs, la lune aux cavités où sont les viscères. Si un de ces astres apparaît altéré, obscurci, atteint ou arrêté dans sa course, le siége du mal est dans la partie correspondante.

S'il paraît un désordre dans le ciel, occasionné par l'air ou par les nuages, le mal est moindre que s'il se montre produit par des eaux ou par la grêle. Ceci désigne une séparation d'humeurs aqueuses ou pituiteuses qui se portent à la peau. Il faut, dans ce cas, faire des courses étant vêtu, commençant par aller doucement, puis vite, afin de suer abondamment. Puis, au sortir du gymnase, on fera de longues courses à jeun; on supprimera le tiers des aliments pour le reprendre peu à peu dans l'espace de cinq jours. Si le signe a été fort, on prendra des fumigations humides. Il convient de purger par la peau, puisque le mal est dans la circonférence; on usera d'aliments secs, des amers, des astringents, des choses fortes et des exercices les plus propres à dessécher.

Si dans les rêves les altérations dont je viens de parler se montrent dans la lune, il faut arracher les humeurs du dedans en avalant un vomitif après s'être rempli d'aliments âpres, salés et doux. On fera ensuite des courses rapides et beaucoup de promenades; on travaillera sur l'intérieur, parce que le mal est dans quelques-unes des cavités du corps.

Si l'on voit le ciel serein, et cependant les astres se serrer et s'affaiblir avec des signes d'une extrême sécheresse, cela annonce quelque maladie prochaine dont on

pourra se préserver en usant d'un régime doux et humectant. On prescrira des bains, un grand repos et un long sommeil, jusqu'à ce que le corps soit rétabli.

Quand en songe on voit dans le ciel des feux et de la chaleur, c'est un signe d'excès de bile; si l'on voit ces feux s'éteindre, c'est un avant-coureur de maladie mortelle; si on les voit s'avancer, mettre en fuite la personne qui croit dans son songe s'échapper et courir, laissant derrière elle les feux qui la poursuivent, on est menacé de quelque maladie qui jettera dans la manie.

Il faut, dans chacun de ces deux cas, commencer par prendre l'ellébore, sinon il faut du moins se mettre à un régime aqueux; supprimer entièrement le vin, à moins qu'on n'en boive de blanc, léger, en petite quantité, qui soit mou et bien trempé. On s'abstiendra de choses piquantes, desséchantes, échauffantes ou salées. On se livrera à beaucoup d'exercices analogues à sa constitution; — mais pas de frictions, pas de luttes; on dormira le plus tranquillement qu'il sera possible, et l'on prendra un léger exercice.

Quand on voit les feux errer sans cause manifeste qui les entraîne, c'est un signe de trouble dans l'âme causé par des soucis. Il faut alors divertir l'âme par des spectacles, aller surtout à *ceux qui font rire;* si l'on peut, on fera et l'on verra tout ce qui peut faire le plus grand plaisir. Il suffit quelquefois de deux ou trois jours pour faire passer le chagrin; dans le cas contraire, on a à craindre quelque maladie.

Qunad on voit des astres beaux et brillants tomber

du firmament, c'est marque de bonne santé; car lorsque ce qu'il y a de plus pur dans le corps se porte de la circonférence aux viscères dans l'espace de la nuit jusqu'au matin, cela va bien, y ayant un circuit continuel de sécrétion des humeurs dans le ventre qui sont rejetées vers les chairs.

Mais si l'on voit quelque chose de noir et d'obscur se portant vers le couchant, et qui finisse par tomber ou dans la mer ou sur la terre, ou dans les airs, ce sont autant de signes de maladie. La chute de ces tristes météores dans l'air désigne des fluctuations dans la tête; leur chute dans la mer annonce des maladies dans le ventre; enfin, leur chute sur la terre annonce des amas d'humeurs à l'extérieur. Il est utile alors de prendre un vomitif après avoir supprimé un tiers des aliments pendant cinq jours.

Lorsqu'en songe on voit comme une rosée pure qui humecte l'atmosphère, c'est un signe de santé. L'âme aperçoit alors distinctement les heureuses influences que le corps reçoit effectivement du ciel; mais si elle voit des vapeurs noires impures non transparentes répandues dans l'air, c'est un signe de mauvais état qui ne vient ni de réplétion, ni de vide dans le corps, et qui est causé par des émanations extérieures. Il faut, dans ce cas, se livrer à des courses rapides, tâcher de fondre en quelque manière les chairs, et y introduire un nouvel air en mettant dehors celui qui est dedans. Les aliments seront doux et légers pendant quatre jours.

Toutes les fois qu'on songe que Dieu envoie quelque

chose de pur, c'est un signe de bonne santé. Il annonce que les humeurs sont pures; mais si l'on songe tout le contraire, cela n'est pas bon. On doit présumer qu'il se prépare dans le corps quelque maladie qu'on tâchera de prévenir comme ci-dessus. Enfin, s'il semble qu'il tombe par un temps doux et clair une légère pluie qui descend lentement, qui ne mouille guère, cela est bon. C'est un signe qu'on prend dans l'air un principe pur et modéré. Lorsqu'au contraire, on croit voir des orages, des tempêtes, des averses d'eau salée, c'est un signe que l'air est trop dense; on doit encore dans ce cas, combattre le mal en n'usant que d'aliments légers. Telles sont les diverses méthodes à suivre au sujet des signes pris dans les songes où l'on voit les astres et l'atmosphère.

Venant ensuite à la terre, lorsqu'on croit voir clairement ce qui s'y passe, l'entendre distinctement, qu'on se croit en voyage sans éprouver aucune inquiétude; qu'on imagine courir rapidement avec fermeté et sans peur sur un terrain égal, bien travaillé; qu'on rêve des arbres verdoyants chargés de fruits doux, ou bien des rivières qui coulent tranquillement, qui roulent de belles eaux sur un lit ni trop profond ni trop superficiel, ou enfin des fontaines ou des puits agréables, ce sont autant de signes de santé et du bon état du corps. Ils annoncent que la circulation des humeurs, la distribution des sucs nourriciers et les sécrétions se font comme il faut.

Quand on songe le contraire, il y a quelque dérangement dans le corps. Si la vision ou l'ouïe sont perverties, le siége du mal est dans la tête. Si dans le songe on se

sent dans l'impossibilité de courir, il faut avoir recours à un vomitif; si l'on songe que l'on est dans des lieux sombres, c'est signe que les humeurs abondent; on doit alors se livrer beaucoup à des exercices et à la promenade.

Des arbres dépouillés de fruits sont signe de manque de sperme ; s'ils sont dépouillés de feuilles, ils désignent un excès d'humeurs froides. Quand ils sont chargés de feuilles et dépouillés de fruits, ils dénotent de la chaleur et de la sécheresse. Il faut alors, suivant les cas, dessécher, échauffer, rafraîchir ou humecter.

La marche des eaux des fleuves est un indice de celle du sang dans son cours. Quand elles sont abondantes, les vaisseaux sont pleins; quand elles coulent en petite quantité, les vaisseaux manquent de sang. On doit donc suivre un régime propre à augmenter la quantité du sang dans un cas, à la diminuer dans l'autre. Lorsque les eaux sont troubles, c'est un signe que le sang est bourbeux. On le purifie par des courses et par *des promenades* qui font *prendre beaucoup* de souffle.

Les fontaines désagréables, les puits profonds vus en songe dénotent des vents dans la vessie; il faut la dégager par les diurétiques. Les agitations des flots de la mer sont des indices que le ventre est affecté ; il faut le purger avec des laxatifs doux et légers. Quand on voit la terre ou la maison trembler, si l'on est en santé, c'est un signe de faiblesse dans le corps; si l'on est malade, c'est un signe de quelque révolution salutaire dans les humeurs. Celui donc qui est en santé doit alors changer son régime. Il commencera par se faire vomir, et il ne reviendra en-

suite que peu à peu au régime accoutumé. Tout son corps est agité par les humeurs en mouvement. Pour celui qui est malade, il continuera de se conduire comme ci-devant, car son corps tend de lui-même vers le mieux.

Lorsqu'en songe, on voit des inondations, des déluges c'est une marque de la surabondance des humeurs dans le corps. On doit prendre des vomitifs, se priver de dîner, se livrer aux exercices, user d'aliments qui dessèchent et ne revenir que lentement à son régime ordinaire.

Voir la terre noire, brûlée, est regardé aussi comme un signe de mauvais état, comme un avant-coureur de maladie fâcheuse, peut-être mortelle. Ce signe dénote aussi une excessive sécheresse dans les chairs. On doit supprimer les travaux de toute espèce et les aliments qui dessèchent et échauffent, qui sont agaçants ou diurétiques. Il faut vivre du suc de viande, ne rien prendre que de doux et de léger, user de bains chauds, boire beaucoup d'eau pure, éviter le soleil et le froid.

Lorsqu'on croit nager dans des étangs, dans la mer, dans des rivières, le signe est mauvais en ce qu'il dénote la surabondance de l'humidité. Il faut se livrer aux travaux et user d'un régime desséchant; mais si l'on a la fièvre, le signe est bon; la chaleur de la fièvre cède à une humidité abondante.

Toutes les fois que dans les songes on voit des choses analogues à celles qui se présentent dans l'état ordinaire, ni plus ni moins, ce sont autant de signes d'état normal et de santé. Si l'on se voit vêtu de blanc, magnifiquement paré, le signe est bon. Quand on se voit avec des mem-

bres trop grands ou trop petits, le signe est mauvais ; on doit alors avoir recours à la gymnastique, puis augmenter ou diminuer l'abord des sucs nourriciers dans ces parties.

La vue des objets noirs est, en général, un mauvais signe qui annonce quelque danger ; il y faut des humectants et des émollients. Toutes visions étranges dénotent quelque changement dans le corps ; celles des morts qui se présentent en songe, sans avoir rien de hideux, qui nous apportent quelque présent agréable sont signes d'un bon état du corps et de la salubrité des aliments, car nous devons aux mânes des morts, la nourriture, l'accroissement et *les germes ;* or, quand ils nous les donnent de bonne nature, nous jouissons de la santé.

Quand, au contraire, on fait des songes opposés, quand on voit des morts nus, noirs, souillés d'ordure, qui viennent dépouiller, dévaster la maison, ceci dénote un mauvais état du corps, menace de maladie, et fait connaître que les aliments ne profitent point. Il faut purger le corps au moyen de courses et de promenades ; il faut prendre un vomitif et se nourrir de choses douces et légères.

Lorsqu'on voit des monstres bizarrres et des choses effrayantes, c'est un signe de plénitude d'estomac et de quelque vice dans les sécrétions ; on est menacé d'une maladie produite par la bile. On doit prendre un vomitif, et éviter ensuite tout ce qui dessèche ou échauffe.

Lorsque dans les songes on croit manger ou boire des choses ordinaires, c'est un signe de besoin de nourriture et d'un affaiblissement de l'âme. Si dans les songes on se

voit les chairs excessivement grosses, cela tient à une surabondance de nourriture, qui est moins forte quand les chairs paraissent moins excessives; car on voit en songe souvent qu'on a *besoin ou non de nourriture.* Il faut dans le dernier cas retrancher les aliments, il est un signe de nutrition trop grande.

Quant à la boisson, si l'on croit boire de l'eau pure, le signe est bon ; les boissons de toute autre couleur sont de mauvaise signification. Toutes les fois que dans un sommeil tranquille on croit voir des choses agréables, c'est une marque que l'âme les désire.

Quand on voit des choses horribles qui jettent dans l'effroi, c'est un signe de quelque embarras dans le cours du sang qui se dessèche. Il faut humecter et rafraîchir le corps. Lorsqu'on croit assister à des combats, que l'on voit des blessures, qu'on se croit garrotté, il se passe dans les sécrétions et dans le cours des humeurs quelque mouvement en sens contraire.

Dans ce cas, il faut faire vomir, atténuer le corps, faire beaucoup de promenades, user d'aliments légers, et revenir peu à peu à son régime ordinaire.

Quand on se croit perdu, qu'on s'imagine escalader des murs ou gravir des montagnes, ce sont autant de signes de mauvais état.

Traverser les fleuves, se battre avec des ennemis, voir des gens armés, se trouver en présence d'objets hideux, épouvantables, ce sont des avant-coureurs de la manie. Dans ce cas, il faut se mettre à un régime léger, fuir le soleil, le froid et l'oisiveté.

Serment d'Hippocrate.

Je jure par Apollon médecin, par Hygie, par Panacée, et par tous les dieux et déesses que je prends à témoin que j'accomplirai de tout mon pouvoir et selon mes connaissances ce serment tel qu'il est écrit.

Je regarderai comme mon père celui qui m'a enseigné la médecine ; je l'aiderai à vivre en lui donnant ce dont il a besoin; je regarderai ses enfants comme mes propres frères; s'ils veulent apprendre cet art, je le leur apprendrai sans rétribution, ni obligation par écrit. Je leur ferai connaître ses principes; je leur en donnerai des explications étendues; je leur communiquerai généralement toute la doctrine, comme à mes enfants, à eux et aux disciples qui auront été immatriculés et qui auront prêté ce serment suivant l'usage de la médecine, mais non à d'autres que ceux-là.

J'ordonnerai aux malades le régime convenable d'après mes lumières et mon savoir; je les défendrai contre toutes choses nuisibles et injustes. Je ne conseillerai jamais à personne d'avoir recours au poison, et j'en refuserai à ceux qui m'en demanderont. Je ne donnerai à aucune femme de remède pour la faire accoucher avant le terme; je conserverai ma vie pure et sainte aussi bien que mon art; je ne taillerai point les personnes qui ont la pierre, je laisserai cette opération à ceux qui en font profession.

Lorsque j'entrerai dans une maison, ce sera toujours

pour assister les malades, me tenant pur de toute injustice et de toute corruption avec les hommes et les femmes esclaves ou libres. Tout ce que je verrai, ou que j'entendrai dans le commerce des hommes, soit dans les fonctions ou hors des fonctions de mon ministère et qui ne devra pas être rapporté, je le tiendrai secret, le regardant comme une chose sacrée.

Ainsi puissé-je vivre longtemps, réussir dans mon art, et devenir célèbre dans tous les siècles, comme je garderai ce serment sans en violer un seul article ; si j'y manque et me parjure, qu'il m'arrive tout le contraire.

CHAPITRE IV.

PENSÉES DIVERSES.

Nécessité d'un principe.

Il faut dans la musique un premier instrument qui donne le ton à tous les autres pour faire l'harmonie. Il y faut l'assemblage des tons qui ne soient pas les mêmes. Il y faut de l'aigu, et le nom de *ton* est le même pour tous, le son en est différent. Plus il y en a qui s'unissent, mieux cela va ; quand il y en a peu de différents, ce n'est pas aussi bien ; si les sons étaient toujours les mêmes, on n'aurait aucun plaisir. Un grand nombre de changements très-variés est ce qui plaît le plus.

La médecine n'est que l'imitation de la nature ainsi que tous les autres arts. Il est évident que les arts cultivés par les hommes sont manifestement une suite de

leurs affections évidentes ou cachées. En effet, la divination ne consiste-t-elle pas à deviner les choses cachées au moyen de celles que l'on connaît; à juger de celles que l'on connaît par celles qui sont cachées; à prédire l'avenir par le présent, la vie par la mort, les aversions par les habitudes? Quiconque possède parfaitement cet art se trompe rarement; celui qui ne le sait pas, prédit tantôt juste, tantôt faux, tâchant de suivre et d'imiter la nature humaine.

L'esprit de l'homme, qui est invisible, se manifeste dans l'enfant à mesure qu'il grandit, par la connaissance qu'il prend dans les choses visibles. Il apprend à juger de l'avenir par le présent; il distingue la vie et la mort par la différence qu'il remarque dans le mort et dans le vivant. L'estomac acquiert pareillement son intelligence par la faim et par la soif.

La nature divise et rassemble ; tout homme fait dans la nutrition exactement la même chose, il divise et il rassemble.

Les médecins font des ponctions, des séparations pour redonner la santé, pour assurer la vie. La médecine rétablit le bon état du corps en faisant aller ailleurs ce qui lui nuisait ou en appelant ce qui manquait. C'est la nature qui lui a appris à faire ainsi. Le médecin doit prendre ses leçons dans la nature. On l'imite dans l'art du foulon comme dans les autres arts.

Les architectes, en bâtissant des maisons, réunissent toutes les choses les moins homogènes; ils mouillent le sec, ils sèchent l'humide, ils divisent et ils rassemblent

ce qu'ils ont divisé. S'ils n'agissaient ainsi, ils ne parviendraient jamais à faire une habitation. Ils imitent le médecin qui, imitant lui-même la nature, veut qu'on humecte le sec, qu'on dessèche l'humide, qu'on divise, qu'on sépare, qu'on unisse, et qui ramène la santé par une foule de choses contraires.

Les sculpteurs imitent le corps de l'homme au point qu'il semble ne manquer aux statues qu'une âme. Ils ne peuvent pas donner l'intelligence à leur mélange de terre et d'eau. Ils le dessèchent et en enlèvent l'excès d'humidité qu'ils y ont mis; ils ajoutent là où ils voient qu'il faut ajouter; ce qui d'abord était informe, ils le mènent à la perfection. Il arrive la même chose à l'homme; de très-petit qu'il était, il devient fort grand par le fait de la nature. Le médecin fait de même : ministre et imitateur de la nature, il ajoute à ce qui manque, il retranche le superflu, il humecte ce qui est trop sec, il sèche ce qui est trop humide, et ainsi du reste.

Les potiers tournent leur roue, elle n'avance ni ne recule, elle va pourtant en avant et en arrière; elle imite dans ses révolutions le mouvement de l'univers. Sur elle se font des ouvrages de toutes les façons qui sont emportés avec la roue, qui ne ressemblent point les uns aux autres. Il en est de même de l'homme et des animaux sur la surface de la terre; ils sont tous emportés par un mouvement circulaire, tandis que chacun remplit sa destinée différente, convertissant par les organes le sec en humide et l'humide en sec.

L'art de l'écriture consiste en l'assemblage de figures

qui représentent la parole. Sa puissance s'étend à rappeler la mémoire du passé, à présenter ce que l'on doit faire à l'avenir. — Sept voyelles (dans la langue grecque) suffisent à tous les hommes pour se représenter le passé et l'avenir. Comme le sentiment se manifeste par la voie de l'écriture, il se manifeste aussi par sept autres voies, savoir : l'oreille, pour les sons; l'œil, pour les choses visibles ; le nez, pour les odeurs ; la langue, pour les saveurs agréables et désagréables ; le corps, pour le tact et pour la distinction du froid et du chaud; la bouche, pour le langage, qui est l'expression de la pensée; enfin le larynx, pour le passage de l'air qui entre et qui sort. Ce sont là toutes les sources de nos connaissances.

Tous les arts participent donc à la nature de l'homme, qui est un mélange de feu et d'eau (*irrepit in hominem anima, ignis et aquæ temperamentum, habens partem corporis humani*); et la médecine, qui est le premier des arts, consiste encore, je l'ai déjà dit, dans l'imitation des procédés de la nature.

Dans les salles d'escrime, aux écoles publiques, on apprend à tuer, à violer les lois en s'y conformant, à être justement injuste, à tromper, à mentir, à fouler aux pieds l'honnête et le malhonnête. Celui qui n'agit pas ainsi passe pour un lâche, celui qui agit de la sorte passe pour un brave! Rien ne prouve plus la folie de l'homme! Pourtant on admire ces choses-là! Il y en a toujours un qui s'attire plus de louanges, c'est le plus méchant. Les autres le sont aussi, et on les loue; peu de gens connaissent le peu qu'ils valent.

Ceux qui vont à la foire se comportent de même;

c'est à qui trompera le mieux et du côté du vendeur et de celui de l'acheteur. Celui qui trompe le plus adroitement est admiré comme habile. On y fait les affaires le verre à la main, c'est une espèce de rage! On court, on se heurte, on se bat, on vole, on trompe. Il y a toujours quelque joueur de farces qui attire les badauds et qui se moque d'eux. Il parle tout autrement qu'il ne pense à des gens qui le savent bien. — Un autre lui succède, c'est le même, il joue seulement un autre rôle. Un même homme est chargé de parler d'une façon et d'agir d'une manière opposée; il a une pensée et il en montre une autre.

J'ai parlé jusqu'ici d'après les idées des autres et aussi d'après les miennes, car celui qui veut écrire sur la médecine est obligé *de* commencer par *présenter* ce qui est *généralement reçu.*

Je ne regarde point comme nécessaire en médecine de traiter de ce qui est au-dessus de la terre, à moins que ce ne soit pour montrer que tout ce qui existe dans la nature a un rapport avec les hommes et les animaux; ou pour faire voir ce qu'est la vie, la santé, la maladie; ce qu'il y a de bon dans l'homme, ce qu'il y a de mauvais et pourquoi *il meurt!* (1)

(1) Telles sont les Institutions d'Hippocrate, c'est-à-dire les vérités instituées ou vulgarisées par Hippocrate. — Elles ont servi de point de départ ou de base à trois doctrines : au naturisme, à l'hippocratisme et au vitalisme, qui ne sont, en définitive, que le développement logique et progressif de la pensée d'Hippocrate.

Nous allons donner un résumé de ces trois doctrines ; nous y ajouterons un tableau rapide de l'organicisme qui en est la contre-partie, et qui, à ce titre, peut éclaircir la question; et puis nous essayerons de poser les assises de la constitution scientifique de la médecine.

RÉSUMÉ HISTORIQUE
DU NATURISME, DU VITALISME
ET DE L'ORGANICISME

OU

EXAMEN CRITIQUE
DES TROIS DOCTRINES MÉDICALES QUI ABSORBENT ET DOMINENT
L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

Considérations générales.

En médecine, on donne le nom de *naturisme*, à la doctrine qui enseigne que la nature, dans les êtres doués de la vie, est formatrice, conservatrice et médicatrice. L'origine de cette doctrine est très-ancienne, car l'histoire nous apprend qu'Hippocrate la recommandait déjà à ses élèves, qui se laissaient captiver par les discours des prêtres d'Esculape et par les sophismes des philosophes.

En effet, en ces premiers temps, les prêtres d'Esculape attribuaient la plupart des maladies à la colère des dieux, et comme leur thérapeutique était exclusivement basée sur cette croyance, il en résultait qu'elle consistait en ablutions, en purifications, en offrandes religieuses, en pratiques superstitieuses, et même, disons le mot, en jongleries.

Les philosophes ne professaient pas une médecine plus sensée ! Ils s'imaginaient avoir trouvé une explica-

tion irréfutable de la formation de l'homme et de l'univers ; et comme ils ne voyaient dans la médecine qu'un simple appendice de leur vaste système, ils se targuaient tout uniment d'expliquer les lois de la vie par les lois supérieures de la physique qu'ils venaient d'inventer !

Hippocrate trouva les choses dans cet état ; il reconnut aisément que la médecine rationnelle, que la médecine qui guérit n'a rien de commun avec la médecine mystique des prêtres, ni avec la médecine spéculative des philosophes, et, en homme de génie, il établit une ligne de démarcation absolue entre la philosophie des causes premières et la philosophie de la médecine, qui ne peut avoir d'autres bases que l'observation, l'expérience et le raisonnement.

Il démontra que la nature seule guérit les maladies, et sur ce fait primordial il établit des institutions qui devinrent les principes de la médecine, comme les Institutes de Justinien devinrent, deux siècles après, les principes du droit.

Du reste, cette doctrine est si bien l'expression de la vérité, qu'elle a survécu à toutes les révolutions des systèmes et qu'elle est encore aujourd'hui la seule rationnelle, comme on peut s'en convaincre en la suivant dans les différentes phases de développement et de perfectionnement qu'elle a parcourues depuis son origine jusqu'à nous, sous les noms de naturisme, d'hippocratisme et de vitalisme.

Du naturisme.

Le naturisme remonte aux temps les plus reculés, mais il n'a réellement pris une forme scientifique que sous Hippocrate, qui, après se l'être en quelque sorte approprié, en a élucidé, développé et vulgarisé les principes.

Pour bien saisir l'esprit de cette doctrine, il faut d'abord se rendre compte de ce que les anciens entendaient par le mot nature. Il faut ensuite se faire une idée nette du sens qu'Hippocrate lui-même attachait à ces expressions : « nature, nature universelle, nature de l'homme. »

Le mot *nature* vient du grec φύω, *je produis,* qui dérive d'un mot chaldéen qui signifie *feu* ou *production.* Or, pour les anciens, qui cherchaient dans l'étymologie des mots la connaissance des choses, le mot *nature* exprimait la cause première, et la nature était pour eux, le prototype, l'archétype et l'éternelle révélation, c'est-à-dire, l'éther ou l'esprit qui remplit le monde, et qui préside par des lois immuables à l'ordonnance du tout, à l'harmonie des parties et à la conservation des êtres. En un mot, pour les anciens la nature était Dieu lui-même !

C'était une erreur excusable peut-être, mais enfin c'était une erreur ; car la nature n'est que la cause universelle seconde ou l'agent de Dieu, et c'est à Dieu seul qu'il faut rapporter le principe de toute chose, la formation de l'univers et la création tout entière.

En effet, du moment que la chaîne des choses n'est

plus ramenée à cette source suprême, tout s'évanouit, tout s'abîme dans une nuit éternelle, et la raison humaine, si audacieuse et si fière, s'épuise elle-même dans un doute accablant!

Et vraiment, comment la nature gouvernerait-elle le monde, si elle n'obéissait à une intelligence qui dirige tout suivant un plan qu'elle a elle-même conçu? Comment étalerait-elle à nos yeux tant de merveilles, si elle n'était, suivant la magnifique expression de Fernel, la manifestation éclatante de la pensée divine : *Hæc autem ipsius Dei ratio lex est natura.*

Oui, c'est par la volonté de Dieu que la nature est douée de la force qui donne le mouvement et fait circuler la vie dans l'univers; c'est par son ordre qu'elle pourvoit aux besoins de tous et de chacun; par conséquent, la volonté qui règle le cours et les révolutions des astres est la même qui soumet à ses lois les innombrables légions d'êtres qui peuplent les mondes? Et alors, par une sublime répartition, chaque être possède en lui une force qui lui est propre, et cette force s'alimente à une source inépuisable qui anime tout, qui conduit tout, et dont nulle puissance humaine, nulle diversité de climats ou de lieux, nulle révolution d'années ne saurait suspendre un seul instant l'éternelle activité.

Telle est dans sa véritable acception la signification réelle du mot *nature;* quand on la saisit bien, on ne peut jamais confondre la matière avec la force, la création avec le créateur, l'univers avec Dieu.

Maintenant, qu'entend-on par ces mots : nature de

l'homme, et esprit de l'homme? La nature de l'homme est la force qui régit l'organisme et qui le fait ce qu'il est. L'esprit de l'homme est l'homme lui-même, en conscience et en âme; c'est de lui, c'est de cet esprit, qui a sa loi suprême, que Cicéron a dit : « C'est la docte raison conforme à la sagesse universelle, invariable, éternelle, qui n'est point autre dans Rome, autre dans Athènes, autre aujourd'hui, autre demain, mais qui est la même partout comme la parole de Dieu, et qui s'impose à toutes nations et à tous les temps, sans que nous puissions jamais en saisir l'essence. »

Selon Hippocrate, la nature de l'homme est la force qui l'anime et qui fait que toutes les parties de son organisme concourent et conspirent dans l'intérêt de l'ensemble, ont des affinités, compatissent entre elles et réagissent de concert contre tous les agents morbifiques.

La nature, dit-il, est une et infiniment variée; elle suffit à tout (*omnibus subvenit*). Elle est douée de facultés qui sont ses ministres; c'est elle qui entretient la vie; qui fait passer le sang, la chaleur et les esprits dans toutes les parties du corps, et qui fait naître et croître chaque chose. En un mot, la nature de l'homme est le principe d'action qui le *contient en soi*, et non par accident; qui l'anime, qui le dirige et l'individualise.

Voilà en germe le naturisme; il a commencé le jour où le génie antique a reconnu dans l'organisme une force qui régit les fonctions, qui se soulève contre les agents morbifiques et répare le mal qu'ils ont causé : or,

si cette force n'est pas la vie elle-même, elle en conserve du moins les organes et en dirige les fonctions ou les actes.

Ainsi donc le naturisme est fondé sur cette vérité, qu'il y a en tout être organisé une force, une nature qui, simplement conservatrice tant qu'elle ne préside qu'à l'entretien des organes et à l'harmonie des fonctions, devient immédiatement médicatrice dès qu'une cause offensive ou perturbatrice vient à léser les organes ou à troubler les fonctions.

Cette découverte d'une force médicatrice dans l'organisme, toute simple qu'elle peut paraître aux yeux de la multitude, est au fond une des plus importantes découvertes qu'on ait jamais faites dans la science de l'homme, et il n'appartenait vraiment qu'au génie de distinguer l'action de cette force tour à tour active ou paresseuse, salutaire ou nuisible, au milieu des phénomènes de toute espèce qui composent tout état morbide.

Mais, *sachons-le bien*, Hippocrate n'attachait d'autres attributs à la nature que ceux de pourvoir à la conservation et à la guérison des maladies, et il était loin par conséquent de voir en elle *un esprit*, comme on voudrait bien le faire accroire à ceux qui ont toujours une adhésion toute prête pour toute espèce de chose.

Pour lui, le mot nature était simplement un terme abrégé dont il se servait pour désigner la force qui préside aux fonctions physiologiques et pathologiques, c'est-à-dire le principe du mouvement ou la cause inconnue

des phénomènes qui, chez les êtres organisés, commencent avec la vie et finissent avec elle.

Comme expression de l'art, le naturisme est le système qui résulte de l'application raisonnée des données fournies à la science médicale par la connaissance des lois générales de la vie ; il constitue sous ce rapport le code pratique des notions expérimentales patiemment acquises de siècle en siècle, sur la puissance de la nature médicatrice, sur la marche naturelle des maladies, et sur les conditions et les moyens capables de la modifier et de la régler.

En résumé, le naturisme est à la fois un véritable système et un système vrai : un véritable système parce qu'il repose sur un fait-principe, sur l'autocratie de la nature ; un système vrai, parce qu'à l'aide du principe qu'il invoque, il explique tous les phénomènes de la vie et que la vérité systématique est en toute chose l'unité embrassant l'universalité.

Principes du naturisme.

Il y a un principe simple dans son essence et multiple dans ses effets, qui préside à la formation, à la conservation et à la guérison des êtres. Ce principe est la nature.

La nature fait la vie du tout et la vie des parties ; elle suffit aux animaux pour toute chose, et elle sait d'elle-même, sans l'avoir appris, tout ce qui leur convient.

La nature assure et maintient l'unité des fonctions : par elle, il n'y a dans l'organisme qu'un seul effort ; tout

conspire au même but; tout est subordonné à tout le corps, et tout l'est aussi à chaque partie.

La nature est une faculté première et principale, mais il en est bien d'autres qui en dépendent et qui avec elle gouvernent le corps (1). A l'aide de ces facultés, elle attire ce qui est convenable à chaque espèce ; elle retient et prépare ce qu'elle a attiré ; elle sépare et rejette tout ce qui pourrait devenir contraire ou nuisible à l'économie.

La nature révèle l'état du corps par des phénomènes et des symptômes qui lui servent pour ainsi dire de langage. Ces phénomènes, ces symptômes, ces cris de l'organisme, indiquent : tantôt que la nature est suffisante et qu'elle triomphera de la cause morbifique ; tantôt qu'elle est impuissante et qu'il faut la soutenir ; tantôt, enfin, que l'excès même de ses efforts pourrait rendre ses effets pernicieux et qu'il est urgent de ralentir et de diriger ses mouvements.

La nature a pour excitateur les impressions diverses que les modificateurs exercent sur l'économie animale.

Dans l'état normal de l'économie, la nature est purement formatrice ou conservatrice ; mais dès qu'un principe morbifique vient à exercer son action, elle devient aussitôt médicatrice, et alors son concours est tellement nécessaire, que sans lui on n'obtient rien d'utile ou de bon.

La maladie est une lutte entre la nature médicatrice

(1) Les idées de Haller, de Bordeu et de Bichat sur la sensibilité, la contractilité et les propriétés vitales, ne sont au fond que des commentaires de cet aphorisme d'Hippocrate.

et les causes morbifiques, lutte après laquelle la nature s'efforce toujours de réparer les pertes et les dommages qu'elle a causés par ses propres efforts.

Voilà dans leur expression sommaire les principes fondamentaux du naturisme, c'est-à-dire les principes qui doivent dominer et régler l'exercice de l'art médical; ils ne sont pas nombreux, mais les déductions qui en dérivent sont infinies, et le devoir du médecin est de les formuler sous forme de corollaires.

En somme, c'est Hippocrate qui a imprimé au naturisme le caractère unitaire qui lui est propre et qui lui a valu le nom d'hippocratisme, mais au fond le naturisme n'est que la coordination raisonnée d'une foule de connaissances acquises de toute antiquité, comme Hippocrate nous l'apprend lui-même dans le paragraphe suivant que nous lui empruntons :

« La médecine, dit Hippocrate, a découvert des principes fixes et une route pure par laquelle on est arrivé depuis plusieurs siècles à une infinité de vérités précieuses. Celui qui avec du talent dirigera ses recherches en partant de ces vérités connues, en augmentera le nombre; celui, au contraire, qui, les rejetant, choisira une autre voie et prétendra avoir trouvé ainsi des dogmes fondamentaux, se trompera lui-même et trompera les autres avec lui. Il n'y a nul moyen de faire faire de nouveaux pas à la sience que de reprendre les travaux au point où ils ont été laissés. »

Conclusion : le naturisme hippocratique est un système essentiellement conciliant qui n'exclut ni le progrès

consommé, ni le progrès réalisable, mais qui fait un appel sincère à tous les systèmes, sous la simple réserve de n'accepter aucune prétention absolue, et de faire entrer au contraire chaque théorie légitime dans l'ensemble orthodoxe de sa propre constitution.

Après la mort d'Hippocrate, quelques esprits plus téméraires qu'éclairés s'efforcèrent de renverser sa doctrine, dans l'espoir de former des systèmes nouveaux avec ses débris; mais ils en furent pour leurs peines, et ne parvinrent jamais à donner une base solide à leurs stériles essais.

Thessalus et Dracon établirent le dogmatisme (quatre cents ans environ avant J. C.). Acron d'Agrigente institua l'empirisme (cent ans après); Érasistrate et Asclépiade fondèrent l'atomisme corpusculaire et le méthodisme ; Proxagore et Hérophile jetèrent les premières bases de l'humorisme; Athénée et Archigène inventèrent le pneumatisme (vers le premier siècle de l'ère chrétienne). Mais, nous le répétons, tous ces systèmes s'écroulèrent rapidement, et le naturisme hippocratique triompha toujours de ses plus ardents détracteurs, et cela malgré les sophistications et les adultérations dont il fut l'objet; ce qui a fait dire de son histoire qu'elle est l'histoire même des révolutions de la médecine.

Ainsi donc, le naturisme, tour à tour honni ou honoré, repoussé ou recherché, a toujours reparu à la surface des sciences, et de tout temps il s'est trouvé des hommes instruits et convaincus qui ont fait refleurir ses

principes : tels ont été Galien, Fernel et Sydenham.

Galien a eu le premier l'honneur insigne de faire revivre le naturisme hippocratique, et il lui a imprimé une impulsion si puissante, qu'il a régné ensuite, pendant plus de deux cents ans, malgré Rhazès et Avicenne ; malgré les oppositions de la cabale et de la chimie pompeusement érigées en système par Albert le Grand, Roger Bacon, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Basile Valentin ; enfin, malgré Paracelse, le fougueux auteur de cette fameuse boutade si souvent paraphrasée depuis par tous les réformateurs modernes :

« *Nec me unquam sectabimini, tu Avicennes, tu Galene, tu Rhazes, tu Mesue! Non ego, sed vos sectabimini, vos dico parisiensis, vos monspessulani, vos suevi, vos misnenses, vos colonienses, vos venienses, vos per Danubius aut Rhenus alit; tu etiam Italia, tu Dalmatia, vos Athenæ, vos Grecæ, tu Arabes, tu Israelita..... Ego monarcho ero.* »

Après Galien, Fernel a été le véritable représentant du naturisme hippocratique, et non-seulement il a saisi avec plus de science et de sûreté que ses prédécesseurs l'esprit philosophique de cette doctrine, mais encore, parmi tous ceux qui l'ont professée, il a été celui qui a mieux su la faire comprendre aux autres.

Duret, Baillou, Charlier, Daniel Sennert, Houlier et Lazare Rivière ont tous secondé les efforts de Fernel et affirmé sa doctrine ; puis, cent après, Sydenham, qu'on a surnommé, à juste titre, l'Hippocrate anglais, a relevé encore une fois l'édifice séculaire ébranlé tour à tour

par les utopies de van Helmont, de le Boë Sylvius, de Borelli, de Bellini et de Pitcarn, contre lesquelles Baglivi avait déjà protesté très-énergiquement. Nous devons à Sydenham la formule suivante : « *Morbus nihil aliud est quam naturæ conamem materiæ morbificæ exterminationem in ægri salutem omni ope molientis.* » Nous la reproduisons ici parce qu'elle a servi de souche à toutes les définitions qui ont été données ultérieurement de la maladie par les vitalistes modernes, depuis Bordeu, Barthez, Dumas et Vitet, jusqu'au professeur Cayol.

Gordon, Dulaurens et Stahl ont soutenu et défendu aussi le naturisme, remis encore en question par les novateurs; mais leurs théories trop exclusives, et d'ailleurs trop foncièrement imprégnées de spiritualisme, n'ont fait, le plus souvent, que l'altérer sans lui apporter le moindre secours.

Les choses ont duré ainsi jusqu'aux dernières années du XVII[e] siècle, époque à laquelle le cartésianisme, qui était alors en grande faveur, est venu porter un coup terrible au naturisme, en attaquant de front le dogme de la force vitale, et en rattachant toutes les fonctions de l'organisme à un pur automatisme dépendant exclusivement des lois générales de la physique, de la chimie et de la mécanique.

L'école de Montpellier s'éleva d'abord contre cette invasion du cartésianisme; mais, par la suite, il se trouva dans son sein des esprits irrésolus qui se laissèrent endoctriner par les disciples de Descartes, et finirent même

par accepter une transaction ; — oubliant sans doute qu'en fait de science, comme en politique, les concessions n'aboutissent d'ordinaire qu'à l'affaiblissement ou à la ruine de la bonne cause !

Sauvages, Roussel et Bordeu passent pour avoir été les agents trop crédules de cette déplorable fusion qui devint immédiatement la cause d'une scission très-regrettable entre les hommes les plus éminents..... Le mal était fait, il fallut en subir les conséquences.

Hoffmann créa le mécanico-dynamisme ; Boerhaave imagina l'iatro-mécanicisme ; et Bordeu lui-même, le sévère Bordeu, inventa l'*organo-physiologisme,* c'est-à-dire le vitalisme hybride qui a donné lieu à toutes les théories néo-dichotomiques qui ont paru depuis, et qui ont été si funestes à la médecine.

Il ne pouvait guère en être autrement ; car déclarer formellement que la sensibilité et la contractilité sont des propriétés inhérentes à la fibre animale et exclusivement propres à la molécule vivante, c'était tout simplement abandonner gratuitement les horizons purs du naturisme pour les régions nuageuses de l'organicisme.

La médecine en était là, quand Barthez parut. Le disciple des Magnol, des Haguenot et des Fizes, vit avec douleur l'état déplorable dans lequel végétait la médecine, opprimée qu'elle était par la physique, la chimie et la mécanique, qui se partageaient en rivales l'empire des sciences, et il prit aussitôt le parti de l'arracher à cet abaissement continu.

Précisément Bordeu, qui regrettait déjà d'avoir fait

tant de concessions aux idées régnantes, s'attachait, par une sorte de revanche, à prouver d'une manière péremptoire que la médecine, loin de dépendre de la physique, de la chimie et de la mécanique, comme on se complaisait à l'enseigner dans les écoles, constituait au contraire une science autonome et distincte qui avait des lois spéciales qu'on devait étudier dans la série des êtres organisés. Barthez applaudit à ces grandes idées, qui étaient aussi les siennes, et il employa sa puissante activité à compléter l'œuvre de son prédécesseur.

Il recueillit et rassembla d'abord tous les faits favorables à cette thèse commune, et puis, après avoir dégagé de la multiplicité des faits tous les principes qui les dominent, il les rattacha à une cause unique qu'il désigna sous le nom de *principe vital*, édifiant ainsi la médecine tout entière sur le fait même de la force qui préside aux phénomènes de la vie.

Dans cette grande occasion, Barthez eut l'heureuse idée d'appliquer à la médecine la méthode de Bacon, qui n'est autre au fond que celle qu'Hippocrate avait préconisée il y a deux mille ans, et la réalisation de cette entreprise lui mérita, à juste titre, le surnom de fondateur de la philosophie médicale.

Barthez donna à cette philosophie le nom de *philosophie naturelle*, déclarant qu'elle consistait dans la recherche expérimentale des lois et des causes de la vie, autant que ces causes peuvent être saisies et connues par l'expérience et par le raisonnement.

Barthez ne s'en tint pas là. Après avoir reconstitué la

médecine-science, il créa la médecine-art, en instituant la théorie des indications et des contre-indications thérapeutiques, qui est à la pratique médicale ce que la tactique est à l'art militaire. Ce fut un coup de maître, car il parvint de la sorte à convertir en principes fixes et en règles pratiques des propositions générales qui étaient restées jusqu'à lui incertaines et vagues, et par le fait sans emploi.

Barthez rapportait à la structure des organes la progression, et tous les phénomènes physiques que présentent les corps organisés; il rapportait à la force vitale les sensations, les contractions, la digestion, la nutrition, et toutes les fonctions organiques; enfin, il rapportait la perception humaine à une force distincte et supérieure à une force morale, à une âme proprement dite.

Barthez établissait une différence radicale entre les forces vitales et les forces physiques et chimiques. Ces dernières, disait-il, sont isolées et indépendantes les unes des autres; les forces vitales, au contraire, s'appellent, se correspondent et convergent toutes vers un but commun et déterminé.

Barthez admettait le fait de la force vitale proclamé par Hippocrate sous le nom de nature; seulement il substitua à ce nom celui de *principe vital*, employé autrefois par Aristote, en ayant soin toutefois de faire bien observer que par ce mot il entendait purement et simplement désigner la cause inconnue des phénomènes vitaux, sans rien préjuger relativement à l'essence de cette cause; il ajouta même qu'on pouvait parfaitement

remplacer ce mot par tout autre mot, par un de ceux-ci par exemple : *agent de la vie*, *puissance vitale*, *force vitale*, et même tout uniment par un x algébrique.

Barthez dit ensuite qu'on doit rapporter à cette cause unique, c'est-à-dire au principe même de la vie dans l'homme, les forces qui résident en chaque élément, en chaque partie, en chaque organe, en chaque système d'organes, et qui en assurent les fonctions tant générales de sensibilité, de motricité et de nutrition, etc., que particulières de digestion, etc.

Pour Barthez comme pour les anciens, les mots *fièvre* et *maladie* sont synonymes ; l'un et l'autre expriment un seul et même ordre de fonctions : l'ordre des fonctions pathologiques.

Celse avait dit : « *Denique ipsa febris quod maxime mirum videri potest, sæpe præsidio est.* » Alexandre de Tralles avait ajouté : « *Febris est nisus naturæ in melius vergentis.* » Sydenham et Stoll avaient répété : « *Præsidio enim est febris ipsæ naturæ instrumentum, qui partes impuras a puris secernat. — Igitur est febris aut morbus affectio vitæ conantis mortem avertere.* »

Barthez s'empara de ces définitions philosophiques ; il en élargit encore le sens, et puis, après de longues méditations fécondées par son génie, il formula cette sentence fondamentale : « La maladie est une fonction ; cette fonction a un but, et ce but est l'acte même de la guérison de toute affection par la nature. »

Enfin, après avoir posé ce principe, un des plus féconds en commentaires et en applications, Barthez couronna

lui-même son œuvre en créant les méthodes naturelles, analytiques et empiriques, c'est-à-dire en fondant le code pratique de l'art médical.

Telle est en peu de mots la doctrine de Barthez : c'est le naturisme hippocratique développé, élucidé et scientifiquement formulé ; c'est la philosophie de la médecine entrevue il y a vingt-deux siècles par le génie antique et constituée de nos jours par le génie moderne. Enfin, c'est la médecine traditionnelle et progressive, simple comme la nature, graduelle et lumineuse comme elle, et présentant par son ensemble l'accord admirable des principes et des règles, de l'observation et de l'expérience, de la théorie et de la pratique.

Barthez a donné le nom de *vitalisme* à ce magnifique commentaire du naturisme, pour opposer jusque dans les termes une digue insurmontable au flot toujours montant des sciences physiques et chimiques, espérant ainsi faire revivre sous le nom même de la vie, c'est-à-dire sous le nom du principe sur lequel la médecine repose, cette doctrine d'Hippocrate qui en définitive est la seule vraie, puisqu'elle est la science même de la nature prise sur le fait.

Le vitalisme barthézien a exercé sur la science médicale une influence immense et salutaire. En effet, après avoir été tour à tour physique, chimique, mécanique et mathématique, la médecine en était arrivée peu à peu à ne plus voir dans les symptômes des maladies que des phénomènes menaçants et pleins de danger, réclamant, tous, les moyens les plus énergiques et les plus

expéditifs. Le vitalisme redressa tout cela ; il prouva de nouveau que ces phénomènes si alarmants, que ces symptômes si redoutables ne sont que les formes diverses d'un mouvement complexe qui aboutit à deux phénomènes distincts, l'un révélant l'état de l'économie affectée passivement, l'autre affirmant l'effort de la nature médicatrice réagissant contre le mal ou contre la cause du mal, et, sous ce double rapport, le vitalisme rendit le plus grand service à la médecine.

En effet, tous les bons esprits comprirent la portée d'une séparation aussi importante, analytiquement établie entre des phénomènes qui révèlent des tendances et des actes si opposés ; ils s'attachèrent à faire au lit même du malade la part de l'affection et celle de l'action médicatrice, et ils parvinrent ainsi à fonder une thérapeutique naturelle sur l'interprétation clinique des symptômes, c'est-à-dire sur la nature même des choses.

Eh bien, malgré tous ces avantages, malgré l'incontestable supériorité de ses principes et l'excellence de ses doctrines, le vitalisme a rencontré comme tous les autres systèmes ses incrédules, ses détracteurs et même ses ennemis ; de là sont venues toutes les déviations qu'il a subies et qui se sont caractérisées dans le système de Brown ; dans l'organo-vitalisme de Bichat, et dans la doctrine de l'irritation si hardiment conçue et si vigoureusement professée par Broussais !

En tout cas, il est un fait capital qui ressort de l'étude approfondie de tous les systèmes : c'est que la pensée hippocratique rayonne au fond de tous, active et forte,

et qu'ils ne diffèrent réellement les uns des autres que par des nuances imperceptibles, quelquefois même par de simples et puériles substitutions de mots inventés comme à plaisir par des gens qui, par ces stratagèmes, ont espéré peut-être passer un jour à la postérité sous le nom pompeux de chef d'école.

En effet, qu'est-ce que le *pneuma* dans le système d'Athénée, si ce n'est la nature d'Hippocrate? Qu'est-ce que la force vitale et les esprits vitaux animaux et naturels dans le système de Galien, sinon la nature et les facultés d'Hippocrate? Qu'est-ce enfin que l'archée dans le système de Paracelse, si ce n'est toujours la nature providentielle des anciens?

Et d'autre part, que fait Van Helmont, disciple de Paracelse, quand il invoque avec son maître la puissance d'un archée animateur et directeur de l'économie animale, ayant sous ses ordres toute une légion d'archées inférieurs? Il évoque, sous d'autres noms les esprits de Galien ou les facultés multiples d'Hippocrate.

Que font Gordon, Dulaurens et Stahl, quand ils professent que toute l'activité de l'homme est subordonnée à la toute-puissance de l'âme? Et Frédéric Hoffmann, qu'entend-il dire quand il avance : 1° qu'un éther sécrété par le cerveau est la cause des phénomènes de la vie ; 2° que cet éther imprime à l'organisme la tonicité, la sensibilité et la motilité nécessaires à l'exercice des fonctions de la vie ; 3° qu'une âme consciente règne sur le tout, mais que cette âme, qui est temporairement unie au corps, diffère essentiellement de l'éther qui anime les organes,

ces fidèles serviteurs de l'âme? Disons-le nettement, Van Helmont, Gordon, Dulaurens, Stahl et Frédéric Hoffmann répètent exactement la même chose sous des noms différents, et ils ne font par conséquent que donner des commentaires plus ou moins heureux des grandes pensées répandues dans les livres d'Hippocrate et de Galien.

Ici arrêtons-nous un instant à Frédéric Hoffmann, et constatons d'abord que *c'est bien à lui, et non pas à* M. de Bonald, comme on le fait ordinairement, qu'il faut rapporter cette belle pensée : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » Prouvons ensuite que cette pensée, qui est très-digne de fixer l'attention et de charmer l'esprit, n'est pas cependant en opposition avec les principes que nous développons.

En effet, l'homme est bien une intelligence servie par des organes ; mais comme, au fond, les organes qui servent cette intelligence sont déjà vivants quand l'âme s'en empare, on est bien obligé, pour expliquer ce fait, d'admettre en principe qu'il existe une force qui a antérieurement communiqué le mouvement aux organes, et que cette force est celle qu'Hippocrate, dans son langage discret, appelait tout simplement la nature... Donc Frédéric Hoffmann, comme tous ses prédécesseurs, n'a fait réellement que substituer une expression à une autre, quand il a désigné sous le nom d'*éther organique* ce que, suivant les temps, on a successivement appelé : pneuma, esprit, souffle, nature ou vie. Passons à Boerhaave.

Que distingue-t-on dans le système de Boerhaave? Toujours et encore l'idée hippocratique, c'est-à-dire la force vitale présidant aux phénomènes de la vie, mais rien en deçà, rien au delà. Et dans celui de Bordeu? Une espèce de dichotomisme qui, d'une part, reconnaît dans l'organisme l'existence de forces vitales et de propriétés propres à la fibre animale; qui, de l'autre, affirme par supplément, que la sensibilité constitue le fond de la vie commune à l'homme et aux animaux, mais qu'elle est relevée chez lui par l'action de l'âme, ce qui le place à la tête de la création. Par conséquent, ce sont encore la sensibilité et la motilité, c'est-à-dire les attributs de la vie, qui sont dans ces systèmes, comme dans tous les autres, arbitrairement substitués à la nature et aux facultés d'Hippocrate.

Les mêmes réflexions sont applicables aux doctrines de Cullen, de Brown, de Bichat et de Broussais. Ainsi, dans le système de Cullen, c'est le fluide nerveux qui est représenté comme le principe de vie; dans le système de Brown, c'est l'excitabilité qui explique tout. Dans la doctrine de Bichat, naïvement acceptée comme une nouveauté par certains enthousiastes, c'est encore la force vitale et les propriétés vitales qui servent de base à tout le système. Enfin, dans la doctrine de Broussais, qui n'est au fond que la doctrine de Brown retournée, ce sont les mots force plastique, chimie vivante, irritabilité et irritation, qui tiennent lieu de tout, et qui, prononcés dans ses cours scientifiques avec une intonation stridente, ont passionné pendant vingt ans tout un peuple de béats,

et jeté en convulsion la plupart des doctrines médicales!

Et cependant il a suffi de remplacer les paroles sacramentelles du *maître* par des mots bien simples : la nature, la vie, la réaction, pour renverser tout l'édifice qu'il avait élevé. Et maintenant que tout est calme, chacun se demande avec étonnement comment et par quel étrange effet de fascination, Broussais, qui a plutôt *tonné* que professé sa doctrine, a pu conquérir aussi promptement et à si peu de frais de si ardents prosélytes.

En somme, l'analyse à laquelle nous venons de soumettre le principe constitutif des diverses doctrines, prouve, selon nous, d'une manière péremptoire, que tous ces systèmes sans exception invoquent comme principe fondamental un fait unique, universel, reconnu par les anciens et par les modernes, et que ce fait est celui de la vie animant l'organisme et présidant à la formation, à la conservation et à la guérison des êtres.

Maintenant, peu importe que la vie, c'est-à-dire que la force, qui suffit à tout, soit inhérente ou adventive à l'économie, qu'elle soit le propre d'un fluide particulier ou d'une action moléculaire. Le point important est de savoir que cette force existe, qu'elle se révèle par des phénomènes et par des actes, et qu'elle a reçu en tout temps, en tout lieu et dans toutes les langues, un nom en rapport avec les principes de la philosophie régnante aux différentes époques de la science.

Enfin, l'essentiel, au point de vue de l'art médical, est de reconnaître que la force vitale est dirigée par des

lois spéciales, et que ce qu'on appelle l'action médicatrice de la nature n'est autre que l'action même de l'organisme remplissant ses fonctions pathologiques sous l'influx direct et universel de la vie.

Philosophie médicale de Barthez, ou principes du vitalisme (1).

La philosophie médicale a pour objet l'étude des phénomènes de la vie et de leurs causes. Elle classe les faits vitaux, elle les généralise, elle les synthétise, et elle compose ou perfectionne ainsi la véritable science médicale.

La philosophie médicale observe d'abord l'ensemble des faits, elle constate ensuite les lois qui les dirigent; puis elle remonte méthodiquement des faits particuliers aux faits généraux, des faits généraux aux forces qui les produisent, et de celles-ci à la force unique et absolue qui les domine toutes.

La philosophie constate l'action des causes, c'est-à-dire l'ordre de succession de leurs effets, et le caractère des lois qui assurent ces effets; mais elle ne saurait aller au delà, car, ignorant la nature des causes, elle est réduite à ne les entrevoir qu'à travers leurs effets.

En conséquence, elle assigne aux causes expérimentales des noms synonymes et indéterminés, tels que ceux-ci : principe, puissance, faculté, parce que ces

(1) Ces principes, qui forment les vraies semences de la philosophie médicale, sont extraits ou déduits en partie des livres de Barthez, en partie des commentaires que le professeur Lordat en a donnés.

mots établissent purement et simplement l'existence de ces causes, sans rien affirmer touchant leur nature ou leur essence.

Expliquer un phénomène, c'est tout simplement démontrer que les faits qui l'engendrent se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession de quelques faits plus familiers, et par conséquent plus connus.

L'état présent de chaque science naturelle autorise à y admettre un certain nombre de causes expérimentales qui correspondent à la comparaison analytique des phénomènes qu'elles déterminent; mais il est également nuisible à la constitution d'une science de trop étendre le nombre des causes ou de trop le restreindre. Ainsi, par exemple, dans l'étude de la nature, les anciens ont trop multiplié le nombre des causes, et trop souvent invoqué une cause ou faculté naturelle pour rendre compte de phénomènes qu'ils auraient pu expliquer par leur analogie avec d'autres phénomènes dépendants de facultés qu'ils avaient déjà admises; de plus, ils ont aggravé encore cette multiplication vicieuse des causes en appliquant à chacune d'elles le nom d'une affection morale ou autre qu'ils supposaient devoir exister dans un principe inconnu : en donnant, par exemple, pour cause de l'ascension de l'eau dans les pompes la soi-disant horreur du vide éprouvée par la nature!

Toutefois ces erreurs ne justifient pas les diatribes qu'on a lancées contre la philosophie et contre ses imperfections; car la philosophie n'est pas répréhensible pour avoir établi des causes ou des facultés occultes, mais

seulement pour n'avoir pas su limiter le nombre de ces facultés d'après l'état présent des connaissances précises sur la valeur de ces faits.

Certains auteurs sont tombés dans un excès opposé en abaissant au contraire le nombre des causes expérimentales fort au-dessous de celui qu'indique l'observation; d'autres sont même allés jusqu'à rapporter toutes les forces motrices du corps à la seule force de communication du mouvement par l'impulsion, cherchant ainsi à réduire à une seule force les facultés occultes des anciens qu'ils espéraient ainsi faire disparaître un jour tout à fait! Ces erreurs sont bien graves, et elles font sentir toute la nécessité de revenir et de se conformer aux enseignements de la logique médicale.

En thèse générale, dans toute science naturelle, les hypothèses qui ne sont pas déduites des faits propres à cette science, mais de faits empruntés à une science plus ou moins étrangère, sont contraires à la bonne manière de philosopher. Il serait absurbe, en effet, pour voir un objet, d'en regarder un autre dont on n'aurait pas prouvé l'identité avec le premier, car ce serait pour ainsi dire aller à Londres pour savoir ce qui se passe à Paris : c'est pourtant ce qu'on a presque toujours fait dans la science médicale, où, au lieu d'étudier les êtres vivants dans les phénomènes qui leur sont propres, on les a presque toujours étudiés dans les corps privés de la vie.

C'est en calculant, en déterminant le nombre respectif des faits bien observés qui se rapportent à chaque cause générale ou faculté expérimentale, qu'on parvient à

découvrir les lois de cette cause, qui sont véritablement expérimentales, puisqu'elles sont l'expression de faits arrangés d'après leurs grandes et légitimes analogies.

De cette manière on ne prend aucun engagement avec des idées préconçues, pas même avec les dogmes qu'on aurait pu primitivement établir, et il en résulte qu'on peut changer les causes expérimentales elles-mêmes, si, par une comparaison analytique plus exacte de leurs lois, on juge convenable de les classer différemment.

D'autre part, on n'admet aucune notion intermédiaire aux phénomènes pour servir de lien ou de moyen d'explication à ces phénomènes; on déclare au contraire qu'on ne veut et qu'on ne peut pénétrer dans leur mécanisme intérieur. On reconnaît simplement que les phénomènes auxquels on est remonté graduellement en suivant leur succession doivent avoir une cause; mais on n'affirme rien sur la nature ni sur le mode d'action de cette cause; on constate qu'elle existe et qu'elle agit; on étudie son action d'après les phénomènes qu'elle présente, et l'on érige ensuite en lois générales ou particulières les résultats obtenus.

Dans la recherche des lois d'une cause ou faculté expérimentale, on doit employer le nom de cette faculté préférablement à tout autre: ainsi, par exemple, on doit se servir du mot sensibilité lorsqu'on étudie les lois de cette propriété, quoique cependant on ne sache pas ce que c'est que la *sensibilité*. Cette dénomination a un sens vague et indéterminé. Elle ne spécifie rien relativement à la nature de cette force, on l'emploie cepen-

dant pour ne pas se jeter dans une hypothèse quelconque; alors on peut étudier les phénomènes avec netteté et selon leurs analogies les plus légitimes, sans que l'esprit soit enchaîné par aucune prévention.

Encore une fois, les mots de ce genre n'indiquent rien par eux-mêmes; ils ne signalent que la cause inconnue des phénomènes; si l'on y mêle une autre idée, quelle qu'elle soit et quelque probable qu'elle paraisse, ce ne peut être qu'une hypothèse qui sera la source de mille erreurs. Ce ne sont donc que des moyens artificiels de classification destinés simplement à fixer la pensée sur certains points de vue, afin qu'elle ne s'égare point dans les vaines illusions de l'esprit. Ces mots ne doivent jamais avoir d'autre sens que celui que leur donnent les faits eux-mêmes: car, que le sens ajouté soit formel et décidé, indéterminé ou vague; que ce soit une idée positive, ou une simple conjecture, une conception subtile ou grossière, métaphysique ou mécanique, on ne recevra jamais son appoint sans de graves inconvénients.

Les mots doivent exercer ici les mêmes fonctions que x et y dans les mathématiques; ces lettres n'expriment aucune valeur par elles-mêmes, mais elles tiennent heureusement la place d'une valeur arbitraire et erronée que l'on prendrait nécessairement, si l'on croyait devoir commencer le problème par une solution approximative, et si l'on faisait entrer celle-ci dans les calculs, qui, par cela seul, deviendraient de plus en plus inexacts. Enfin, les mots permettent de faire les opérations qui doivent conduire à la solution véritable. C'est ainsi que la déno-

mination de sensibilité ne signifiait pas grand'chose quand on s'en est servi pour la première fois; mais lorsqu'à l'aide du mot, on a étudié tous les faits relatifs à la sensibilité, et qu'on a pu en établir les lois générales, ce mot les a rappelés. Maintenant, il les réunit en un seul faisceau, et il les empêche de s'isoler et de se perdre dans les hypothèses, ce qui serait arrivé inévitablement si l'on avait commencé par prendre une idée plus décidée du sujet.

D'après cette manière de raisonner, on donne le nom de *principes* aux causes générales des phénomènes du mouvement, et de la vie, qui ne sont connues que par leurs lois, que manifeste l'observation. On n'entend désigner par ce nom que le commencement, l'origine, le principe de ces phénomènes : ainsi, on appelle principes de mouvement, les causes qui produisent les mouvements de la matière inerte. Dans l'état actuel des sciences physiques, les causes expérimentales sont l'impulsion, l'attraction ou la gravité, l'élasticité et l'affinité chimique. L'expérience ne nous conduit pas au delà de ces phénomènes primitifs et des causes qu'ils supposent et représentent; ces mots ne font qu'exprimer les causes cachées, occultes, inaccessibles à tous nos moyens d'investigation. Vouloir pénétrer plus avant et s'enfoncer dans le mécanisme intérieur de ces phénomènes primitifs, c'est vouloir s'égarer dans mille hypothèses, c'est abandonner l'expérience et se livrer gratuitement aux suppositions.

Barthez reconnaît que les plantes obéissent à des lois

qu'on ne peut rattacher aux lois physiques, et qu'il faut par conséquent pour elles, comme pour les animaux, admettre de nouvelles forces et de nouvelles causes qui correspondent à d'autres modes d'action et à une nouvelle série de faits.

Les causes ne doivent pas être expliquées, pas plus que l'attraction et l'affinité. Il faut se contenter de savoir, et c'est l'observation qui nous l'apprend, que les forces vitales diffèrent essentiellement des forces physiques et chimiques; que celles-ci sont isolées et indépendantes; que les forces vitales, au contraire, se correspondent et se concertent dans un but identique; qu'ainsi, par exemple, les forces sensitives et motrices s'unissent et se lient si étroitement, qu'on dirait qu'une seule et même cause enchaîne deux phénomènes qui ne sont que deux expressions différentes d'un même principe.

Cette dernière considération oblige à reconnaître une cause unique de la vie, quel que soit d'ailleurs le nom que l'on donne à cette cause; on peut par conséquent lui donner le nom de *principe vital*, mais à la condition que ce nom n'implique dans l'esprit aucune explication de l'essence même de la vie, et qu'il ne laisse dans l'esprit d'autre idée que celle de la cause inconnue de la vie.

Barthez nous prouve, par ces paroles, que s'il rallie toutes les forces vitales sous une seule dénomination, c'est uniquement parce que toutes les forces de la vie se correspondent et se rattachent toutes, comme à leur source commune, à un principe unique, à une seule et même cause, et que ce fait ne saurait être impunément

négligé dans une étude analytique des phénomènes de la vie.

Pour Barthez, cette condition est fondamentale dans l'ordre des vérités scientifiques, et la plupart des systèmes de physiologie n'ont échoué, selon lui, que parce qu'ils n'avaient pas assez tenu compte de ce principe qui est la base même de la logique dans l'œuvre délicate de la délimitation des sciences.

Avant Barthez, beaucoup d'auteurs avaient déjà reconnu et proclamé l'existence d'un principe vital, mais tous avaient cherché à donner une idée de ce principe en se servant de comparaisons plus ou moins exactes empruntées les unes à la chimie, les autres à la physique et même à la métaphysique. Barthez seul a présenté le principe vital comme une notion abstraite et indéterminée, en recommandant expressément de ne point chercher à déterminer la nature ou l'essence de ce principe, attendu qu'on n'y parviendrait qu'en employant des hypothèses, ce qui serait très-préjudiciable à la science.

Après avoir fait un précepte de ce principe, Barthez a résumé, analysé et discuté toutes les opinions anciennes et modernes émises par les philosophes et par les médecins sur l'essence et les causes de la vie ; mais, toujours fidèle à sa propre philosophie, il n'a jamais adopté ni prôné exclusivement aucune de ces opinions.

Il se peut, dit-il, que, d'après une loi générale établie par l'Auteur de la nature, une faculté vitale douée de forces sensitives et motrices survienne nécessairement d'une manière indéfinissable à la combinaison de matière

dont chaque animal est formé, et que cette faculté renferme la raison suffisante des mouvements nécessaires à la vie de l'animal pendant toute sa durée. Il est possible aussi que ce principe ne soit qu'une faculté innée qui appartient au corps animal et qui y produit et dirige, suivant des lois primordiales, toutes les séries de mouvements spontanés dont ce corps est susceptible. Un art divin peut faire que, dans un système de matière, les mouvements automatiques de chaque partie concourent à la formation et à la réparation du tout, et que le corps animé ressemble, suivant la pensée ingénieuse de Galien, à la forge de Vulcain dont les soufflets mêmes étaient vivants..! Mais il se peut aussi que Dieu unisse à la combinaison de matière qui est disposée pour la formation de chaque animal un principe de vie qui subsiste par lui-même, et qui diffère dans l'homme de l'âme pensante!

« On n'a pas su ou voulu m'entendre, dit Barthez, quand on a affirmé que je faisais consister la nouveauté de ma théorie dans l'adoption d'un principe vital comme d'un être dont il suffisait de supposer l'existence et l'action pour expliquer toutes les fonctions de la vie. Mon objet est simplement de rapporter les faits que présentent les phénomènes de la vie à des analogies simples et très-étendues, pour approcher de plus en plus de connaître les forces et les fonctions de la vie.

» A la vérité, dans le cours de mon ouvrage, je personnifie quelquefois le principe vital, mais c'est tout simplement pour en parler d'une manière plus commode.

Aussi, comme je ne veux lui attribuer que ce qui résulte immédiatement de l'expérience, rien n'empêche qu'aux expressions qui représentent ce principe comme un être distinct de tous les autres et existant par lui-même, on ne substitue la notion abstraite qu'on peut s'en faire comme d'une simple faculté vitale qui nous est inconnue dans son principe, mais qui est douée de facultés sensitives et motrices.

» Enfin, n'importe qu'on attribue ou qu'on refuse une existence particulière ou propre à ce que j'appelle le principe vital; mais je suis la véritable méthode de philosophie, lorsque je considère les fonctions de la vie dans l'homme comme étant produites par les forces d'un principe vital et régies suivant ses lois primordiales. »

Telle est la philosophie de Barthez; son objet est de ramener la science médicale au rapprochement de faits vitaux bien observés, aux analogies simples et étendues de ces faits, aux lois spéciales que ces analogies indiquent, lois qui mènent naturellement à la considération des causes expérimentales se résolvant définitivement en une cause unique.

Cette méthode conduit à une synthèse générale, et elle est vraiment la seule dont on puisse attendre des progrès en médecine : car elle est la seule qui, en s'élevant aux plus hautes considérations philosophiques, embrasse à la fois les principes les plus abstraits et les détails les plus élémentaires de la science.

Ici finit l'exposé historique du naturisme ou de l'hippocratisme; nous allons maintenant aborder celui du vita-

lisme, c'est-à-dire de l'hippocratisme développé et perfectionné d'après les principes de philosophie institués par Barthez.

EXPOSITION HISTORIQUE DU VITALISME.

Ægrescitque medendo.

Considérations générales.

Comme système philosophique, le vitalisme remonte au spiritualisme de Pythagore et de Zénon d'Élée, qui repose sur cet axiome : *Vie et production sont synonymes.*

Comme système médical, le vitalisme appartient à Hippocrate, car c'est Hippocrate qui a dit : « La vie est une cause éternellement active répandue dans l'air, comme l'intelligence, comme la raison ; c'est à ce foyer perpétuel que tous les êtres la puisent ; c'est elle qui anime les organes et leur imprime le mouvement. »

Mais le vitalisme dont nous allons parler est l'œuvre philosophique de Barthez ; c'est lui qui l'a dégagé du naturisme hippocratique, qui l'a doté de formules didactiques, et qui lui a donné le nom qu'il porte et qui caractérise nettement la nouvelle phase dans laquelle la médecine est entrée sous l'action puissante des méthodes philosophiques.

En réalité, le poëte a conçu et défini le vitalisme quand il a dit : « *Mens agitat molem et magno se corpore miscet!* »

Un esprit rayonne sur la matière et l'agite jusque dans ses dernières molécules.

En effet, faire connaître le principe de l'univers, c'est faire connaître son système et indiquer en même temps celui de l'homme, puisque l'homme est l'abrégé de l'univers. Tel est aussi le propre du vitalisme, car il a pour base le fait de la vie, c'est-à-dire le fait primordial sur lequel s'appuie le système du monde.

Le vitalisme ouvre à l'esprit les horizons les plus vastes; il lui révèle l'action de la vie sur la matière organisée, action si merveilleuse, qu'en s'exerçant sur un agrégat aussi admirablement combiné que le nôtre, elle en fait un instrument vivant au moyen duquel l'esprit qui vit en nous, et qui est nous, entre pour ainsi dire en commerce spirituel avec son créateur.

Mais laissons aux philosophes ces spéculations métaphysiques, et abordons simplement l'histoire du vitalisme médical, qui doit seul nous occuper ici.

Le vitalisme a pour fait-principe, la vie; pour base, l'observation des phénomènes de la vie; pour autorité, la consécration séculaire.

La vie étant le fait-principe sur lequel repose le vitalisme, la première question qui se présente est celle-ci : Qu'est-ce que la vie? La philosophie répond : La vie est la force qui anime la matière et qui lui imprime le mouvement : *mens agitans molem!* La vie est le souffle éternel, inépuisable comme la Divinité dont il procède, qui fait sentir, agir et vivre les êtres.

Par l'action de la vie, il s'opère en tout germe, en toute molécule organique, des mouvements ou des actes qui constituent les premiers phénomènes de la vie, et aboutissent au développement d'organes qui s'unissent dans un but commun pour former un mécanisme vivant, c'est-à-dire un corps destiné au service de l'être qui se développe en lui et conjointement à lui.

Du fait même de la vie, c'est-à-dire du fait qui constate l'action d'un principe qui unit le corps à l'être, dérivent deux conséquences corrélatives, savoir : 1° qu'il existe une ligne de démarcation absolue entre la force et l'organe, entre la physiologie et l'organologie ; 2° qu'il est urgent de fixer les dogmes d'une science qui s'appuie sur les lois de la vie, et qui les fait connaître.

A ceux qui demandent si la vie est une cause, un effet ou une loi, le vitalisme répond que la vie doit être étudiée comme une cause, un effet et une loi, mais que la *vie est* avant tout une cause, la plus universelle et la plus admirable de toutes par les phénomènes auxquels elle donne lieu.

La vie est une cause, puisqu'elle est le principe des fonctions qu'exerce l'organisme au sein duquel elle est pour ainsi dire *incarnée;* la vie est un *effet*, puisqu'elle est, dans son action, l'ordre même dans les phénomènes qui s'opèrent chez les êtres organisés ; enfin la vie est une loi, puisqu'elle impose à tout être vivant des conditions absolues et un développement invariable. *Lex est ratio summa quæ jubet.*

Maintenant, le principe de vie est-il matériel ou imma-

tériel, inhérent ou adventif à la matière, accidentel ou propre aux êtres chez lesquels ont lieu les phénomènes temporaires de la vie? Ce sont là des questions que la volonté de Dieu semble avoir léguées depuis le commencement du monde aux disputes des philosophes : *disputationibus eorum!*

Cependant tout fait supposer que le principe de vie est un fluide qui pénètre tous les êtres, et dans lequel tous les corps de la nature sont pour ainsi dire plongés : *In vita sumus.* Mais, en définitive, pour nous médecins, ce que nous devons étudier avant tout, c'est la vie dans l'homme. — Or, quand nous rencontrons des hommes qui ont consumé leur existence à méditer sur des matières aussi graves, nous devons prendre leur opinion en considération, et la répandre ensuite, si elle se distingue par une certaine portée. C'est donc ce que nous allons faire, en reproduisant les spéculations philosophiques d'un penseur profond, d'un savant émérite, du docteur Blaud, de Beaucaire, enlevé il y a quelques années à la science et à l'art qu'il cultivait avec une grande distinction.

Selon le docteur Blaud, la vie dans l'homme et dans les animaux supérieurs est due à l'action d'une force matérielle qu'il appelle la force vitale. Cette force a son foyer dans l'appareil encéphalique, et consiste en un fluide électro-vital, ou nerveux, qui est l'agent direct de tous les phénomènes physiologiques et pathologiques.

Certes ce n'est là qu'une hypothèse, et même qu'une hypothèse applicable plutôt à l'agent spécial de la vie

qu'au principe même de la vie; mais cette hypothèse est si spécieuse, si séduisante au premier abord, qu'on est presque entraîné à l'adopter, au moins comme un levier intellectuel, surtout quand on songe que l'identité du fluide électrique et du fluide nerveux est admise par les hommes les plus considérables, par les Davy, les Prévost, les Magendie, dont l'assentiment a donné une légitime consécration aux théories exposées antérieurement par Lecat (de Rouen) dans deux mémoires couronnés à Berlin en 1753 et en 1765.

Au fait, le fluide nerveux exerce sur toutes les parties de l'économie animale une action intime qui leur communique les propriétés et les attitudes de la vie, et c'est ce qui a déterminé Cullen et Hoffmann à le surnommer le dispensateur de la vie.

C'est le fluide nerveux qui donne le mouvement à l'organisme en animant ce nœud vital dont parle M. Flourens, et qui, selon ce savant, est l'organe spécial ou le premier moteur du mécanisme respiratoire; c'est le fluide nerveux qui établit la sensibilité générale dans les faisceaux postérieurs de la moelle épinière, et la motricité générale dans les faisceaux antérieurs; enfin, c'est le fluide nerveux qui pourvoit à la vision dans l'appareil visuel, à l'audition dans l'appareil auditif, à la digestion dans l'appareil digestif, à l'exercice de l'intelligence dans le cerveau, etc. Donc le fluide nerveux est le fluide animateur ou le véhicule même de la vie.

Mais, tout en attribuant les phénomènes de la vie à l'action médiate du fluide nerveux, la raison humaine

reste toujours indécise sur la nature ou l'essence du principe de la vie, et par conséquent l'hypothèse du fluide nerveux ne fait que transformer le problème et reculer la difficulté. En effet, déclarer que le fluide nerveux est le premier agent des phénomènes de la vie, ce n'est pas dire ce qu'est la vie en essence, ce n'est pas faire connaître la substance de ce *primum movens* qui anime et vivifie tout, et qui chez les êtres organisés imprime à l'appareil nerveux l'impulsion décisive en vertu de laquelle ils reçoivent des impressions, réagissent à l'occasion de ces impressions, et transmettent à loisir leurs impressions et leurs pensées comme par la magie d'une télégraphie supérieure.

On peut donc se demander encore quel est le principe qui vivifie l'organisme et fait circuler le fluide qui tient sous sa dépendance l'économie tout entière? On peut donc se demander toujours quel est l'esprit qui agit sur la matière, la travaille, la façonne, la transforme, et entretient ainsi cette éternelle circulation qui assimile une substance à une autre substance, et renouvelle ainsi le champ de l'existence en créant par millions des milliards d'êtres qui se multiplient à l'infini, vivent un jour, et disparaissent pour recommencer sous d'autres formes leur perpétuelle émigration!

Hippocrate semble au premier abord avoir répondu à cette question, quand il a dit : C'est le *calidum innatum*, c'est l'éther, c'est le *spiritus ignis per corpora dispersus*, qui opère tous les prodiges de la transmutation générale et qui préside également au mouvement des astres :

Solis et lunæ et astrium omnium cursus per spiritum procedunt.

Mais si Hippocrate à su donner un nom au principe de vie, il n'a jamais pu indiquer l'essence de ce principe, et les philosophes qui lui ont succédé n'ont pas été plus heureux que lui sous ce rapport; ce qui fait supposer que cette question restera à jamais l'éternelle énigme du Créateur.

Du reste, si nous ne connaissons pas l'essence du principe de vie, nous possédons du moins, sur l'action de ce principe et sur les phénomènes qu'il produit, des notions importantes.

Nous savons qu'il préside à tous les mouvements des corps organisés et que nous sommes plongés dans la vie comme dans un océan éternel. Nous savons que la vie n'est en chacun de nous qu'une concession, qu'un usufruit, mais que cet usufruit peut durer longtemps, si nous nous soumettons aux lois de l'hygiène physique et morale, et que dans ces conditions l'être qui vit en nous gagne chaque jour en force et en intelligence, et devient digne ainsi des plus hautes destinées. — Donc, nous savons tout ce que nous avons besoin de savoir, et nous n'avons par conséquent qu'à remercier la Providence d'avoir inscrit ces précieuses vérités dans notre esprit.

Avant d'aller plus loin, nous ferons observer ici qu'en appelant l'attention sur la double nature de l'homme, nous ne visons à aucun effet déclamatoire, mais que nous évoquons simplement les enseignements de la sagesse, qui représente le corps humain comme un sanctuaire

vivant qui doit toujours être digne de l'hôte qui l'habite. En effet, comme l'a dit Bacon : Un corps sain est pour l'âme un hôte hospitalier ; un corps maladif est un geôlier impitoyable.

Les mêmes vérités avaient déjà inspiré les sentences suivantes à Damascène, un prince de la médecine arabe, comme on disait en ce temps-là.

« Ceux que nous médecinons, dit Damascène, ne sont » pierres, bois, boue, ni cuir, mais l'œuvre de Dieu » grandement précieuse, en quoy la faute est facile et » bien périlleuse et principalement en ceux qui ont une » nature subtile. C'est que l'homme subsiste par la con- » jonction du corps et de l'âme, ce par quoy il ne faut » jamais donner médecine trop véhémente de peur que » cette conjonction ne se désassimile.

» Les mœurs de l'esprit suyvent la tempérance du » corps, quand doncques le corps est malade, particuliè- » rement les organes principaux, baille la médecine de » l'esprit, à savoir : choses récréatives aux sens, au goût, » à l'odorément, à la vue, à l'ouyst et aux autres essouys- » sances auxquelles consiste et est contenue non la moin- » dre partie de la médecine ; et lors tu promettras tous- » iours santé au malade, combien que tu perdras tout » espoir et jamais tu ne permettras que tel abandonné » perde courage, car le tempérament du corps est tou- » jours là et concourt avec les affections de l'esprit. »

A ces paroles, qui datent de trois cents ans, ajoutons les paroles suivantes que M. le professeur Trousseau a fait entendre à l'Académie de médecine : « La vérité est

que sur dix malades, sept succombent à des médicaments dirigés en temps inopportun ou en trop grande quantité. » Méditons sur le tout, et nous reconnaîtrons qu'on peut tirer une bien précieuse leçon de tous ces profonds enseignements.

Maintenant, résumons les principes du vitalisme.

Exposition sommaire des principes du vitalisme.

La vie, principe d'action universelle, est la cause du mouvement qui anime l'organisme et produit tous les phénomènes, physiologiques, nosologiques et pathologiques.

L'organisme est une machine organisée, un mécanisme vivant ; les fonctions vitales sont les effets ou les actes de l'organisme animé par la vie.

La vie se manifeste sous deux formes principales, la santé et la maladie.

La santé consiste dans l'exercice normal et régulier des fonctions de l'économie.

La maladie est la lutte même de la vie contre tout ce qui porte une atteinte notable et prolongée à l'état de santé.

Il y a une différence capitale entre l'affection morbide et la maladie.

L'affection morbide est constituée par l'altération matérielle des solides et des liquides entraînant à sa suite le dérangement des fonctions.

La maladie est caractérisée par le soulèvement partiel

ou général de l'économie contre les causes morbifiques.

La nature d'une affection est tout entière dans la nature de la cause qui la produit; la nature d'une maladie est en majeure partie dans la nature du sujet qui réagit.

La médecine repose sur le *fait* de la vie; c'est une science par ses principes; c'est un art par les règles pratiques qui dérivent de l'application de ses principes.

On donne le nom de nature, d'influx vital, de force vitale (*nisus formativus*), de principe vital, à la cause inconnue des phénomènes de la vie.

L'unité vitale est, en physiologie et en pathologie, le fait véritablement fondamental; en vertu de ce fait, tous les organes se groupent en appareils et forment un mécanisme vivant qu'on appelle l'organisme, l'économie animale, le corps.

La vie préside à tout. Elle est formatrice, conservatrice et médicatrice. Par elle tout s'opère dans l'économie avec un art admirable. Aussi, quand on voit toutes les ressources que la nature déploie pour fortifier les conditions de la santé; quand on suit pas à pas la marche naturelle des maladies; quand on fixe son attention sur l'œuvre des sympathies et des synergies, sur le travail combiné de la coction, sur les mouvements salutaires des crises, on est irrésistiblement entraîné à reconnaître que tant de mouvements si habilement entendus ne peuvent être que l'ouvrage d'une force qui les dirige d'après certaines lois et dans l'intérêt d'un être qui se

développe au sein de l'organisme, comme la plante se développe elle-même dans les entrailles du sol.

Le dogme de la réaction vitale est le dogme-principe de la pathologie ; de ce dogme dérivent comme autant de corollaires les propositions suivantes :

Toute affection morbide est produite par une cause interne ou externe. Une affection morbide, une fois déclarée, provoque une réaction. De la lutte de l'affection et de la réaction résulte la maladie.

Toute maladie a pour éléments une affection et une réaction, mais l'affection seule est le mal, la réaction seule est le bien.

La réaction a pour expression symptomatique une succession d'actes vitaux qui ont pour objet, les uns d'expulser ou de détruire les agents morbifiques, les autres d'arrêter leurs effets ou de réparer les dommages qu'ils ont produits.

Il existe entre toutes les parties de l'économie une solidarité complète, en vertu de laquelle tous les organes concourent à la conservation de la santé et à la guérison des maladies.

Une maladie est tout autre chose qu'une altération chimique des parties ou du sang, ou qu'un dérangement fonctionnel ; c'est un état complexe dont un des éléments constitutifs est une résistance, un soulèvement, une réaction !

D'après ces principes, les symptômes d'une maladie ne constituent pas *tous* des phénomènes passifs qui suivent une affection comme l'ombre suit le corps ; mais beau-

coup de symptômes sont en réalité des phénomènes actifs qui ont un but salutaire et demandent par cela même à être respectés et favorisés dans leurs tendances.

En médecine hippocratique, le diagnostic et le pronostic de la maladie, le traitement de l'affection et la réglementation de la réaction partent de ces données et reposent sur elles.

Quant aux lésions matérielles des organes, quant aux décompositions des liquides et des humeurs, ce sont des altérations qui sont produites tantôt par l'excès du travail morbide, tantôt par celui de la réaction, ou par des causes qui agissent primitivement sur les humeurs, sur le sang, la bile, la lymphe, etc.

Le cadre nosologique du vitalisme est des plus simples; il embrasse trois classes de maladies : la première comprend les incommodités, les affections, les altérations et les décompositions ; la seconde, les réactions ou les soulèvements, la troisième les états mixtes qui tiennent à la fois des affections et des réactions.

Le vitalisme a une nomenclature qui lui est propre. Ainsi, comme l'a dit très-judicieusement le docteur Lassalvy, la plupart des dénominations qu'elle emploie expriment un fait, une circonstance notable, souvent un élément essentiel qui maintient le praticien sur la voie des indications thérapeutiques. Ainsi, par exemple, quand elle inscrit les mots fièvre inflammatoire, gastrique, muqueuse, bilieuse, catarrhale, maligne ou putride; ou bien encore, quand elle emploie ces expressions : fluxion de poitrine, inflammatoire ou bilieuse ; péritonite gout-

teuse ou rhumatismale; méningite scrofuleuse; ophthalmie syphilitique, elle s'adresse à l'esprit. Il s'en empare aussitôt, et alors il saisit sans effort et la nature de l'affection, et les indications qu'il faut remplir; tandis que les mots: fièvre typhoïde, pneumonie, albuminurie, employés par l'école organicienne, n'expriment que des symptômes secondaires ou des conditions anatomiques ou chimiques qui n'éclairent le diagnostic que d'une manière accessoire

La thérapeutique du vitalisme est également des plus simples, et c'est incontestablement un de ses plus grands avantages. Ainsi, à l'exception de quelques spécifiques et d'un très-petit nombre de médicaments éprouvés, le médecin vitaliste n'emploie d'ordinaire que des remèdes très-innocents; mais en revanche, il met à contribution les soins entendus de l'hygiène, et il cherche en tout temps à agir sur le moral du malade. Il le calme, il le soutient, il le relève, et il obtient ainsi d'excellents résultats, attendu que l'action du moral sur le physique est un des moyens les plus efficaces de l'art de guérir bien compris et pratiqué à la manière des grands maîtres.

Voilà le tableau du vitalisme, voilà cette médecine traditionnelle et rationnelle que l'anatomie pathologique voudrait anéantir. Elle n'y parviendra pas; car une pareille doctrine, œuvre à la fois de la plus haute raison et de l'expérience séculaire, ne saurait sombrer sous les sophismes de quelques hérésiarques. Elle triomphera au contraire de toutes les entraves qu'on lui jette; les signes en sont partout, et nous touchons à l'époque où

tous ceux qui ne sont pas inféodés à l'émeute contemporaine par un baptême d'écolier ou par les étroites habitudes d'une routine vulgaire, se constitueront loyalement les défenseurs et les apôtres d'un système qui est celui de la nature enseignant par l'exemple les lois de la vie.

Le vitalisme compte en France deux représentants célèbres, MM. Lordat et Cayol, tous les deux continuateurs d'Hippocrate et chefs d'école (1). Le vitalisme a pour sanctuaire la Faculté de médecine de Montpellier; il a pour tribune à Paris, depuis trente-sept ans, la *Revue médicale*, fondée par les docteurs Rouzet, Bousquet, Miquel et Depau, auxquels se sont adjoints plus tard les docteurs Bayle, Gibert, Martinet, Récamier et le professeur Cayol, qui a été jusqu'à sa dernière heure la lumière vigilante, l'intelligence militante et la suprême raison de ce journal si justement renommé. La *Revue médicale* appartient aujourd'hui au docteur Sales-Girons, qui la comble de ses pensées.

Les doctrines de MM. les professeurs Lordat et Cayol ne sont pas absolument les mêmes; cependant elles ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le supposer, à en juger par les luttes ardentes qui ont éclaté entre de fougueux et imprudents disciples. Le véritable débat se réduit à quelques aspirations diverses, à quelques prétentions individuelles, à quelques passes brillantes sur quelques points de doctrine; mais au fond, MM. Lordat et Cayol partent du même principe, la nature médicatrice, pour

(1) Le professeur Cayol a été enlevé à la science depuis que ces lignes ont été écrites.

arriver à l'application des mêmes règles; autrement dit, MM. Lordat et Cayol sont tous les deux naturistes au lit du malade.

École de Montpellier. — Doctrines du professeur Lordat.

M. Lordat est depuis plus de cinquante ans la personnification illustre de l'école hippocratique du Midi. On nomme ainsi l'école médicale qui a été fondée par Sauvages, et qui s'est développée et perfectionnée ensuite sous le nom d'*école de Montpellier*.

La doctrine de Montpellier est la synthèse des dogmes traditionnels de la médecine, opérée d'après les règles de la méthode baconienne. Son esprit est à la fois philosophique et expérimental : philosophique, en ce qu'il s'élève aux spéculations de la philosophie transcendante; expérimental, en ce qu'il est dirigé vers le progrès d'un art qui ne saurait être l'objet d'une vaine et stérile contemplation, mais qui tend, au contraire, à perfectionner sans cesse le code des indications thérapeutiques.

L'école de Montpellier ne puise exclusivement ses principes, ni dans des théories générales absolues, ni dans des faits bruts ou ébauchés d'anatomie, de physiologie, de mécanique, de physique ou de chimie, ni dans un solidisme ou dans un humorisme exclusifs; mais elle les puise dans l'ensemble des données fournies par toutes les connaissances humaines, notamment par les différentes branches de la science de l'homme; d'où il résulte que ses dogmes dérivent de la multiplicité des

faits légitimes et qu'ils en embrassent et résument le vaste ensemble.

L'école de Montpellier est essentiellement éclectique. En effet, de même, dit Frédéric Bérard, que les meilleurs gouvernements font entrer dans leurs formes les éléments les plus opposés, et donnent ainsi l'exemple d'un éclectisme philosophique, de même l'école de Montpellier fait reposer sa doctrine, non sur un seul ordre de faits, comme la plupart des systèmes, mais, au contraire, sur tous les faits physiologiques, pathologiques et thérapeutiques.

L'école philosophique de Montpellier remonte, comme nous l'avons déjà dit, au temps de Sauvages, de Lacaze, mais tous ses principes ont été élucidés et perfectionnés ensuite par de Sèze, Robert, Roussel, Fouquet, Grimaud, Dumas, Bordeu, et particulièrement par Barthez, qui les a concentrés et résumés dans la vaste doctrine qui a reçu le nom de *vitalisme*.

A quelques divergences près, inséparables des nuances qui diversifient l'intelligence humaine, tous les professeurs de Montpellier adoptent les mêmes principes, les mêmes méthodes et les mêmes pratiques. Cette unité de vues, d'applications, et partant d'enseignements, explique et justifie parfaitement la dénomination spéciale d'*école médicale* qui a été pendant longtemps exclusivement accordée à la Faculté de Montpellier, et qu'elle conserve encore aujourd'hui en vertu de l'esprit médical qui la caractérise.

Il est curieux de suivre les évolutions progressives

que la pensée médicale a subies dans les doctrines professées par les maîtres de Montpellier. Elles éclairent le jugement sur les phases que la logique médicale a elle-même parcourues pour arriver successivement à un complet développement, et elles ont sous ce rapport la plus grande importance.

En 1750, l'école de Montpellier, quoique naturiste au fond, était cependant en partie chimique, en partie mécanicienne, et par-dessus tout fort entachée de mysticisme! Sauvages attaqua vigoureusement cet état de choses, contre lequel Barbeyrac s'était déjà élevé avec énergie. Il prouva que les causes des phénomènes de la vie doivent être déterminées expérimentalement. Il montra tous les dangers que présentent les hypothèses basées sur de pures imaginations, et il indiqua les principes dont il fallait absolument partir pour arriver à la connaissance exacte des phénomènes.

Il démontra que la physiologie ne peut servir de base unique à la médecine, attendu que cette dernière ne saurait reposer sur la notion plus ou moins exacte qu'on se fait du mécanisme de la maladie, mais seulement sur les caractères essentiels et évidents qui la révèlent, et sur les éléments qui la composent, les seules expressions qui puissent devenir la source véritable des indications thérapeutiques. Il rappela en outre et avec une grande puissance de raisonnement qu'il importe peu au médecin de savoir si les facultés vitales résident dans l'âme ou dans le corps, et qu'il doit se borner à constater leur existence et à étudier leurs lois qui se lient comme à leur cause,

à la nature directrice et conservatrice indiquée par les anciens. Enfin Sauvages s'attacha surtout à établir une ligne de démarcation absolue entre les forces physiques et les forces vitales, et nous lui devons la doctrine des propriétés vitales, dont le premier effet a été de renverser le mécanicisme de Boerhaave, le chimisme de Sylvius le Boë et la chimiatrie de Wieussens et de Willis.

Après Sauvages vint Lacaze. Pour lui, la médecine pratique doit reposer sur la connaissance et l'observation patiente de ce qui se passe dans l'économie pendant l'état de santé et pendant l'état de maladie; pour lui, les progrès de la physiologie doivent être subordonnés à l'étude approfondie de l'action interne que les divers agents modificateurs peuvent exercer sur l'économie vivante; enfin la physiologie tout entière doit moins s'appliquer à étudier les détails d'une fonction particulière que tendre à s'élever à des considérations générales sur les rapports des organes dans l'exercice de leurs fonctions respectives.

En méditant sur ces données fondamentales, on sent qu'elles impriment à la physiologie un caractère tout à fait expérimental, et l'on est forcé de reconnaître que Lacaze a été le véritable promoteur de la physiologie d'observation.

A Lacaze succéda Bordeu. Avant lui on cherchait encore les principes de la science médicale dans des théories empruntées à la physique, à la chimie ou à la mécanique; on expliquait tout par les esprits de Galien, par les archées de Van Helmont, ou par l'âme omnipotente de Stahl... Bordeu réforma tout cela!

Il commença par affranchir la médecine du joug accablant des sciences accessoires; il prouva qu'on pouvait rapporter beaucoup de faits de l'ordre métaphysique à l'organisation agissant comme cause; et alors, faisant une première application de la méthode newtonienne à la science des êtres vivants, il plaça le foyer de la vie dans la sensibilité et dans la motilité; et, en érigeant ces propriétés en propriétés vitales, il institua définitivement l'organo-vitalisme, ou le système des propriétés vitales, qui marque nettement la transaction des théories métaphysiques aux théories dynamiques.

De Sèze, Robert et Roussel adoptèrent en majeure partie les idées de Bordeu, et insistèrent comme lui sur la nécessité absolue d'étudier avant tout l'homme vivant et réagissant, et *surtout* de *l'étudier* tout entier. Enfin, Barthez parut, et avec lui commencèrent et la science des méthodes, et la science des principes.

Barthez démontra d'abord que la logique soutenue par la méthode est le ressort des facultés intellectuelles; qu'elle seule conduit sûrement à la découverte de la vérité, et qu'elle est incontestablement la première des sciences, parce qu'elle fait les autres et qu'elle est la garantie souveraine de leur légitimité. Il s'attacha ensuite à reconstituer les lois de la causalité, persuadé qu'il était que la connaissance des causes est en toute science la base naturelle des systèmes; et puis, passant de la théorie à la pratique, il appliqua ces données magistrales à l'art de guérir, et il parvint, par un habile emploi de l'analyse et de la synthèse à élargir et à

perfectionner le code philosophique de la médecine.

Après la mort de Barthez, Grimaud et Dumas commentèrent ses doctrines; ils échouèrent tous les deux dans cette entreprise. Grimaud, suppléant de Barthez et son élève de prédilection, s'efforça de ramener tous les faits vitaux à l'action absolue et omnipotente de l'âme; mais il ne parvint en définitive qu'à raviver sur les cendres mêmes du maître cet animisme qu'il avait tant combattu et qu'il s'était toujours efforcé d'effacer des tables de la science! Dumas fut encore plus malheureux. Il présenta la matière organisée comme la souche directe de la sensation et du mouvement, et tout en cherchant à suivre la voie tracée par Barthez, il ne fit que matérialiser le vitalisme, qui est la négation absolue du matérialisme (1)!

Le professeur Lordat, ami de Barthez et déjà son émule, entrevit tout le mal que tels errements pouvaient occasionner aux saines doctrines, et, dans l'espoir de le conjurer, il composa une série d'ouvrages qui forment, selon nous, la bible du médecin philosophe, n'en déplaise à certains Aristarques du bel air, qui répètent étourdiment que les œuvres du professeur Lordat se dérobent par la subtilité et la métaphysique du style à toute conception humaine!

Peut-être cette réflexion est-elle à la hauteur de l'entendement de ceux qui l'émettent; mais, à coup sûr, pour tous ceux qui ont l'habitude des grands modèles, les

(1) Cette critique fugitive ne saurait atteindre l'illustration de Grimaud et de Dumas. (Dr Ed. A.)

doctrines de M. Lordat sont toutes très-faciles à saisir; elles sont la continuation progressive et l'exécution achevée des maximes de Cos, c'est-à-dire la synthèse philosophique des vérités enseignées par Hippocrate, par Fernel et leurs continuateurs. Laissons parler M. Lordat.

« Parmi les phénomènes de la vie, dit ce savant maître, les uns sont apparents, les autres se passent dans l'intérieur du corps; les uns sont les effets, les autres sont les causes : voilà ce que l'observation nous apprend chaque jour. Notre premier objet est donc d'aller à la recherche des phénomènes primitifs ayant force de cause; d'assigner l'ordre de leur filiation et le mode de leur combinaison; de suivre leur succession depuis les phénomènes les moins apparents jusqu'aux actes les plus élevés que notre esprit puisse distinguer; de déterminer le nombre des principes d'action d'après celui des actes; enfin, d'établir les lois selon lesquelles ces principes d'action produisent leurs effets.

» On obtient ce résultat en étudiant l'homme tout entier, en approfondissant les lois qui président aux actes qui lui sont propres, en rapportant ces actes à autant de principes d'action qu'il en faut admettre pour *lasser* les faits.

» En procédant ainsi, on reconnaît que tous les phénomènes vitaux sont liés par une cause secrète qui les produit au besoin, qui cependant n'obéit pas nécessairement aux agents extérieurs qui tendent à les faire naître, mais qui est simplement déterminée par leur

impression; qui les dispose dans un tel ordre pour les faire concourir à ses fins, et qui les maintient ainsi au degré convenable à l'opération qu'ils doivent exécuter.

» Cette unité d'action, cette harmonie, ont fixé de tout temps l'attention des médecins. Ils ont cherché à l'expliquer par l'admission d'agents hypothétiques, tels que de êtres d'une nature intermédiaire entre l'âme et le corps, ou par l'action immédiate, non sentie de l'être pensant; mais toutes ces explications n'ont enfanté que des erreurs! Quel nom convient-il donc de donner à cette cause, car il lui en faut un? Ce nom doit être tel qu'il fasse allusion aux effets et qu'il ne préjuge rien sur la nature de la chose nommée. Ainsi on pourra employer les noms suivants : *principe d'unité*, *principe d'harmonie*, car ces mots n'indiquent que la cause, quelle qu'elle soit, de tous les actes vitaux et du rapport mutuel qui les unit.»

M. Lordat cherche ensuite à quelles sources on doit puiser les faits du système philosophique, et il signale comme telles : l'anatomie pathologique, l'anatomie comparée, les expériences sur les animaux vivants, et enfin l'observation de l'homme sentant et réagissant. Il compare successivement toutes ces sources entre elles, et il se prononce en définitive pour l'observation médicale comme étant la plus sûre et pouvant à la rigueur remplacer toutes les autres. Enfin, il arrive à cette conclusion dogmatique, que l'*unité vitale* est un fait et l'expression de mille autres faits; qu'elle constitue évidemment un des dogmes fondamentaux de la science de l'homme, et qu'elle est la première loi des forces vitales,

Passant ensuite en revue tous les reproches adressés à Barthez, relativement à l'admission d'un principe vital dans l'homme, M. Lordat s'écrie :

« On prétend que le principe vital est une hypothèse ; mais c'est à tort, car il n'y a certainement pas d'hypothèse à affirmer que le rapport harmonique des actes vitaux a une cause, et à parler de cette cause comme un analyste parle d'une inconnue dont il énonce les fonctions qui l'intéressent. Ainsi donc, et quoi qu'on en dise, cette manière de raisonner est exactement celle de Newton. J'ose même avancer que l'expression *principe vital* est plus conforme à l'esprit philosophique que le mot *attraction*, parce qu'elle a un sens moins déterminé. En effet, cette dernière représente une force qui réside dans le corps vers lequel un autre est forcé de se mouvoir. Or, Newton n'osait en définitive rien affirmer sur la nature de la cause de la gravité ou du mouvement centripète ; par conséquent, le mot en disait plus qu'il ne voulait.

» Barthez a été conduit là par la force des choses. Il a observé les phénomènes que présentent les corps en santé ; et en appliquant la philosophie à l'histoire des faits constatés et dûment classés, et en allant sans cesse par cette voie à la recherche des causes, il a reconnu que les lois physiques et chimiques ne sauraient fournir à l'intelligence des explications suffisantes des phénomènes vitaux, d'abord parce qu'elles sont en opposition avec ces phénomènes, et ensuite parce que les actes de la vie ne relèvent que secondairement des impulsions des objets extérieurs. Il a reconnu encore que la succession des

actes de l'économie et les diverses manières dont ils s'opèrent ne dépendent aucunement des propriétés physiques de la matière, et que l'habitude a sur eux, au contraire, le plus grand pouvoir. Enfin, il a vu que tout concourt, dans l'organisme, à la conservation de l'être avec une sûreté d'action qui atteste l'influence d'un principe directeur et régulateur.

» Une fois pénétré de ces vérités, Barthez s'est strictement conformé à la loi qui prescrit de rapporter à des causes expérimentales nouvelles tous les faits inexplicables par celles déjà établies, et il a rattaché tous les phénomènes de la vie à une force qui vivifie la matière, qui a la connaissance instinctive des besoins du corps qu'elle régit, et qui produit et règle tous les phénomènes de l'économie animale. »

Après avoir exposé les idées de Barthez sur le principe vital, M. Lordat ajoute : « Mais, je l'avoue franchement, les mots *principe vital*, *principe de l'harmonie*, ou tous autres mots analogues, me paraissent trop difficiles à manier pour que j'ose m'en servir habituellement. Et d'ailleurs, je ne me sens pas assez de force d'esprit pour m'opposer à la vaine gloire de braver un danger que Barthez n'a pas toujours surmonté, malgré ses intentions formelles et ses protestations si souvent renouvelées. »

Tels sont, en philosophie médicale, les principes du professeur Lordat ; ils sont exposés dans sa thèse inaugurale et dans un travail très-remarquable, intitulé : *Conseils sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme*.

Mais depuis ces publications, M. Lordat a toujours marché comme marche le génie, en découvrant des horizons nouveaux, en ouvrant des voies nouvelles, en instituant des lois générales, c'est-à-dire en agrandissant sans cesse les domaines de la science; il est donc intéressant de connaître ses dernières conclusions.

«Il faut, dit M. Lordat, adopter franchement, en philosophie médicale, le baconisme newtonien, c'est-à-dire la méthode expérimentale, qui, dans la recherche des causes, va jusqu'à la puissance où il n'y a plus de portée, jusqu'à l'unité; en un mot, jusqu'à ce point où Hippocrate s'écriait : ἐν τῷ ἀρερεὶ! »

Les études que M. le professeur Lordat a entreprises et poursuivies en adoptant cette méthode l'ont amené à formuler, à titre de propositions fondamentales, les propositions suivantes :

« L'économie animale est composée d'un mécanisme et d'un dynamisme; ce dernier est double.

» La science de l'homme a pour objet l'étude de ce mécanisme et du dynamisme double qui l'anime.

» Il y a dans l'homme trois parties distinctes : un agrégat matériel, une force vitale, et une force psychique, ou sens intime.

» Ces deux dernières parties sont de l'ordre métaphysique, mais elles ne sont pas toutes les deux de la même nature : la force vitale est périssable et susceptible de caducité; la force psychique est impérissable et essentiellement perfectible.

» La vie est le phénomène actif et temporaire qui a lieu dans l'économie animale depuis le premier moment de l'existence de l'agrégat matériel jusqu'à l'extinction du principe animateur renfermé dans cet agrégat.

» Deux sortes de causes agissent incessamment sur l'agrégat matériel : les unes, physiques, nécessaires, infaillibles et aveugles, opèrent *ratione entis;* les autres, métaphysiques, autonomes, spontanées, contingentes, intelligentes et toujours poussées vers un but, agissent *ratione moris.*

» La force vitale est la source de tout le pouvoir zoologique ; le sens intime est le principe de l'intelligence.

» L'homme est engendré et non fabriqué, non manufacturé : *genitum, non factum, consubstantiali patre.*

L'homme est le type d'un mécanisme, mais quelque chose meut ce mécanisme ; ce quelque chose est la force vitale.

» Donc, il y a dans l'homme un domaine et un propriétaire double : le domaine, c'est l'agrégat matériel, c'est l'organisation ; le propriétaire double, c'est la force vitale et l'âme pensante, qui exécutent de concert le grand phénomène de la vie.

» Dans ce concert admirable, la force vitale unit l'agrégat matériel au sens intime, à l'âme. Et comme une âme pensante ne peut résider dans un agrégat matériel qu'autant que celui-ci est vivant et agissant, la force vitale y pourvoit : elle anime d'abord l'agrégat matériel, elle se forme ensuite des serviteurs fidèles, des organes, des instruments ; et puis, quand tout est disposé suivant

l'ordre de la nature, l'âme entre en fonctions au sein du corps, et alors l'homme est complet, et l'*homme est libre!* »

Comparant ensuite la force et le sens intime, M. Lordat ajoute : « La force vitale agit sans le savoir, et cependant elle va droit au but de sa nature ; elle surmonte l'obstacle, elle répare ses pertes ; enfin, elle entretient en bon état la maison de l'esprit. Le sens intime, au contraire, n'a dans la matière que des aptitudes, et il ne parvient à savoir certaines choses que par l'étude, l'expérience et une lente réflexion. Enfin, la force vitale s'épuise et s'éteint avec les années ; le sens intime, au contraire, se perfectionne avec le temps, et, comme il est immortel, il ne périt pas, il disparaît ! »

La doctrine de l'alliance des deux puissances animatrices forme le texte d'un des thèmes les plus brillants du système de M. Lordat ; mais cette doctrine demande à être étudiée dans les écrits mêmes du maître, et c'est là que nous renvoyons les esprits avides de spéculations savantes.

La physiologie est, pour M. Lordat, la science de la nature humaine considérée comme cause de tous les faits hygides et morbides de la vie. Elle constitue l'anthropologie, laquelle comprend trois ordres de faits : les faits de l'ordre physique, les faits de l'ordre vital, et les faits de l'ordre intellectuel et moral ; — elle embrasse par conséquent l'histoire entière de l'homme vivant, sentant, agissant, réagissant, pensant et voulant. — Enfin, pour M. Lordat, l'anthropologie est l'âme de la science médicale, la thérapie en est l'art, et leur intimité hiérarchique

est le premier et le dernier anneau de la chaîne scientifique qu'on appelle la philosophie médicale.

En revenant sur ces propositions, et notamment sur celles qui ont trait à la force vitale et au sens intime, nous pourrions peut-être demander au célèbre professeur, si, en les formulant, il est toujours resté fidèle aux principes qu'il a énoncés, quand il a dit en parlant des causes métaphysiques : « Nous n'avons pas les données nécessaires pour affirmer l'existence d'un être substantiel et pour faire de cette supposition la base d'une doctrine ; par conséquent, loin de nous laisser entraîner à ce sujet, ce qui serait contraire aux règles de la prudence, nous déclarons éprouver une certaine méfiance à l'égard de quiconque prendrait le ton affirmatif sur cette question. » Mais, nous préférons passer outre, parce que, pour nous, toute argumentation à ce sujet tomberait d'elle-même devant le respect que nous professons pour l'homme éminent qui, toujours dans l'éclat de son génie, conserve encore à un âge avancé l'heureux privilége de dicter des lois à la science.

Nous devrions peut-être exposer ici les règles pratiques adoptées par les médecins de Montpellier, mais cela nous entraînerait loin, et nous nous contenterons de rappeler d'une manière générale que ces règles consistent dans l'application raisonnée des principes scientifiques que nous venons d'énumérer, et que la manière des praticiens de Montpellier est sommairement indiquée dans les œuvres de ses maîtres ! Ainsi, par exemple, dans les mémoires de Barthez sur les maladies goutteuses, les

fluxions et les coliques hépatiques; dans l'ouvrage de Berthe sur les maladies de l'Andalousie; dans les livres de Baumes sur la phthisie pulmonaire, le vice scrofuleux et les convulsions des enfants; enfin, avant tout et après tout, dans le beau travail du professeur Golfin sur la pharmacodynamie, ouvrage qui justifie encore aujourd'hui la grande renommée qui valut autrefois à la médecine pratique de Montpellier le surnom d'art salutaire que lui décerna la reconnaissance des peuples (1).

(1) Le professeur Golfin a été enlevé à la science le 1er février 1863, au moment où nous écrivions ces lignes. Sa mort a eu à Montpellier tout le retentissement d'une calamité publique. Un deuil immense s'est répandu tout à coup sur la cité, et à la piété des élèves qui ont voulu porter eux-mêmes jusqu'au champ du repos leur maître vénéré, est venu s'ajouter le religieux spectacle de la douleur universelle. Chacun parlait du défunt avec émotion, avec honneur et reconnaissance, et le docteur Bouisson, un des professeurs les plus brillants de l'école, a exposé dans un magnifique langage tout ce qu'il y avait de science, de noblesse et de vertu dans le professeur Golfin. Voici quelques fragments de cette allocution saisissante que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier :

« Toutefois, s'écrie le docteur Bouisson, si les travaux du professeur Golfin révèlent dans notre collègue une aptitude supérieure, reconnaissons que son talent s'est encore manifesté à un plus haut degré dans les applications habituelles de la pratique médicale. C'était là son véritable champ de triomphe. Golfin était le modèle accompli du médecin praticien. Il a perpétué jusqu'à notre époque les traditions qui nous relient à un passé médical glorieux.

» On voyait revivre en lui ces manières nobles, sans affectation, que le public chérissait dans Fouquet, Portal, Double et Récamier. C'était le médecin ami des familles; *conseiller* du riche, protecteur du pauvre, portant la charité évangélique dans l'exercice professionnel, appliquant dans leur plus grande rigueur toutes les règles du devoir! Loin d'obéir aux habitudes de ce faux dévoûment qui s'alimente aux sources de l'intérêt, Golfin a prodigué pendant soixante ans son zèle, sa science, ses libéralités, faisant le bien pour le bien, et recueillant ainsi ces palmes de la vertu et ce concert florissant d'éloges qui éclate aujourd'hui sur sa

Doctrines du professeur Cayol.

Depuis Fernel, Sennert, Houillier, Duret et Baillou, dans les temps anciens; depuis Thouret, Cabanis, Sue, Leclerc et Hallé, dans les temps modernes, il n'y a pas eu à Paris d'école hippocratique. Néanmoins l'enseignement particulier a continué la tradition, et, grâce à lui, on a toujours compté à Paris un grand nombre d'hippocratistes.

Parmi les plus renommés, nous trouvons Pinel, Chaussier, Corvisart, Bayle, Laennec, Fizeau, Alibert, Leroux, L'André-Beauvais, Léveillé, Récamier, Cayol, Bayle neveu, Bousquet, Gibert, Martinet, Gouraud, qui tous, dans leurs leçons, dans leurs livres ou dans leurs cliniques, ont répandu ou répandent encore avec éclat les bonnes semences de la vraie doctrine.

Néanmoins un jour est venu où cet enseignement philosophique a été momentanément éclipsé par celui de la Faculté, qui, en adoptant avec excès les théories de l'organicisme, finit réellement par matérialiser la médecine au grand détriment de l'humanité, qui en ces

tombe et auxquels sa modestie échappait de son vivant. Il était, en effet, complet dans ses fonctions de praticien.

» Golfin avait atteint sa quatre-vingt-troisième année, mais le temps ne l'avait pas vaincu. On ne reconnaissait son grand âge qu'à la dignité imposante de son attitude, à la majesté de ses cheveux blancs et à la date de ses souvenirs rendus si intéressants par les grandes époques qu'il avait traversées! Mais rien n'était usé de cette forte nature, ni le corps, ni l'esprit, ni surtout le cœur! »

sortes de choses escompte toujours les dettes de nos erreurs!

A dater de ce moment toute l'attention se porta sur les sciences physiques, chimiques et mécaniques. Les maîtres suivirent la foule, et l'on entendit quelques enthousiastes proclamer publiquement que le tissu des organes révèlerait incessamment la cause des maladies, les secrets de la santé et jusqu'aux mystères de l'entendement.

Tous les vrais médecins protestèrent résolûment contre ces fastueuses et mensongères paroles; mais plus que tous les autres, le professeur Cayol, qui, par d'heureux commentaires et de lucides formules, donna un corps aux principes d'Hippocrate, et imprima ainsi un caractère technique à des dogmes restés jusque-là imparfaitement compris.

Telle fut l'œuvre de Cayol et son véritable triomphe! Et il le savait si bien, que jusqu'à son dernier moment il attacha toujours un légitime orgueil à être proclamé l'auteur d'un certain nombre d'aphorismes qu'il regardait avec raison comme ayant exercé et devant exercer encore une grande et salutaire influence sur le mouvement et les progrès de la médecine.

Voilà comment le professeur Cayol nous semble avoir été amené à formuler les aphorismes qui spécialisent son enseignement.

Barthez avait dit : « Toute maladie est un acte du principe vital, une sorte de fonction propre à l'état pathologique, qui, semblable aux fonctions de l'état physiologique,

a un but, et consiste en un concert d'actions si bien réglées par des lois primordiales, qu'une inflammation a pour but de chasser une matière morbifique ou hétérogène à l'économie, si elle ne dépend pas de quelque irritation qui met en jeu une foule de fonctions synergiques, comme la fièvre. » Barthez avait ajouté : « Ces opérations ne sont pas l'effet d'une sympathie aveugle et passive ; elles ne sont pas non plus enchaînées à la maladie par les lois de la nécessité, mais elles peuvent au contraire développer leur énergie ou n'avoir pas lieu ; elles peuvent même prendre une prépondérance qui dépasse le but de la fonction : or, comme dans ce dernier cas elles embarrassent ou pervertissent la marche de la maladie, au lieu de la faciliter, il faut absolument les combattre pour rendre à la maladie son allure régulière et naturelle. »

Ces paroles furent pour Cayol comme un trait de lumière ; il reprit et médita les commentaires de Dumas (1), de Vitet, de Planchon et de Petetin sur la médecine hippocratique ; il coordonna dans son esprit toutes les idées que lui suggérèrent ses propres réflexions, et il s'appliqua en dernier ressort à les fixer dans la science par d'aphoristiques formules.

Précisément, le docteur Bousquet venait d'émettre dans sa thèse inaugurale cette conclusion profonde : « Loin de regarder les malades, à l'exemple de la plupart

(1) Il ne faut pas confondre Dumas, le célèbre professeur de Montpellier, avec le célèbre chimiste Dumas, sénateur, qui était à cette époque élève en pharmacie à Genève.

des médecins, comme des assemblages incohérents de symptômes, nous sommes arrivé par la méditation à cette conclusion, que toute maladie est une fonction accidentelle dont l'existence est parfois préjudiciable aux fonctions naturelles, mais qui a, comme celles-ci, une marche constante et régulière, une donnée déterminée et une solution connue, qui se manifestent par des signes et par des phénomènes invariables. »

Cette pensée germa encore dans la tête de M. Cayol, d'ailleurs si bien remplie, et elle lui inspira une série de propositions qui ont toutes le caractère de véritables institutions. Ce sont elles qui, toujours sur le métier et sans cesse reprises ou élucidées, ont été désignées par lui sous le nom d'*aphorisme de l'hippocratisme moderne;* ce sont elles que nous allons reproduire telles qu'elles existent dans le dernier mémoire publié par M. Cayol, que nous regardons comme son testament scientifique.

Aphorismes de l'hippocratisme moderne.

I

Tout corps vivant est doué pendant un temps déterminé de la faculté de pourvoir à sa propre conservation, de résister à l'action des causes morbifiques, et de réparer ses pertes.

II

Cette faculté inhérente et propre au corps organisé vivant est le résultat d'une force particulière qui préside

à tous les phénomènes de la vie, et que nous nommons, en conséquence, la *force vitale.*

III

La vie, considérée dans ses rapports avec le monde extérieur, ne consiste que dans une lutte ou réaction incessante de l'organisme contre les lois générales de la gravitation et de l'affinité, de la propagation du calorique, de l'électricité, du magnétisme, et peut-être encore d'autres agents inconnus.

IV

Indépendamment de cette lutte ou réaction normale de l'organisme, qui ne trouble pas l'harmonie des fonctions, puisque au contraire elle en est la fin et le résultat naturel, des réactions accidentelles ou anormales de l'organisme sont provoquées par tous les agents accidentels de trouble et de destruction, par toutes les causes de maladies.

V

Toute maladie est donc une réaction anormale ou pathologique de l'organisme contre une cause accidentelle de trouble.

VI

Une réaction, c'est, suivant l'étymologie et le sens commun, une action provoquée : or, une action, ou un acte de l'organisme soit provoqué, soit spontané, qui a

un but, une tendance, est par cela même une fonction : il est impossible de le caractériser par un autre nom.

VII

Toute maladie est donc une fonction accidentelle ou anormale de l'organisme qui a pour but, pour tendance, d'éliminer ou d'assimiler la chose qui nuit (le corps étranger, le principe hétérogène, la cause morbifique), de réunir ce qui est accidentellement divisé, et de réparer tous les désordres, soit qu'ils résultent de la présence du principe hétérogène, ou bien des efforts même d'élimination ou d'assimilation.

VIII

Le corps organisé vivant présente donc à l'observation médicale deux ordres de fonctions : les fonctions naturelles ou physiologiques, et les fonctions accidentelles ou pathologiques. Les unes et les autres tendent par des procédés divers au même but, qui est la conservation de l'individu.

IX

Ces deux ordres de fonctions dérivent d'une seule et même loi, la loi de la vie, exprimée par le mot *force vitale*, lorsqu'il s'agit de fonctions naturelles ou physiologiques, et par celui de *force médicatrice,* lorsqu'on étudie les fonctions accidentelles ou pathologiques qui constituent les maladies

X

La réaction accidentelle ou pathologique peut être générale ou locale : la réaction générale a pour agents le cœur et les centres nerveux ; la réaction locale a pour agents les nerfs et les vaisseaux de la partie affectée.

XI

La réaction pathologique, soit générale, soit locale, varie dans ses procédés et dans son intensité, suivant une infinité de circonstances relatives, soit à la nature de la cause morbifique, soit aux dispositions individuelles, soit aux influences extérieures.

XII

Lorsque la réaction est aiguë, c'est-à-dire vive, prompte, énergique, avec exaltation de la chaleur vitale et de la sensibilité, elle prend le nom de fièvre, ou simplement d'inflammation, suivant qu'elle est générale ou locale.

XIII

La fièvre est donc une réaction générale de l'organisme avec exaltation de la chaleur vitale et de la sensibilité.

XIV

L'inflammation est donc une réaction locale de

l'organisme avec exaltation de la chaleur vitale et de la sensibilité.

XV

L'inflammation est donc une fièvre locale, comme la fièvre est une inflammation générale.

XVI

Ces deux mots, *fièvre* et *inflammation*, signifient donc en dernière analyse la même chose; ils n'expriment point le mode, ni la nature de la réaction, mais seulement sa mesure, son degré, son intensité.

XVII

Toute réaction locale peut exciter consécutivement la réaction du cœur et des centres nerveux; elle devient alors générale. Ainsi, toute inflammation locale, soit externe, soit interne, peut devenir cause de fièvre avec d'autant plus de facilité que la partie affectée est plus sensible, plus irritable, et qu'elle a des sympathies plus actives avec le cœur et les centres nerveux.

XVIII

Il y a donc des maladies aiguës, ou fièvres, primitivement locales; on les appelle *fièvres symptomatiques* dans le langage ordinaire de la pathologie.

XIX

Dans d'autres circonstances, la réaction générale ou

fièvre est provoquée *directement* par diverses causes qu'on peut diviser en deux classes, pour la clarté de l'exposition, *mais* sans attacher d'autre importance à cette division. Parmi ces causes, les unes *semblent* agir primitivement sur le *solide* vivant. Ce sont les affections morales, les commotions physiques, les vicissitudes atmosphériques, la surcharge électrique de l'atmosphère. Les autres, au contraire, paraissent agir primitivement sur les liquides. Ce sont toutes les choses infectieuses ou délétères qui, pénétrant par les voies de l'absorption à travers les tissus tégumentaires (la peau et les membranes muqueuses), circulent avec le sang, qu'elles vicient, et provoquent ainsi une réaction anormale du cœur et des centres nerveux : tels sont les virus, les venins, les miasmes nosocomiaux, les exhalations putrides, les effluves paludéens et les causes inconnues de certaines épidémies.

XX

Il y a donc des fièvres aiguës ou *primitivement générales*, c'est-à-dire des fièvres primitives ou essentielles.

XXI

La fièvre n'est donc pas un *être*, comme on pourrait l'inférer du mauvais langage de certains systèmes ; elle n'est pas un être, mais un *acte* ou une *action* de l'organisme : c'est une action provoquée, c'est-à-dire une réaction. Cette réaction a une tendance, un but, c'est

donc une fonction; mais une fonction accidentelle ou pathologique, une fonction nécessitée par une cause accidentelle de trouble ou de destruction, en vertu de cette loi primordiale de l'organisation que nous exprimons par les mots *force vitale* et *force médicatrice*, qui ne signifient en dernière analyse que la même chose, puisqu'ils n'expriment qu'une seule et même loi de laquelle dérivent naturellement tous les phénomènes physiologiques, comme tous les phénomènes pathologiques.

XXII

Il ne faut donc plus demander quel est le siége de la fièvre, mais quels sont ses agents, ses instruments ou ses organes? La réponse à cette question a été donnée ci-dessus (aphor. XI).

XXIII

La maladie étant dans sa nature et son principe un *acte vital*, il n'est plus permis de la *confondre*, comme on l'a fait jusqu'ici, avec les *lésions* ou les *altérations matérielles* des organes, qui n'en sont que les résultats éventuels et les conséquences!

XXIV

Les altérations physiques ou matérielles des organes que l'anatomie pathologique embrasse dans son vaste domaine (induration, ramollissement, hypertrophie, atrophie, suppurations, épanchements; dégénérations

de toute espèce, tubercule, cancer, mélanose, cirrhose, stéatome, athérome) sont des produits d'*exhalations* et de *sécrétions*, ou le résultat d'autres fonctions anormales ou pathologiques, lesquelles ont leur type dans les fonctions naturelles.

Réduire ainsi la théorie médicale à la coordination logique des faits qui résultent de l'observation de l'homme vivant et réagissant, c'est introduire dans la science médicale un langage clair, précis et rigoureux. C'est s'affranchir en même temps de cette nécessité déplorable de fonder toute la science des maladies sur des mots qu'on n'a *jamais su définir;* car, s'il y a une vérité dont tout le monde convienne aujourd'hui, et qui soit avouée par toutes les écoles médicales les plus opposées, c'est qu'après tant de siècles d'études, de travaux et de découvertes, on n'a jamais pu définir d'une manière philosophique et pratique, ni la maladie en général, ni l'inflammation, ni la fièvre!

Ces trois définitions, sans lesquelles toute doctrine médicale est un édifice sans base, ont toujours été impossibles tant qu'on n'a pas *séparé la maladie*, *acte vital*, des *altérations* et *dégénérations* organiques, qui n'en sont que les résultats éventuels et les conséquences.

Ainsi, lorsque Stoll disait avec une haute raison que la fièvre était un effort de la vie pour repousser la mort (*molimen vitæ conantis mortem depellere*), ce grand médecin était évidemment sur la *voie* des définitions

vitalistes qui manquaient encore à la science, et il n'aurait eu besoin, pour atteindre complétement le but, que de généraliser sa proposition par une formule philosophique assez large pour embrasser toute la pathologie.

Malheureusement, il ne l'a pas fait, parce que le moment n'était pas encore venu ; parce que la science générale elle-même n'était pas encore assez mûre pour ce développement ! Ainsi, l'anatomie pathologique était à peine cultivée à cette époque, et il fallait lui laisser le temps de grandir, de marcher et de donner son dernier mot. Aujourd'hui, c'est une science faite dont nous pouvons circonscrire le domaine et à laquelle nous pouvons assigner une place véritable et importante à la suite des *actes vitaux* qui *constituent la maladie*. Voilà pourquoi c'est dans l'hippocratisme moderne qu'on trouve pour la première fois la maladie en général, la fièvre et l'inflammation considérées comme des *actes essentiellement vitaux* et définis d'après ce large et philosophique caractère. Et voilà aussi ce qui fait le principal mérite du vitalisme moderne.

Telle est la philosophie médicale du professeur Cayol : c'est la doctrine hippocratique traditionnelle, développée et rendue plus accessible à l'esprit par des formules qui embrassent non-seulement tout le domaine de la médecine ancienne, mais encore tous les faits anatomiques, anatomo-pathologiques, physiques, chimiques et microscopiques, c'est-à-dire tout le travail et toutes les aspirations légitimes de la science moderne.

De plus, le vitalisme de M. Cayol résout savamment le problème important de la coordination philosophique des faits physiologiques et pathologiques ; — et dans cette œuvre immense par sa portée et par ses résultats, la gloire du maître est incontestablement d'avoir ramené tous les faits pathologiques au fait culminant de la force médicatrice, et d'avoir posé la réaction comme le principe qui domine la médecine pratique et embrasse dans sa généralité toutes les règles de l'art.

Ouvrons ici une parenthèse, et rappelons brièvement un épisode qui a marqué dans la vie de Cayol, d'ailleurs si labourée de péripéties.

Il y a quelques années, un esprit subtil, un croyant, s'avisa, on ne sait trop pourquoi, de vouloir faire passer M. Cayol pour un animiste, pour un stahlien, et qui plus est, de faire accroire à M. Cayol lui-même que lui, M. Cayol, avait nettement inscrit sa profession de foi, à cet égard, dans ses propres écrits.

M. Cayol, aussi désagréablement surpris du procédé singulier de son collaborateur intime que péniblement affecté du bruit qui se faisait autour de lui à ce sujet, demanda d'abord une rectification de faits à son trop ardent interlocuteur ; puis, non satisfait du résultat de sa démarche, il protesta publiquement contre les arguments articulés dans le trop militant factum.

Mais vains efforts, peines inutiles ; son inexorable contradicteur n'était pas homme à battre en retraite pour si peu de chose ! Il se mit, au contraire, à ergoter de plus belle, et si bien et si fort, qu'on entendit un jour

le vieux polémiste révolté, infliger la verte leçon à son disciple rebelle. « Voyez, lui disait-il, à l'exemple du souverain maître, voyez, ou plutôt écoutez.

» Vous dites que le mot *force vitale* dont je me suis servi depuis trente ans pour exprimer la vie, c'est-à-dire la loi de formation des êtres organisés, n'avait été jusqu'ici qu'une voie transitoire, une transaction avec le matérialisme, pour arriver, lorsque le temps le permettrait, à un véritable animiste? — Eh bien, je proteste formellement contre cette assertion gratuite, — car voilà ce que je pense, et voilà ce que j'ai dit. Écoutez :

» Pour moi, la force vitale est simplement l'expression la plus exacte de la vie, ou pour mieux dire, du fait de la vie, qui est le fait initial de l'observation physiologique et médicale. Voilà ce que j'ai énoncé, rien de plus, rien de moins. J'ajoute que si l'on veut s'élever au-dessus du fait principe pour rechercher l'essence, la nature ou l'origine de la force vitale, on sort aussitôt du domaine de l'observation physiologique pour rentrer dans celui de la théologie et de la métaphysique, et c'est précisément ce qu'il faut éviter, d'autant plus qu'il n'y aurait aucun profit à agir ainsi à l'égard de la science médicale que nous avons mission d'étudier et d'appliquer à l'art de connaître et de traiter les maladies.

» D'ailleurs, en remplaçant la force vitale par l'âme, on ne serait plus dans la vérité scientifique, car ce mot *âme*, dans l'homme, n'exprimant pas seulement la vie organique, mais aussi la vie intellectuelle et la vie

morale ou psychique, il serait impossible d'embrasser dans la même synthèse, avec les fonctions organiques, les phénomènes intellectuels et moraux dépendants des facultés de l'âme, dont l'étude est fondée sur des principes et des méthodes propres aux sciences spéculatives et tout à fait en dehors des sciences naturelles. Le vitalisme, par conséquent, n'échapperait pas aux erreurs qui ont fait rejeter l'animisme de Stahl. Enfin, et voici mon dernier mot, toute doctrine médicale qui emploierait le mot *âme* comme synonyme de *force vitale*, serait positivement en dehors de la vérité scientifique. »

Telles furent les paroles du professeur Cayol, paroles dernières et graves qui empruntent un caractère sacré à l'heure solennelle où elles ont été prononcées. Aussi voudrions-nous les voir inscrites au frontispice des œuvres du maître comme un signe indélébile de sa puissante logique, de son austère sagesse et de sa haute raison.

A présent, pour ne rien omettre de ce qui a trait au professeur Cayol, nous rappellerons, mais non cependant sans quelque regret, qu'en dépit de ses idées bien arrêtées sur la nature de l'homme, il eut un jour la fantaisie de batailler contre les théories du double dynamisme si brillamment exposées par le professeur Lordat!

Ce fut une faute, et M. Cayol se serait épargné bien des ennuis si, au lieu d'engager une pareille polémique avec un homme tel que M. Lordat, il eût voulu simplement se reporter à ce qu'Hippocrate, Platon, saint Augustin, saint Paul, Bacon et Buffon ont écrit sur ces deux prin-

cipes d'action : la force naturelle et l'âme. Laissons parler ces souverains maîtres de la pensée.

Hippocrate nous dit en son aphorisme XVIII : « Après que le cœur et le poumon ont perdu tout humide, l'esprit de la chaleur qui unissait le tout au tout s'exhale au même instant. Alors l'âme s'échappe elle-même de sa demeure corporelle, soit par les chairs, soit par les soupiraux de la tête qui servent à l'entretien de la vie, et elle abandonne ainsi le froid simulacre de l'homme encore composé de bile, de sang, de pituite et de chairs. » (Pariset, traducteur.) « *Postquam pulmo et cor humorem amiserint, caloris spiritus confestim exhalat undè totum in toto constitit. Rursùs partem quidam per carnes, partem verò per spiracula in capite, unde vivere dicimus, relinquens anima corporis tabernaculum, et frigidum et mortale simulacrum, unà cum bile, et sanguine, et pituita, et carne deditione tradit.* » (Extrait de la traduction latine établie sur le texte grec original donnée par Luc Verhoold, en 1676.)

Il est impossible d'établir plus catégoriquement, et la part de la force vitale, et celle de l'âme : la part de la force vitale ou de l'esprit de vie (*caloris spiritus undè totum in toto constitit*) ; la part de l'âme, qui habite temporairement le corps et abandonne un jour le froid simulacre de l'homme (*relinquens anima corporis tabernaculum, et frigidum et mortale simulacrum, unà cum bile, et sanguine, et pituita, et carne deditione tradit*).

« L'homme est double, s'écrie Buffon ; il est double, car

il est composé de deux principes d'action différents par leur nature et contraires par leur action, savoir : d'un principe spirituel source de toute connaissance, et d'un principe animal purement matériel. Le premier est une lumière qu'accompagnent le calme et la sérénité, une source dont émanent la science, la raison, la sagesse! L'autre est une fausse lueur qui ne brille que dans la tempête et l'obscurité, un torrent impétueux qui roule et entraîne à sa suite les passions et les erreurs! On reconnaît aisément l'existence de ces deux principes en rentrant en soi-même : ainsi, il y a des instants dans la vie, il y a des heures, des jours, où nous pouvons non-seulement juger de la certitude de nos deux existences, mais aussi de leur contrariété d'action! Je veux parler de ces temps d'ennui, d'indolence, de dégoût où nous ne pouvons nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous ne *faisons* pas, et faisons ce que nous ne voulons pas. »

Plus près de nous, quand Bichat voulut établir sa théorie de la vie organique et de la vie animale, il invoqua, à l'appui de sa thèse, le sentiment des plus grands philosophes. « Platon, dit-il, Marc Aurèle, Leibnitz, ont entrevu cette lutte des deux vies dirigée par deux principes, dont l'un préside à nos actes moraux, dont l'autre semble les produire involontairement! Aristote lui-même, après avoir reconnu dans l'homme deux ordres de fonctions, l'un qui le met en rapport avec les êtres et les corps extérieurs, l'autre qui sert à le nourrir à le conserver vivant; Aristote, disons-nous, appela et fixa

l'attention sur la nature de ces deux ordres de principes qui animent et dirigent l'homme. »

Selon Bacon, il y a dans l'homme deux principes d'action : 1° une âme qui lui vient de Dieu ; 2° un principe produit par la matière universelle et qui lui est commun avec les bêtes. Ce dernier principe est évidemment la cause des phénomènes vitaux. C'est une substance corporelle atténuée et rendue invisible par la chaleur ; elle tient de la nature de l'air, dont elle a la mollesse, pour recevoir les impressions ; elle tient de la nature du feu, dont elle a la force, pour propager au loin son action. Enfin, cette substance a dans les animaux parfaits son siége dans la tête ; elle parcourt les nerfs et s'entretient par le feu spiritueux des artères !

Enfin, saint Paul lui-même nous dit dans son oraison jaculatoire : « *Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia : ut integer spiritus vester et anima, et corpus sine querela in adventu Domini nostri Jesu Christi servetur.* »

En conséquence, ou nous sommes dans une erreur bien profonde, ou les citations que nous venons de grouper ici affirment l'action complexe du double dynamisme humain que M. Cayol, en dépit des controverses qu'il a soulevées, admettait certainement en principe (1).

(1) Qu'il nous soit permis de consacrer ici quelques lignes à la mémoire de M. Cayol, dont nous avons si souvent invoqué le nom dans le cours de cet ouvrage.

M. le professeur Cayol a été un des médecins les plus éminents et les

Il nous reste maintenant à dire quelques mots d'un vitalisme de fantaisie qu'on a psalmodié pendant un certain temps dans certains amphithéâtres pour le délassement du commun des martyrs.

plus répandus de Paris, bien que son nom ne soit inscrit ni sur les tables historiques de l'Institut de France, ni sur les registres toujours béants de l'Académie impériale de médecine!

M. Cayol passait, il y a trente ans, pour un des meilleurs praticiens de la capitale. Il était à cette époque un des familiers de cette fameuse Abbaye-aux-Bois, véritable sanctuaire de la pensée, où l'on nommait à huis clos les vrais académiciens et les grands ministres. Là, chacun se complaisait à rendre hommage à l'élévation et à la distinction de son esprit, et on le regardait comme un philosophe et comme un homme de bien dont la vie, incessamment ennoblie par la pratique des vertus chrétiennes, n'était réellement comparable qu'à celle du professeur Récamier, son ami et son collègue à la Faculté de Paris.

M. Cayol se distinguait par une foi sincère aux doctrines d'Hippocrate et par un respect absolu pour les saines traditions. Son unique ambition a toujours été de former de bons praticiens, c'est-à dire des praticiens selon la nature, et cela à une époque où l'on pouvait croire que le secret en était à jamais perdu!

Du reste, ses vœux ont été réalisés, car il a compté parmi ses élèves les docteurs Bouchacourt, Chauffard (d'Avignon), Bourdin, Verger, Hourman, Henri Gouraud, Miquel, Collin, Lecouteux, Leth et Vignolo; or, ce sont là des hommes éminents, ou passés maîtres, et la gloire de M. Cayol est de les avoir institués.

M. Cayol a brillé au premier rang comme auteur, et particulièrement comme polémiste, mais c'est surtout comme chef d'école et professeur de clinique qu'il s'est distingué. Ses leçons à l'hôpital de la Charité ont eu pendant dix ans un immense retentissement, et l'histoire redit aujourd'hui combien elles ont contribué à la grandeur de la médecine française au XIX[e] siècle.

Le pieux hommage que nous rendons ici au professeur Cayol ne surprendra personne; car si quelques susceptibilités regrettables, si quelques émotions passagères ont momentanément attiédi nos relations, elles n'ont du moins jamais altéré chez nous nos sentiments de reconnaissance et d'affection pour notre maître, et ces sentiments, nous les retrouvons aujourd'hui au fond de notre cœur aussi sincères et plus ardents que jamais.

Corollaires du pseudo-vitalisme.

Le principe vital est l'âme de l'organisme ; il est sujet à des modifications, à des affections, à des perturbations.

Toute altération fonctionnelle est l'expression d'une affection du principe vital ; toute altération organique est produite par la perversion du même principe.

On n'est pas malade parce que tel ou tel organe est lésé ou altéré, moins encore parce que telle ou telle fonction est dérangée ; mais on est malade parce qu'un agent morbifique a affecté l'essence du principe vital.

Il n'y a ni affections locales, ni dérangements de fonctions ; il y a simplement des indispositions ou des vésanies propres au principe vital.

La maladie n'est pas une succession de phénomènes, de symptômes ou d'accidents qui méritent séparément une attention spéciale et des soins particuliers ; c'est un enchaînement logique, une sorte de drame en plusieurs actes qui se déroule sous la direction du principe vital.

La science médicale consiste à distinguer les passions du principe vital, à compter les jours heureux et malheureux, et à rechercher si le principe vital, bien ou mal disposé, sera favorable ou contraire à la crise.

L'art du médecin vitaliste se réduit à contempler les constitutions médicales, à épier le travail de la nature et à exorciser (le mot a été dit), à exorciser à temps

l'agent mystérieux qui est en lutte avec le principe vital.

Enfin, le rôle de tout hippocratiste est de rester impassible et muet en présence des maladies, à moins que les mouvements naturels de l'économie ne tendent à opérer la coction des humeurs peccantes : car dans ce cas, il doit s'appliquer à favoriser les efforts du principe vital sans se préoccuper du reste.

Voilà en quelques mots la ridicule esquisse qu'une certaine coterie aurait voulu faire passer pour la charte du vitalisme, et qu'elle s'est efforcée, mais en vain, d'inoculer à ses néophytes pour les dégoûter de la doctrine hippocratique ! — Qui a pu inventer cette bouffonnerie ? Personne n'en sait rien ; cependant, d'aucuns prétendent qu'elle est sortie des bas-fonds des écoles anatomo-pathologiques d'où elle aurait été lancée comme une machine de guerre contre le vitalisme ? D'autres la regardent comme le *caput mortuum* des diatribes enfiellées que Broussais vomissait contre tout ce qu'il appelait avec humeur l'ontologisme.

Ce qu'il y a de positif, c'est que Broussais aimait à répéter que le propre du vitalisme est de personnifier le principe vital ; c'est que Broussais, dans ses intempérances de langage, croyait réellement pourfendre le vitalisme, quand d'une voix stridente il l'accablait de ces mots terribles, que lui seul savait prononcer : *ontologie ! ontologisme !*

Néanmoins, malgré tout ce bruit, Broussais en a toujours été pour ses éclats oratoires, et aujourd'hui que l'opinion est faite, à l'exception près de quelques débiles

encore suspendus à la mamelle de la doctrine physiologique, tout le monde comprend le véritable sens du mot principe vital, et chacun reconnaît qu'il y a une différence radicale entre un fait abstractivement exprimé et une cause substantielle dogmatiquement affirmée!

D'ailleurs, ceux qui ont lu avec attention les œuvres de Barthez, savent parfaitement que ce savant médecin, après avoir isolé les actes vitaux des phénomènes physiques, et les phénomènes physiques des actes moraux, s'est particulièrement attaché à démontrer que les lois de la force vitale sont complétement étrangères aux lois de la mécanique, de la physique et de la chimie, et qu'elles *ne le sont pas moins* aux lois morales et aux facultés de prévoyance et autres que l'on regarde comme essentielles et propres à l'esprit et à l'âme pensante.

Quoi qu'il en soit, le pseudo-vitalisme a eu ses adeptes, et ce n'est certainement qu'après s'être inspiré de ses sophismes, qu'un homme d'ailleurs très-éclairé, le docteur Sales-Girons, a pu dire : « Que le principe vital constituant définitivement une âme organique, tous ceux qui reconnaissaient dans l'homme un principe vital se trouvaient forcément obligés d'admettre deux âmes dans l'homme, une âme spirituelle et une âme organique. »

Nous n'entrerons pas en discussion à ce sujet avec notre savant confrère; nous lui rappellerons simplement que ses maîtres et les nôtres, Barthez, Bérard, Lordat, Cayol, n'ont jamais professé de semblables doctrines, et qu'ils se sont, au contraire, toujours attachés à établir

une ligne de démarcation absolue entre le principe vital et l'âme pensante.

En résumé, il résulte de toutes les considérations dans lesquelles nous sommes entré, que le dogme de la force vitale formatrice, conservatrice et médicatrice, est en médecine le dogme initial et fondamental de la science et de l'art, soit qu'avec l'école de Montpellier on considère la force vitale comme une puissance métaphysique d'un ordre à part; soit qu'avec l'école de Paris on la regarde comme une propriété de la matière organisée; soit, enfin, qu'avec Hippocrate on se contente d'affirmer son existence sous le nom de nature, sans chercher à spécifier son origine et son essence!

Par conséquent, quel que soit le nom qu'on donne à la médecine traditionnelle; qu'on la désigne sous les noms de naturisme, d'hippocratisme ou de vitalisme, cette médecine est celle qui repose sur le fait de la force vitale, et qui consiste dans l'art de traiter les maladies d'après les procédés indiqués par cette nature providentielle qu'Hoffmann appelait l'âme médicale, et que l'antiquité savante a définie : « *Natura seu principium eorum conatuum qui in sanitate tutelam, et ægritudine medelam renuente etiam voluntate, in morbis et in pathæmatis instituuntur* (1). »

(1) Vivement préoccupé des destinées d'une petite église médicale qu'il cherchait à fonder il y a quelques années, le docteur Sales-Girons s'est évertué à cette époque à créer sous les catégories de principo-vitalisme, d'organo-vitalisme et d'animisme de la *Revue médicale*, trois espèces de vitalismes qui répondent, selon lui, au vitalisme de l'école de Montpellier (principo-vitalisme), au vitalisme de l'école de Paris (vita-

DE L'ORGANICISME.

L'organicisme est le système qui, en médecine, ramène la pathologie tout entière à la lésion matérielle des organes, c'est-à-dire à l'altération des solides, des liquides ou de leurs éléments.

Comme conception systématique, l'organicisme remonte aux doctrines philosophiques de Thalès, de Leucippe, d'Épicure et de Lucrèce; du moins, c'est de ces souches que sont sortis l'atomisme corpusculaire d'Asclépiade et le méthodisme de Thémison, qui, après bien des siècles, ont donné lieu au solidisme de Baglivi dont dérivent tous les organicismes modernes. Toutefois, c'est dans le *Sepulcretum* de Théophile Bonet et dans l'ouvrage de Morgagni, *De sedibus et causis morborum per anatomen indigatis*, qu'apparaissent les premiers rudiments de l'organicisme proprement dit Théophile Bonet en a jeté les bases quand il a rapporté toutes les causes des maladies à l'état anatomo-pathologique des organes ou des tissus; Morgagni a complété l'œuvre de son prédécesseur quand il a dit qu'avec le secours de l'anatomie pathologique on parviendrait un jour, non-seulement

lisme des propriétés vitales), et au vitalisme de la *Revue médicale* (vitalisme psychique).

Mais comme, par le fait, ces trois communions du vitalisme n'ont jamais constitué que les schismes d'une seule et même doctrine diversement interprétée, il en est tout simplement résulté que l'échafaudage du docteur Sales-Girons s'est immédiatement écroulé comme un château de cartes, tandis que le naturisme orthodoxe est resté, comme toujours, solide et ferme sur ses bases et sur ses principes. (Ed. A.)

à découvrir toutes les causes des maladies, mais encore à déterminer, à montrer du doigt leur véritable siége.

A la vérité, l'expérience n'a pas toujours justifié les pompeuses promesses de ces deux apôtres de l'organicisme naissant, mais l'anatomo-pathologisme n'en a pas moins bien fait son chemin. Beaucoup de médecins ont cessé de considérer l'organisme comme un système dont toutes les parties sont régies par une force active qui offre le type d'un gouvernement intérieur et supérieur; d'autres n'ont plus voulu voir en lui qu'un mécanisme passif, qu'un assemblage de rouages sans aucune subordination à un principe unique régulateur; et peu à peu on a fini par abandonner les grandes leçons d'Hippocrate sur l'unité vitale et sur la force médicatrice de la nature, pour concentrer toute son attention sur la composition des humeurs et sur l'état moléculaire des organes, c'est-à-dire, sur tout ce qui est fluide, matière ou mécanisme!

Bien plus, l'imagination, séduite par des apparences trompeuses, se flatta un jour du fol espoir de trouver dans la matière les secrets de la raison et de tout expliquer en médecine par le jeu des organes; elle en appela aux dépositions de tous les sens à la fois, et peu s'en fallut alors que l'esprit abusé par eux ne niât l'espace, le mouvement et le temps, sous le vain prétexte qu'on ne peut ni les saisir, ni les toucher, ni les peser!

Quoi qu'il en soit, l'organicisme a été, à son début,

moins un système proprement dit qu'une méthode nouvelle d'investigation exclusivement appliquée à l'étude des maladies. Ainsi, dans le principe, il s'est borné à établir les rapports qui existent entre l'état pathologique des organes et les symptômes qui révèlent cet état; il a indiqué ensuite les causes organiques des malades, mais il *n'est pas allé au delà*. Or, ce sont là sans contredit deux points très-importants, mais cependant il y a encore loin de ces considérations aux vastes proportions d'un système.

L'école de Montpellier s'éleva immédiatement contre la nouvelle direction qu'on cherchait à imprimer aux études médicales, et elle parvint d'abord à en conjurer les mauvais effets par un heureux rappel aux vrais principes et par la vulgarisation des méthodes nosologiques qui ont leur point d'appui dans la nation des phénomènes extérieurs des maladies. Néanmoins le feu mal éteint couvait encore sous la cendre, et l'organicisme se ranima aux courants de la philosophie régnante, qui s'efforçait alors de matérialiser toutes les sciences et de les grouper dans un vaste code qui reçut plus tard le nom pompeux d'*Encyclopédie.*

Bichat parut. Il imprima un tel essor à l'organicisme et à l'organo-pathologisme, que ces deux sciences finirent par s'absorber, au point de ne plus former qu'une seule et même science, l'anatomisme!

On vit alors des choses étranges. A la nature d'Hippocrate, force médicatrice active et pour ainsi dire intelligente, on substitua l'irritabilité de Haller, force passive

et muette! — Au langage précis et souple de la médecine hippocratique on opposa la technologie inflexible et sèche de l'anatomie pathologique fraîchement illustrée par les travaux de Hunter et de Morgagni, mais incapable au fond de remplacer les larges formules des anciens! Enfin, on cessa de considérer l'organisme comme un être collectif qui a la faculté de réagir contre les causes morbifiques, et l'on ne reconnut plus en lui qu'un mécanisme fatalement soumis à l'action changeante des agents extérieurs.

La médecine souffrit autant de ce déplorable état de choses que de l'invasion des sciences accessoires et de l'impatronisation de leurs procédés et de leurs idiomes. D'abord, elle y perdit son autonomie; elle dégénera peu à peu en un véritable cadavérisme; enfin elle en vint jusqu'à effacer es mots principe, philosophie, théorie, qui signifient lumière, savoir, conception, et à les remplacer par ces expressions : pratique, opinion personnelle, expérience individuelle, qui sont très-souvent synonymes de routine, ignorance, aveuglement.

Et puis, chose plus grave encore, des hommes très-savants et d'un esprit supérieur se mirent à la remorque des novateurs, et l'on entendit Bordeu, le célèbre Bordeu, dont l'école de Montpellier et l'école de Paris se disputent encore le nom, déclarer formellement que la vie consiste dans la sensibilité et la motilité, et que ces propriétés prennent leur source dans l'organicisme, c'est-à-dire, dans le tissu des organes, dans la fibre animale. Ainsi commença cette espèce de tératologie à laquelle

on donna orgueilleusement le nom de doctrine des propriétés vitales.

Quoi qu'il en soit, ce fut pour l'organicisme le commencement d'une ère brillante. Il se fortifia successivement de tous les arguments invoqués dans les doctrines de Brown, de Bichat et de Broussais, et surcomposé de la sorte, il arriva jusqu'au professeur Rostan, qui le remania habilement, et fixa ses dogmes dans un travail très-remarquable, intitulé : *Principes de l'organicisme.*

Cette œuvre fortement conçue fut regardée, à son apparition, comme une digue prudemment opposée aux envahissements de la doctrine physiologique qui menaçait alors de tout renverser; mais peu à peu l'esprit de parti s'empara de ce large commentaire, l'interpréta à sa manière et finit par l'exploiter tout entier à son profit. Cependant on verra, par les conclusions de M. Rostan, que nous allons reproduire, que les principes du savant professeur sont loin de répondre aux spéculations et aux interprétations des organiciens matérialistes!

Conclusions de M. le professeur Rostan.

La vie est, physiologiquement parlant, l'organisme en fonctions.

L'organisme est doué de propriétés qui lui sont propres; mais comme ces propriétés procèdent de la matière organisée, il est logique de les désigner sous

le nom de *propriétés organiques* ou de *propriétés des organes*.

D'autre part, comme la réaction vitale, œuvre de l'organisme vivant, est le fait qui en pathologie domine tous les autres faits, la raison veut également que ce fait serve de base à la médecine théorique et pratique.

Tel est le sens condensé, sinon le texte, des conclusions formulées par le professeur Rostan ; elles le classent parmi les vitalistes, quoi qu'en disent ceux qui, n'ayant pas suffisamment approfondi ses doctrines, ou suivi sa clinique, s'obstinent encore à ne voir en lui qu'un organicien exclusif.

Ce qui a pu les tromper, c'est que M. Rostan rattache la vie à l'organisation et les propriétés vitales au tissu des organes; mais comme, en définitive, il admet en principe le fait fondamental de la réaction; comme il attribue, d'autre part, à l'organisme ce que les naturistes attribuent à la nature, c'est-à-dire l'œuvre de la guérison; enfin, comme au lit du malade il invoque les principes du naturisme et en applique judicieusement les préceptes, il est évident pour nous que par ses théories, comme par sa pratique, M. Rostan est naturiste.

Maintenant, que dirons-nous de la scission qui existe entre la science et l'art, entre la théorie et la pratique, entre le principe et l'application? — C'est incontestablement un des faits les plus affligeants de notre époque, et certes l'histoire impartiale s'autorisera bientôt de cette immense défaillance pour juger très-sévèrement les hommes irrésolus, organiciens ou vitalistes, qui

théorisent d'une manière et pratiquent d'une autre, car il n'est malheureusement que trop vrai que les choses se passent ainsi chez les uns et chez les autres! . .

L'organicisme a subi des fortunes bien diverses depuis que M. le professeur Rostan l'a revivifié. On l'a vu tour à tour prôné ou attaqué avec excès, s'amalgamer à l'anatomisme, à l'anatomo-pathologisme ou à la chimiatrie. Et aujourd'hui qu'il se sent abandonné de toutes parts, il demande pour ainsi dire des lettres de créance au vitalisme dichotomique de MM. Pidoux et Dechambre.

Du reste, l'organicisme a tellement souffert des adultérations auxquelles il s'est prêté, qu'il ne lui reste guère aujourd'hui que son nom devenu lui-même la marque fatale de tous les systèmes sophistiqués!

Au fait, la plupart de ses théories sont détestables. Ce sont elles qui, en jetant en circulation cette proposition erronée : La vie est le résultat de l'organisation, a entraîné des hommes de valeur à débiter *ex cathedrâ* des banalités de la force de celles que nous allons reproduire :

« La vie est une modification des propriétés inhérentes à la matière organisée. » (Littré.)

« La vie consiste dans le double mouvement d'*assimilation* et de *désassimilation* qu'une substance organisée présente d'une manière *continue et sans se détruire.* » (Michel Lévy.)

« La matière dont l'homme est composé imprime par supplément la sensibilité, le mouvement, l'intelligence, la volonté et la conscience aux êtres susceptibles de cet

apanage; par conséquent, l'âme humaine n'est en réalité que l'ensemble du cerveau et de la moelle épinière. »

Voilà les formules esthétiques que l'organicisme a enfantées : que vous en semble? Est-il une définition plus creuse et plus fausse que celle de M. Littré?

Peut-on, passez-nous l'expression, peut-on *stercoriser* la vie avec plus d'abandon germanique et de poésie tudesque que l'entreprend, en sommeillant, M. Michel Lévy du Val-de-Grâce?

Enfin, n'est-ce pas la désespérance même qui déborde des paroles anémiques du docteur X...? En vérité, cela décourage; mais, heureusement, la raison publique a déjà fait justice de ces hérésies, et elle protestera toujours contre toutes les théories qui, en ravalant l'homme au niveau des viscères et des kystes, tendraient à le déshériter des nobles prérogatives de son essence. Maintenant résumons brièvement ce que nous avons dit de l'organicisme.

Esprit et corollaires de l'organicisme.

L'organicisme repose sur la notion expérimentale des lésions organiques et sur la connaissance du siége anatomique de ces lésions.

Toute maladie est produite par une lésion qui la caractérise; cette lésion existe alors même qu'on ne peut constater sa présence, soit pendant la vie, soit après la mort! Dans ce cas elle est latente, mais le progrès des

lumières et le perfectionnement des moyens d'investigation permettront de la dévoiler au jour.

Il n'y a ni entités morbides, ni diathèses, ni fièvres essentielles, ni réactions, ni crises, mais simplement des organes qui se congestionnent, qui s'irritent ou s'enflamment, qui se déphlogistiquent, se syphilisent ou se cancérisent!

De même, il n'y a ni spécifiques ni antidotes proprement dits, ni remèdes spéciaux, mais tout uniment des substances simples à l'aide desquelles, passez-nous l'expression, on fait des réparations locales, sauf à recourir aux saignées plus ou moins exténuantes, si l'économie se montre trop réfractaire aux moyens ordinaires.

Tout organe lésé subit un ou plusieurs degrés d'altération et de décomposition qui conduiraient infailliblement le malade à sa perte, si l'on ne se hâtait d'arrêter le mal à sa source.

Le nom d'une maladie doit, avant tout, désigner la lésion organique qui spécifie cette maladie.

Il faut attaquer immédiatement et résolûment toute maladie par des moyens capables de modifier ou de guérir la lésion matérielle qui l'a produite et qui l'entretient.

En résumé, la vraie méthode consiste à chercher par l'examen des symptômes la lésion matérielle qui occasionne les troubles fonctionnels, et à diriger immédiatement tous les moyens d'action contre cette lésion matérielle.

Les organiciens professent sur les fonctions de l'économie des théories qui leur sont propres : ils ne voient

en elles que les effets d'un mécanisme physico-chimique dont l'intégrité dépend du bon état des solides et des liquides. — De plus, ils n'admettent qu'un seul ordre de fonctions, l'ordre des fonctions physiologiques; quant aux fonctions nosologiques et pathologiques, ils ne semblent même pas se douter de leur nom; ce sont les modifications ou les dérangements des fonctions physiologiques. En revanche, ils reconnaissent toute une maladie et quelquefois même plusieurs maladies dans la simple agglomération de petits boutons bleus ou rouges disséminés sur la muqueuse ou sur la peau; alors ils établissent des classifications de maladies et de sous-maladies si compliquées et si variées, qu'il est impossible d'asseoir la moindre idée médicale ou de fonder le moindre traitement rationnel sur des délimitations aussi arbitraires et aussi futiles.

Néanmoins l'organicisme a rendu quelques services à la médecine : il a rattaché à des lésions organiques ou à l'altération des liquides des groupes entiers de phénomènes dont la cause et le lien avaient jusqu'alors plus ou moins échappé à l'attention des observateurs; il a jeté de vives lumières sur plusieurs points oubliés ou mal jugés de pathologie générale. Enfin, il a remanié avantageusement quelques parties de la nosologie, en créant ou en supprimant certaines classes d'affections.

Mais, pour quelques légers services, que d'erreurs n'a-t-il pas enfantées! que de principes séculaires n'a-t-il pas abrogés! que de vérités importantes n'a-t-il pas étouffées! Procédons par ordre.

L'organicisme a détourné l'attention de l'étude de l'homme vivant et réagissant pour la porter exclusivement sur l'étude de l'état matériel des organes et des liquides; il a imposé à la médecine des procédés d'investigation qui ont renversé de fond en comble les méthodes qui lui sont propres; il a détruit toutes les assises de la pathologie : *d'une part*, en rattachant toutes les affections à des lésions organiques, et, d'autre part, en confondant les maladies avec les affections, les affections avec les réactions et les réactions, avec les désorganisations qui n'en sont le plus souvent que les résultats éventuels; enfin, il a matérialisé les actes de la vie en attribuant à des lésions de tissu des séries de phénomènes qui ne sont que l'expression même des réactions de la vie.

Puis, il a présenté la connaissance du siége des maladies comme la base de tout examen et de tout diagnostic, oubliant malheureusement que cette expression, le siége des maladies, implique forcément l'idée de quelque chose de fixe, de matériel, d'arrêté, de durable, et par conséquent qu'il serait souverainement absurde d'appliquer une pareille qualification à des phénomènes, ou, pour mieux dire, à des actes qui ont une cause finale, un objet direct, un but déterminé, et qui sont à ce titre de véritables fonctions.

De plus, l'organisme a faussé l'étiologie en présentant les lésions organiques comme les causes directes des maladies; il a démonétisé la symptomatologie en signalant les symptômes des maladies comme les sim-

ples effets des lésions organiques; et alors, par une conséquence naturelle, mais déplorable, en faussant l'étiologie, il a déshérité la médecine d'un bien précieux, en ce sens que la connaissance des causes de maladies est une source infiniment plus féconde en indications pratiques que celle des lésions organiques. Et d'autre part, en démonétisant la symptomatologie, c'est-à-dire en n'établissant aucune différence entre les phénomènes, entre les symptômes, il a fait perdre de vue et pour ainsi dire annihilé un des faits les mieux acquis à la médecine hippocratique : celui qui affirme qu'en tout état morbide, il y a non-seulement un état affectif produit par une cause morbifique, mais encore un état actif, c'est-à-dire un effort de réaction dont le but est de lutter contre la cause morbifique et d'en arrêter les effets.

Il résulte de là que rien n'est plus à sa place en pathologie, et qu'on a beaucoup de peine à y retrouver les traces de la science orthodoxe et de l'art véritable. Autrefois, par exemple, on cherchait avant tout à se rendre compte de l'état général du malade, à évaluer ses ressources, à peser en quelque sorte ses forces vitales? Et pour cela on s'inquiétait auprès des personnes qui l'entouraient des causes qui, d'après elles, pouvaient avoir donné lieu à la maladie? On évoquait ensuite toutes les causes qui ne sont ni à la portée du malade, ni à celle des assistants; et puis, quand à l'aide d'une profonde réflexion, on s'était fait une idée corrélative des causes de la maladie et des forces du malade, on

s'appliquait soigneusement à prescrire un traitement en rapport avec toutes ces données commémoratives.

Aujourd'hui ces sages habitudes n'existent plus! On ne se préoccupe, ni de la cause de la maladie, ni des forces du malade, mais simplement de l'état matériel de ses organes. On va droit au siége du mal, et l'on établit sur lieu le diagnostic et le pronostic de l'affection. — C'est ainsi du moins que procèdent la plupart des organiciens. — Ils s'arment pour cela de stéthoscopes, de microscopes, et d'un tas d'instruments dont ils se servent comme d'autant de *sens allongés;* si maintenant, à l'aide de ces auxiliaires infaillibles, ils ont la bonne fortune de découvrir une belle lésion organique, une tumeur, une induration ou une perforation, ils convoquent à la hâte le ban et l'arrière-ban des disciples, et tous ensemble ils procèdent anatomiquement à l'inventaire académique de la lésion!

S'agit-il, par exemple, d'une tumeur : ils décrivent d'abord sa forme, ils mesurent ensuite sa grosseur, ils indiquent sa couleur; ils rattachent à la présence de cette tumeur, non-seulement les symptômes existants, mais encore les symptômes qu'on a pu saisir au passage; et en définitive ils bâtissent sur le tout une histoire émouvante qui affirme d'une manière absolue que cette tumeur constitue à elle seule la maladie tout entière.

Quant à la cause morbifique, ils n'en parlent guère ou ils n'en parlent pas du tout, attendu que depuis qu'on ne rapporte plus toutes les maladies à l'irritation

gastrique ayant puissance universelle de cause, comme cela se pratiquait au beau temps de Broussais, chacun est entièrement libre de se faire des causes morbifiques une idée à sa guise, la connaissance de la lésion matérielle absorbant à elle seule toute la question. Enfin, par comble d'indépendance, les organiciens ont aboli le mot *philosophie*, qui, pour eux, ne signifie rien du tout, et ils l'ont remplacé par le mot *pratique*, qu'ils regardent comme synonyme de science, de prescience et même de génie!

En somme, l'organicisme a exercé une action déplorable sur toutes les branches de la médecine. En physiologie, il a supprimé les forces actives médicatrices; en étiologie, il a tout encombré de causes organiques; en symptomatologie, il a semé le désordre et la confusion partout; en nosologie, il est allé jusqu'à essayer de classer les actes de la vie d'après les méthodes botaniques de Tournefort et de Jussieu; en thérapeutique, il a impatronisé les saignées jugulantes de Valsa et de Valsalva; enfin, en philosophie, il a bouleversé tous les sentiments de conscience, en niant formellement l'existence de l'âme comme source de toute raison, et en affirmant, par contre, que le cerveau est l'organe producteur et sécréteur de la pensée!

Malgré cela, l'organicisme est encore aujourd'hui l'idole de la Faculté de Paris, qui en porte le culte jusqu'au fétichisme! C'est ce qui explique comment cette École, qui du reste a toujours abondé en physiciens, en chimistes, en botanistes et en chirurgiens plutôt qu'en

médecins, en est arrivée de nos jours à faire douter d'elle-même comme dispensatrice souveraine de la science médicale.

A présent, pour mieux faire apprécier la différence qui existe entre le vitalisme et l'organicisme, nous allons reproduire les paroles de quelques auteurs qui ont traité cette question avec une grande supériorité de vues.

« Il y a, dit Pinel, cette différence capitale entre le vitalisme et l'organicisme, que l'organicisme ne voit dans toute maladie qu'un tableau mobile, qu'un assemblage incohérent d'affections toujours naissantes qu'il faut poursuivre et combattre par des moyens très-énergiques ; tandis que le vitalisme reconnaît au contraire dans toute maladie un ensemble régulier de moyens appropriés à la guérison, c'est-à-dire, un effort synergique d'actes salutaires entrepris et dirigés par la nature. »

« La médecine, dit Cayol, est représentée par deux écoles. L'une considère les organes sains ou malades comme les instruments de la vie; les maladies comme des réactions ou des fonctions anormales de l'organisme, et les altérations organiques comme des effets et des résultats éventuels de ces réactions ou fonctions anormales. C'est l'école vitaliste, elle s'appuie sur la vie : c'est la bonne école, elle seule est orthodoxe. L'autre école recherche et prétend découvrir dans les organes, dans leur contexture, dans les molécules dont ils se composent, et dans leurs altérations matérielles, la raison, le principe de la vie et de tous les phénomènes physio-

logiques et pathologiques par lesquels elle se manifeste. C'est l'école matérialiste anatomique, anatomo-pathologique, physiologique, organique, éclectique, comme il vous plaira de l'appeler; elle repose sur le cadavérisme. C'est l'école dissidente ou protestante, c'est la mauvaise école! »

« L'organicisme, s'écrie le docteur Teissier, est un système absurde dans ses principes et dans ses conséquences, et le déshonneur de la médecine au XIXe siècle! Ce n'est ni une théorie, ni une doctrine, c'est une erreur grossière et le *caput mortuum* du voltairianisme! Donc, si nous professons le plus grand mépris pour l'organicisme, ce n'est pas seulement parce que cette extravagance a pour fondement le matérialisme, et que le matérialisme est une vile doctrine, mais c'est parce que l'organicisme a supprimé les trois quarts des vérités en médecine pratique, et que cette prétendue réforme n'est, à nos yeux, que l'ignorance même de la médecine. »

En vérité, quand on a entendu les hommes les plus considérables de la science s'exprimer de la sorte au sujet de l'organicisme, on est tenté de répéter avec le poëte latin les paroles qu'il adressait à la médecine de son temps :

Non mihi si linguæ centum sint oraque centum,
Ferrea vox omnes scelerum comprendere formas.

Il nous reste à parler d'un organicisme hybride, moitié païen et moitié chrétien, désigné par son auteur, tantôt sous le nom de vitalisme spiritualiste, tantôt sous

celui de vitalisme organique, et que M. Amédée Latour, dans sa bienveillance familière, a appelé d'abord le *vitalisme moderne*, et ensuite le *vitalisme progressif*.

Disons-le d'abord, c'est une qualification bien ambitieuse que celle de vitalisme moderne, car *moderne* veut dire ici progrès accumulé, science accomplie ou nouvelle ! Or, si autrefois nous avons eu de la peine à comprendre que M. Cayol ait employé ce mot pour désigner l'ordre entier de la réaction vitale qu'il venait, sinon de créer, du moins de fixer scientifiquement par de très-ingénieux commentaires, nous ne comprenons pas aujourd'hui que le docteur Amédée Latour, si net, si judicieux et si sobre de mots bavards, ait eu la fantaisie de l'appliquer à un galimatias dont M. Cayol a fait pleine justice il y a plus de vingt ans, en le stigmatisant immédiatement du nom plaisant de *galipidoux!*

D'ailleurs, il en est du vitalisme comme du christianisme : on peut ajouter des dogmes nouveaux à ses dogmes anciens ; on peut par de sages développements élucider ses principes, mais voilà tout ce qu'on peut faire. Car de même qu'on ne saurait fonder une nouvelle religion du Christ, de même on ne pourrait créer une nouvelle doctrine d'Hippocrate, attendu que le principe de cette doctrine, à jamais consacré par la raison, est, comme le principe chrétien, un fait immuable qui embrasse tout ce qui est et tout ce qui sera dans la doctrine dont il est le commencement, le milieu et la fin.

Quoi qu'il en soit, examinons ce vitalisme moderne

dont M. le docteur Pidoux est le fondateur, et dont MM. Buchez, Ribes et Andral sont les grands prêtres, toujours d'après M. Amédée Latour. Essayons même de donner une idée claire de ce système atomique si nuageusement esquissé par son auteur, que le docteur Sales-Girons s'est vu obligé de le traduire en langue vivante pour l'usage de ses abonnés, et que M. le docteur Amédée Dechambre, un autre Amédée, a dû lui-même l'accommoder au goût raffiné de ses lecteurs. Essayons.

Deux mots suffisent à M. Pidoux pour expliquer l'univers, la création et le reste! Une cellule et du mouvement, voilà ces deux mots, et voilà tout!

C'est d'une cellule vivante par elle-même que sortent de toute éternité le végétal, l'animal et l'homme.

L'organe et la vie sont consubstantiels et coéternels; par conséquent, qui dit matière, dit mouvement; qui dit mouvement, dit ouvrier.

Tout est contenu dans la cellule embryonnaire, tout jusqu'aux organes les plus délicats; ils y sont en puissance, en virtualité, et quand leur moment d'expansion est arrivé, ils s'ouvrent d'eux-mêmes comme autant de sens aux excitations décisives de l'action universelle.

Enfin, l'organe est fait pour l'action et l'action dirige l'organisme. Toutefois l'homme possède une âme, mais cette âme n'est guère plus utile au corps humain qu'à un caillou, car les organes fonctionnent la vie par une propriété qui leur est inhérente et propre (*sic*).

Maintenant, lecteur, sur ces données philosophiques

très-renouvelées des Grecs et de leurs atomes corpusculaires, bâtissez une doctrine ; ou pour mieux dire, avec cette argile encore chaude des mains du maître, pétrissez une physiologie, une nosologie, une thérapeutique, et, pour peu que vous ayez de bonheur, vous obtiendrez aisément la quintessence du système Pidoux.

Toutefois, s'il arrivait par hasard que tout ne vous parût pas excessivement clair dans cet ingénieux système qui s'affirme tout haut et qui se cherche tout bas, vous seriez exactement dans le vrai ; soit dit, bien entendu, sans avoir la moindre intention d'amoindrir le mérite du docteur Pidoux, dont nous aimons, au contraire, à proclamer la science et la haute raison.

Donc, nos réflexions n'ont qu'un seul but, celui de prouver que les hommes du plus grand mérite, comme le commun des martyrs, sont fatalement exposés aux plus regrettables entraînements lorsqu'ils oublient qu'en toute science il n'y a jamais qu'un système vrai, et que quand ce système est fait, le devoir des disciples est de l'accepter et de le répandre avec ferveur.

Nous allons maintenant établir le parallèle du médecin organicien et du médecin vitaliste, l'un et l'autre étudiés au lit du malade : parce que c'est à ce foyer délicat que le praticien se révèle ; parce c'est là seulement qu'on peut distinguer avec sûreté s'il est habile ou non, s'il a des principes solidement fondés et mûrement établis. Ou bien au contraire, si, en dépit de ses protestations de tous les jours, de ses écrits, ou de ses leçons, il n'en est pas encore réduit à chercher ses propres

convictions, ou du moins ses croyances; — enfin, s'il n'est pas la dupe docile d'une coterie régnante ou le colporteur ingénu de quelque ânerie courante.

PARALLÈLE

DU MÉDECIN ORGANICIEN ET DU MÉDECIN VITALISTE.

Du médecin organicien.

Le médecin organicien est, comme il aime à le répéter lui-même, un esprit fort et résolu qui entreprend avec sûreté, célérité et agrément, *tutò, citò et jucundè*, tout ce qui concerne sa profession, c'est-à-dire, la médecine, la chirurgie, l'obstétrique et le reste.

Le médecin organicien ou organiciste est facile à reconnaître. Il a le geste prompt, le mouvement brusque, le verbe haut et l'accent solennel. Jamais il n'aborde un malade sans être armé de tous les instruments inventés par la médecine positive et expéditive, tels que stéthoscope, uroscope, microscope, pelvimètre, plessimètre, spéculum, etc.

Ses théories sont des plus simples : pour lui, l'art est une habitude, la science une chimère, la pratique seule un fait! — Ausculter, percuter, mesurer et saigner, voilà son affaire.

Grâce aux instruments dont il dispose et dont il se sert largement, la lumière se fait aussitôt qu'il aborde un malade, et partant le mal vient comme de lui-même

se placer sous son œil, sous son oreille ou sous sa main ! Ce mal est presque toujours redoutable, car il porte sur la trame même de la vie, c'est-à-dire sur la masse organique. Le médecin organicien ne craint jamais d'en avertir ses clients. Il prononce même son arrêt avec calme et sérénité, et puis, quand il a fini, il se couvre et disparaît en prescrivant quelques émissions sanguines et une légère tisane dont il abandonne ordinairement le choix au goût du malade ou à la sagesse des assistants.

Maintenant veut-on savoir comment on devient organicien plutôt que vitaliste, ou vitaliste plutôt qu'organicien ? Voilà ce qu'un organicien a dit à ce sujet :

« On devient organicien ou vitaliste en vertu d'une certaine tournure d'esprit, laquelle correspond exactement à une certaine conformation organique ; d'où il suit que cette organisation étant donnée, tel individu ne peut pas plus n'être pas vitaliste ou organicien qu'il ne peut s'empêcher d'avoir un tempérament nerveux ou sanguin. Cela ne se démontre pas, cela s'observe, et il faut bien accepter cela, *nolontes*, *volontes* (*sic*). »

Cela est très-catégoriquement dit, mais cela n'est pas exact fort heureusement pour l'humanité, car ce serait à désespérer de la volonté humaine, dont la lutte contre le mal est la vertu par excellence.

Effectivement, en poussant cette déplorable argumentation jusqu'à ses dernières conséquences, on arriverait infailliblement à proclamer que l'homme vient au monde, fatalement, voleur, assassin, honnête ou sage,

selon que les atomes qui entrent dans sa composition sont eux-mêmes bons ou mauvais, puisque c'est par la loi des rencontres que se forme la trame organique sur laquelle se brode son existence : or, ce serait là, sans contredit, une conclusion aussi fausse que cruelle qui révolterait le cœur et offenserait la raison !

Du médecin vitaliste.

Plus modeste et moins agité que le médecin organicien, le médecin vitaliste procède auprès du malade avec plus de recueillement et de calme. Il cherche avant tout à conquérir sa confiance par des paroles douces et d'affectueuses prévenances, sachant fort bien, comme l'a dit éloquemment le professeur Bouisson, de Montpellier, que « la parole du médecin imprégnée de charité relève la force de l'homme et lui restitue le bien-être moral. »

Partant de ce principe, il questionne son malade avec bonté, il écoute avec attention tous les renseignements que celui-ci croit devoir lui donner sur son état, et puis il répond ensuite avec une sage prudence et une bienveillance soutenue à toutes les questions qu'il désire encore lui adresser.

Après ce premier échange préparatoire, le vitaliste s'applique à découvrir la cause du mal ; il établit ensuite le diagnostic de la maladie ; et comme il comprend la maladie comme la comprenaient Hippocrate, Galien, Fernel et tous les maîtres de l'art, il s'attache particuliè-

rement à faire la part exacte de l'affection et de la réaction; par conséquent, il ne se contente pas, à l'exemple du médecin organicien, de formuler un diagnostic purement local, mais après avoir nettement posé le diagnostic anatomique, il le complète par le diagnostic médical, et il parvient ainsi à posséder tous les éléments nécessaires pour prescrire avec une entière connaissance de cause un traitement magistral et vraiment rationnel.

Dans cette étude délicate, le médecin vitaliste se livre essentiellement à l'interprétation clinique des phénomènes et des symptômes de la maladie, et il a recours, dans ce but, à l'analyse des expressions vitales, c'est-à-dire, à l'analyse des signes que fournissent l'habitude extérieure du malade, son état moral, le jeu de sa physionomie, la température de son corps, le degré de son impressionnabilité et de sa sensibilité, et enfin, avant tout et après tout, l'état de son pouls, car le pouls est pour le médecin vitaliste le dynamomètre par excellence.

Sous tous ces rapports le médecin vitaliste est parfaitement inspiré, car les révélations intimes de l'organisme, les expressions palpitantes de la vie, sont autrement éloquentes et autrement fondées que toutes les données anatomiques mécaniquement échafaudées sur les bruits de râle, de fouet, de souffle, de râpe, de scie, de cloche ou de *tam-tam* qui font aujourd'hui la joie des médecins physiciens.

Enfin, le médecin vitaliste ne fait pas dériver les règles de la médecine pratique des déductions forcées qu'on peut complaisamment tirer des faits apportés par

l'anatomie pathologique, mais il fait reposer la thérapeutique sur la connaissance expérimentale de tout ce qui est utile ou nuisible au malade, eu égard à son âge, à son tempérament, à ses habitudes et aux conditions atmosphériques au milieu desquelles il est placé.

Le langage du médecin vitaliste est toujours empreint de l'esprit qui anime sa doctrine. Ainsi, quand il parle des moyens thérapeutiques, des saignées par exemple, des vomitifs ou des purgatifs, il ne dit pas, à l'exemple du médecin organicien. Les saignées, les vomitifs ou les purgatifs conviennent dans telle ou telle affection; mais il dit dans un sens plus élevé et plus médical : Il faut saigner, quelle que soit d'ailleurs la nature de l'affection, quand le malade est jeune, fort ou pléthorique, quand l'affection est aiguë, quand la fièvre est ardente, quand la réaction est violente. Il faut purger quand la bouche est amère et pâteuse, quand la langue est chargée, quand la soif est vive et que le malade se plaint de constipation ou de coliques; il faut prescrire un vomitif quand, aux symptômes précédents, il se joint de la céphalalgie sus-orbitaire, des nausées et quelques troubles gastro-intestinaux. Enfin, il faut recourir aux émollients lorsque la peau est sèche et brûlante, lorsque les déjections sont dérangées ou taries. Ainsi de suite, et ainsi du reste.

Le médecin vitaliste ne prescrit qu'avec une extrême circonspection, soit des remèdes très-énergiques, soit des médications très-prolongées; il ne prend jamais d'avance un parti irrévocable, et cela parce qu'il sait

qu'en thérapeutique on ne peut guère établir à priori de règles inflexibles et absolues, attendu que la nature diffère de la nature, l'âge de l'âge, et que ce qui a parfaitement réussi hier ou aujourd'hui peut malheureusement échouer complétement demain, et réciproquement.

Enfin, le vitaliste est toujours confiant et toujours patient, parce qne l'expérience lui a appris que si la nature est lente dans sa marche et dans ses effets, en revanche elle atteint presque toujours son but quand on ne trouble pas ses mouvements par des manœuvres imprudentes.

Mais, qu'on le sache bien, si le vitaliste se renferme par principe dans une prudente expectation en présence des maladies qui sont en vigueur, comme disait Hippocrate, il combat résolûment toutes les causes des maladies, attendu qu'en elles réside tout le mal. Enfin, quand le vitaliste a tout mis en œuvre pour enlever ou pour détruire la cause morbifique, il observe patiemment la marche naturelle des événements, et, conformément à la loi hippocratique, il se contente de seconder ou de réprimer les efforts de la nature, selon qu'ils sont salutaires ou nuisibles.

En résumé, le médecin vitaliste sait tout aussi bien que le médecin organicien à combien d'altérations et de décompositions les solides et les liquides, les organes et les humeurs, sont exposés; mais il sait de plus que, dans les cas les plus graves et les plus redoutables en apparence, la nature a toujours des ressources et vraiment

des secrets à l'aide desquels elle parvient souvent à rétablir la santé; et alors, fort de cette assurance, il attend avec confiance l'action décisive de la nature.

Tel est le médecin vitaliste. Le nombre en est plus grand qu'on ne le suppose; on peut même ajouter qu'il y a beaucoup de médecins qui sont vitalistes sans le savoir. On les rencontre parmi ces praticiens modestes, attentifs, laborieux, qui exercent dans les campagnes (1), dans les petites villes, ou dans les quartiers populeux des grandes cités: c'est là qu'ils se forment par un exercice soutenu et par une sage réflexion; c'est là qu'ils font un art de la pratique de la médecine, et qu'ils honorent encore un sacerdoce qui perd chaque jour de sa considération dans les sphères les plus élevées de la Société où l'on ne se doute guère de l'énorme différence

(1) Entre tous les médecins de campagne, il en est un, à notre époque, qui est la personnification célèbre de tous les autres, parce qu'il résume en lui la science vivante, le génie pratique et les vertus du médecin. C'est le docteur Munaret, de Brignais, à qui nous devons (indépendamment d'un grand nombre de publications très-estimées) un ouvrage trois fois couronné par l'opinion publique, et qui constitue réellement le tableau le plus philosophique qu'on ait jamais fait du vitalisme appliqué.

Lisez ce livre, intitulé *le Médecin des villes et des campagnes;* analysez cette œuvre du cœur humain aux prises extrêmes avec les douleurs les plus poignantes de la vie, et vous sentirez combien il faut de courage héroïque, d'intelligence active et de persévérance pour exercer la médecine dans les campagnes; pour y lutter contre les résistances opiniâtres des natures individuelles, et cela au milieu de l'impuissance des ressources, et souvent en l'absence complète de tous les moyens d'action! Vous verrez combien la différence des milieux habités entraîne ou commande de modifications dans l'emploi des médications; enfin, vous reconnaîtrez, à des traits pour ainsi dire burinés d'après nature, combien est grande la médecine hippocratique, et combien elle est supérieure à toutes les autres! (Dr Ed. A.)

qu'il y a souvent entre un médecin et un médecin.

Du reste, on est vitaliste quand, fidèle au dogme de la nature médicatrice, on subordonne à la discipline de ce principe toutes les règles de sa pratique, c'est-à-dire, sa manière de soigner les malades et de traiter les maladies. Or, nous le répétons encore, parce que d'autres ne le disent pas assez, il n'est pas nécessaire, pour être vitaliste, d'avoir une théorie toute faite sur l'essence de la cause qui anime l'organisme, de savoir si cette cause existe dans l'organisme ou hors de l'organisme, si elle est matérielle ou métaphysique. Ce sont là, en définitive, des questions superflues au point de vue de la médecine pratique!

Mais ce qu'il faut savoir, c'est que l'organisme, *le corps*, pourvoit *de lui-même* à sa propre guérison, et qu'en raison de ce fait, le médecin ne doit jamais être que le ministre ou le directeur intelligent des efforts de la nature animant l'organisme.

Et vraiment, quand on adopte franchement ces principes et qu'on en fait sincèrement la base, la règle et la loi de sa pratique, on est véritablement vitaliste ou médecin selon la nature, quelle que soit d'ailleurs l'idée particulière qu'on se fasse de la nature de la cause qui met l'organisme en action et qui préside à l'exercice de ses fonctions.

Enfin, non-seulement il importe peu au praticien de savoir si la force vitale est une simple délégation de l'âme immortelle, ou une force spéciale distincte et métaphysique adventive à l'organisme, ou une propriété

dévolue à la matière organisée; mais il ne lui importe même pas, en tant que praticien, de savoir s'il y a en l'homme deux puissances métaphysiques, deux entités, deux substances, deux principes d'action adéquates irréductibles, l'un animant le corps et lui donnant la vie, l'autre constituant la personnalité, l'être libre, intelligent, conscient et responsable; ou bien au contraire si la force vitale et l'intelligence ne sont que des modalités d'une seule et même substance métaphysique, c'est-à-dire, d'une âme temporairement unie au corps et animant l'homme tout entier.

L'essentiel pour le praticien, c'est de savoir que l'homme est doué de force vitale, d'intelligence, de sens moral et de volonté, et que ces facultés, quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent, confèrent à l'organisme le pouvoir d'agir et de réagir en raison directe des conditions diverses auxquelles il est soumis; — c'est de reconnaître qu'il existe une action et une réaction du physique sur le moral, et du moral sur le physique; — enfin, c'est de ne jamais oublier que le corps et l'âme, dont la conjonction constitue l'être humain, ont des relations intimes, des intérêts constants, des plaisirs identiques et des douleurs communes! Or, il y a loin, sans contredit, de la possession facile de cette notion courante, à l'ambition périlleuse de remonter à l'origine des causes pour saisir leur essence et expliquer les mystères de leur action (1).

(1) La grande question de l'âme est une de celles qui ne peuvent être dégagées que des déductions logiques de l'idée philosophique que l'on se

Après avoir établi ces réserves, nous avouerons volontiers que les nobles et séduisantes spéculations de la philosophie sur la double nature de l'homme sont bien dignes d'occuper l'esprit, et que le praticien pourrait y trouver un sujet profond de méditation, si elles ne dévoraient un temps précieux qui appartient avant tout au soulagement de l'humanité.

Nous admettrons aussi que les vastes conceptions et

fait de l'univers, de sa constitution, du principe qui l'anime, des corps qui gisent ou planent à sa surface, des êtres qui le peuplent, et enfin de la cause éternelle qui a combiné cette splendide ordonnance!

En conséquence, nous allons esquisser rapidement le tableau que nous nous faisons de l'univers. Peut-être l'idée que nous nous formons de l'âme se dégagera-t-elle de cette esquisse! Dans tous les cas, nous ne la présentons ici que comme un simple produit de nos méditations lentement conduites et lentement accumulées, suivant l'expression gracieusement railleuse de notre savant et très-spirituel confrère, le docteur Dumont de Monteux, qui épand douloureusement sa vie dans des contrées trop éloignées du foyer intellectuel où l'appellent, selon nous, son caractère distingué et son immense savoir.

TABLEAU DE L'UNIVERS.

Dieu créateur, — cause première universelle.

La nature ou le principe de vie, cause seconde universelle, principe intrinsèque du mouvement, présidant par des lois universelles au renouvellement des êtres.

La matière brute ou inorganisée, susceptible d'être travaillée par la main de l'homme, et d'accepter les formes qu'elle lui imprime.

La matière organisée ou corporelle, souche vivante végétale ou animale, recevant de l'action universelle toutes les attitudes de la vie, et formant des organismes de toute espèce, véritables humus des êtres, savoir :

1° Des organismes végétaux, produisant des substances utiles à la vie des animaux.

2° Des organismes animaux d'un ordre inférieur, produisant des êtres

les formules scientifiques, qui sont le développement logique des termes métaphysiques, nature, vie, esprit, âme, deviennent, par l'enchaînement méthodique des idées, la souche d'une synthèse de l'ordre le plus élevé, qui atteste l'admirable et savante ordonnance de la science médicale.

Enfin, nous rappellerons, en dernier ressort, que le principe philosophique de la science médicale est tout

impressionnables et intelligents, destinés à servir l'homme à titre de domesticité.

3° Des organismes animaux d'un ordre supérieur, produisant des êtres intelligents et conscients, qui, sous le regard de Dieu, deviennent des hommes, c'est-à-dire des êtres essentiellement perfectibles par l'éducation, l'instruction et l'exemple.

Bref, le corps est à l'homme ce que la terre est à l'arbre, ce que l'arbre est au fruit, c'est-à-dire la substance vivante, l'humus animal où se développe l'être humain ; ou, pour mieux dire, l'organisme est l'arbre, l'âme est le fruit ; mais, entendons-nous bien, le fruit animé de l'étincelle divine, le fruit fécondé par Dieu, c'est-à-dire la personnalité humaine, l'individualité.

Si maintenant nous appliquons à la physiologie ces théories qui nous appartiennent, nous arrivons aux conclusions suivantes :

Tout organisme animal, animé par le principe de vie universel, est doué d'une force radicale qui constitue son activité intrinsèque, sa propriété personnelle, sa nature individuelle.

En vertu de cette force, tout être pourvoit à son développement, à sa conservation et à sa guérison, tant que l'organisme est apte à fixer le principe de vie.

Le fluide électro-vital ou nerveux est l'agent matériel qui rend chaque partie de l'économie impressionnable, sensible et active ; mais le fluide nerveux n'exerce cette action que sous l'influx vivifiant du principe universel, la vie !

Dans ce commerce admirable, la matière première des corps organisés est fournie par les parents ; le principe de vie s'en empare, et il la met à même de recevoir ou de développer une âme, dont la conjonction avec le corps forme l'être humain, l'homme, appelé par son essence aux plus nobles destinées ! (Dr Ed. A.)

entier dans l'axiome fondamental qui affirme que l'acte de la guérison naturelle des maladies par les forces de l'organisme, est l'acte épique qui domine la physiologie, la nosologie, la pathologie et la thérapeutique, soit qu'on rapporte cet acte à l'intervention d'une force métaphysique universelle qui pénètre l'organisme comme elle pénètre tous les corps, soit qu'on l'attribue simplement à une force intrinsèque de l'organisme.

En résumé, la question du vitalisme n'est en réalité ni aussi ardue, ni aussi abstraite qu'une certaine ignorance intéressée voudrait bien le faire accroire. En effet, remontons aux sources; restituons aux mots leur véritable acception; analysons les conditions dans lesquelles ils ont été créés; réfléchissons sérieusement au but dans lequel ils l'ont été, et nous verrons que toutes les discussions qui se sont élevées, et qui s'élèvent encore tous les jours à ce sujet, ne portent en définitive que sur des termes mal posés ou mal définis, et qu'elles se réduisent par le fait à une sèche et froide logomachie.

Alors, une fois fixés sur ce point important, nous affirmerons que le vitalisme n'est autre que le naturisme primitif repris, remanié et élucidé par Barthez; nous ramènerons toute la médecine au naturisme; et enfin, pour éviter désormais toute discussion oiseuse, quand nous parlerons de la médecine, nous dirons tout uniment la médecine, au lieu de dire le naturisme ou le vitalisme. En tout cela nous agirons sagement : car ramener la médecine à sa simplicité primitive; rappeler à l'esprit que c'est à l'observation scrupuleuse de la

nature qu'on a essayé d'imiter, que l'art médical a dû son origine et devra toujours son accroissement; restituer à la plus utile des sciences son nom primitif et vingt fois séculaire, c'est, en dernière analyse, revenir au bon sens et à la logique, et faire refleurir une doctrine souveraine qui a de tout temps commandé le respect et fixé l'admiration du monde entier.

Ainsi, pour ne parler ici que de la France, il est évident que le naturisme hippocratique a toujours été en grand honneur dans notre savante patrie, et que ses dogmes ont toujours été les seuls qu'on ait constamment professés dans nos écoles, depuis les âges les plus reculés jusqu'aux dernières années du XVII[e] siècle.

L'histoire est formelle sous ce rapport; elle nous apprend que la Faculté de Paris, depuis sa création en 1220 jusqu'en 1698, a toujours enseigné la doctrine hippocratique, et que ses principes étaient expliqués aux élèves par des maîtres particuliers qu'on appelait lecteurs successifs, et qui avaient pour office de commenter, le texte à la main, les dogmes et les règles de la médecine traditionnelle.

Ces faits sont consignés dans des registres ou commentaires qui ont constitué pendant longtemps les tables scientifiques de l'école; le plus ancien de ces registres, parmi ceux qui restent à la bibliothèque de la Faculté de Paris, porte la date de 1395.

A part ces commentaires, la Faculté de Paris ne posséda pendant longtemps que les œuvres d'Hippocrate et de Galien, les principes diététiques de l'école de Salerne

et les livres de Rhazès (*totum continens*). Mais, au XVIe siècle, elle fit l'acquisition des œuvres de Fernel, et celles-ci obtinrent, comme les cahiers d'Hippocrate, l'honneur suprême d'être lues, commentées et discutées dans les écoles.

Un peu plus tard, la Faculté enrichit encore sa bibliothèque des institutions de Daniel Sennert, de Lazare Rivière et de Boerhaave, qui toutes respirent l'esprit de la doctrine hippocratique et ont passé pour classiques jusqu'au temps de la révolution cartésienne. Mais, à ce moment vraiment critique pour la philosophie, la Faculté se laissa entraîner par les idées nouvelles, et alors la médecine traditionnelle, attaquée, renversée et pour ainsi dire chassée du temple, se réfugia à Montpellier, où ses principes n'ont dans aucun temps cessé d'être honorés et enseignés.

Les choses durèrent ainsi jusqu'en 1797. A cette époque, le gouvernement rétablit les écoles que la révolution avait détruites. Thouret fut nommé directeur des écoles médicales, et il employa toute son activité à relever la médecine et à fonder le haut enseignement.

Il fit créer trois chaires nouvelles à la Faculté de médecine de Paris, savoir : une chaire d'histoire de la médecine, une chaire de médecine hippocratique et une chaire de bibliographie. Il demanda aussi la création d'une chaire de philosophie médicale, c'est-à-dire de science médicale; mais en ces temps de tourmente, les fonds publics étaient absorbés par le budget de la guerre, et Thouret vit échouer toutes ses démarches sous

le coup de cet argument irrésistible : Nous n'avons pas d'argent.

Un revers plus grand frappa la médecine en 1810! La chaire de médecine hippocratique fut supprimée, et la parole scientifique s'éteignit au même instant! Mais, comme par la munificence de François I[er] une chaire spéciale de médecine avait été instituée au collége de France, cette chaire, qui avait pour objet l'enseignement des principes fixes de la science, sauva la médecine en ces jours de détresse.

Aux termes du règlement, le professeur chargé du cours de médecine dans ce temple des hautes études, doit s'attacher exclusivement à enseigner la tradition, c'est-à-dire la doctrine d'Hippocrate et des pères de la science; à faire la lecture de leurs œuvres, à discuter leur légitimité, à expliquer leurs variantes et à concentrer les principes de la science dans une synthèse magistrale. Grâce à cette disposition, tant qu'on resta fidèle à la loi, c'est-à-dire à l'intelligente distribution des leçons, le collége de France resta lui-même l'arche sainte de la médecine, et l'on y entendit des médecins dignes de ce nom y professer avec ardeur la science orthodoxe.

Mais, cet état de choses ne fut pas de longue durée; les événements politiques bouleversèrent tout, et la révolution formidable qui ébranlait le monde renversa la médecine sur son passage!

A partir de ce moment, les fécondes leçons du génie antique perdirent leurs interprètes, et les ombres des Rio-

lan, des Guy Patin, des Astruc, des Danyau, des Andry, des Ferrein et des Bouvart disparurent elles-mêmes de ces régions sacrées. Pourtant, vingt ans après, on entendit un jour, au collége de France, comme un écho de l'antique science! C'était la voix des Hallé, des Corvisart, des Laennec et des Récamier qui retentissait avec éclat dans le sanctuaire..... Et puis?

Et puis, par un oubli déplorable et peut-être calculé du texte même du règlement, la chaire de médecine se transforma brusquement, sous Magendie, en une arène sanglante où des hécatombes d'animaux succédèrent aux grands enseignements de la science! On substitua les recherches aux leçons, et l'on entendit le maître, pour ainsi dire mêlé à la foule, se targuer lui-même, dans ses expériences publiques, d'arracher aux ressorts brisés de la vie jusqu'aux mystères de la pensée!

On est bien revenu aujourd'hui de ce triste engouement, mais néanmoins la chaire de médecine du collége de France n'a pas reconquis son célèbre enseignement. — Peut-être y parviendra-t-elle? nous l'espérons.

En attendant, on y dogmatise éperdument sur la nature des substances douces animales, sur la glycogénie, sur les actes moléculaires de la nutrition (1)!

(1) Depuis que notre manuscrit a été livré à l'impression, les choses ont sensiblement changé. En regard du cours d'histoire de la médecine brillamment professé par le docteur Bouchut, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, on a institué au collége de France un autre cours d'histoire de la médecine, qui a été confié à la savante éloquence de M. le docteur Daremberg. On peut donc dire *présentement* que

l'histoire de la médecine va couler à flots à Paris!... Néanmoins, attendu que ni M. Bouchut, ni M. Daremberg, n'ont reçu la mission de professer exclusivement la doctrine d'Hippocrate *proprement dite*, il faut ajouter, pour compléter le tableau, que, bien qu'en raison de la splendeur de l'enseignement, l'histoire de la médecine soit partout, la *philosophie de la médecine* n'est encore nulle part, ce qui est regrettable; car la philosophie de la médecine, c'est la *sagesse de la médecine*, c'est la science médicale elle-même sur ses bases, dans ses principes, dans ses applications et dans ses saines traditions.

(Dr Ed. A.)

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR

LA CONSTITUTION DE LA MÉDECINE [1]

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

« Rien ne se fait, ne se produit, ne procède, ne s'accomplit que suivant des lois déterminées. »
(PARMÉNIDE.)

La médecine est la science des êtres vivants; son domaine embrasse tout ce qui concerne la vie, tout ce qui l'entretient ou l'abrége, tout ce qui exerce une

(1) Cet *Essai sur la constitution de la médecine* est l'œuvre de notre vie; nous en avons ébauché la première esquisse en 1831, dans un mémoire intitulé : *De l'état morbide.* Ce mémoire, après avoir été revu et augmenté, est devenu, en 1833, un volume qui a paru sous le titre de *Coup d'œil sur la médecine philosophique*, et qui a donné lieu à notre *Traité de philosophie médicale*, publié en 1839. Enfin, de notre *Traité de philosophie médicale* est sorti, en 1853, notre *Traité de la science médicale*, qui nous a inspiré le livre des *Institutions*, et par suite l'*Essai sur la constitution de la médecine*, qui en est la déduction logique.

Si, maintenant, on nous reprochait d'abonder dans le même sens, de ressasser les mêmes idées, de parler de nos travaux, nous ferions observer que les déceptions que nous avons éprouvées expliquent et même justifient peut-être les défauts qu'on voudrait nous attribuer.

En effet, à l'époque de la vie où il est encore permis d'être confiant, nous avons frappé au seuil des Académies pour être jugé sur nos principes, et nous n'avons essuyé de toutes parts que des mécomptes! A l'Académie de médecine, on nous a répondu que les règlements de la compagnie s'opposaient à ce qu'on fît un rapport sur des travaux imprimés... A l'Institut, on nous a déclaré net que nos livres, le *Traité de*

influence salutaire ou nuisible sur les êtres qui la possèdent.

La vie dans son essence est un principe d'activité; la vie dans les êtres organisés est l'exercice même des fonctions qu'ils accomplissent; quant à l'essence du principe de vie, on ne connaît pas sa substance, mais on sait, et c'est assez, que le principe de vie est universel, qu'il est répandu partout et qu'il abonde dans l'air qui nous entoure.

philosophie médicale et le *Traité de la science médicale*, ne seraient pas admis au concours, parce qu'ils ne renfermaient aucune découverte!

En présence de ces faits, nous nous sommes éloigné, mais non cependant sans répéter tout bas avec le poëte :

> Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser.
> Est-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraser.

Et puis nous avons écrit le livre des *Institutions* pour la jeunesse qui monte et qui cherche la vérité, car les choses en sont venues à ce point que chacun se demande où en est aujourd'hui la médecine, où elle va, et quels sont ses principes, ses dogmes et ses lois. Voyez plutôt la lettre pleine de sens que le docteur Mougeot a adressée au rédacteur en chef de l'*Union médicale* pour lui demander, au nom de tous, une déclaration de principes, et quand vous aurez lu cette épître, d'une pensée si juste et d'une facture si alerte, vous saurez parfaitement à quoi vous en tenir.

Pourtant, que le docteur Mougeot se rassure, ainsi que ceux qui sont doués comme lui de cette sagesse de la conscience qui ordonne au médecin de n'exercer son art qu'en pleine et entière connaissance de science. Ils trouveront dans le livre des *Institutions* cette doctrine qui, suivant l'expression du docteur Mougeot, « vit elle-même dans tous les esprits, et serait déjà sortie toute faite de la tête du premier venu, si les mangeurs de cadavres n'avaient pas jeté tant de ridicule sur les abstracteurs de quintessence! »

Quant à ceux qui ont charge d'instruction et de direction, et qui se complaisent nonobstant, par défaillance ou autrement, à laisser passer sous silence les œuvres qui traitent des hautes questions de la science, nous leur dirons : Prenez garde, princes de la science; agir ainsi, c'est forfaire au devoir et confesser son impuissance. (Dr Ed. A.)

En effet, le souffle que nous respirons est le principe même des fonctions vitales, et c'est lui qui, en animant tous les êtres, les fait participer, à travers l'infinie variété des phénomènes, à l'unité d'action qui est la loi fondamentale du mouvement.

Les lois vitales sont les conditions de l'existence des êtres organisés. Elles fixent leurs rapports, non-seulement avec le premier moteur, mais encore avec eux-mêmes, car ils ne sauraient être unis à leur principe commun sans l'être également entre eux.

Indépendamment de ces lois qui sont communes à tous les êtres organisés, il en est d'autres qui appartiennent spécialement à l'homme comme chef-d'œuvre de la création ; ce sont les lois morales, les lois de conscience, qui l'unissent à Dieu, qui l'enchaînent à ses semblables par la famille et par les institutions, et qui exercent sur lui, être moral, une action puissante dont le médecin doit connaître toutes les nuances et les degrés infinis !

Les lois vitales président à la formation, au développement et à la conservation des êtres organisés ; mais comme elles ne sont elles-mêmes que l'œuvre directe du principe de vie, le fait initial de la vie est nécessairement le fait qui domine toute la philosophie de la médecine, comme l'affirme la sagesse antique dans la sentence suivante qui sert de base à la théorie et à la pratique de la médecine.

« Une force anime et régit l'économie animale, cette force est la nature ou la vie. » Cette sentence a été la

souche d'une méthode qui consiste à observer les phénomènes de la vie chez les êtres organisés, et à distinguer les choses qui sont favorables ou nuisibles à leur conservation et à leur guérison.

Mais, malheureusement, cette méthode a été souvent abandonnée, et alors *on a vu surgir* des systèmes si extravagants et si funestes à l'humanité, qu'on a dû les rejeter pour revenir à la pensée d'Hippocrate, dont le développement logique a donné naissance à une doctrine si naturelle et si vraie, qu'après vingt-deux siècles de durée, elle s'impose encore aujourd'hui à la conscience médicale.

Cette doctrine est le vitalisme, désigné dans l'origine sous le nom d'hippocratisme. Il s'est établi lentement, parce que la mesure de ses progrès n'a pu être que celle du développement de l'esprit humain ; mais il a parcouru toutes ses phases avec sûreté, et nous touchons à l'époque où le propre du haut enseignement sera de faire connaître l'esprit de cette philosophie de la nature qui constitue en médecine la science orthodoxe et l'art véritable.

Aux termes du vitalisme, la *vie* est le fait-principe sur lequel repose toute la science médicale. Or, la vie, cause efficiente des fonctions physiologiques, nosologiques et pathologiques, est la cause même qu'Hippocrate invoquait sous le nom de nature, quand il disait, dans son langage aphoristique, la nature seule est médicatrice : *Natura sola medicatrix*.

La nature de chaque être est l'essence qui lui est

propre, c'est-à-dire ce qui fait qu'il est ce qu'il est, et qu'il n'est pas autrement. Cette nature contient toutes les conditions virtuelles de son développement, subordonné lui-même à la simplicité ou à la complication de son organisation ; elle est le principe de toutes les évolutions organiques qu'il subit depuis son état embryonnaire jusqu'à son complet développement.

En vertu de cette nature qui a sa loi, tout être vivant est doué de la faculté de sentir, d'agir, de pourvoir à sa propre conservation, d'opposer une résistance active aux causes de destruction, et de réparer incessamment ses pertes.

Toutefois chaque être n'a en réalité que l'usufruit de cette faculté multiple, et il ne la possède même qu'autant que son organisme est apte à fixer l'esprit de vie qui remplit l'univers, et dans lequel, selon les livres saints, nous sommes plongés comme dans un océan éternel : *In vitâ sumus, vivimus et movemur.*

Les mobiles de notre organisation ne sont donc ni ces tissus, ni ces liquides, ni ces viscères, ni même ces nerfs qu'une anatomie ambitieuse décrit avec tant de complaisance et un si grand luxe d'images. Ces organes sont les ressorts ou les instruments de la vie, mais ils ne sont pas les agents qui mettent en jeu l'organisme. Ces derniers sont d'un autre ordre; ils consistent en des forces spéciales bien différentes de celles qui sont propres à la mécanique grossière à laquelle, mais en vain, on voudrait tout rapporter dans notre siècle de machines !

A la vérité, nous ne connaissons ni la nature, ni l'essence de ces forces, mais nous savons qu'elles existent, qu'elles augmentent en proportion de la résistance et qu'elles multiplient leurs effets en raison des besoins de l'économie ; enfin, nous savons encore que dans l'homme et dans les animaux supérieurs, ces forces dépendent de l'action d'un fluide très-subtil qui est transmis par les nerfs à toutes les parties de l'économie auxquelles il imprime le mouvement et la vie, et que ce fluide est le fluide nerveux ou électro-vital.

Ainsi donc, si nos parties sont sensibles et actives, si elles sentent, si elles se meuvent, c'est par le fait d'un fluide qui les pénètre et qui circule en elles ; et la preuve, c'est que la sensibilité et le mouvement s'arrêtent immédiatement dans les organes dont on a lié ou coupé les nerfs, parce que cette opération a pour effet direct et absolu d'arrêter brusquement le cours ordinaire du fluide qui anime ces organes.

Toutefois, si le fluide nerveux est la cause efficiente de la sensibilité et du mouvement ; s'il est, par cela même, la cause appréciable de phénomènes caractéristiques de la vie chez les êtres de l'ordre le plus élevé, il n'est pas cependant le principe de vie en essence ou en nature ! Il en est seulement le premier agent organique, et il emprunte cette propriété à l'esprit de vie que Dieu a répandu dans l'univers, pour donner à tous les êtres l'élément nécessaire à l'accomplissement de leurs fonctions réglées elles-mêmes par la loi souveraine de l'éternelle activité.

En résumé, la vie est un principe d'activité; la médecine est la science de la vie, et cette science consiste dans la connaissance des lois que suit l'organisme régi par la vie, puisque en définitive l'organisme ne peut rien produire qui ne soit primitivement dans la cause qui l'anime.

Donc, c'est à la vie, et à la vie seule, qu'il faut demander des leçons pour instituer la science médicale sur ses bases légitimes et pour développer ensuite l'*art salutaire* qui résulte de l'application raisonnée des principes de la *science médicale*, et qui constitue la médecine pratique proprement dite.

Exposons donc les principes constitutifs de la science médicale.

EXPOSITION DES PRINCIPES CONSTITUTIFS DE LA SCIENCE MÉDICALE.

« Une science est une longue trace de propositions identiques appuyées les unes contre les autres, et toutes ensemble sur une proposition fondamentale qui est l'expression d'un fait-principe ou d'une idée sensible. »

(CONDILLAC.)

Exposition. — La médecine est à la fois une science et un art : une science, par le principe qui lui sert de base; un art, par les règles qui dérivent de ce principe.

Fait-principe. — La nature est médicatrice.

Dogme fondamental. — La nature est la cause de toutes les fonctions propres aux êtres vivants; elle est le principe intrinsèque qui les anime et qui les régit; par elle toutes les parties de l'économie concourent à un but

commun, travaillent les unes pour les autres, ont des affinités, et compatissent aux maux qui les atteignent.

Commentaires. — La nature a des facultés qui lui sont propres; ce sont elles qui font passer le sang, les esprits et la chaleur dans toutes les parties de l'économie, et qui font croître chaque chose.

La nature trouve par elle-même les voies convenables sans avoir besoin d'être dirigée par notre intelligence; elle n'a qu'un but, qu'un effort auquel tout le corps participe par une sympathie universelle : sans le concours de la nature, pas de guérison.

L'unité est la condition absolue de l'action vitale; de cette unité, qui est la loi fondamentale de l'action organique, dérive la solidarité des organes, et de cette solidarité résulte ce consentement unanime, cet effort général qui a fixé l'attention de tous les observateurs, et dont la raison des siècles résumée par le génie d'Hippocrate a consacré le fait dans cette sentence : *La nature suffit à tout.*

De cette sentence sont sortis tous les dogmes; et de la déduction logique de ces dogmes on a dégagé les principes de la science et les règles de l'art, c'est-à-dire les articles organiques de la constitution philosophique de la médecine.

La santé et la maladie sont les deux grandes expressions de la vie chez les êtres organisés.

La santé est l'état qui résulte de l'intégrité des organes et de l'exercice normal et régulier des fonctions qu'ils exercent; c'est la vie complète, c'est l'harmonie des

forces et leur équilibre parfait. Mais cette régularité, cette harmonie parfaite est bien rare, attendu qu'il y a toujours des organes qui cherchent à l'emporter sur les autres, et que d'ailleurs mille agents tendent sans cesse à modifier les organes.

Du reste, il en est de la santé parfaite comme du bonheur parfait. Elle est représentée dans la vie de l'homme par la ligne verticale dans l'oscillation du pendule : cette ligne, comme la santé parfaite, n'a pour elle qu'un instant, tandis que la santé imparfaite, ligne faiblement oblique, et la maladie, ligne *fortement* oblique, ont au contraire un nombre infini d'instants et de positions. Mais fort heureusement, l'imperfection légère est supportable même en physiologie, et quelques indispositions n'altèrent pas la santé, de même que quelques nuages ne troublent pas la sérénité de l'atmosphère ! Or, l'atmosphère toujours changeante et toujours mouvante, c'est l'image de la vie toujours changeante et toujours en mouvement !

L'état morbide est l'état opposé à l'état de santé ; il offre trois degrés : l'indisposition, l'affection et la maladie.

L'indisposition est un état neutre qui ne constitue ni la santé ni la maladie, mais qui conduit de l'une à l'autre ; elle est révélée par les phénomènes de surexcitation, de sous-excitation ou d'aberration de l'action vitale.

L'affection est l'état dans lequel l'organisme est modifié passivement dans sa substance solide ou liquide

ou dans l'exercice de ses fonctions; la nature d'une affection tient à la fois, et de la cause morbifique qui l'a produite, et de l'état de la partie qui a subi l'action de cette cause.

La maladie proprement dite est un état complexe dans lequel une affection et une réaction exercent concurremment leur action : c'est une lutte, un combat; c'est le soulèvement de la vie et des fonctions vitales contre les causes de destruction.

La nature d'une maladie participe à la fois de la nature de l'affection et de la nature de la réaction qui la constituent.

Il y a quatre choses à considérer dans l'état morbide : 1° la cause morbifique; 2° l'effet produit par la cause morbifique, c'est-à-dire, l'action morbifique ou l'affection morbide; 3° la nature ou la force vitale du sujet; 4° l'action médicatrice de la nature, c'est-à-dire, la réaction opérée par l'organisme.

L'action morbifique est le premier temps et le premier élément de la maladie; c'est elle qui ouvre la lutte et qui constitue l'affection ou le mal : elle est destructive.

L'action médicatrice est le second temps et le second élément de la maladie; c'est elle qui soutient la lutte et constitue la réaction ou le bien : elle est réparatrice.

A ces deux actions opposées répondent deux diagnostics différents : le diagnostic anatomique, qui révèle l'état de l'affection, et le diagnostic médical, qui indique celui de la réaction.

Tout être appelé à parcourir l'orbite entière de la vie est soumis à trois évolutions organiques principales qui embrassent et limitent son existence. Ces trois degrés ou phases de la vie forment trois périodes distinctes, savoir : une période de formation ou d'accroissement; une période d'état ou de complet développement; une période de décroissement ou de dépérissement. Chacune de ces périodes est soumise séparément à des conditions qui lui sont propres et à des mouvements qui la caractérisent.

Ainsi donc l'organisme n'est jamais stationnaire, il est au contraire toujours en travail et toujours en mouvement. On peut, sous ce rapport, le comparer à la pierre lancée dans l'espace: comme elle il décrit une parabole; s'élève d'abord, s'arrête un instant, descend ensuite et tombe tout à fait.

Pendant son mouvement d'ascension ou de développement, l'organisme procède à toutes les opérations d'organogénésie ou de composition anatomique qui appartiennent à la période ardente de la vie; pendant son mouvement de descente ou de chute, il subit toutes les altérations et les décompositions qui sont le résultat de l'affaiblissement ou du retrait des organes; mais comme, en définitive, tous ces mouvements sont nécessaires ou inévitables, il faut bien se garder de les prendre pour des maladies, il faut surtout éviter de les combattre comme tels, car l'oubli de ce précepte est, tous les jours, la cause des plus fâcheux événements!

Les mouvements nécessaires ont pour but de déve-

lopper les organes, de les perfectionner, et d'augmenter ainsi le champ de l'existence. Les mouvements inévitables sont inséparables de l'affaiblissement ou de la destruction de l'organisme, destruction fatale, puisqu'il entre dans les arrêts de la Providence que tout être cesse de vivre, et même que tout être meure chaque jour en détail. Mais ni les mouvements nécessaires, ni les mouvements inévitables ne sont des maladies proprement dites.

Les principaux mouvements d'organogénésie sont pour la première enfance : 1° ceux qui ont pour objet le développement successif des organes propres aux fonctions de la respiration et de la circulation ; 2° ceux qui se rattachent à la suppression des organes vasculaires affectés à l'exercice de la circulation intra-utérine. — Pour la seconde enfance, ceux qui se lient à l'évolution de la première et de la deuxième dentition. — Pour l'adolescence, ceux qui appartiennent à la puberté, aux nouvelles fonctions et aux nouveaux rapports qu'elle éveille. — Enfin, pour la jeunesse et la maturité, tous ceux qui se rattachent chez l'homme au complet exercice des fonctions, et chez la femme, ceux qui ont pour objet la gestation, la lactation, etc., etc.

Il survient également, aux premiers âges de la vie, des hémorrhagies déplétives et des diarrhées dérivatives qui constituent de véritables affections fonctionnelles, c'est-à-dire des fonctions médicatrices.

Enfin, la troisième période de la vie, période de départ et de chute, est caractérisée par des phénomènes

exclusivement propres à cette triste retraite, et il est urgent de les connaître, afin de ne pas s'en effrayer; les plus importants se rattachent à l'anéantissement des organes de la génération et à la cessation des fonctions qu'ils remplissent.

En résumé, tous ces phénomènes, tous ces changements, tous ces symptômes, en apparence si alarmants, ne sont ni des affections ni des maladies, mais simplement des mouvements propres aux stades de l'existence que nous parcourons, en passant du printemps à l'été et de l'automne à l'hiver de la vie, laissant toujours sur notre passage les traces plus ou moins profondes de notre jeunesse, de notre maturité et de notre vieillesse. Car, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes tous condamnés, en naissant, à subir les métamorphoses aiguës et chroniques de la vie, et à en supporter pour ainsi dire les hypothèques légales.

Le fait important, la loi médicale, pendant ces moments de formation et de déformation des organes, est de favoriser le mouvement naturel des évolutions fonctionnelles, au lieu de l'arrêter, de le contrarier ou de le combattre, comme on le fait trop souvent.

Enfin, indépendamment de tous ces mouvements nécessaires ou inévitables, l'organisme exécute encore, à toutes les périodes de la vie, d'autres mouvements qui se lient à des circonstances accidentelles, et qui ont reçu le nom de soulèvements.

Ces soulèvements ont été pris pendant longtemps pour des maladies, malgré tout le soin qu'Hippocrate

avait apporté à les caractériser. Mais aujourd'hui cette erreur est tout à fait impossible, grâce à Barthez, qui a désigné sous le nom de *fonctions pathologiques* une classe spéciale de fonctions qui comprend l'ordre entier des soulèvements ou des réactions, et embrasse l'histoire naturelle de l'action médicatrice opérée par l'organisme (1).

DES FONCTIONS PATHOLOGIQUES,

OU DE L'ACTION MÉDICATRICE EXERCÉE PAR L'ORGANISME.

Semblables sous ce rapport aux fonctions physiologiques, les fonctions pathologiques sont soumises à des lois qui règlent leur marche, leur développement et leur terminaison, en raison de ce principe fondamental, que, dans l'économie animale, comme dans l'économie

(1) Parmi les grandes fonctions de la vie, les unes sont propres à l'état de santé et le maintiennent : ce sont les fonctions naturelles, normales, ou physiologiques; les autres appartiennent à l'état morbide et le caractérisent : ce sont les fonctions accidentelles, anormales ou pathologiques. Ces deux ordres de fonctions forment l'objet de deux branches distinctes de la médecine, savoir : la physiologie et la pathologie.

La physiologie, ou la science de l'action conservatrice, est enseignée partout, dans les leçons et dans les livres. La pathologie, au contraire, c'est-à-dire la science de l'action médicatrice, n'est enseignée nulle part (*).

Pourtant, on fait à Paris des cours de pathologie et même des cours de pathologie générale; mais, grâce à l'esprit qui plane sur la métropole, ces cours de pathologie se réduisent presque tous à un pathos de convention aussi élémentaire que stérile, et il en sera probablement ainsi

(*) Ces lignes ont été écrites avant l'ouverture du cours de M. Chauffard, qui nous paraît devoir répondre aux conditions de la science.

de l'univers, tout est régi d'après un plan conçu par le Créateur dans un but et pour des fins arrêtés d'avance dans sa sagesse.

En vertu des lois qui dirigent l'organisme souffrant, chaque partie, chaque organe, chaque système d'organes, chaque appareil vital, remplissent des fonctions qui leur sont propres et qui assurent l'équilibre des mouvements de l'ensemble... Et puis au-dessus de ces

tant qu'on ne s'inspirera que des banalités qui, à défaut de principes, forment à l'école de Paris le fond de l'enseignement médical.

Il serait bien temps, cependant, de fonder magistralement la pathologie médicatrice, et d'enseigner sous ce nom l'histoire naturelle de l'action médicatrice de la nature exercée par l'organisme ; car, bien qu'on en dise, cette science existe, et elle est en principe dans le fait de la guérison des maladies par les forces de la nature, fait découvert par le génie antique, et qui constitue ce que nous appelons la pensée d'Hippocrate.

A la vérité, cette pensée est restée pendant bien longtemps inaccessible à l'esprit de la multitude, mais il ne pouvait guère en être autrement. Effectivement, une pensée d'un ordre aussi élevé, une conception aussi vaste ne pouvait pas être comprise immédiatement dans toute sa portée. Il fallait, pour la saisir d'une vue ferme et nette, que l'esprit médical, lentement familiarisé avec la méthode d'Hippocrate, et successivement initié par la logique des sciences aux procédés d'application et de vérification philosophiques, en fût arrivé à savoir tirer avec sûreté les conséquences précises que renferme cette pensée fondamentale : or, ces temps de scientifique élaboration ont dû nécessairement se faire attendre.

Galien, Fernel, Baillou, Sydenham et Baglivi ont essayé les premiers de hâter l'époque de cette importante révolution ; mais il était réservé à Barthez d'atteindre le but et de couronner l'œuvre de ses prédécesseurs !

En effet, avant Barthez, l'axiome fondamental, *Sola natura medicatrix*, n'exprimait guère qu'un fait-principe dont on se bornait à réduire les déductions logiques à la vulgarisation de quelques données générales telles que celles-ci : « Il faut épier et interroger la nature ; il faut étudier et suivre la marche naturelle des maladies ; il faut rester toujours l'interprète et le ministre de la nature, etc., etc. » Barthez comprit tout ce

lois du mouvement vital, il y a une loi souveraine qui domine toutes les autres et qui les enchaîne : c'est la loi générale de conservation dont dérivent les lois physiologiques et pathologiques.

Les lois physiologiques président aux mouvements de développement et de conservation des êtres organisés; les lois pathologiques président aux mouvements qui ont pour objet leur guérison.

que ces propositions avaient de vague et laissaient à désirer, et alors il essaya d'en fixer le sens, de le développer, et de le faire passer de la théorie à la pratique, par de rapides commentaires aboutissant directement à des applications immédiates. En conséquence, il ne se contenta pas de répéter avec tout le monde que la nature est toute-puissante, et qu'elle seule guérit les malades; mais il voulut savoir et indiquer par quels moyens et par quelles voies elle les guérit. Il étudia donc d'une manière tout analytique les phénomènes hygides et morbides de l'organisme dans leur simplicité et dans leurs complications extrêmes, et après de longues recherches et de patientes observations, comme Hippocrate, il trouva, dans l'acte même de certains efforts de l'organisme, la source et la cause véritable de la guérison des maladies. — Alors, s'appuyant sur l'observation, sur l'expérience et le raisonnement, il formula l'axiome suivant, qu'il assigna comme principe à la pathologie naturelle : « Les maladies sont des fonctions accidentelles, des fonctions pathologiques qui ont pour but de résister à l'action des causes morbifiques, et de réparer le mal qu'elles ont causé. »

A dater de ce moment, les conceptions du vitalisme prirent une telle autorité, qu'elles devinrent fondamentales, et que depuis cette époque elles n'ont jamais cessé de dominer tous les systèmes, c'est-à-dire tous les essais scientifiques que l'esprit humain a enfantés pour montrer dans le fait de la vie les propriétés de l'organisme, et pour édifier sur cette donnée l'édifice régulier de la médecine.

Il ne s'agit donc plus maintenant, pour faire triompher complétement le vitalisme, que de marcher dans la voie ouverte par Hippocrate, et déblayée par Barthez, c'est-à-dire de renoncer à l'habitude de parler par paraboles de la nature médicatrice, de substituer au verbiage ténébreux de toutes les écoles métaphysiques un langage précis et net, et enfin d'imprimer à la science tout entière un caractère de certitude qui la fasse adopter par tous les esprits philosophiques. (Dr Ed. A.)

Les lois pathologiques déterminent électivement l'organe ou les organes qui doivent effectuer les fonctions pathologiques; elles règlent l'exercice de ces fonctions, de manière qu'elles s'exécutent en temps opportun, qu'elles s'exercent dans des proportions en rapport avec l'action morbifique, et qu'elles durent assez longtemps pour que le travail de la force médicatrice s'accomplisse complétement.

Les lois pathologiques varient suivant la nature de l'affection, suivant l'organe qui en est le siége et suivan la cause qui l'a produite.

L'âge, le sexe, la manière de vivre, le tempérament, la constitution individuelle, la profession et les habitudes, d'une part; et d'autre part, la saison, la constitution, atmosphérique et la constitution médicale, dont, par parenthèse, on ne parle guère, dont on ne sait même plus parler du tout, sont autant de conditions qui impriment des expressions, des formes et des actions diverses aux fonctions pathologiques, attendu qu'elles produisent préalablement des modifications notables dans les organes par lesquels s'opèrent ces fonctions. L'étude approfondie des expressions, des formes et des actions diverses de ces fonctions est l'œuvre importante de la pathologie naturelle (1).

(1) Pour donner plus de rapidité et de concision à l'exposition des faits de la pathologie naturelle ou médicatrice, c'est-à-dire à l'exposition des fonctions pathologiques, nous désignerons sous le nom d'action médicatrice, ou simplement de réaction, l'ordre de fonctions dont l'ensemble constitue la branche de la médecine qui traite de l'action médicatrice exercée par l'organisme.

De l'action médicatrice, ou de la réaction.

L'action médicatrice est un acte vital simple comme la vie et compliqué comme elle, qui s'exerce par l'organisme et prend son caractère dans la constitution et le tempérament du sujet dont il est l'expression vivante.

L'action médicatrice est, suivant les circonstances, tantôt expulsive ou éliminatrice, tantôt neutralisante ou altérante, tantôt cicatrisante ou récorporante. — Elle est quelquefois simplement prophylactique. Dans ce dernier cas, elle consiste en hémorrhagies déplétives, en évacuations, en sueurs éliminatrices qui ont lieu particulièrement en temps d'épidémie, et qui ont pour effet d'empêcher l'explosion de la maladie; dans d'autres circonstances, l'action prophylactique se manifeste par des affections périodiques, annuelles, bisannuelles et même septénaires, qui modifient l'organisme, tempèrent l'état du sang et des humeurs, et préservent ainsi d'affections plus graves ceux qui subissent ces tributs passagers. Aussi, quand, par imprudence, par un mauvais calcul, ou par une fausse science, on s'oppose au cours ordinaire de ces affections, il arrive presque toujours que les sujets que l'on croyait avoir sauvés éprouvent au contraire des affections auxquelles ils succombent ordinairement.

L'action médicatrice est simple, composée ou compliquée.

L'action médicatrice simple comprend la toux, le

hoquet, le vomissement, les évacuations, l'évanouissement, les inflammations et les convulsions antagonistes.

L'action médicatrice composée comprend les pyrexies désignées sous les noms de fièvres inflammatoire, muqueuse, bilieuse, catarrhale, rhumatismale, éruptive, exanthématique.

L'action médicatrice compliquée embrasse, d'une part, toutes les réactions violentes et les efforts extrêmes qui spécifient le typhus, la peste, le choléra et la fièvre typhoïde; et d'autre part, toutes les opérations vitales qui aboutissent à la cicatrisation des plaies, à la formation du cal, à la réparation des chairs et à la création des parties nouvelles (articulations, canaux, os tout entiers), opérations admirables parfaitement décrites par MM. Heine, Jobert (de Lamballe), Sédillot et Flourens.

Enfin, d'après MM. Quittani, Piorry et Trousseau, la chlorose, l'anévrysme, l'hypertrophie et la fistule à l'anus, sont dans quelques circonstances des affections utiles, qu'il serait imprudent de chercher à guérir.

Ce sont des faits de cette espèce, appuyés sur des observations nombreuses et des expériences répétées, qui ont donné lieu aux procédés de l'art consistant à produire artificiellement des affections suraiguës pour guérir par révulsion ou par dérivation les affections chroniques les plus rebelles.

De l'inflammation, de la fièvre et de la réaction en général (1).

L'inflammation et la fièvre constituent les deux réactions principales de l'organisme; elles ont pour but d'opérer des récorporations, d'expulser des agents morbifiques ou de détruire des levains morbifiques, tels que les principes bilieux, rhumatismal, goutteux, catarrhal et miasmatique, etc., etc.

Dans ce dernier cas la réaction prend le nom de l'agent morbifique qui l'a provoquée, et l'on dit suivant l'affection diagnostiquée : une pneumonie bilieuse, une angine goutteuse, une fièvre muqueuse ou catarrhale.

(1) Hippocrate l'a dit avec raison : « *Quæ faciunt in homine sano actiones sanas, eadem in ægro morbosas.* »

Ces paroles sont justifiées par les phénomènes vitaux qui s'accomplissent sous nos yeux. Effectivement, ce sont les organes ou les appareils d'organes qui exécutent l'acte de conservation pendant l'état de santé qui opèrent l'acte de la guérison pendant l'état de maladie. Autrement dit, ce sont les organes qui, pendant l'état normal, accomplissent les fonctions physiologiques, qui, pendant l'état anormal, accomplissent les fonctions pathologiques. Aussi, quand nous étudions le mouvement de l'inflammation et de la fièvre, c'est-à-dire l'action des deux plus grandes fonctions pathologiques, nous reconnaissons que l'inflammation a pour agents les vaisseaux et les nerfs de la partie affectée, et que la fièvre s'exécute par le cœur et les gros vaisseaux, par le cerveau et les centres nerveux.

Du reste, dans les temps mêmes les plus reculés, la fièvre a toujours été considérée comme un mouvement salutaire de l'organisme; c'est même ce qui lui a valu son nom. Il vient du latin *februare*, qui veut dire purifier. Les anciens le lui ont donné parce qu'ils ont reconnu dans ce tolle général, dans ce travail de toute la substance (*totius substantiæ*), un mouvement d'élaboration et de coction qui, dans beaucoup de circonstances, a pour but essentiel de purifier les humeurs.

Dans d'autres circonstances, la réaction prend des noms en rapport avec la tendance, la marche ou le caractère exceptionnel qu'elle affecte, alors on la désigne, suivant les cas, sous les noms de *fièvre maligne*, *ataxique*, *adynamique*, *pernicieuse* et *intermittente*.

L'inflammation est une réaction locale opérée par les vaisseaux et les nerfs de la partie affectée (1).

La fièvre est une réaction générale opérée par les gros vaisseaux et les centres nerveux.

Tous les systèmes concourent au développement du mouvement fébrile, mais les systèmes nerveux circulatoire et respiratoire semblent être plus spécialement

(1) Le véritable caractère de l'inflammation se révèle clairement à qui sait voir et réfléchir, mais particulièrement à qui sait abandonner prudemment cette réaction à sa marche naturelle : c'est ce qui est arrivé au docteur Barthez, médecin de l'hôpital Sainte-Eugénie.

Ce savant praticien a publié sur la pneumonie un mémoire académique dans lequel il se prononce en faveur de l'expectation, en affirmant que la pneumonie franche qui se développe accidentellement au milieu d'une bonne santé est au moins, chez les enfants, une maladie qui se termine habituellement, pour ne pas dire toujours, d'une manière favorable.

Il apporte à l'appui de son opinion ce qu'il a observé à l'hôpital des enfants ; là, il a abandonné la pneumonie à sa marche naturelle chez un très-grand nombre de sujets, quelle que fût d'ailleurs sa gravité, et cette maladie s'est presque toujours terminée par résolution, sous la seule influence d'une hygiène convenable. Ainsi, dans l'espace de sept ans, sur douze cents enfants atteints de pneumonie, le docteur Barthez n'en a perdu que deux !

Ce résultat est très-concluant et surtout très-consolant. Il se présenterait plus souvent, non-seulement chez les enfants, mais encore chez les personnes de tout âge, si l'on savait l'attendre ; nous en appelons, à ce sujet, aux expériences comparatives qui ont été faites en 1828 à l'Hôtel-Dieu de Paris. On a traité les pneumonies par les antiphlogistiques, par les purgatifs et par l'eau pure. C'est le traitement par l'eau pure qui a le mieux réussi. (Dr Ed. A.)

chargés de l'effectuer. L'exaltation de leurs fonctions en constitue les premiers éléments; le type de leurs mouvements en exprime le caractère formel.

Le système nerveux et le système sanguin, dont procèdent la sensibilité, la contractilité et la chaleur animale, s'émeuvent les premiers. Leurs efforts doublent ou triplent les forces de la vie, et augmentent ainsi les ressources naturelles de l'organisme.

Le système digestif se prononce ensuite, quand il n'a pas déjà jeté l'alarme et annoncé le danger, soit en provoquant chez le malade un dégoût insurmontable pour toute espèce d'aliments, soit en lui faisant expulser brusquement une nourriture qui pourrait lui devenir nuisible! Or, disons-le bien, il y a pour tout observateur attentif un bien grand enseignement dans cette révolte de l'estomac, dans cette désertion subite d'un organe dont les fonctions se lient à toutes les autres et les dominent en quelque sorte. Peut-être est-ce ce fait qui a inspiré à Hippocrate les préceptes et les règles qu'il a institués relativement au régime à suivre dans les maladies, et qui font encore aujourd'hui l'admiration des meilleurs praticiens.

Quelquefois c'est le système pulmonaire qui a la première part et la part la plus active dans la réaction. Ainsi, par exemple, un miasme morbifique vient-il à pénétrer dans l'économie par les voies respiratoires, à l'instant même le système pulmonaire se soulève contre cet hôte dangereux, et lui oppose, soit des exhalations gazeuses qui le décomposent chimiquement, soit des

flots de matière muqueuse qui l'entraînent au dehors.

Est-ce un poison violent qui a été introduit dans les voies digestives, la scène se complique en raison de la gravité du danger : l'appareil gastro-intestinal et l'appareil bilieux inondent de bile et de sucs corrosifs cet agent meurtrier, et, secondés par les forces musculaires de l'estomac et des intestins, ils parviennent ordinairement, soit à le décomposer, soit à l'expulser de l'économie. Toutefois ce résultat est plus fréquent chez les animaux que chez l'homme, parce qu'ils ne s'affectent pas de leur état et qu'ils attendent tout des forces de la nature.

En tout cas, si cette réaction est insuffisante, si l'agent morbifique échappe à l'action dissolvante des liquides et à l'action expulsive des intestins, s'il parvient enfin à entamer les tissus ou à décomposer les humeurs, d'autres réactions plus énergiques et plus compliquées s'organisent et triomphent presque toujours de la cause morbifique, quand on ne dérange pas l'effort de la nature par des mouvements inutiles ou imprudents.

Maintenant s'agit-il d'un corps étranger trop profondément engagé dans les chairs pour pouvoir être saisi par la main du chirurgien, la nature pourvoit avec art à cet accident. Elle forme aux dépens des tissus une espèce de poche, un réseau vivant, et avec ce réseau elle enveloppe la balle, la pierre, le projectile, quel qu'il soit ; elle le fixe sur lieu, l'isole complétement des autres parties, et l'empêche ainsi de léser les organes environnants.

Dans d'autres circonstances, le cours des matières fécales vient-il à être brusquement interrompu par le fait d'une hernie étranglée, l'action de la nature médicatrice se dessine aussitôt avec un art non moins étudié! Ainsi, au moment même où la portion supérieure du tube digestif distendue par les matières fécales semble menacer de se rompre, cette portion, par un mouvement habilement calculé, se contracte sur les matières qui tendent à l'entamer, les presse, les tasse fortement sur elles-mêmes, et, à l'aide du diaphragme et des muscles abdominaux qui agissent vraiment comme des ressorts d'acier, elle les expulse par en haut, tandis que l'autre portion du tube digestif s'efforce de son côté, par une contraction saccadée, de dégager l'intestin et de ramener peu à peu dans l'abdomen sa partie incarcérée et déjà à demi meurtrie; enfin, le cœur accélère ses battements, il verse dans tous ces organes épuisés un sang réparateur, et il parvient ainsi à les ranimer et à sauver le malade.

Les réactions qui s'opèrent dans le système séreux à la suite des pneumonies avec épanchement ne sont ni moins remarquables, ni moins efficaces que les précédentes. Pendant tout le cours de ces affections on assiste à la plus étonnante des métamorphoses, ou, pour mieux dire, à la plus délicate des opérations de chimie animale. En effet, dans ces conditions si menaçantes pour la vie du malade, le liquide purulent épanché dans les membranes séreuses est incessamment repris par les vaisseaux absorbants; et tandis que ceux-ci en débarrassent plus

ou moins la plèvre, la force vitale procède de son côté par une véritable action chimique, agite les éléments de ce liquide, les dissocie, les travaille, et parvient à le transformer lui-même en un tissu membraniforme qui revêt peu à peu les caractères de l'organisation, et finit en quelque sorte par se naturaliser dans l'économie.

L'œuvre de la réaction est aussi merveilleuse dans la variole, la varicelle, la scarlatine et la rougeole. — Dans ces maladies, tout se fait avec une telle précision, qu'on peut, pour ainsi dire, suivre pas à pas la marche du principe morbifique depuis son introduction dans l'économie jusqu'à sa complète élimination par la peau. Et pourtant, quelle tourmente dans les fonctions! Au trouble anxieux de la respiration, à l'accélération convulsive de la circulation, à l'exaltation ardente de la chaleur se joignent encore l'accablement général, la somnolence, le délire et les spasmes partiels ou généraux de l'organisme.

Enfin, il survient un moment où les symptômes sont si violents, qu'on dirait vraiment que le malade va succomber! Mais la nature se relève, de nouveaux mouvements se succèdent, s'enchaînent, se combinent et poussent le virus au dehors; alors une éruption abondante apparaît à la peau et tout rentre aussitôt dans l'ordre comme par miracle ou par enchantement.

Un travail d'une autre espèce, et tout aussi bien ordonné, s'opère dans l'économie quand un miasme meurtrier, comme celui du choléra ou de la peste, vient

à s'abattre brusquement sur une contrée. Les sujets qui en subissent les premières atteintes éprouvent tout à coup un malaise vague et indéfinissable auquel succèdent un sentiment de défaillance et une vive douleur à l'estomac : douleur aiguë et corrosive accompagnée presque toujours d'une chaleur âcre et mordicante.

Ce sont les prodromes du choléra et de toutes les affections désignées sous les noms de *peste, typhus, fièvre jaune*, *suette miliaire*. Ils sont ordinairement suivis de bruits particuliers qui ont lieu dans les méandres du tube digestif, où ils sont produits par des gaz qui se heurtent et dont le mouvement incessant occasionne dans les intestins une infinité de points douloureux.

Ce second temps de la maladie constitue la période de réaction commençante, car, tout bien considéré, ces gaz sont des agents chimico-vitaux destinés par la nature médicatrices à neutraliser et à décomposer le principe miasmatique; et la preuve, c'est que les sujets qui ont été le plus violemment tourmentés par ces gaz, sont presque toujours ceux qui échappent le plus souvent aux coups meurtriers de l'économie.

Enfin, quand ce premier effort est impuissant, tous les systèmes organiques, tous les appareils vitaux se soulèvent, et ils opèrent en commun le travail synergique de la réaction générale qui amène quelquefois la guérison du malade, mais qui quelquefois aussi, par son excès même, précipite sa perte.

Dans les affections épidémiques, la réaction générale

s'exerce ainsi qu'il suit : Dans le système circulatoire, par l'accélération de la circulation et l'exaltation de la chaleur; dans l'appareil gastro-intestinal, par des vomissements, par des évacuations alvines; dans l'appareil rénal, par des urines abondantes; dans le système dermoïde, par des sueurs excessives ou par des éruptions; dans le système exhalant, par des gaz en excessive quantité; dans le système cellulaire, par des œdèmes, des dépôts, des phlegmons et des exhalations suppuratives; dans le système glandulaire, par un ptyalisme incessant; enfin, dans les ganglions lymphatiques, par des engorgements et par des bubons. Mais, parmi ces réactions, les unes appartiennent plus spécialement au choléra, les autres à la peste, à la fièvre jaune ou au typhus.

La réaction se montre avec tout son cortége dans l'affection très-improprement désignée sous le nom de *fièvre typhoïde;* elle y prend les différents types inflammatoire, muqueux, bilieux, adynamique ou ataxique, qui sont l'expression ou les formes spéciales du tempérament ou de la constitution du sujet qui réagit, par cette raison que la fièvre typhoïde n'est au fond qu'une réaction générale de l'organisme déterminée par un miasme morbifique qui provient presque toujours de la fermentation des humeurs!

La réaction médicatrice se révèle aussi dans l'affection syphilitique, où certes on est loin souvent de soupçonner son caractère. Pourtant il est évident que la majeure partie des symptômes propres à cette affec-

tion constitue la somme des efforts que fait la nature pour épuiser ou pour détruire le virus syphilitique, ou du moins pour éparpiller son action sur les organes les moins indispensables à la vie, tels que le système osseux, la peau, les ganglions lymphatiques, le système muqueux, etc.; seulement, comme le virus syphilitique, semblable sous ce rapport à l'hydre de la Fable, renaît, lui aussi, de sa propre substance, il arrive malheureusement qu'il continue son action tant qu'on ne lui oppose pas le mercure, qui est son spécifique, c'est-à-dire son ennemi.

Il n'est pas jusqu'aux convulsions dont le système musculaire est le siége ou l'instrument, qui ne deviennent, dans quelques circonstances, des moyens de guérison! — Il est facile de s'en convaincre en observant ce qui se passe chez les femmes hystériques, ou même simplement chez les femmes très-nerveuses, quand leur système sensitif a été brusquement ébranlé par une cause traumatique, ou tout uniment par une vive impression morale.

Qu'arrive-t-il chez elles dans ces diverses circonstances? Elles tombent tout à coup et comme frappées de la foudre, dans un état de sidération qui inspire au premier abord une vive inquiétude; et puis, le fluide nerveux se porte peu à peu des organes qu'il surchargeait sur le système musculaire, qui n'a rien à redouter de sa concentration, et alors il se fait une de ces explosions violentes qu'on appelle *attaques de nerfs*, et qui ne sont en réalité que des effets de dérivation médicatrice

tendant à rétablir la circulation nerveuse brusquement interrompue!

Enfin, l'évanouissement qui survient à la suite des hémorrhagies abondantes est lui-même un effort médicateur, car il a évidemment pour but d'arrêter l'écoulement du sang dont la perte foudroyante pourrait causer la mort du malade.

Tel est en abrégé le tableau de la réaction aiguë. Celui de la réaction chronique, s'il est permis d'employer cette expression, n'est ni moins étendu, ni moins remarquable. Il comprend une foule d'affections de toute sorte, parmi lesquelles figurent au premier rang la plupart des maladies dites de la peau, dont le but est très-souvent de pousser au dehors et de fixer à la surface du corps, sous la forme de taches, de boutons ou de plaques, les divers levains morbifiques qui naissent et se développent incessamment dans l'organisme par les mouvements mêmes de la vie.

D'après ces théories, qui sont les vraies, les concrétions tophacées des goutteux sont des productions anormales qui proviennent du transport de l'acide urique sur les articulations; et le cancer lui-même, si réfractaire aux moyens de l'art, et toujours redoutable quand on s'acharne à le traiter par les topiques, le cancer, disons-nous, n'est qu'un dépôt morbide, qu'un ciment corrosif séparé de la masse du sang par un effort de la nature qui, ne pouvant le décomposer, cherche au moins à l'éloigner autant que possible des organes nobles.

Toutes les théories que nous venons de développer

sont l'expression de faits constatés par l'observation et vérifiés par l'expérience. Quand on sait apprécier leur valeur, on cesse de croire avec les médecins insuffisamment instruits, ou mal instruits, que tous les organes dont les fonctions physiologiques sont modifiées sont par cela même altérés dans leur propre substance, dans leurs tissus ou dans leur composition! On admet, au contraire, que les organes peuvent rester pendant longtemps entièrement sains, *tout en* remplissant de nouvelles fonctions devenues temporairement indispensables, tout en présentant même des modifications profondes.

De même, on se garde bien de confondre l'action médicatrice de l'organisme, c'est-à-dire l'acte vital de la réaction avec les altérations matérielles qui en sont les résultats éventuels; et par conséquent, on envisage les indurations, les hypertrophies, les épanchements et les dégénérescences de toute espèce comme de simples produits d'exhalation et de sécrétion résultant de mouvements pathologiques qui ont leur type dans les mouvements physiologiques, mais qui ne constituent pas cependant des maladies proprement dites.

Ces considérations ont fixé de tout temps l'attention des grands observateurs; ce sont elles qui ont inspiré à Raymond son livre intitulé : *Des maladies qu'il est dangereux de guérir;* livre profond et très-raisonné, dont la conclusion est dans cet axiome : Il y a des maladies prophylactiques, conservatrices et médicatrices.

Ces larges conceptions du vitalisme ne sont guère en

rapport avec les théorèmes de l'organicisme, mais elles sont l'expression de la vérité, et méritent par cela même de fixer toute l'attention des praticiens.

EXPOSITION DES PRINCIPES CONSTITUTIFS DE L'ART MÉDICAL (1).

« Tout art n'est encore qu'empirique tant qu'il ne repose pas sur des principes. »

(FERNEL.)

Tout l'art médical repose sur ce fait-principe : La nature seule guérit les maladies. — *Sola natura medicatrix.*

Tout l'art médical consiste à imiter les procédés curatifs de la nature. — *Ars curandi qua via curat sua sponte natura.* (Hipp.)

La nature guérit les maladies tantôt par le repos,

(1) Pour se rendre un compte exact des principes qui séparent les vitalistes des organiciens, il est à propos de revenir souvent sur cette question, et d'examiner comment les uns et les autres procèdent dans l'institution de leurs théories et dans les applications qu'ils en font au lit des malades. Suivons-les donc encore sur ce terrain, en prenant cette fois pour point de comparaison la fièvre typhoïde, cette hydre à cent têtes de la médecine anatomo-pathologique.

Pour le chef de l'organicisme parisien, homme très-savant, praticien consommé et dialecticien subtil, la fièvre typhoïde est une agglomération passive de lésions organiques qui s'étendent les unes aux autres comme par embrasement, et forment une série d'affections distinctes qui réclament chacune un traitement spécial et radical.

Pour tout vitaliste, au contraire, la fièvre typhoïde est une fonction pathologique qui a pour effet de détruire un levain morbifique semblable à ceux de la variole et de la rougeole, et qui se développe comme eux

l'abstinence et le sommeil; tantôt par l'exercice, par un surcroît de nourriture et d'activité; tantôt par une agitation calculée, par des mouvements combinés, par des soulèvements, c'est-à-dire par des réactions.

Dans ce dernier cas, la nature procède de trois manières différentes, savoir : par l'expulsion ou l'élimination de l'agent morbifique; par la neutralisation ou la décomposition de cet agent; par la récorporation ou la régénération des solides ou des liquides. Mais, pour réussir, il faut que la nature soit en puissance, c'est-à-dire assez forte; en conséquence, le premier devoir du médecin est de soutenir et de relever les forces de l'organisme : il y parvient en réglant le régime du malade et en dirigeant ses fonctions vitales, car respirer, manger à propos et agir, voilà les conditions fondamentales de la santé et celles de la guérison.

Les trois modes d'action de la nature sont réglés par des lois vitales que nous désignons sous le nom de *lois*

dans l'organisme par la fermentation des humeurs et du sang, à cette différence près que, dans l'affection typhoïde, l'éruption éliminatrice se concentre dans la profondeur des intestins (autour des glandes de Peyer et de Brunner), tandis que, dans la variole et dans les autres fièvres éruptives, elle se porte par irradiation à la surface de la peau.

Cette divergence profonde dans la théorie entraîne une différence radicale dans la pratique. Ainsi, par exemple, autant le médecin organicien s'empresse d'attaquer par des saignées, par la diète ou par des évacuants, les vingt ou trente affections *confédérées* qui composent à ses yeux l'hydre typhoïde, autant le médecin vitaliste se résigne à diriger patiemment les phases de la réaction dont il suit pas à pas les mouvements; et très-souvent, en présence des symptômes même les plus graves, il se borne à prescrire des soins hygiéniques, à soutenir le courage du malade et à maintenir ses forces au degré suffisant pour mener à terme une lutte qui pour lui se lie étroitement aux grandes évolutions des âges. (Ed. A.)

pathologiques : ce sont les lois d'expulsion, de neutralisation et de la récorporation.

Il y a trois choses importantes à considérer dans l'action médicatrice de la nature : 1° les moyens qu'elle possède pour arriver à ses fins ; 2° les instruments ou les organes qu'elle emploie dans ce but ; 3° les voies particulières qu'elle choisit en raison des diverses circonstances dans lesquelles elle se trouve.

La loi d'expulsion ou d'élimination préside aux fonctions éliminatrices ; elle a sous sa dépendance tous les actes qui se rattachent aux expulsions, aux exhalations et aux évacuations, etc. (expectorations, vomissements, déjections).

La loi de neutralisation ou de destruction de la cause morbifique règle et dirige les mouvements naturels, qui, par une action chimique toute vitale, neutralisent ou détruisent les propriétés délétères des agents toxiques.

La loi de récorporation ou de régénération préside aux fonctions d'assimilation, de nutrition, de résolution, de dérivation et de cicatrisation qui aboutissent à la réparation des solides et à la reconstitution des liquides.

En raison de ces lois, l'office du médecin, en présence des maladies, consiste essentiellement à ramener la thérapeutique à l'application expérimentale et raisonnée de trois méthodes artificielles ou artistiques qui correspondent aux trois méthodes naturelles que nous venons d'indiquer, et qui consistent comme elles dans l'expulsion, la neutralisation et la récorporation.

On soutient et l'on relève le courage du malade par des paroles persuasives et sagement rassurantes, par des soins affectueux et soutenus, par des attentions délicates.

Ces principes sont véritablement du domaine public. Ce sont eux qui ont inspiré à M. Renan les réflexions suivantes que nous aimons à reproduire.

« La présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Qui oserait dire que dans beaucoup de cas et en dehors de lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plaisir de la voir guérit, elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain. »

On entretient et l'on augmente les forces du malade par une alimentation habilement ménagée, par un régime et des prescriptions conformes aux règles de l'hygiène.

Les moyens qui permettent à la nature d'exercer son action, et qui favorisent ses efforts, appartiennent presque tous aux ressources pharmaceutiques et chirurgicales.

On enlève ce qui est surabondant, nuisible ou superflu, en employant la diète, les bains, les saignées et les évacuants.

On ajoute à ce qui manque en prescrivant un air meilleur, un régime et une nourriture mieux appropriés à l'état du malade.

On corrige ce qui pèche en prescrivant des remèdes qui modifient l'état des humeurs et du sang, ou qui agissent directement comme spécifiques sur la cause morbifique.

On rétablit l'équilibre des fonctions par l'observance des lois de l'hygiène.

On répare et l'on refait l'économie en provoquant, secondant et soutenant les efforts et les instincts de la nature, qui seule sait réparer son ouvrage par les forces mêmes de la vie dont elle dispose.

Les forces mêmes de la vie! voilà, en effet, les sources réelles de toute guérison, quand la cause du mal a été expulsée, neutralisée ou détruite.

RÉSUMÉ OU CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

Les propositions que nous avons émises sont toutes déduites de la pensée fondamentale; elles forment la base de la science de l'homme et constituent sa législation naturelle; nous pouvons donc *les résumer* sous les formules suivantes, *à titre de* conclusions générales.

La vie est la cause première et absolue des phénomènes vitaux; c'est elle qui imprime aux organes la puissance et la science nécessaires à l'accomplissement de leurs fonctions; c'est à la vie par conséquent qu'il faut tout rapporter, pour tout expliquer en physiologie comme en pathologie. Néanmoins, comme chez les êtres organisés la vie ne manifeste ses effets que par

l'*action* de l'organisme, rien n'empêche, quand on la considère dans ses actes, qu'on ne la désigne sous le nom d'*organisme*, et que, dans le langage médical, on ne substitue ce mot à celui de vie : c'est ce que nous allons faire.

Disons donc :

Les mots *nature* et *vie* sont synonymes.

La nature ? c'est le principe d'action universelle institué par Dieu.

La nature dans l'univers ? — C'est la vie, c'est la force imprimée à la matière et procédant, suivant un système de lois invariables, à la production, à la conservation de toute chose et de tout être, et à leur éternel renouvellement.

La nature dans l'homme ? — C'est la vie animant l'organisme ; c'est le principe intrinsèque de l'opération de chaque être et sa propriété ; c'est l'activité organique, c'est l'organisme en action.

La nature formatrice ? — C'est l'organisme accomplissant les phases de son développement.

La nature conservatrice ? — C'est l'organisme travaillant à sa conservation.

La nature médicatrice ? — C'est l'organisme luttant contre les agents morbifiques et réparant ses pertes.

L'affection morbide ? — C'est la lésion de l'organisme ; c'est l'état de l'organisme altéré dans ses parties constituantes, solides ou liquides.

La maladie? — C'est l'état de l'organisme combattant contre un agent morbifique; c'est l'affection morbide et la réaction dans leurs luttes contrastantes; c'est la nature militant après avoir opposé d'abord la résistance.

La vie dans l'organisme? — C'est l'organisme en puissance et en action présidant aux fonctions physiologiques, nosologiques et pathologiques.

Les fonctions physiologiques? — Ce sont les fonctions qui maintiennent l'organisme dans son activité normale et qui le mènent au terme fixé par le Créateur, qui, en le formant, a voulu sans doute donner un support matériel et des organes à l'être qui vit et qui pense en lui.

Les fonctions nosologiques? — Ce sont les fonctions qui président à l'évolution des affections morbides et des altérations matérielles qu'éprouve l'organisme dans sa constitution et dans sa propre substance.

Les fonctions pathologiques? — Ce sont les fonctions qui ont pour but de détruire les causes morbifiques, de réparer le mal qu'elles ont produit et de rétablir la santé.

Tels sont les vrais principes de la médecine, ou les articles organiques de sa constitution, car ce sont les corollaires ou les déductions logiques du fait-principe contenu dans la pensée médicale et énoncé dans le dogme fondamental. Ils offrent un double avantage : ils lient le fait-principe à tous les faits physiologiques, nosologiques et pathologiques, qui embrassent le vaste

ensemble de la médecine; ils consomment l'accord du vitalisme et de l'organicisme si souvent invoqué en philosophie médicale!

Du reste, la science médicale n'a pas été formée d'un seul jet; elle s'est au contraire développée lentement sous forme de systèmes qui, tout en ayant pour but d'élucider la pensée d'Hippocrate, n'ont malheureusement abouti trop souvent qu'à l'altérer. Néanmoins ces systèmes ont leur enseignement : ils représentent les diverses phases de l'évolution philosophique par lesquelles l'esprit médical a été forcé de passer pour dégager le fait-principe des faits secondaires qui l'encombrent, pour lui imprimer toute sa signification, et pour faire sortir de ce fait primordial la science et l'art qu'il contient.

De plus, ce sont les systèmes qui, par les controverses auxquelles ils ont donné lieu, ont amené le vitalisme au terme du progrès qui permet aujourd'hui de créer en médecine une branche nouvelle, la pathologie naturelle, qui est la science des fonctions médicatrices, comme la physiologie est la science des fonctions conservatrices.

C'est donc injustement qu'on a reproché à l'esprit médical d'avoir abusé des systèmes; car, en allant au fond des choses, on reconnaît aisément que depuis son origine, la médecine n'a jamais varié en ce qu'elle a de radical, et qu'à travers toutes les oscillations qu'elle a subies, l'esprit médical, toujours fidèle au principe hippocratique, a constamment suivi les voies traditionnelles par lesquelles, en s'avançant sans cesse, il est parvenu

grâce au génie de Barthez, à couronner scientifiquement l'œuvre collective des siècles.

Du reste, bien des causes expliquent les vicissitudes de la médecine. Voilà ce qu'a dit à ce sujet le professeur Cayol : « Quand une science est une fois posée sur sa base naturelle, il ne lui reste plus, ce semble, qu'à grandir et à se développer par des acquisitions et des découvertes successives? Cependant il n'en est pas toujours ainsi, et cela parce que la préoccupation d'une découverte nouvelle, l'attention trop exclusivement concentrée sur une foule de faits secondaires ou de maigre importance, et enfin les séductions oisives de l'amour-propre et le désir ardent de la renommée, font éclore de temps en temps des systèmes artificiels et plus ou moins arbitraires, que nous comprenons sous le nom de faux systèmes, qui retardent sans doute le développement de la science, mais qui ont néanmoins leur utilité en découvrant de nouveaux points de vue d'observation, en faisant approfondir certains détails, et en ramenant la controverse sur des questions qui avaient été prématurément décidées!

» Et puis, indépendamment de ces causes de déviation qui sont communes à toutes les sciences, il en est aussi quelques-unes de particulières à la médecine.

» Et d'abord, par une fatalité singulière, cette science sublime, qui pouvait s'enorgueillir de conserver une existence propre et indépendante, s'est toujours montrée docile à recevoir la loi des divers systèmes philosophiques qui ont régné successivement dans les écoles, et il en

est résulté que depuis Hippocrate il serait aisé de suivre les variations de la médecine dans les variations de la philosophie.

» D'un autre côté, le problème de l'organisation est si compliqué, qu'il réclame pour sa solution le secours de toutes les sciences. Il y a dans le corps vivant, de la chimie, de la physique, une mécanique très-compliquée, des leviers de tous les genres, des axes, des poulies, des voûtes, des phénomènes hydrauliques, etc. — Il y a de plus, dans l'homme, des phénomènes moraux et intellectuels dont l'analyse et l'étude approfondie exigent l'intervention des sciences psychologiques. Il fallait donc que la médecine fît des emprunts à toutes les sciences, et, par une conséquence à peu près inévitable, il fallait qu'elle subît tour à tour l'empire de chacune d'elles.

» C'est ainsi qu'après avoir été dans les différents siècles, tantôt physique, chimique ou mathématique, tantôt métaphysique, cabalistique, alchimique ou astrologique, selon la prédominance de certaines idées, la médecine est devenue de nos jours anatomique. »

C'est vrai ; mais, fort heureusement, il y a un terme à tout, et la révolution dont nous venons de parler s'épuise en ce moment dans ses dernières convulsions. La méthode qu'elle avait proclamée est à jamais abandonnée, et tout fait espérer que très-prochainement, dès que la pensée médicale aura entièrement triomphé de la crise qui l'opprime, on pourra définitivement mettre la science en rapport avec l'art, et proclamer en médecine l'accord absolu de la philosophie et de l'expérience.

Disons-le même, cet événement serait déjà accompli, si chacun pouvait n'avoir aucune condition fatale à subir, aucun intérêt particulier à ménager, aucun dieu familier à encenser ; mais il en est tout autrement! Ainsi, beaucoup d'hommes, parmi ceux qui occupent aujourd'hui les positions actives, ne les ont guère obtenues qu'au prix de conditions inexorables qui pèsent sur eux comme des servitudes, et il en résulte qu'enchaînés à la glèbe du maître, ils sont si fortement rivés à l'immobilité, qu'ils ne peuvent rien faire désormais pour la science ou pour l'art.

Qu'ils reconnaissent, du moins, qu'aux premiers âges de la science, l'esprit humain s'est posé le problème du fait initial en médecine : *la vie dans l'homme;* et que ce problème a été délié de nos jours par Barthez, à la faveur de la méthode hippocratique, qui, pour donner la solution complète de tous les faits compris dans l'orbite tracée par le père de la médecine, exigeait simplement que l'esprit médical eût atteint son entier développement.

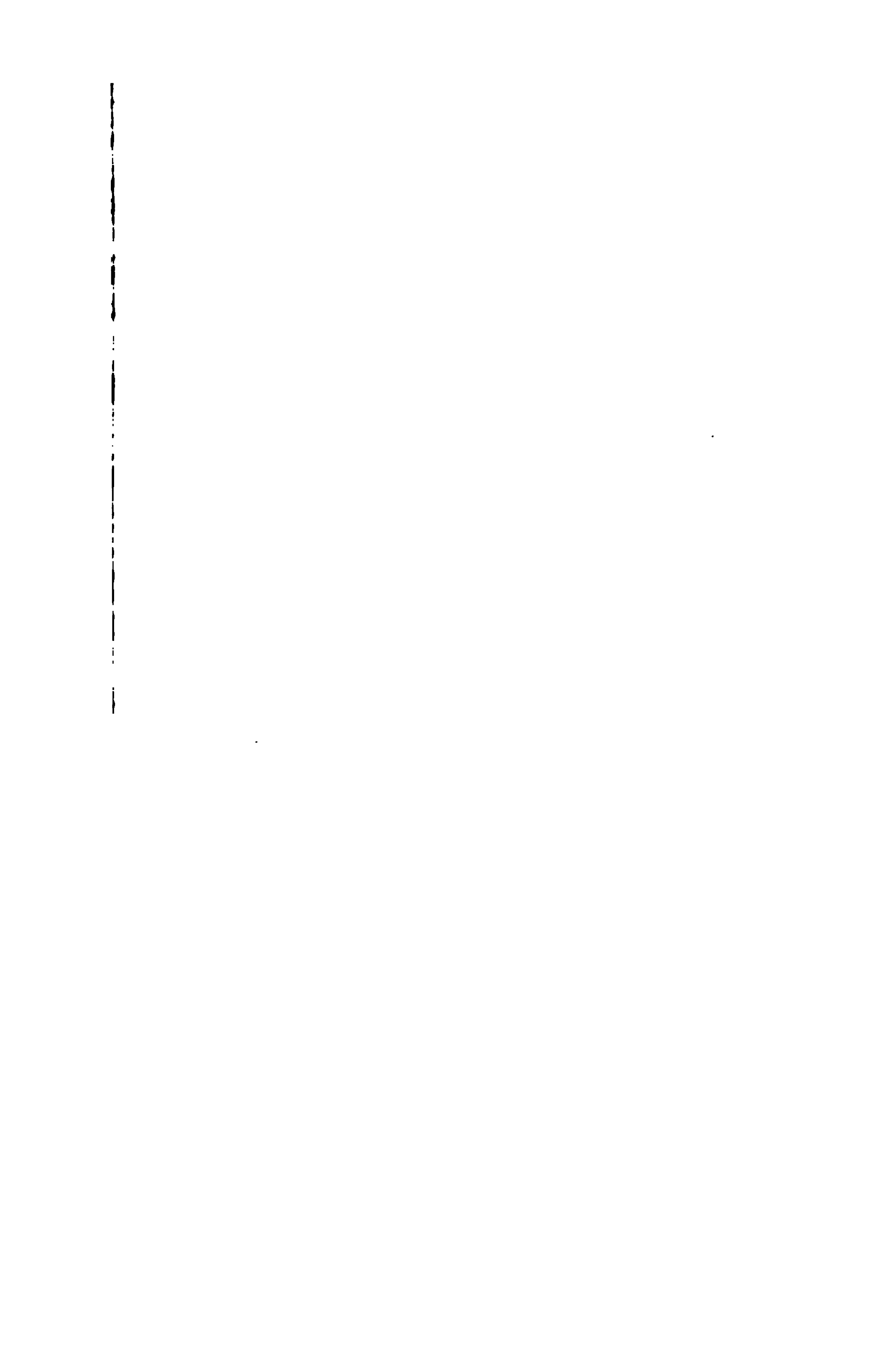


TABLE ANALYTIQUE

INTRODUCTION.

Les cahiers d'Hippocrate constituent le code par excellence du médecin philosophe; — ces œuvres, éternellement jeunes, datent cependant par des séries de siècles! — Quelles sont donc, au fond, ces œuvres fameuses et si vénérées? — Les rois d'Égypte et les manuscrits antiques. — De la collection hippocratique; elle mérite le surnom de *livre d'or* qui lui a été donné par Suidas. — Énumération des traités compris dans la collection hippocratique. — Classification des œuvres d'Hippocrate. — Livres authentiques. — Existait-il primitivement d'autres traités dans la collection hippocratique? — La collection hippocratique a toujours été exploitée comme une mine féconde par les hommes les plus savants. — Des causes qui se sont opposées à la diffusion des lumières hippocratiques. — Le goût et la connaissance des lettres grecques se répandirent en France au xv[e] siècle, sous Louis XI. — La lecture des livres hippocratiques est la lecture même de la science. — Les dogmes inscrits dans les livres hippocratiques sont pour le médecin ce que les lois du Digeste sont pour le jurisconsulte. — Les principes généraux de la doctrine d'Hippocrate ont été exposés par... — Les critiques que l'on oppose aux œuvres d'Hippocrate ne sont tout au plus applicables qu'aux adultérations dont elles ont été l'objet. — Le soin de revoir les textes et de corriger les copies fut confié à Artémidore, Cornarius. — Le point essentiel, c'est de lier philosophiquement tous les corollaires. — Énumération des œuvres d'Hippocrate; classification des œuvres d'Hippocrate par Foës. — Classification qui nous est propre. — Douze sections : Philosophie médicale; anatomie; physiologie; doctrine médicale; aphorismes; pathologie générale; pathologie spéciale; hygiène, diététique et thérapeutique; métaphysique; chi-

---

INSTITUTIONS D'HIPPOCRATE.

PREMIÈRE PARTIE.

PRINCIPES DE LA SCIENCE ET DE L'ART.

s'appelle crase ou jugement. — Affections humorales, comment elles se terminent. — Voies d'expulsion employées par la nature. — Il faut étudier la marche naturelle des maladies et le développement successif des crises. — On tire de la connaissance des crises des prédictions et des règles. — Des jours critiques, des jours pairs et impairs. — Chaque chose a son cours naturel et ses changements que le temps amène. — Les septénaires influent beaucoup sur le corps. Émonctoires naturels. — La fièvre. — Les dépôts.

Dogmes. — La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte, le jugement est difficile. — Dogme primordial et principe de tous les autres dogmes : la nature est le principe qui anime et régit l'économie. — C'est la nature qui fait que toutes les parties concourent, consentent, ont des affinités. — La nature attire et retient ce qui est bon ; elle sépare et rejette, au contraire, ce qui est nuisible à l'économie. — La nature a des facultés qui lui sont propres ; — ce sont elles aussi qui font passer le sang, les esprits et la chaleur dans toutes les parties. — La nature est une. — C'est la nature qui guérit les maladies. Elle connaît par elle-même les voies convenables sans avoir besoin d'être dirigée par notre intelligence. — C'est elle qui nous apprend à ouvrir et fermer les yeux, à respirer, etc. Le larmoiement, l'éternument, l'expectoration, la toux, le vomissement, la fièvre, sont des efforts naturels et parfois salutaires. — La nature suffit à tout et pour tout. — La nature est une, mais infiniment variée. — Elle n'a qu'un but, qu'un effort, tout le corps y participe par une sympathie universelle. — D'où vient le nom économie ? — On aide la nature par une foule de remèdes dont l'expérience a sanctionné l'effet. — Le médecin ne doit jamais être que l'interprète et le ministre de la nature. — Dans chaque partie du corps il y a des parties pour concourir à l'ouvrage. — Sous l'action de la nature obéissant à l'ordre suprême l'organisme forme un tout dont les diverses parties sont elles-mêmes subordonnées les unes aux autres. — De là le nom *économie*, qui veut dire gouvernement intérieur. — οἰκονομία, d'οἶκος, maison, νόμος, règle. — Le principe qui gouverne l'organisme est le même que celui qui régit l'univers. — Il est impossible d'établir en médecine des règles absolues et invariables ; la nature diffère de la nature, l'âge de l'âge, et ce qu'on fait un jour avec avantage on ne peut pas toujours le continuer le lendemain. — Il faut peu de chose pour guérir. — La jeunesse tient souvent lieu de remèdes. — Beaucoup de maladies sont

salutaires. — Ceux qui ont des hémorrhoïdes ne sont sujets, ni à la péripneumonie, ni à des phlegmons, ni à des ébullitions. — Il en est de même des dépôts et des fistules qui guérissent d'autres maux. — Ces accidents sont comme les crises d'un travail intérieur. — La fièvre elle-même est un des grands moyens de guérison employés par la nature. — *Igitur febris est affectio vitæ conantis mortem avertere.* — Ce que certains maux ont de commun fait que les uns sont un obstacle à ceux qui s'y joindraient. — Il est beau de voir comme le corps trouve dans sa propre nature ce qui lui convient; — mais il est beau surtout de savoir imiter la nature. — Le pus est l'aliment des plaies pour la régénération des chairs. — La moelle est l'aliment des os.

Les préceptes. — Le médecin doit savoir tout ce qu'on a su avant lui. — Trois choses se réunissent dans l'art : la maladie, le malade et le médecin. — Ce n'est pas assez que le médecin fasse son devoir, il faut qu'il soit secondé par le malade, par les assistants et par les choses externes. — La médecine a deux objets supérieurs : guérir le mal et ne rien faire qui nuise. — Il faut que la médecine connaisse et combatte la cause du mal. — Quand l'emploi des remèdes devient nécessaire, on a recours tantôt aux contraires, tantôt aux semblables. — On se détermine encore par le bien ou par le mal que le malade ressent de l'emploi de tel ou tel remède, *à juvantibus et lædentibus.* — Beaucoup d'accidents qui paraissent terribles ne le sont pas, et réciproquement. — Il faut méditer sur les constitutions diverses des saisons. — Il faut savoir saisir l'à-propos. — La médecine n'a qu'un petit nombre d'occasions opportunes. Celui qui les connaît les attend; il distingue les symptômes essentiels des accidentels, qui ne tiennent point à l'occasion. — L'occasion opportune pour les aliments est de les donner quand le corps peut les surmonter. — Il y a des moments favorables dans les maladies, dans les symptômes, dans le traitement. Il faut quelquefois agir vite. Avant d'essayer à augmenter les forces, il faut examiner quel est l'état du corps et celui de l'âme à la suite des aliments et des boissons qu'on aura fait prendre. — Tous les aliments ont de quoi nuire et de quoi faire du bien; dans les uns c'est seulement plus à découvert que dans d'autres. — Il faut savoir distinguer quelles sont les maladies qui viennent aux hommes des facultés qui sont en eux, et ceux qui viennent de la figure des parties. — On appelle faculté... On appelle figure des parties la conformation des parties qui composent le corps humain. — Tout homme prudent

doit apprendre à se diriger dans le cas de maladie. — Il doit s'informer des moyens qu'emploient les médecins. — Il doit savoir à certains égards tout ce qu'un particulier peut apprendre pour en user et s'en servir comme le ferait un maître. — On doit observer attentivement les maladies dès le commencement. Quant à ce qu'on donne aux malades, il faut observer s'ils s'en trouvent bien ou mal. Il faut s'habituer à connaître dans les changements qui surviennent et leurs suites et leurs causes. — Il faut savoir quels sont les effets du travail d'esprit, des profondes recherches, des méditations, de ce qu'on voit, de ce qu'on dit, des chagrins, de la colère, de l'ambition, et de tout ce qui exerce son pouvoir sur l'esprit et sur le corps.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE NATURELLE DES MALADIES, OU PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

Sommaire. — Définition de la maladie. — Divisions des maladies. — Pathogénésie. — Les semblables et les contraires. — Siége des maladies. — Maladies propres aux différents âges de la vie.

Définition de la maladie. — Chacun a ses maladies proportionnées à ses forces. — Il y a deux grandes espèces de maladies : les incommodités et les soulèvements. — Les incommodités proviennent d'un dérangement dans quelque partie du mécanisme ; les soulèvements consistent dans un effort synergique de la nature entière de l'être à l'occasion des agents morbifiques. — La nature de toutes les maladies est la même. — Leur essence est une. — Le corps de l'homme se nourrit de trois choses : d'aliments, de boissons et d'air. — C'est l'air qui produit les plus grands phénomènes. Il donne la *vie aux hommes*, c'est lui aussi qui *fait les maladies*. — L'homme peut vivre trois jours sans manger et sans boire, mais il meurt aussitôt que les voies de l'air sont interceptées. — Il faut savoir distinguer les maladies qui viennent aux hommes des facultés qu'ils ont en eux, et celles qui viennent de la figure des parties. — Il faut connaître les

maladies et ce qui les cause. — Pathogénésie. — Tout changement contre nature est suivi de douleurs. — Les douleurs se guérissent par leurs contraires. — Ainsi les personnes d'une constitution chaude que le froid rend malades sont soulagées par le chaud. — Il y a une autre manière dont se forment les maladies. — Elles viennent quelquefois par les semblables, et les mêmes choses qui ont causé le mal le guérissent.— Les différences des maladies dépendent de l'aliment, du souffle vital, de la chaleur, du sang, de la pituite, de la bile et des autres liquides ; — de la chair, de la graisse, des vaisseaux sanguins. — Signes des maladies. — Siége des maladies : où il y a de la chaleur et du froid, là est la maladie. — Les maux des enfants se jugent... — Les nouveaux-nés sont sujets aux aphthes. — A la dentition apparaissent les fièvres convulsives, la diarrhée. — Les canines. — Deuxième dentition. — Maux de gorge. — A la puberté : les fièvres, les hémorrhagies ; — à l'âge mûr : les pleurésies, les pneumonies : — dans la vieillesse : les asthmes, la toux, la strangurie, les coliques néphrétiques, les calculs, l'apoplexie.

Sommaire. — Considérations générales sur les causes des maladies. — Sources ou origines des maladies. — Causes internes et causes externes des maladies. — Études des humeurs et de leurs affinités réciproques.

On ne tombe pas malade brusquement et tout de suite. — Les diverses saisons de l'année sont une source d'indications. — Il faut aussi étudier les vents, les eaux et les lieux. — Le sol est-il découvert, fourré ou humide? Il faut étudier la manière de vivre des habitants ; sont-ils grands mangeurs, buveurs ou sobres dans le boire et le manger ; sont-ils actifs ou paresseux? On peut reconnaître aussi la nature des maladies endémiques ; — si elles viendront en été, en hiver ou dans les autres saisons. — Étudiez les vents en général et ceux qui sont propres à certaines contrées. — Examinez aussi les propriétés des eaux ; — elles ne sont les mêmes, ni au goût, ni au poids ; — leurs vertus ne sont pas les mêmes ; — faites attention à l'orientation ; — la ville est-elle située à l'est ou à l'ouest, au sud ou au nord? — Utilité de la météorologie ; quiconque connaît les causes d'une maladie est capable d'y remédier. — Il faut même remonter à

la cause de la cause. — Il y a trois grandes causes ou sources de maladies : la première se lie au séjour prolongé du résidu des aliments dans le corps ; — la seconde a lieu lorsque ce qui nous vient du ciel, de l'air ou l'atmosphère n'est pas assorti à notre nature ; la troisième nous vient des violences extérieures. — L'air mérite la plus haute importance. Il est à la fois la cause de la vie et la cause des maladies. *Aer ut vitæ sic et morborum causa.* — Causes des maladies internes, les aliments, les boissons, les refroidissements. — Étudiez l'action que chaque humeur peut produire sur l'homme. — Étudiez les affinités des humeurs entre elles.

Sommaire. — **Préceptes généraux. — Comment on apprend à distinguer la nature des maladies. — De la manière d'interroger les malades. — Conditions d'un bon diagnostic.**

Il faut savoir d'où proviennent les diverses maladies ; pourquoi certaines sont toujours longues, tandis que d'autres ne le sont pas ; pourquoi les unes occasionnent des destructions manifestes dans quelque partie et que d'autres n'en occasionnent pas. — Il faut être au fait de ce en quoi l'art est avancé, en quoi il se trouve en défaut ; — il faut savoir ce que l'art est capable d'opérer. — On doit savoir ce qu'il faut ne pas dire, ne pas faire ; — en quoi consiste l'occasion et le hors de propos. — Il faut étudier la cause du mal, l'état du malade et le malade lui-même ; — il faut étudier la constitution de l'atmosphère. — L'habitude, le régime, le genre d'occupation, — l'âge du malade, son tempérament, son silence, — son sommeil, ses rêves, ses excrétions, — et surtout comment tous ces symptômes se succèdent. — Les abcès sont-ils critiques ou mavais ? — Les sueurs, les frissons, la toux, le hoquet, la respiration, les hémorrhoïdes ? — Et ce qui vient à la suite de ces divers symptômes. — En abordant un malade, demandez-lui ce qui lui fait mal ; à quoi il attribue ce qui lui fait mal ; depuis combien de temps il souffre. — Méditez ; — voyez ce qu'il faut faire ; — laissez au malade la liberté de tout dire ; — tenez compte de l'âge, de la saison, de l'état de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du tact. — Pour juger les douleurs, il faut avoir égard à la sensibilité propre des personnes ; — examinez ce qui se passe dans les troubles et dans la succession des maux. — Faites

attention aux changements qu'amènent les années et les saisons nouvelles.

Sommaire. — Considérations générales. — Préceptes généraux. — Sources et bases du pronostic. — Préceptes relatifs au pronostic. — Aphorismes sur le même sujet.

Un médecin doit s'attacher à connaître d'avance les phénomènes des maladies; — le médecin qui pourra prédire ce qui doit survenir sera reconnu pour être bien au fait des maladies. — On se livrera avec confiance à ses soins. — Je conseille d'être fort prudent et réservé pour les prédictions. — Il est utile de connaître si la nature du mal est plus forte que le tempérament du malade, et même s'il n'y a pas quelque chose de surnaturel : θεῖον τὸ, *quid divinum*, *malignum quid*. — Observez d'abord le visage, — les yeux, les paupières, — les lèvres, — la langue, — l'habitude extérieure. — Le médecin doit trouver le malade couché sur le côté droit. — Examinez les mains, les jambes, les pieds, — les plaies, — la respiration, — la sueur, — les hypochondres, — les tumeurs, les dépôts, — les hydropisies, — la température du corps, — les mouvements, — la couleur des extrémités, — les parties génitales, — le sommeil, — les déjections, — les vents, — les hypochondres, — les urines, les vomissements, les crachats, l'enchifrènement, — les vomiques, — la suppuration, — les abcès, — les métastases, — les suppurations internes, les douleurs, — l'état de la vessie. — Des fièvres. — Division des fièvres en quatre classes : — la synoque, la quotidienne, la tierce et la quarte. — Marche et terminaison des fièvres, — Maux de tête, douleurs d'oreilles, — ulcères au gosier, — esquinancie, — état de la luette : — fièvres, rechutes des fièvres. Dépôts aux articulations; — vomissements bilieux ; — convulsions chez les enfants. — Préceptes relatifs aux prédictions. — Les vents, la sécheresse. — L'été engendre la bile, le printemps engendre le sang ; — les pluies. — Aphorismes relatifs au pronostic : le sommeil, l'insomnie, — la réplétion, — la faim, — les lassitudes spontanées, — Les convulsions, — les douleurs au-dessus du diaphragme, les douleurs au-dessous du diaphragme. — Les sueurs.

TROISIÈME PARTIE.

DE L'HYGIÈNE, DU RÉGIME OU DE L'ALIMENTATION, DE LA THÉRAPEUTIQUE, DE LA DIÉTÉTIQUE.

Considérations générales. — Il faut connaître la manière dont le corps est affecté. — Il faut examiner si les aliments sont plus forts que les exercices; tous les corps ne se ressemblent pas. Les maladies diffèrent entre elles; conditions de la santé. — L'air donne la vie et les maladies; action du soleil. — Les vents humectent et refroidissent les animaux et les productions de la terre. — Action des vents : vents du nord, vents du midi. — Le froid est l'ennemi des os, des dents, des nerfs; — le chaud est leur ami. — Les eaux; — les bains; l'eau de mer, l'eau froide, l'eau chaude. — Les habitations, les lieux secs et élevés. — Le sommeil, la nourriture, le travail; — l'exercice, la promenade, la course, la lutte, les lassitudes.

On appelle régime. — Les recherches au sujet du régime. — Les esprits, le manger, le boire; il faut saisir l'à-propos; qu'est-ce qu'un mauvais régime. Pour bien tracer le régime de l'homme sain ou malade, il faut... — Quand la faim se fait sentir. — Il faut réparer lentement le corps affaibli par une longue privation; il faut réparer vite ceux qui ont été épuisés par un excès rapide. Choisissez les aliments et les boissons qui plaisent aux malades. — Respectez les habitudes. — Régime pendant l'hiver, le printemps, l'été, l'automne, suivant les tempéraments et les âges — Hygiène des personnes maigres, des personnes grasses; la quantité des aliments doit répondre au travail; si l'on se porte bien, ne rien changer à son régime; pendant le cours des maladies il faut examiner leurs tendances avant de prescrire le régime; — il faut connaître les quantités naturelles des aliments, ainsi que les changements que leur font subir les préparations culinaires ou pharmaceutiques. Les aliments servent tantôt à l'accroissement, tantôt à la subsistance seulement; il y en a aussi pour faire accroître les forces. — Des aliments. — Les fruits pris en

tantôt par une certaine agitation, par des mouvements partiels ou par des soulèvements. — La nature a recours aussi à des expulsions, à des évacuations, à des substitutions de maladies. — La médecine est l'art d'imiter la nature, — le médecin doit toujours être son interprète et son ministre. — La médecine pratique repose sur ce principe : guérir les maladies par les moyens mêmes que la *nature emploie*. — La thérapeutique est l'art de... — elle consiste... — Les maladies guérissent tantôt par les contraires, tantôt par les semblables. — On se détermine aussi par le bien ou par le mal que le malade ressent des remèdes, *à juvantibus et lædentibus*. — Pour guérir, le médecin doit mettre en œuvre. — La nature n'a qu'un petit nombre d'occasions opportunes ; quiconque connaît la cause d'une maladie est à même d'y apporter un remède ; — la médecine consiste à ajouter et à retrancher. — Tout ce qui opère un changement peut être regardé comme un remède. — Il ne faut pas dans les maux médiocres donner de grands remèdes ; — on ne doit pas dénaturer les remèdes, mais les administrer avec leurs vertus naturelles. Les malades doivent être évacués par les organes. — Le remède. — Le fer, le feu. — Ce que le feu ne guérit pas est incurable ! — Il n'y a pas de principe de guérison universel ! On commence quelquefois par des paroles qui donnent du courage ; dans d'autres circonstances on commence et l'on finit le traitement par des actions. — Les maladies se guérissent souvent d'elles-mêmes, par les efforts de la nature. — Il faut souvent changer la manière de vivre. — Il faut avant de changer le régime faire attention à l'âge, à la constitution, aux habitudes des malades. — Il faut faire attention aussi à la saison régnante, à la constitution médicale. — L'estomac est pour les animaux ce que la terre est pour les arbres.

La diète est la base principale et fondamentale du traitement. Elle règle l'alimentation, et l'alimentation augmente les forces, dont tout dépend, car la nature n'opère elle-même qu'autant qu'elle possède les forces nécessaires à cet effet. — La diète modifie le mouvement nutritif, ralentit la circulation, diminue l'excitabilité nerveuse ; elle laisse à l'estomac un repos qui favorise la répartition des forces vitales. Combien est grande l'erreur de ceux qui ne croient rien faire lorsqu'ils prescrivent la diète sans y joindre l'usage des médicaments !

— La diète est par elle seule un remède héroïque ! — La diète est une chose capitale dans les maladies aiguës comme dans les maladies chroniques. — Craignez de nourrir trop, surtout au début des maladies ; mais, sachez-le bien, la faute n'est pas moins grande et le mal est plus dangereux de ne pas *nourrir* assez que de *nourrir* trop. La faim a un grand pouvoir sur la nature de l'homme, soit pour le guérir, soit pour le tuer ! — La réplétion et l'inanition causent également de grands maux. Il n'y a ni mesure, ni poids, ni nombre, qui puissent nous guider plus exactement que le sentiment du corps qui le reçoit. — Si les premiers médecins de Paris, comme on dit assez naïvement, si leurs imitateurs dociles, si les forts, si les faibles, si chacun, si tout le monde voulait méditer mieux et méditer plus profondément les maximes aphoristiques d'Hippocrate sur le régime et la diète, le mal serait moins grand, etc., etc. — Les médecins ne redoutent pas assez l'état de faiblesse provenant de la vacuité des vaisseaux. — La nature et les habitudes de chacun produisent de grandes différences dans les maladies dont la cure ou le mauvais traitement dépendent de la connaissance ou de l'ignorance de ces divers états. — On n'est pas excusable de méconnaître le cas où la faiblesse vient de la vacuité des vaisseaux. — Il y a des médecins qui prétendent devoir commencer le traitement en exténuant le malade pendant deux ou trois jours, ou même plus. — Évitez de faire de grands changements. — Il ne faut pas tenir à la nourriture liquide ceux qui peuvent soutenir les aliments solides. — Les meilleurs aliments sont ceux qui, pris en petite quantité, apaisent suffisamment la faim et la soif. — Il faut examiner quelle sera, suivant les apparences, la durée de la maladie. — Thérapeutique générale.

Préceptes généraux relatifs à l'art de soigner les malades et de traiter les affections. — Il faut observer attentivement les maladies dès le commencement. — Si au début il y a quelque chose à faire, agissez immédiatement : — *principiis obsta.* — Dans la vigueur de la maladie il vaut mieux s'abstenir. — Il faut des complaisances pour les malades. — Pour réparer promptement les forces, employez les liquides, les odeurs, les parfums. — Il ne faut pas se fier aux choses qui soulagent sans raison, — ni trop appréhender les symptômes fâcheux qui viennent sans motif. — La plupart des choses ne sont pas stables. — Si un traitement bien ordonné ne produit pas son effet, ne passez pas à un autre tant que la même indication

subsiste. — Ce qu'il faut faire en temps d'épidémie : — ne pas changer son régime, — diminuer l'embonpoint, — s'exposer peu à l'air, — changer de pays. — Les personnes robustes supportent difficilement l'action des médicaments. —Videz par où le mal se porte, par où tend la nature, *quò natura vergit.* — Mais avant de purger, humectez le corps quelques jours d'avance.— Évacuez les matières cuites, jamais les crues. — Ne jugez pas des évacuations par leur quantité; — le malade en est-il soulagé et sont-elles comme elles doivent être, voilà la question. — Si l'évacuation se fait des humeurs qui doivent être évacuées, elle est utile et facile à supporter; — c'est pourquoi il faut considérer la région, l'âge, le temps et la nature des maladies où cette évacuation convient ou ne convient pas. — Les hémorrhoïdes délivrent les aliénés de leur folie. — Il faut vider par bas les matières cuites. — Emploi des vomitifs : — chez les personnes grasses, chez les personnes maigres; — chez les personnes robustes, chez les faibles. — Emploi des lavements. — De la pléthore humorale; on la reconnaît aux sept signes suivants... — Indication des purgatifs et des vomitifs. Douleurs au-dessus du diaphragme. — Manière de se conduire durant les crises. — Dans les maux aigus usez rarement de remèdes même au commencement. — Dans les cancers occultes il est bon de ne faire aucun remède : — si on les traite, on meurt plus tôt; on peut vivre longtemps, au contraire, en n'y appliquant aucun remède. — Quand il se forme quelque carcinome à raison des douleurs d'entrailles, il faut donner l'élatérium; — employez aussi l'alun calciné à l'extérieur. — Emploi des purgatifs; — les jours pairs et impairs.— Lieu d'élection des saignées.— Saignez préférablement au printemps. — Rien ne contribue autant que le sang aux opérations de la raison, — preuves à l'appui. — Si tout le sang est troublé, la raison l'est aussi entièrement.— Si les habitudes changent, la raison n'est plus la même. — Les hémorrhagies sont arrêtées par les défaillances, par des changements de situation, par des compressions, par des tampons de charpie, par des bandages et des ligatures. — Pour arrêter les règles trop abondantes, on applique une grande ventouse à la mamelle droite.— Dans les pleurésies et les pneumonies il faut... —Quand la douleur est aux parties supérieures... — Quand la douleur est au-dessous du diaphragme...— On remédie aux anxiétés, aux malaises, aux douleurs d'oreille, — au panaris. — Dans les douleurs des intestins grêles il faut donner beaucoup de vin pur. — Les vomissements, les pesanteurs de tête. — L'embonpoint excessif est glis-

QUATRIÈME PARTIE.

APPENDICE.

chacune selon sa nature, sous l'influence diverse des saisons. — Le sang, la bile, la pituite, l'atrabile. — Les maladies qui augmentent dans l'hiver doivent finir dans l'été; le médecin doit connaître les maladies qui provenant de la plénitude se guérissent par des évacuations; celles que donne l'exercice finissent par le repos; — celles que le repos occasionne se dissipent par l'exercice. — Il doit savoir se prémunir contre les maladies dont le corps est menacé à raison du tempérament et de l'âge.

Des songes. — Les rêves ont beaucoup de rapports avec les choses de la veille. L'âme durant le sommeil veille librement, mais quand elle est distraite par le service du corps son existence est comme partagée. — Le corps est dans le sommeil, mais l'âme veille. — Elle possède toute son intelligence. — L'âme fait durant le sommeil tout ce qui concerne le corps et l'âme; — les personnes fort adonnées à cet art distinguent les songes envoyés par les dieux. — Quelques-unes mêmes connaissent quels changements dans le corps sont annoncés par l'âme. — Il est bon de prier les dieux, mais il est bon de concourir avec la Divinité et s'y aider en l'invoquant. Signes de bonne santé. — Signes de mauvaise santé. — Précautions à prendre. Quand on voit le soleil ou la lune ou les astres... — L'observation a appris que le firmament répond à la surface du corps, le soleil aux chairs, la lune aux cavités. — Ce qu'il faut faire : — Quand on voit les feux errer sans cause manifeste qui les entraîne. — Si l'on voit quelque chose de noir et d'obscur. — Quand on voit une rosée pure qui humecte l'atmosphère; — quand on songe que Dieu nous envoie quelque chose de pur, c'est un signe de santé. — Quand on voit distinctement ce qui se passe à la surface de la terre, — qu'on se croit en voyage, — qu'on rêve des arbres verdoyants chargés de fruits, — ou des rivières qui coulent tranquillement. — Quand on rêve le *contraire*. — Ce qu'il faut faire. — La marche des eaux des fleuves; — les fontaines désagréables, les puits profonds. — Régime à suivre. — Inondations, déluges. — Voir la terre noire et brûlée est regardé comme un signe avant-coureur de quelque maladie fâcheuse. — Précaution à prendre. — Lorsqu'on croit nager dans les étangs, dans la mer, dans les rivières, — toutes les visions dénotent... — Quand on voit des morts, nus, noirs, souillés d'ordure, — il faut purger. — Lorsqu'on voit des monstres, des choses bizarres ou effrayantes. — Quand on croit manger ou boire? — Quand on voit des choses horribles qui jettent

dans l'effroi. — Quand on songe des combats, des blessures, qu'on se croit garrotté. — Ce qu'il faut faire. — Quand on se croit perdu, qu'on s'imagine escalader, — traverser des fleuves, — se battre, — précautions, soins. — On a trouvé à l'aide des dieux les règles du régime aussi bonnes qu'il est possiblè à un homme de les donner.

Le serment. — Je regarderai comme mon père celui qui m'a enseigné la médecine. — Je regarderai ses enfants comme mes frères. — Je ne conseillerai à personne d'avoir recours au poison. — Je ne donnerai à aucune femme de remèdes pour la faire accoucher avant son terme. — Je conserverai ma vie pure et sainte aussi bien que mon art. — Quand j'entrerai dans une maison, je me tiendrai pur de toute injustice et de toute corruption avec les femmes esclaves ou libres. Tout ce que je verrai ou entendrai, je le tiendrai secret, le regardant comme une chose sacrée.

Nécessité d'un principe. — Il faut dans la musique un premier instrument qui donne le ton. — La médecine n'est que l'imitation de la nature, ainsi que tous les autres arts. — L'esprit de l'homme qui est invisible se manifeste dans l'enfant à mesure qu'il grandit. — La nature divise et rassemble tout; l'homme fait dans la nutrition la même chose. — Le médecin fait des ponctions et des séparations pour redonner la santé. — Les architectes, en bâtissant les maisons, réunissent ensemble les choses les moins homogènes. — Les sculpteurs imitent le corps de l'homme au point qu'il ne semble manquer aux statues qu'une âme. — Ils ne peuvent donner une âme à leur mélange de terre et d'eau. — Ils ajoutent où il faut ajouter. Le médecin fait de même ; ministre et imitateur de la nature, il ajoute ce qui manque, il retranche le superflu ; — il humecte, il sèche, selon l'indication. — Les potiers tournent leur roue, elle n'avance ni ne recule; — sur elle se font des ouvrages de toute façon qui sont emportés avec la roue. — Il en est ainsi des hommes et des autres animaux sur la surface de la terre : — ils sont tous emportés par un mouvement circulaire. — L'art de l'écrivain consiste en l'assemblage de figures qui représentent la parole. Sept voyelles dans la langue grecque suffisent à tout homme pour peindre le passé, le présent et l'avenir. — Le sentiment s'exprime aussi par sept voies : l'oreille

pour les sons, l'œil pour les choses visibles, etc., etc. Tous les arts participent donc à la nature de l'homme, et la médecine, qui est le premier des arts, consiste dans l'imitation des procédés de la nature. — Dans les salles d'escrime, aux écoles publiques, on apprend à violer les lois, à tromper, à mentir, à voler, à tuer! Celui qui n'agit pas ainsi passe pour un lâche; celui qui le fait passe pour un brave. — Ceux qui vont à la foire se comportent de même, c'est à qui trompera. — Il y a toujours quelque joueur de farces qui attire les badauds et qui se moque d'eux. Un autre lui succède, c'est toujours le même, — il joue seulement un autre rôle.

RÉSUMÉ HISTORIQUE

DU NATURISME, DU VITALISME ET DE L'ORGANICISME,

OU EXAMEN CRITIQUE DES DOCTRINES MÉDICALES.

Ce que c'est que le naturisme. — Cette doctrine est fort ancienne. — Hippocrate la recommandait lui-même à ses élèves comme un héritage paternel. — Les prêtres d'Esculape, les sophistes et les philosophes. — Hippocrate parut. — Il établit une séparation absolue entre la philosophie des causes premières et la médecine, qui ne doit reposer que sur l'observation, l'expérience et le raisonnement. — Dogme fondamental : la médecine seule guérit. Cette doctrine, que l'on pourrait appeler la philosophie de la nature ou des causes finales, a reçu plus tard le nom d'hippocratisme.

Du naturisme. — Phases diverses du naturisme. — Son origine. — Pour bien comprendre cette doctrine, il faut se rendre compte d'abord de ce que les anciens entendaient par le mot *nature*, et ensuite du sens qu'Hippocrate lui-même attachait à ces expressions : *nature*, *nature universelle*, *nature de l'homme*. — Étymologie du mot *nature*, — ce que les anciens entendaient par ce mot. — La nature n'est que la cause universelle seconde; — elle est la manifestation et l'expression éclatante de la pensée divine. — C'est par

l'ordre de Dieu que la nature fait circuler la vie dans l'univers. — C'est par une extension de cet ordre qu'elle pourvoit aux besoins de chacun. Chaque être possède une force, une nature qui lui est propre; — il ne faut pas confondre la matière avec la force, la nature physique avec la nature divine, l'univers avec Dieu, la création avec le créateur. — Ce qu'Hippocrate entendait par ces mots nature de l'homme : φύσις. — La nature de l'homme est une et infiniment variée; — elle est douée de facultés qui sont ses ministres. — Origine du naturisme. — Base fondamentale du naturisme. — Il y a en tout homme, en tout être, une force vive, formatrice, conservatrice et médicatrice. — Hippocrate ne voyait pas dans la nature un être spirituel; il employait ce mot pour désigner...—Le naturisme considéré au point de vue de l'art de guérir; — il est le code même des notions expérimentales. — C'est un véritable système et un système vrai.

Principes généraux du naturisme, — Il y a un principe simple dans son essence et multiple dans ses effets qui préside... — La nature fait la vie de tout et la vie des parties; — elle maintient l'unité des parties. — La nature est une faculté première et principale, mais il en est bien d'autres qui dépendent d'elle; — elle révèle l'état du corps par des phénomènes et des symptômes. Les idées de Haller, de Bordeu et de Bichat sur la *sensibilité*, la *contractilité* et les *propriétés vitales*, ne sont que des commentaires de cet aphorisme d'Hippocrate. — La nature a pour excitateurs de son action... — Dans l'état normal du corps, elle est formatrice et conservatrice; — dans l'état de maladie, elle est médicatrice. — La maladie est une lutte entre ... — La médecine est fort ancienne, dit Hippocrate. Successeurs d'Hippocrate : — Thessalus et Dracon; — Acron d'Agrigente, Erasistrate, Asclépiade; — Proxagore et Hérophile; — Athénée et Archigène; Galien? — Il a eu l'insigne honneur de faire revivre le naturisme. — Fernel. — Il a été le chef du naturisme après Galien. — Naturistes : Duret, Baillou, Charlier, Sennert, Houlier, Lazare Rivière. — Sydenham. — Van Helmont, de le Boë Sylvius. — Borelli, Bellini, Pitcarn. — Baglivi. — Ce que nous devons à Sydenham. — Gordon, Dulaurens, Stahl. — Depuis Galien, et surtout depuis la renaissance, tous les médecins d'une véritable valeur ont partagé et préconisé les vues et les doctrines d'Hippocrate. — A la fin du XVIIe siècle, le cartésianisme a porté un coup terrible au naturisme, en attaquant le dogme

de la force vitale et en rattachant toutes les fonctions animales à un pur automatisme soumis aux lois générales de la physique, de la mécanique et de la chimie! — L'école de Montpellier lutta d'abord contre le cartésianisme, — mais il se trouva néanmoins dans son sein des esprits irrésolus qui consentirent à une sorte de transaction. — Sauvages, Roussel, Bordeu, furent les fauteurs de cette déplorable fusion, qui devint la source d'une scission; conséquences fâcheuses.

Barthez. — Barthez parut. — Ce qu'il fit. — Il créa la philosophie médicale, sous le nom de *philosophie naturelle*, et en fit connaître le caractère. — Elle consiste en partie dans la recherche même des causes de la vie. — Et après avoir reconstitué la médecine-science, Barthez créa la médecine-art. — Il fonda la théorie des indications et des méthodes thérapeutiques. — Principes, vues et doctrines de Barthez. — Il y a une différence absolue entre le système des forces chimiques et physiques. Barthez rattachait la perception humaine ou la conscience à une force distincte et supérieure, c'est-à-dire à l'âme; — enfin, il admettait le fait de l'unité vitale proclamée par Hippocrate, et il donnait à cette cause de la vie le nom de *principe vital* déjà employé par Aristote. — Explication de Barthez relativement au mot *principe vital*. — Ces réserves une fois établies, Barthez professait qu'aux termes de la philosophie médicale... — A l'exemple des anciens, Barthez regardait les mots *fièvre* et *maladie* comme synonymes. — Celse avait dit... — Alexandre de Tralles avait ajouté... — Sydenham et Stoll avaient répété .. — Barthez médita le sens de ces diverses définitions, puis il formula cette grande sentence, devenue plus tard fondamentale : *La maladie est une fonction*. — Passant ensuite de ce principe aux conséquences qu'il renferme, et de ces conséquences à leurs applications, Barthez fonda le code des règles pratiques, en instituant les méthodes naturelle, analytique et empirique. — Telle est la doctrine de Barthez : c'est... — Ainsi se développa ce magnifique thème du naturisme à qui Barthez donna le nom de *vitalisme*. — Barthez a voulu faire revivre sous le nom même de la vie cette doctrine d'Hippocrate, qui est la science même de la nature médicatrice prise sur le fait. — Influence du vitalisme barthézien sur la médecine. — Détracteurs du vitalisme et déviations du vitalisme. — Brown, Bichat, Broussais. — L'idée hippocratique a toujours dominé et asservi les différents systèmes; — que la plupart ne diffèrent du vitalisme que par des nuances imperceptibles, — quel-

quefois même par de simples substitutions de mots. — En effet, qu'est-ce que le pneuma dans le pneumatisme? — Qu'est-ce que la force vitale et les esprits vitaux dans le système de Galien? — Qu'est-ce que l'archée dans l'archéisme? — Si ce n'est la nature providentielle d'Hippocrate. — Nous voyons Dulaurens, Gordon et Stahl répéter... — Et Frédéric Hoffmann! que dit-il? Qu'un éther sécrété par le cerveau est la cause des phénomènes de la vie. — C'est bien Fréd. Hoffmann, et non M. de Bonald, qui a dit : L'homme est une intelligence servie par des organes. — Cette sentence mérite d'être expliquée et commentée. — L'homme, dites-vous, est une intelligence servie par des organes, — dissertation à ce sujet. — Examen des systèmes de Boerhaave, de Cullen, de Brown, de Bichat et de Broussais. — Tous les systèmes, malgré leur prétention à la nouveauté reposent exactement sur le même principe, c'est-à-dire sur le fait de la vie animant, conservant et réparant l'organisme. — Conséquence naturelle de cette observation — Que les forces vitales soient inhérentes ou simplement adventives à l'organisme, peu importe! Résumé des principes et de la philosophie médicale de Barthez. — Exposé analytique. — Principes de philosophie médicale. — Objet de la philosophie naturelle; — elle classe et généralise les faits. — L'essence des causes nous est inconnue. — On peut désigner les causes expérimentales sous les noms synonymes de... — Il est également nuisible à une science de trop étendre ou de trop restreindre le nombre des causes expérimentales. — Les hypothèses qui ne sont pas déduites des faits propres à la science qu'on étudie sont contraires à la manière de philosopher. — Comment on parvient à la découverte des lois de la cause expérimentale. — Principes pour la recherche des lois d'une cause ou faculté expérimentale; — exemple emprunté aux mathématiques. — Ce que c'est qu'un *principe*. Il faut admettre des causes expérimentales différentes. — Distinction à établir entre les lois vitales et les lois physiques et chimiques. — Nécessité d'une cause unique de la vie. — Plusieurs auteurs avaient admis un principe vital, mais Barthez est le seul qui ait présenté ce principe comme une notion abstraite et indéterminée. — Opinions de Barthez sur la nature et l'essence des causes de la vie. — Il réfute l'opinion de ceux qui ont voulu faire consister la nouveauté de sa doctrine dans l'adoption d'un principe vital. — Esprit philosophique du système de Barthez. — Le vitalisme peut seul amener des progrès dans la science médicale.

dues sur la médecine par l'organicisme; — mais que d'erreurs, que de déceptions! — Il a détourné l'attention de l'étude de l'homme; — il a imposé à la médecine un langage, des méthodes et des procédés d'investigation qui l'ont tuée; — il a bouleversé la pathologie en faisant du siége de la maladie le point de départ du diagnostic; — il a faussé l'étiologie et désorganisé la symptomatologie. — L'organicisme n'aboutit qu'à des abîmes en physiologie, en pathologie, en thérapeutique. — L'organicisme a tout renversé! — Comment il procède; — ses moyens d'investigation: — le microscope, — le stéthoscope. — L'organicisme est le système régnant à la Faculté de médecine de Paris. — Il n'y a plus de médecins, il n'y a que des chirurgiens. — Paroles de Pinel, — de Cayol, — du docteur Teissier. — L'organicisme est le déshonneur de la médecine au XIX[e] siècle. — Ce n'est ni une théorie, ni une doctrine: c'est une erreur grossière et le *caput mortuum* du voltairianisme! — Vitalisme organique de M. Pidoux. — M. Amédée Latour. — MM. Buchez, Andral, Ribes, Dechambre. — Exposition. — Une cellule et du mouvement, voilà l'univers; — une cellule vivant par elle-même, voilà le germe organique, voilà l'embryon humain. — Développements à ce sujet. — On s'épargnerait bien des efforts inutiles, si l'on voulait simplement se rappeler que l'office des disciples de la science consiste à développer, à commenter et à répandre les doctrines du maître.

PARALLÈLE DU MÉDECIN ORGANICIEN ET DU MÉDECIN VITALISTE. — *Du médecin organicien.* — On le reconnaît aisément à ses manières. — Ses idées, ses méthodes, ses procédés. — Ausculter, percuter et saigner, tel est son lot. — Comment on devient organicien plutôt que vitaliste, ou vitaliste plutôt qu'organicien.

Du médecin vitaliste. — Comment il procède. — Il comprend la médecine comme la comprenaient Hippocrate, Galien, Fernel et tous les maîtres de l'art. — Diagnostic anatomique et diagnostic médical. — Pour établir un diagnostic, il a recours surtout à sa raison et à ses propres sens. — Il attache la plus grande importance aux expressions vitales, et ces expressions vitales, véritables dépositions naturelles de l'organisme, sont autrement éloquentes que toutes les données fournies par les bruits de fouet, de souffle, de râpe, de scie, de cloche ou de tamtam, qui font la joie des bébés du jour! — Il faut faire dériver une partie des règles de la médecine pratique de l'observation attentive et

soutenue de ce qui est utile ou nuisible au malade. — Le langage médical du médecin vitaliste est fortement empreint de l'esprit médical qui le dirige. — Le vitaliste ne prescrit jamais de remèdes énergiques qu'avec une extrême circonspection; — il a confiance dans les efforts de la nature. — Le médecin vitaliste attaque de front la cause morbifique. — Il met le malade dans toutes les conditions favorables à sa guérison; — il surveille et dirige la nature. — Il établit une différence capitale entre une maladie et une affection, entre une réaction et une lésion organique. — Il y a beaucoup plus de vitalistes qu'on ne pourrait le croire. — Le docteur Munaret. — Il y en a même qui le sont sans le savoir. — On est vitaliste quand... — Il n'est pas indispensable, pour être vitaliste, d'avoir une théorie toute faite sur l'existence ou la nature de la cause qui anime l'organisme; — ni de savoir si elle existe en l'homme ou hors de l'homme; — ou bien encore si elle est d'essence spirituelle ou matérielle? — Ce qu'il faut savoir, c'est que l'organisme pourvoit à sa conservation et à sa guérison. — Développements à ce sujet. — Les conceptions et les formules qui sont le commentaire et le développement des termes métaphysiques, nature, esprit, âme, constituent par leur enchaînement logique une synthèse de l'ordre le plus élevé. — L'acte de la guérison naturelle des affections morbides par les forces propres de l'organisme, est l'acte ou le fait qui domine toute la physiologie, toute la pathologie, toute la médecine. — La question du vitalisme n'est ni aussi ardue ni aussi embrouillée qu'on veut bien le dire. — Elle se réduit à une simple dispute de mots, à une vraie logomachie. — Le vitalisme n'est autre que le naturisme rétabli par Barthez, qui, pour opposer une digue aux sciences physiques, a fait revivre sous le nom de la vie (principe vital) le fait fondamental de la nature médicatrice. — Note : Tableau de l'univers. — Dieu créateur. — La nature ou le principe de vie; la nature inorganisée, la nature organisée; les organismes végétaux, animaux. — Le corps est à l'homme ce que la terre est à l'arbre, ce que l'arbre est au fruit. — Le naturisme hippocratique a été professé en France, à Paris et à Montpellier jusqu'aux dernières années du dix-septième siècle. — Ses dogmes étaient expliqués aux élèves par des maîtres qu'on appelait des lecteurs successifs. — Leur office consistait à... — Les premiers livres de la Faculté de Paris ont été désignés sous le nom de commentaires. — Bibliothèque de la Faculté de Paris. — Réorganisation de l'école de médecine en 1797. — Thouret, directeur de l'école de Paris, fondateur du haut enseignement. — Chaires de médecine hippo-

---

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR LA CONSTITUTION SCIENTIFIQUE DE LA MÉDECINE.

propres aux êtres organisés. — Les vrais mobiles de notre organisation ne sont pas ces tissus, ces muscles, ces viscères. Ils ne sont que les instruments ou les ressorts de la vie. — Les vrais agents consistent en des forces spéciales ; elles se manifestent sous l'action d'un fluide subtil. — Ce fluide est le fluide nerveux ou électro-vital. — Le fluide nerveux n'est pas la vie. — L'étude de la vie et de ses lois est l'objet spécial et absolu de la médecine. — La médecine est la science de la vie et des lois que suit l'organisme conduit par la vie. — C'est à la vie seule qu'il faut demander des leçons et des principes pour instituer la science médicale sur ses bases naturelles.

Principes constitutifs de la science médicale. — Une science selon Condillac. —La médecine est à la fois une science et un art.— Principe fondamental de la médecine. — La nature est médicatrice. — Elle est la cause de toutes les fonctions propres aux êtres vivants. —La nature a des facultés qui lui sont propres ; ce sont elles qui... — L'unité est la condition absolue des fonctions vitales. — La nature suffit à tout. — De cette sentence découlent tous les dogmes, et de leur déduction logique dérivent les principes de la science médicale, c'est-à-dire les articles organiques de la constitution scientifique de la médecine.

La santé et la maladie sont les deux grandes expressions de la vie. — La santé ! c'est la vie complète, c'est l'harmonie des fonctions. Cette harmonie parfaite est bien rare ; il en est de la santé parfaite comme du bonheur parfait. — L'atmosphère toujours changeante et toujours mouvante, c'est l'image de la vie, toujours changeante et toujours en mouvement. — L'état morbide. Il comprend trois degrés : l'indisposition, l'affection et la maladie. — Ce que c'est que l'indisposition ; ce que c'est que l'affection ; ce que c'est que la maladie. — Nature des maladies. Il y a quatre choses à considérer dans l'état morbide : la cause, l'effet, la réaction et l'état de la réaction. — De l'action morbifique. C'est le premier temps de la maladie, elle constitue l'affection. — De l'action médicatrice. C'est le second temps de la maladie, elle constitue la réaction. — Diagnostic anatomique, diagnostic médical. — Tout être appelé à parcourir l'orbite entière de la vie subit trois degrés d'évolution qui embrassent et limitent son existence. — Ces trois phases de la vie forment trois périodes distinctes : — périodes de formation, d'état, de décroissement. — L'être lancé dans la vie décrit en quelque sorte une parabole. Pendant la période d'ascension ou de développement, l'organisme procède à toutes les opérations d'organogénésie ; pendant

son mouvement de chute, il subit toutes les altérations qui... — Ces mouvements sont ou nécessaires ou inévitables; il faut bien se garder de les prendre pour des maladies, et de les combattre comme tels. — Les mouvements nécessaires ont pour but... — Les mouvements inévitables sont inséparables de... — Mouvements d'organogénésie. Ce sont, pour la première enfance, ceux qui... pour la seconde enfance, ceux qui... pour l'adolescence, ceux qui... — Hémorrhagies déplétives, — diarrhées révulsives. — La troisième période de la vie est caractérisée par... — Tous ces changements ne sont, ni des affections, ni des maladies proprement dites, mais des mouvements propres aux stades de l'existence que nous devons tous parcourir en passant successivement du printemps à l'été et de l'automne à l'hiver de la vie. — Indépendamment de ces mouvements, l'organisme exerce à toutes les périodes de la vie d'autres mouvements qui constituent tout un ordre de fonctions. — Ce sont des soulèvements ou des réactions qu'on a nommés très-improprement des maladies; le vitalisme a fait justice de cette fausse dénomination. Il a fait de tous ces soulèvements une classe de fonctions qu'il désigne sous le nom de fonctions pathologiques. — Note à ce sujet. — Fonctions naturelles normales ou physiologiques. — Fonctions accidentelles anormales ou pathologiques. — La physiologie est enseignée partout. La pathologie naturelle, c'est-à-dire la science de l'action médicatrice de la nature, n'est enseignée nulle part. On fait à Paris des cours de pathologie, mais, grâce à l'esprit qui plane sur la métropole médicale, ils se réduisent presque tous à un pathos de convention. — Il est grand temps d'enseigner, sous le nom de pathologie naturelle, l'histoire de l'action médicatrice exercée par l'organisme, c'est-à-dire la science des fonctions pathologiques. — Cette science est tout entière dans le fait de la guérison des maladies par la nature. — Ce fait constitue la pensée d'Hippocrate, — pensée qui a nécessairement demandé beaucoup de temps pour se développer et pour être comprise. — Ces temps de scientifiques élaborations se sont longtemps fait attendre. Galien, Fernel, Baillon, ont essayé de hâter l'époque de cette suprême évolution scientifique, mais il était réservé à Barthez d'atteindre le but. — Jusqu'à lui l'axiome fondamental n'avait guère exprimé qu'un fait principal dont on avait réduit les déductions logiques à la vulgarisation de quelques données générales, telles que celles-ci... — Barthez ne se contenta pas de dire que la nature guérit les maladies. — Il voulut indiquer comment elle les guérit, par quelles voies elle les guérit, et quels sont les moyens qu'elle

emploie pour les guérir. — Il formula l'axiome suivant : Les maladies sont des fonctions accidentelles dont le but est de résister à l'action des agents morbifiques et de réparer le mal qu'ils ont causé. — Le vitalisme prit, à dater de ce moment, un nouvel essor. — Il ne reste plus aujourd'hui qu'à suivre la voie tracée par Barthez.

Des fonctions pathologiques, ou de l'action médicatrice exercée par l'organisme. — Les fonctions pathologiques sont, comme les fonctions physiologiques, soumises à des lois qui... — Par suite de ces lois, chaque organe, chaque système d'organes a des fonctions qui assurent et qui règlent l'équilibre de ses mouvements. — Au-dessus de ces lois, il y a une loi première et souveraine qui les domine : c'est la loi de conservation.

Les lois pathologiques déterminent électivement les organes qui doivent effectuer les fonctions pathologiques. — Ce sont elles qui font que... — Les lois pathologiques varient suivant... — L'action médicatrice, ou la fonction pathologique, est un acte vital. — Les expressions *action médicatrice*, *fonction pathologique* et *réaction* sont synonymes.

De l'action médicatrice, ou de la réaction. — L'action médicatrice est, suivant les circonstances, expulsive, neutralisante ou récorporante. — Elle est simple, composée ou compliquée. — Elle est parfois simplement prophylactique. — L'action médicatrice simple comprend la toux, le hoquet, le vomissement, etc. — L'action médicatrice composée comprend les pyrexies désignées sous le nom de fièvres inflammatoires, muqueuses, bilieuses, etc. — L'action médicatrice compliquée embrasse, d'une part, les réactions violentes désignées sous les noms de typhus, peste, choléra, fièvre typhoïde, et, d'autre part, toutes les opérations vitales qui aboutissent à la cicatrisation des plaies, à la formation du cal, etc. — Docteur Heine. — MM. Jobert (de Lamballe) et Flourens. — Piorry, Trousseau. — L'anévrysme, l'hypertrophie et la fistule à l'anus sont quelquefois des affections utiles qu'il serait dangereux de guérir. — Sources de la révulsion et de la dérivation.

De l'inflammation, de la fièvre, et de la réaction en général. — Ce sont les deux réactions principales de l'organisme. — Elles ont pour but, soit d'opérer des récorporations, soit d'expulser ou de détruire les causes morbifiques. — Elles prennent les noms de... — Note : Ce sont les organes qui, pendant l'état de santé, exécutent la grande fonc-

système cellulaire, par des œdèmes, des dépôts, des exhalations suppuratives. Dans le système glandulaire, par un ptyalisme incessant. — Les réactions déploient tout leur cortége dans les fièvres dites typhoïdes. — La réaction se révèle également dans l'affection syphilitique; — mais là, malheureusement, comme le virus syphilitique, semblable sous ce rapport à l'hydre de la Fable, possède le fatal privilége de renaître de sa propre substance, il arrive sans cesse que son action se reproduit tant qu'on ne lui oppose pas l'action chimique du mercure, son véritable spécifique. — Il n'est pas jusqu'aux convulsions qui ne soient, dans certaines circonstances, des moyens de guérison. Les femmes hystériques en donnent une preuve. Enfin, dans les hémorrhagies très-abondantes l'évanouissement qui survient est un véritable effort médicateur. — Des réactions chroniques. — Les affections de la peau, — les concrétions tophacées des goutteux, — le cancer. — Tous ces faits, bien compris, apprennent à ne pas confondre l'action médicatrice de l'organisme, c'est-à-dire l'acte vital de la réaction, avec les altérations matérielles qui en sont les résultats éventuels. — On arrive ainsi à considérer les indurations, les hypertrophies, les épanchements, les dégénérescences de toute espèce, comme des produits d'exhalation et de sécrétion qui résultent de mouvements pathologiques qui ont leur type dans les mouvements physiologiques. — Ces considérations ont inspiré à Raymond le beau livre intitulé : *Des maladies qu'il est dangereux de guérir.* — Note : Tableau du médecin vitaliste et du médecin organicien au lit du malade.

Principes constitutifs de l'art médical. — L'art, selon Fernel. — L'art médical repose sur ce principe : La nature seule guérit les maladies. — L'art médical consiste dans l'art d'imiter la nature. — La nature guérit les maladies par le repos, par l'exercice, par des soulèvements. La nature agit par expulsion, par neutralisation, par récorporation. — Ces trois modes d'action sont réglés par des lois qui ont reçu le nom de *lois pathologiques.* — Il y a trois choses importantes à considérer dans l'action médicatrice de la nature : les moyens qu'elle emploie; les instruments ou les organes dont elle se sert; les voies qu'elle choisit en raison des circonstances. — La loi d'expulsion préside à... — Elle a sous sa dépendance... — La loi de neutralisation règle et dirige les mouvements naturels, qui... — La loi de récorporation préside aux fonctions d'assimilation, etc. — Le devoir du médecin est de ramener la thérapeutique à l'application raisonnée de trois méthodes

artificielles ou artistiques qui correspondent aux trois méthodes naturelles. — Trois lois pathologiques président à la mise en œuvre de ces trois méthodes artificielles, qui elles-mêmes embrassent trois médications spéciales. Trois ordres d'agents médicamenteux correspondent à ces trois médications. Ce sont : les évacuants, les spécifiques et les altérants. — Modes d'action de ces agents médicamenteux. — Les altérants se divisent en... — Le médecin doit toujours être l'interprète et le ministre de la nature. — Le médecin obtient la guérison des maladies, tantôt en employant les contraires, tantôt en employant les semblables ; tantôt en se laissant guider par les bons ou mauvais résultats qu'il obtient de l'administration directe de certains remèdes, *à juvantibus et lædentibus*. — La médecine consiste à soutenir le courage du malade, à ménager ses forces et à les diriger ; — à expulser les causes morbifiques ; — à combattre la cause quand on ne peut l'expulser ; — à retrancher le superflu, à ajouter ce qui manque, à corriger ce qui pèche ; — à régler le régime et la diète ; — à rétablir l'équilibre des fonctions, à réparer les pertes de l'économie, à refaire ce qui a été détruit. — Comment on parvient à obtenir ces différents résultats.

Résumé. — La vie, principe général d'action universelle, est la cause de tous les phénomènes que présentent les êtres organisés. — Mais comme la vie ne manifeste ses effets que par l'action des organes, on peut la désigner sous le nom d'*organisme* quand on la considère dans ses actes. — Ainsi nous disons : Nature et vie sont synonymes. La vie, c'est la nature. — La nature formatrice ? — La nature conservatrice ? — La nature médicatrice ? — L'affection morbide ? — La maladie ? — La vie dans l'organisme ? — Les fonctions physiologiques ? — Les fonctions nosologiques ? — Les fonctions pathologiques ? — Définitions et commentaires à ce sujet. — Ces principes ont été institués successivement sous forme de systèmes qui ont eu pour résultat d'expliquer et de vulgariser la pensée d'Hippocrate. — Ces systèmes ont opéré le progrès accompli qui permet aujourd'hui de créer une nouvelle branche de la médecine sous le nom de *pathologie naturelle* ou *médicatrice*. — C'est à tort qu'on a reproché à la médecine d'avoir multiplié ses systèmes. — La médecine véritable n'a jamais changé en ce qu'elle a de radical. — Il n'y a eu en médecine que des temps d'arrêt ou de repos indispensables pour laisser prendre à la science de nouvelles forces. — Bien des causes rendent compte des oscillations

FIN.

